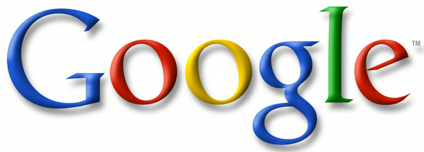
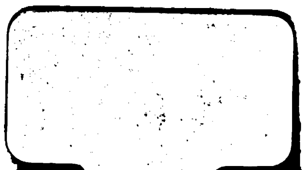







600090860T



APPROBATION

Nous avons fait examiner un livre ayant pour titre *les Anabaptistes*, par M. le vicomte DE BUSSIERRE. Du rapport qui nous a été fait, il résulte que cet ouvrage, fruit de consciencieuses recherches, jette le plus grand jour sur la désastreuse époque dont il retrace l'histoire, et que, comme tous ceux de l'estimable et savant auteur, il est écrit avec un zèle ardent pour la vérité et un amour sincère pour l'Église. En conséquence, nous en recommandons bien volontiers la lecture aux fidèles.

Strasbourg, ce 22 juin 1852.

† ANDRÉ,
Évêque de Strasbourg.

LES ANABAPTISTES

HISTOIRE DU LUTHÉRANISME, DE L'ANABAPTISME

ET DU RÈGNE

DE JEAN BOCKELSOHN A MUNSTER

PAR M. LE VICOMTE M.-TH. DE BUSSIERRE

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE LA GUERRE DES PAYSANS

DE LA FOI DE NOS PÈRES, ETC., ETC.



PLANCY
Société de Saint-Victor pour la propagation des bons livres.
ARRAS
Rue Ernestale, N° 289

PARIS
SAGNIER et BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, N° 64.
AMIENS
Rue de Noyon, N° 47

1853


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

A M. LOUIS VEUILLOT

Ce livre a été écrit en 1850; diverses circonstances m'ont empêché de le faire imprimer au moment où je l'achevais. Je vous le dédie, mon cher Louis, pour me glorifier publiquement de posséder l'amitié de l'un des hommes de ce temps-ci que j'ai vus se dévouer, avec le plus d'amour et de courage, à la gloire et à la liberté de la Sainte Église de Dieu.

Vicomte DE BUSSIERRE.

Château de Reichshoffen, fête de l'Immaculée-Conception, 1852.

PROPRIÉTÉ

Plancy, Typ. de la Société de Saint-Victor. — J. COLLIN imp.

AVANT-PROPOS

Les novateurs du seizième siècle ont ouvert la porte à tous les désordres et aux plus monstrueux excès, le jour où ils se sont affranchis du joug tutélaire de l'Église, pour livrer l'Écriture aux interprétations arbitraires de la raison individuelle. Lorsque chacun prend ses rêveries touchant le sens de la Bible pour une inspiration du Saint-Esprit, une épouvantable confusion en résulte nécessairement. Chacun aussi prétend trouver alors dans le texte sacré des arguments à l'appui de ses vices ou de ses erreurs ; et, suivant l'expression très juste et très profonde de saint Jérôme, on fait de l'Évangile de Jésus-Christ l'évangile de l'esprit de ténèbres.

Une nombreuse portion de l'humanité s'est trouvée arrachée ainsi à l'unité catholique, c'est-à-dire à l'unité de charité, de lumière, de science véritable et universelle ; les branches ont été séparées du cep qui seul pouvait leur communiquer la sève et les faire fructifier; et les systèmes absurdes et insensés qui agitent et bouleversent aujourd'hui l'édifice social ont pris racine dans le monde.

Nous nous sommes efforcé de jeter quelque lumière sur ces questions, lorsque nous avons livré au public *L'Histoire de la guerre des Paysans.* En écrivant les dernières pages de cet ouvrage nous avons pris l'engagement de compléter, par un nouvel exemple, la leçon que nous en pouvons tirer.

Nous tenons aujourd'hui notre promesse, et nous publions, d'après les sources contemporaines les plus authentiques et les plus dignes de foi, le récit des évènements qui se sont accomplis en Westphalie peu d'années après la levée de boucliers des Rustauds.

L'introduction du luthéranisme et de l'anabaptisme à Munster, et le règne du trop fameux Jean Bockelson de Leyde, sont les épisodes les plus saillants et les plus instructifs, peut-être, de ceux que présentent les annales de l'Allemagne pendant la révolution religieuse du seizième siècle. A Munster, plus encore qu'ailleurs, la négation du principe d'autorité et le libre examen ont montré tout ce qu'ils renfermaient de désastreuses conséquences; l'application large et complète du système qu'on nomme aujourd'hui *communisme* et *socialisme* a été le résultat immédiat de ces doctrines impies et insensées; elle a été faite pour la première fois dans la capitale de la Westphalie. Les suites de cette application ont été ce qu'elles devaient être, ce qu'elles seraient encore, si pour le malheur de l'humanité ses adeptes parvenaient jamais à prévaloir. Car, ne nous y trompons

pas, les théories folles enfantées par ceux qui prétendent se soustraire à l'autorité infaillible que le Fils de Dieu a chargée de conduire l'humanité dans les voies de la vérité et de la vertu, — ces théories, disons-nous, aboutissent inévitablement à des excès identiques. Le même arbre produit toujours les mêmes fruits. En faisant connaître à nos lecteurs l'histoire de la royauté de Jean de Leyde et des faits qui l'ont précédée, nous leur présentons ainsi le tableau vivant des malheurs dont nous sommes menacés, du sort affreux qui nous attend, si nous n'y prenons garde. — Il y a, pour me servir de l'expression reçue, un terrible intérêt d'actualité dans les horribles excès dont Munster a été le théâtre. Le lieu de la scène, il est vrai, est un petit pays, un simple diocèse allemand; mais le drame mérite de fixer notre attention, autant que s'il s'était accompli sur une plus vaste échelle; l'instruction que nous en tirons, l'application qui peut en être faite à l'époque présente, ne perdent pour cela rien de leur importance et de leur gravité.

Notre travail se divisera en trois parties : introduction du protestantisme à Munster ; lutte et triomphe des Anabaptistes contre les luthériens; règne de Jean Bockelson.

Avant d'entrer en matière, nous esquisserons l'histoire de l'origine de l'anabaptisme, afin d'éviter les interruptions du récit, lors de l'apparition de la secte à Munster.

Nous aurons soin d'indiquer en note les sources auxquelles nous avons puisé. Les ouvrages que nous avons consultés avec le plus de fruit pour l'ensemble de notre travail sont :

Hermann von Kerssenbroick, *Geschichte der Wiederthaeuffer zu Münster in Westphalen* (Éd. de 1771), traduit du latin d'après le manuscrit original conservé dans la bibliothèque de la prévoté de Varlard, chapitre de l'ordre de Prémontré. — Kerssenbroick a été témoin oculaire de ce qui s'est passé à Munster, et il en a tenu un registre exact et complet.

Sleidanus, *Commentar. rerum in orbe gestarum* etc., l. x.

Bullingerus, *adversus Anabaptistas.*

Abraham Scultetus, *in Annalibus Evangelii renovati.*

Conrad Heresbachius, *Historia de factione monasteriensi sub Joanne Boccaldo, etc., ad Erasmum Roterod. epistolico charactere descripta.*

D. Lambertus Hortensius Monfortius, *Tumultuum Anabaptistarum liber unus.* (Amsterd. 1636.)

Barthold Nicolaus Krohn, *Melchior Hoffmann, und die secte der Hofmanianer.* (Édition de Leipzig 1758.)

J. Hast, *Geschichte der Wiederthaeüffer von ihrem Entstehn in Zwickau in Sachsen, bis auf ihren Sturz zu Münster in Westphalen.* (Édition de Munster, 1836.)

Studien und Skizzen zur Geschichte der Reforma-

tion (par le docteur Jarke. Schaffouse, 1846).

Profr J. A. Moehler, *Symbolik*, etc., l. II, ch. 1er. (Éd. de Mayence, 1835).

D. H. Schreiber, *Historisches Taschenbuch*, an 1839.



INTRODUCTION



§ I.

ORIGINE DES ANABAPTISTES ET LEUR DOCTRINE.

La prétendue réforme avait à peine fait son apparition dans le monde qu'elle se vit en proie aux plus épouvantables déchirements. Luther avait posé en principe que tout homme est juge de celui qui l'instruit et que Dieu éclaire intérieurement chaque individu.

Parmi ceux qui s'étaient soulevés à sa voix, les uns, prédicants et laïques, se tinrent aveuglement attachés à ce que le réformateur avait donné comme pur Evangile et véritable doctrine de Jésus-Christ. Les autres au contraire voulurent aller plus loin : on leur avait enseigné que *la liberté chrétienne*, — droit inaliénable de chacun, — consistait à ne pas s'attacher à la parole humaine ; ils en conclurent qu'ils ne devaient pas plus tenir à celle du docteur Martin et des autres réformateurs qu'à celle du Pape. Ainsi naquirent deux systèmes.

L'un de ces systèmes fixa à la *liberté chrétienne* une limite déterminée, en disposa en faveur des princes, et constitua des religions d'État, très humbles servantes des souverains apostats. Luther, est père de ce système : effrayé des conséquences de ladite *liberté*, que cependant il avait proclamée le premier, il imposa aux autorités temporelles la *sainte obligation* de procéder par la force contre ses abus.

L'autre système consistait à ne gêner en rien le dévelop-

pement de la *liberté chrétienne*, prêchée à l'origine de la réforme, et qui avait eu pour premier résultat la crise de 1525. Les adhérents de ce système prétendaient user de leur droit et trouver, par leur propre interprétation, la pure doctrine du Christ dans la Bible; ils ne se croyaient pas obligés d'arriver exactement aux mêmes résultats que Luther; ils voulaient ce qu'ils nommaient le *vrai Evangile*, le *pur Evangile*, et non pas l'Evangile de Saxe, de Brandebourg, ou d'Anspach, qu'on prétendait leur imposer.

Dès lors, les explorateurs de la Bible qui s'étaient séparés de la *grande prostituée* de Babylone se divisèrent en explorateurs protégés par la police, et en explorateurs persécutés par la police, autrement dit, en *prétendus orthodoxes* et en *non orthodoxes*; ces derniers se subdivisèrent en deux branches, en *rationalistes* et en *faux mystiques*.

Ainsi que nous le disions dans un ouvrage récemment publié [1], il était dans la nature du protestantisme de se développer, dès son origine, dans la triple direction que nous venons d'indiquer.

La prétendue *orthodoxie protestante* [2] fait de la foi en une parole humaine et nécessairement faillible la base de son édifice religieux. Elle conserve quelques fragments de la doctrine qu'elle a emportée en se séparant de la source de toute vérité; mais elle les garde en se fondant sur l'autorité des auteurs de sa confession, au lieu de s'appuyer sur celle du Saint-Esprit, qui parle dans l'Eglise.

[1] *Guerre des Paysans*. Introduction.

[2] On comprend que j'emploie ici cette expression dans le sens protestant, et non pas dans son acception réelle; car, par le fait, les mots *orthodoxie* et *protestante* forment l'assemblage le plus bizarre. Il ne peut y avoir d'orthodoxie que lorsqu'il y a une autorité infaillible et divinement instituée; elle ne saurait exister là où il n'y a pas d'autre règle de foi que l'autorité illégitime, le sens privé, et la raison individuelle. — L'expression est d'ailleurs d'autant plus absurde, que dans le protestantisme chacun, en interprétant les livres saints à sa manière, peut et doit se croire *orthodoxe*, puisqu'on ne saurait lui prouver qu'il se trompe dans le sens qu'il attache au texte sacré, ou que l'interprétation qu'il en donne ne lui a pas été inspirée par l'Esprit-Saint.

Le rationalisme continue l'œuvre de négation et de destruction que les réformateurs avaient menée jusqu'à un certain point fixe, en défendant de passer outre. On ne saurait nier que l'école rationaliste, malgré tous ses dangers, ne soit parfaitement dans son droit, *vis-à-vis des auteurs de la séparation* : elle use de la liberté qui lui a été reconnue; ceux-ci n'ont été que ridicules lorsqu'après leur rébellion ils ont eu la prétention de se poser en autorité.

Le faux mysticisme, enfin, tend au développement de la vie intérieure, *sans s'attacher à l'autorité de l'Eglise* et aux règles qu'elle trace. Dans cette voie l'inspiration et l'illumination privées deviennent causes déterminantes de la foi, principes de la révélation, et guides des âmes.

Il ressort avec évidence de ce que nous venons d'exposer que dans le protestantisme les règles de la croyance sont données par l'*autorité illégitime*, par la *raison humaine*, et par l'*inspiration particulière*, jamais par l'*Ecriture*. Le protestantisme ment par conséquent lorsqu'il indique la Bible comme seule règle de sa foi; car il ne peut se mouvoir que dans les directions que nous venons d'indiquer ; il y est fatalement enchaîné; il ne s'en affranchit qu'en cessant d'être, — en devenant catholique ou en tombant dans l'athéisme.

Mais orthodoxie prétendue, rationalisme, et faux mysticisme, ont une origine commune. Ils datent tous trois du jour où les réformateurs ont levé l'étendard de la révolte contre l'Eglise; tous trois ils sont des produits de la raison et de l'esprit privés abandonnés à eux-mêmes, et affranchis du joug de l'autorité divine, s'égarant sans boussole et sans guide sur l'immense océan des opinions humaines [1]. Les rationalistes et les mystiques protestants, à quelque secte ou système qu'ils appartiennent, sont des sé-

[1] C'est pour nous préserver de ce malheur que Dieu nous a donné des pasteurs et des docteurs : *Ut jam non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum*. Eph. IV, 14.

paratistes qui se sont emparés de la pensée de Luther, l'ont logiquement développée et fait arriver à ses dernières conséquences, alors que le docteur Martin sacrifia sa *liberté chrétienne* à la peur, et en arrêta lui-même l'essor [1].

C'est du protestantisme mystique que nous avons à nous occuper ici.

Le luthéranisme avait été introduit à Zwickau en Saxe, par Nicolas Hausmann, ami du docteur Martin. Bientôt quelques hommes de cette ville déclarèrent insuffisants les changements déjà opérés et voulurent dogmatiser à leur tour : c'était le drapier Nicolas Storck, Marc Thomae, Marc Stübner, et Thomas Munzer [2].

Ces nouveaux interprètes de la Bible reconnaissaient en qualité de chef Nicolas Storck, qui s'entoura de douze apôtres et de soixante-douze disciples, à l'imitation de notre Seigneur. C'étaient en général des gens grossiers, ignorants, et absolument illettrés, de pauvres âmes séduites, arrachées à l'Eglise par le mouvement révolutionnaire de l'époque, et ayant la prétention de ramener le christianisme à sa simplicité primitive.

Storck et ses adhérents se prétendaient favorisés de révélations, de visions, et chargés par le Saint-Esprit de régénérer le monde. Ils avaient de fréquentes extases, qui devinrent en quelque sorte le pivot de la vie spirituelle de la secte. Ces extases étaient quelquefois produites par l'imagination ou supposées; mais fort souvent aussi le démon y jouait son rôle, et, de l'aveu même de Melanchton, elles étaient humainement inexplicables.

Après les extases et les révélations venaient les prophé-

[1] Luther finit par méconnaître si complètement l'existence de la liberté chrétienne, qu'oubliant tous ses antécédents, il voulait que la police obligeât le public à se rendre au prêche.

[2] Munzer est bien réellement un des fondateurs de l'anabaptisme, bien que la secte ne le compte pas au nombre de ses pères spirituels et nomme à sa place *Léonard Kaisern* (*Hast. op. cit., p.* 20.)

ties. Les illuminés annonçaient l'établissement prochain du règne de Jésus-Christ sur la terre et la destruction des impies, y compris les princes et les seigneurs [1]. Ils affirmaient que les élus seuls demeureraient dans le monde, et que dans le nouveau royaume de Dieu il n'y aurait plus ni lois ni autorités, parce qu'elles sont inutiles aux parfaits. L'Ecriture sainte, elle-même, devait être supprimée en ce temps : les purs enfants de Dieu n'en ont que faire; ses maximes et ses préceptes sont gravés dans leurs cœurs et en quelque sorte identifiés avec leur être. Dans ce monde réorganisé, toutes choses seraient possédées en commun; personne n'aurait de droits exceptionnels; les hostilités et les guerres cesseraient, le mariage même serait supprimé; tous les enfants qui naîtraient seraient purs, saints, conçus en dehors du péché et de la concupiscence de la chair.

La nouvelle secte rêvait ainsi un monde idéal dans lequel tout devait être sans tache et parfait; elle croyait à la possibilité d'une société composée d'hommes dépouillés de passions et de mauvais penchants, revenus en un mot à l'état de nos premiers parents avant leur chute [2]. Pour donner un commencement d'exécution à leur utopie, les illuminés proscrivirent le serment et l'usage des armes comme contraires à l'Evangile, et ils s'engagèrent à ne jamais exercer de fonctions publiques, afin de ne pas blesser le précepte de l'égalité. La communauté des biens ne devait être introduite qu'après la venue du Messie et lors

[1] Ils qualifiaient d'impies tous ceux qui n'étaient pas des leurs.

[2] Ce rêve était le développement logique de certains principes posés par Luther. Il avait dit, en 1520, dans son *Traité de la liberté chrétienne : Le chrétien est maître de toutes choses et n'est soumis à personne.* (*Ein christmensch ist Herr aller Dings, und niemanden unterworfen*); et dans un écrit plus récent (Ed. Iena, t. II, p. 205), il avait peint une théocratie dans laquelle le Christ règne seul, à l'exclusion de toute autorité civile et religieuse. C'était là précisément ce que voulaient réaliser les Anabaptistes. Luther avait annoncé que le nouvel évangile aurait pour conséquence une amélioration générale, même sous le rapport politique et social. Cette idée folle et présomptueuse porta ses fruits.

de l'établissement de son règne; mais les sectaires s'empressèrent de substituer dans la conversation la parole *notre* aux mots *tien* et *mien*. « Ils n'avaient, » dit un auteur contemporain [1], « ni père ni mère, ni frère ou sœur, ni femme ou » enfant, selon la chair; ils étaient tous frères et sœurs spi- » rituels entre eux. Aucun d'eux ne disait : Je suis dans ma » maison, dans mon lit, je me revêts de mon habit; » mais dans notre maison, dans notre lit, je me revêts de » notre habit....... En un mot, ils ne possédaient rien en » particulier, et, en parlant de leur propre femme, ils di- » saient : Moi et notre sœur telle ou telle faisons ménage » ensemble. »

Toutefois, contrairement à ces principes pacifiques, nous verrons qu'après un temps fort court une partie de la secte s'efforça de réaliser sa chimère par la violence. Persuadée qu'elle agissait en vertu d'une mission reçue d'en haut et sous l'inspiration directe du Saint-Esprit, les difficultés qui empêchaient l'exécution de ses plans, les différences qui existaient entre le monde réel et ses rêveries, excitèrent ses fureurs ; — dès lors beaucoup d'illuminés, oubliant leurs précédentes résolutions, se crurent appelés à exterminer tout ce qui s'opposait à eux, comme jadis les chefs d'Israel durent exterminer les nations idolâtres maîtresses des contrées réservées au peuple élu. De là les contrastes singuliers et terribles que l'on rencontre parmi les Anabaptistes pendant la première période de leur existence, les excès hideux auxquels se livraient les uns, tandis que les autres vivaient au contraire avec une sorte de simplicité enfantine [2] et niaise,

[1] Cité par Moehler, Symbolik, pag. 486.

[2] On en voyait qui sautaient et jouaient comme des enfants, afin de ressembler aux petits, auxquels le royaume du ciel est promis ; il en était d'autres qui, pour obéir aux paroles de saint Jacques (confessez vos péchés les uns aux autres), racontaient publiquement tout ce qu'ils avaient fait, au grand scandale des assistants. Il y en eut un qui se coupa la main avec laquelle il avait péché, pour obéir au précepte évangélique.

et affichaient, au rapport des contemporains, une grande sévérité de mœurs et de coutumes.

La branche mystique du protestantisme se sépara, dès son début, de la branche qui se disait orthodoxe et qui siégeait à Wittenberg; les réformateurs saxons, — pères véritables de l'hérésie anabaptiste, — devinrent ses mortels ennemis.

Storck et ses disciples usèrent de leur *liberté chrétienne* pour admettre plusieurs points de doctrine diamétralement opposés à ceux que prêchait Luther.

Ils se prononcèrent énergiquement contre la foi morte, que le docteur Martin déclarait seule nécessaire pour la justification, et sous ce rapport ils se rapprochèrent beaucoup de l'enseignement catholique. Ils proclamaient que la foi ne sauve pas sans les œuvres, bien que l'homme ne doive avoir aucune confiance en ses mérites et se considérer toujours comme un serviteur inutile; ils disaient que pour être véritable disciple de Jésus-Christ, il fallait se mortifier, se renoncer soi-même, porter sa croix, accomplir la volonté de notre Seigneur, mépriser les joies de la terre, aimer la pauvreté, et être saintement indifférent [1]. Ce que prescrivaient à cet égard les sectaires était précisément ce qu'ont prescrit aussi nos grands fondateurs d'ordres; mais les sectaires prétendaient établir dans la société entière ce qui n'est possible que dans les couvents; ils changeaient les conseils évangéliques en ordres positifs, et ils substituaient l'illumination particulière et la volonté propre à la foi et à l'obéissance; ils devenaient ainsi les jouets de l'esprit de ténèbres, et, au lieu de marcher à la perfection chrétienne, ils se dirigeaient vers un abîme de péchés, d'iniquités, et d'abominations. Les projets et les désirs en apparence les plus nobles et les plus purs sont toujours frappés de stérilité et d'impuissance lors-

[1] Moehler, op. cit., pag. 477.
[2] Hast, op. cit., pag. 28-29.

qu'ils se séparent de l'Eglise, pour chercher le bien en dehors de la voie que Dieu a tracée aux hommes.

La secte nouvelle différait également des Saxons touchant la valeur de l'Ecriture sainte.

Les prophètes de Zwickau reprochaient à Luther et à ses adhérents de s'attacher à la lettre morte et de n'en pas comprendre l'esprit ; quant à eux, ils subordonnèrent à tel point l'Ecriture à leurs inspirations particulières [1], que, lorsqu'il y avait contradiction entre ces prétendues inspirations et la Bible, ils n'hésitaient jamais à déclarer que celle-ci avait été falsifiée, qu'elle n'existait plus dans sa forme véritable et primitive, et que le diable y avait mis des interpolations [2].

La doctrine relative aux sacrements devint une troisième cause de séparation entre l'école de Zwickau et celle de Wittenberg. Des hommes qui se croyaient en rapport intime, direct, et permanent, avec Dieu, pensaient n'avoir guère besoin des signes sensibles et efficaces de la grâce, institués par notre Seigneur Jésus-Christ pour nous sanctifier. Ils ne voyaient dans les sacrements que des actes extérieurs propres à exciter la foi, ou des gages de foi publiquement donnés par le fidèle. Ceci explique l'accord des ultra-mystiques avec le misérable rationalisme de Zwingli touchant les dogmes eucharistiques : — des deux côtés, on arrivait au même point, quoique par des voies entièrement opposées ; — le rejet du baptême des enfants découlait également de cette manière de considérer les sacrements [3] ; plus tard, la rebaptisation devint le signe de ralliement de la secte et lui donna son nom.

Les illuminés de Zwickau professaient le mépris le plus

1 Ils appelaient cela « entendre la voix et lui obéir. »

2 Just. Mennius, vom Geiste der Wiederthaeuffer, pag. 364.

3 On ne justifie le baptême des enfants que par la tradition et l'autorité de l'Eglise, qui supplée à la foi qui leur manque. Partant du point de vue de Luther, on ne saurait comprendre pourquoi il l'a conservé.

souverain pour la science, la tradition et l'histoire de l'Eglise. Ils déclaraient que Dieu donnait à ses élus la connaissance de la vérité, et les dirigeait directement par son Esprit, sans l'intervention d'aucun moyen humain ; ils proclamaient l'étude théologique une damnable idolâtrie [1], et disaient « que les savants qui annonçaient l'Evangile étaient des falsificateurs de la parole de Dieu. »

Une doctrine qui abandonnait toutes choses à l'inspiration de chacun, devait demeurer dans une sorte de vague nébuleux, et ne jamais formuler de système complet et arrêté, de symbole précis bien ou mal combiné. Les visions qui se reproduisaient sans cesse, les nouveaux prophètes annonçant des choses nouvelles, entretenaient le dogme et la société dans un état permanent de formation incomplète [2].

Il advint ainsi qu'à côté des points saillants, généralement admis et indiqués ci-dessus, il y eut désaccord sur une foule de questions entre les membres de la secte, sans qu'ils cessassent pour cela de se considérer comme frères. Ainsi les uns niaient le péché originel, afin d'avoir un nouveau motif pour le rejet du baptême des enfants ; les autres au contraire déclaraient, en horreur de la tache du premier péché, que le corps de Jésus-Christ avait été créé par le Saint-Esprit et simplement nourri dans le sein de la Vierge ; ces derniers auraient cru ne pouvoir affirmer l'impeccabilité de notre Seigneur, après avoir reconnu qu'il tenait de Marie son corps et son sang. D'autres encore n'admettaient pas la divinité de Jésus-Christ, et croyaient à une réparation ou restitution finale de toutes choses, y compris la conversion de Satan. Il en était aussi qui soutenaient que les âmes dormaient à par-

1 Ils en vinrent, au bout de peu d'années, à détruire avec une rage frénétique les bibliothèques, les actes, les titres, etc. Voulant fonder une société absolument nouvelle, il fallait anéantir tous les rapports entre le présent et le passé, et briser le pont qui unissait les deux rivages.

2 Il en résulta également plus tard, lorsque la secte s'étendit, qu'elle se divisa en une foule de petits conventicules, ayant leurs chefs et leurs prophètes particuliers.

tir de la mort jusqu'au jugement dernier, et qu'après la réception du Saint-Esprit l'homme ne péchait plus en aucune œuvre, fût-ce l'adultère [1]. Les motifs qui ne permettaient pas l'adoption d'une doctrine uniforme s'opposaient de même à l'établissement d'un culte stable, de cérémonies réglées, d'églises matérielles. Storck et ses disciples déclarèrent les églises des temples d'idoles, et la musique un culte rendu au diable; — sous prétexte d'adorer Dieu en esprit et en vérité, ils voulaient supprimer tout ce qui est extérieur et visible.

En l'absence d'un symbole déterminé, et lorsqu'une importance suprême est attachée aux rêves, aux visions, aux inspirations directes du Saint-Esprit, il ne saurait y avoir de prédicants régulièrement institués. La secte nouvelle admit en principe que chacun de ses membres non seulement *pouvait* se poser en maître et en prophète, mais que même il le *devait*, dès qu'il se sentait inspiré et favorisé d'une révélation d'en haut.

Storck et ses premiers adeptes se tinrent assez tranquilles pendant quelque temps. Considérant comme excommuniés ceux qui n'appartenaient pas à leur petite société, ils évitaient le commerce avec autrui et vivaient entre eux.

Mais il est dans la nature de toutes les croyances, vraies ou fausses, de travailler à s'étendre et à faire des prosélytes. Peu à peu les prophètes de Zwickau sortirent de leur calme, cherchèrent à détruire le crédit des prédicants luthériens, à leur enlever l'influence qu'ils exerçaient sur le public, et à contrarier l'établissement de la nouvelle église, qu'ils estimaient encore infiniment trop matérielle.

La querelle s'engagea sur ce terrain à Zwickau, avec Hausmann le réformateur, l'ami de Luther, et avec ses principaux adhérents. Les prophètes, se croyant appelés à rétablir le

[1] Par la suite, nous le verrons, il y en eut aussi qui se prononcèrent pour la polygamie

christianisme dans sa pureté primitive, déploraient l'aveuglement de ceux qui les traitaient d'insensés; ils commencèrent à parcourir les rues de la ville à toute heure du jour et de la nuit, en jetant le cri lugubre de : *Faites pénitence, le moment de la destruction des impies est proche*. De semblables avertissements donnés par des hommes d'apparence austère, dans un temps où l'on croyait à la fin prochaine du monde, et où toutes les têtes étaient plus ou moins préoccupées de questions religieuses, ne pouvaient manquer de faire impression sur une portion du public. Le nombre des disciples de Storck augmenta considérablement; la parole énergique de Munzer, qui alors se trouvait à Zwickau, donna une impulsion plus puissante au mouvement; il blâma hautement la réforme opérée par Luther, et la qualifia de *charnelle* et d'*incomplète*. — Hausmann s'en émut; il demanda orgueilleusement aux prophètes de qui ils tenaient leur mission extraordinaire, et exigea qu'ils prouvassent par des miracles qu'elle était valable. Munzer, Storck, et les autres illuminés lui répondirent qu'il fallait que d'abord il prouvât la sienne de la même façon. — Hausmann eut alors recours aux arguments que les catholiques opposaient victorieusement aux luthériens, mais qui étaient sans valeur aucune dans la bouche d'un novateur. Il leur rappela que le Christ avait établi des apôtres, que les disciples du Seigneur avaient institué des évêques et des prêtres, afin que la doctrine passât d'une génération à l'autre, purement et sous la direction du Saint-Esprit; et il leur cita bravement les passages de l'Ecriture qui condamnent les fauteurs de schismes et de désordres. Les prophètes lui répondirent que, si telle était sa conviction, ce qu'il avait de mieux à faire était de rentrer dans le sein de la grande prostituée romaine, et ils lui reprochèrent : « de vouloir enchaîner l'esprit vivant à la lettre morte, au lieu de » le laisser libre de s'élancer vers une région plus élevée;— » d'être semblable, en un mot, a ces docteurs juifs qui ne

connaissaient pas le Saint-Esprit, et qui ne s'occupaient de
» l'Ecriture que pour y trouver une ressource contre l'en-
» nui. »

La dispute s'envenima et le public était disposé à s'en mêler; les magistrats craignirent des troubles et ils intervinrent. Storck fut cité à comparaître en leur présence, et subit un interrogatoire, à la suite duquel on lui enjoignit de demeurer tranquille et de faire taire ses disciples. Au lieu de se conformer à ces ordres, les prophètes ameutèrent le peuple, redoublèrent leurs appels à la pénitence, et proclamèrent hautement qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Un tumulte éclata dans les rues, les mesures prises par les bourguemestres empêchèrent seules qu'on n'en vînt aux coups. On s'empara de plusieurs des inspirés et on les jeta en prison.—Les autres s'échappèrent et se dispersèrent de différents côtés, afin de répandre le plus possible leur doctrine. Thomas Munzer partit pour la Bohême [1]. Nicolas Storck, Marc Stübner, et quelques-uns de leurs fidèles se rendirent à Wittenberg, pour essayer de gagner à leur cause l'école du lieu et pour protester contre l'opposition que le clergé et les magistrats faisaient à leur évangile. Ceci se passait en 1521.

§ II

LES PROPHÈTES DE ZWICKAU A WITTENBERG.

Luther était à la Wartbourg à l'époque de l'arrivée des prophètes de Zwickau à Wittenberg.—André Carlostadt dominait alors dans cette dernière ville; il y enchérissait sur les enseignements du maître, et sous plusieurs rapports ses idées étaient d'accord avec les rêveries de Storck et de Stübner. Assisté de Gabriel Dydimus, moine apostat, et de Morus, recteur de l'école publique, il exhortait les jeunes gens à

[1] Guerre des Paysans, livre dernier.

apprendre des métiers et à renoncer aux études et à la science, lesquelles, disait-il, ne servaient qu'à perdre les âmes. Il parcourait la ville et suppliait les bourgeois les plus illettrés, les plus pauvres artisans, de lui découvrir le sens véritable des Ecritures; et, lorsque ceux-ci s'en étonnaient, il leur répondait d'un ton pénétré qu'il avait plu à Dieu de révéler aux simples et aux petits ce qu'il cachait aux grands et aux sages de la terre[1].

Les hommes de Zwickau n'eussent donc pu mieux choisir le moment de leur venue à Wittenberg; le terrain y était préparé : le nombreux parti de Carlostadt les accueillit avec empressement et bienveillance.

Mélanchton lui-même leur témoigna de l'intérêt, reçut Marc Stübner dans sa maison et lui donna l'hospitalité pendant six mois[2]. La doctrine des prophètes lui semblait bonne et fondée sur l'Ecriture; il paraissait parfois disposé à se déclarer ouvertement pour elle, mais il était retenu par la crainte de se rendre ridicule. Les extases, les visions des disciples de Storck, et leur exagération touchant l'action du Saint-Esprit, lui inspiraient une insurmontable répugnance.

Cependant Stübner et quelques-uns des principaux illuminés prêchèrent à Wittenberg et y recommencèrent leurs appels à la pénitence, en y joignant des anathèmes contre le baptême des enfants. Ils allaient plus loin que Carlostadt et déclaraient qu'il fallait faire à la science une guerre à mort, pour ne songer qu'à la grande affaire du salut et à entrer en rapport intime et direct avec Dieu. Ces violences attirèrent de nouveaux adhérents à la secte, mais lui suscitèrent aussi de virulents adversaires, parmi lesquels se distinguait surtout Martin Cellarius (ou Keller), professeur de théologie et de langues orientales, ami particulier de Mélanchton et lu-

1 Hast, op. cit., p. 46.

2 Ibid., p. 43. — Il continua même à l'héberger après le retour de Luther de la Wartbourg.

thérien très zélé. Une foule de disputes et de querelles s'ensuivirent; mais, dans la chaleur de la discussion, on vit avec étonnement le fougueux Cellarius renoncer peu à peu à ses idées pour adopter celles de ses antagonistes et devenir partisan aussi ardent des illuminés de Zwickau qu'il l'avait été du docteur Martin[1].

Mélanchton, l'homme du monde le plus indécis et le plus facile à troubler, était dans une étrange perplexité. Le désordre augmentait chaque jour à Wittenberg; Philippe craignait que cela ne poussât la chambre impériale de Nuremberg à céder enfin aux exigences du duc Georges de Saxe et à travailler à la destruction de la prétendue réforme. Dans son embarras il écrivit à l'électeur Frédéric et à Luther. Ses lettres étaient datées du 27 décembre 1521. Celle adressée au prince existe encore. Mélanchton y dit qu'il a de fortes raisons pour ne pas mépriser Storck, Stübner, et leur doctrine, et pour désirer qu'ils entrent en conférence avec le docteur Martin. Frédéric, après avoir reçu cette épître, fit venir Mélanchton et Amsdorff à Prettin, le 1er janvier 1522, et chargea un de ses conseillers de leur demander pourquoi ils attachaient une si haute importance à cette affaire. — Mélanchton répondit que sous bien des rapports les enseignements des hommes de Zwickau lui semblaient conformes à la Bible, que l'usage de baptiser les enfants n'avait pour lui que la tradition et la prescription, et qu'il avait cru devoir informer l'électeur de ce qui se passait, parce qu'il reconnaissait en lui le seul protecteur et défenseur de l'Eglise: *Quod illum unicum hoc tempore Ecclesiæ patronum agnosceret*[2]. Amsdorff articula quelque chose d'approchant et d'également plat.

Frédéric dit le Sage ne démentit point en cette occasion

1 Hast, op. cit., p. 45.

2 Hast, op. c., p. 48. On avait donc repoussé l'autorité spirituelle divinement instituée pour se soumettre humblement à celle des princes!!

son caractère faible et irrésolu. Ce phénix du protestantisme se montra sous un jour aussi pitoyable que d'habitude. Il déclara qu'il fallait s'abstenir de querelles sur le baptême des enfants et abandonner la question au sentiment de chacun; il eut soin de rappeler que la dispute de Leipzick avait déjà fait traiter d'hérétique l'école de Wittenberg, et que par conséquent il était nécessaire d'éviter avec soin tout ce qui pouvait réveiller de semblables idées et troubler le repos de la ville. Il ajouta que la sûreté de Luther exigeait qu'il continuât à demeurer à la Wartbourg, et qu'en l'absence du maître il valait mieux ne point s'occuper des nouveaux venus et attendre que le Ciel se fût prononcé sur la justice de leur cause.

La lettre de Mélanchton au docteur Martin ne se retrouve plus; mais la réponse de ce dernier a été conservée, elle porte la date du 17 janvier 1522. — Luther blâme énergiquement les hésitations et la timidité de son cher Philippe; puis il renouvelle en termes impérieux les exigences de Hausmann. « Si les prétendus prophètes ont une mission divine, dit-il, qu'ils la prouvent par des miracles; car telle est la voie que Dieu a toujours suivie, il n'en a pas excepté son propre Fils. » — Luther veut ensuite que Mélanchton sonde l'esprit des émissaires de Zwickau et qu'il voie s'ils sont en proie à la terreur mystique qui accompagne nécessairement les visions et les prophéties véritables. Quant au baptême des enfants, il en appelle impudemment à la *tradition constante* de l'Église, dont il s'est montré l'adversaire acharné dans son soi-disant apostolat; il affirme d'ailleurs que si la foi doit précéder le baptême, rien ne prouve qu'*elle ne soit pas à l'état latent dans l'enfant, par la grâce de Dieu, comme dans l'homme endormi*[1]. Il ajoute que jamais ni docteur ni hérésiarque n'avaient osé attaquer la manière dont ce sacrement est administré ou

[1] Ibid., p. 51 et seq.
C'est à ces misérables et puérils subterfuges que recourait le fameux réformateur.

élever de doutes sur sa validité. Enfin il termine en déclarant d'un ton péremptoire que la division présente entre ceux qui se sont prononcés contre le papisme est l'œuvre de Satan, et il annonce que Jésus-Christ écrasera ses adversaires. — Toutefois l'écrit de Luther ne calma pas les scrupules de Mélanchton; la manière hautaine et absolue dont le maître tranchait la question ne satisfit pas le disciple. La lâcheté de Philippe et l'espèce d'effroi que lui inspirait la violence du docteur Martin, ne l'empêchaient pas d'être frappé de la pauvreté des raisons que renfermait l'épître dogmatique du grand homme. Mélanchton sentait que les prophètes étaient parfaitement en droit d'exiger à leur tour que Luther prouvât sa mission par des miracles; de plus, il ne pouvait se faire illusion sur l'inconséquence du docteur Martin lorsqu'il en appelait à la tradition; et il savait que, contrairement à l'affirmation de ce dernier, plusieurs sectes, telles que les Henriciens, les Pétrobrusiens, les Vaudois, les Albigeois, et les disciples de Wiclef, avaient rejeté le baptême des enfants; enfin ses rapports journaliers avec Stübner lui avaient prouvé que la *terreur mystique*, dans laquelle Luther reconnaissait le signe de la véritable illumination, était précisément aussi la disposition que la nouvelle secte proclamait nécessaire pour arriver à l'anéantissement du vieil homme, à l'infusion de l'esprit divin, et à la vraie foi.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que Luther, tout en se prononçant contre les disciples de Storck, écrivait à Spalatin pour lui recommander de veiller à ce qu'on n'usât pas de violence envers les prophètes de Zwickau [1] et d'empêcher que l'électeur de Saxe ne fît couler leur sang — Le fait s'explique. Le docteur Martin en était à ses débuts; il honorait de toute sa haine ceux qui avaient la prétention d'innover autrement que lui; mais il craignait aussi que son œuvre

[1] Cité par Hast, p. 55.

ne fût compromise et qu'il ne fût lui-même mis au nombre des victimes, du jour où les puissants de la terre se permettraient de juger les doctrines, de châtier les auteurs de celles qui leur déplaisaient, et de tomber sur les apôtres. De là provint l'accès de charité dont il fut saisi tout à coup à l'endroit des illuminés, au moment même où il vouait leurs principes à Satan.

Pendant ces hésitations, les querelles continuaient à Wittenberg, et la tranquillité y était souvent troublée d'une manière très grave. Marc Stübner [1] demeurait toujours chez Mélanchton; ses disciples parcouraient les contrées voisines, notamment la Thuringe, prêchaient, semaient la parole, et se faisaient de nombreux adhérents. Carlostadt ne se prononçait pas sur la question du baptême des adultes, mais il admirait de plus en plus la doctrine émanée de Zwickau; l'université se dissolvait par suite de l'anathème prononcé contre la science par maître André: il exhortait les ecclésiastiques et les étudiants à vivre du travail de leurs mains comme saint Paul, et il persistait à courir chez les tailleurs et les cordonniers pour les prier de lui expliquer les saintes Ecritures.

Enfin, enflammé par les prophètes, idole des étudiants, des bourgeois, et des moines défroqués, Carlostadt estima que le moment était venu de purger Wittenberg des dernières abominations de l'idolâtrie et du papisme. Suivi d'une troupe forcenée et ignorante, il dévasta successivement toutes les églises de la ville, et brisa les images, les sculptures et les monuments qu'elles renfermaient. L'électeur de Saxe témoigna quelque ressentiment lorsqu'il eut connaissance de cet exploit et parut disposé d'abord à en châtier les auteurs; mais Luther avait posé en principe : « Qu'on devait détruire tout ce qui n'était pas conforme à la pure parole de Dieu; » et

[1] A partir de son arrivée à Wittenberg, l'influence de Stübner parut l'emporter sur celle même de Storck, fondateur de la secte.

plusieurs docteurs jugeaient les ornements d'église, les images, les crucifix, et les sculptures, contraires à cette pure parole. On finit donc par découvrir que Carlostadt avait été poussé par le Saint-Esprit, et que son œuvre était celle d'un homme dévoré du zèle de la gloire du Tout-Puissant. Le pauvre Frédéric admit ces raisons, et laissa à maître André le loisir de continuer ses dévastations.

Quant à Luther, il fit preuve de moins de longanimité ; non pas qu'il tînt beaucoup plus que Carlostadt aux images et aux objets nécessaires à la célébration du culte catholique ; mais Wittenberg était sa Rome à lui ; seul il prétendait avoir le droit de changer et de supprimer. — Carlostadt marchait sur ses brisées, se permettait d'avoir des idées, des projets, des vues, et de les exécuter sans le consulter d'abord ; c'était un véritable antipape qui s'élevait dans la nouvelle église, dans cette église que Martin appelait *mon église* ; c'é-tait un homme qui se permettait de commenter et d'inter-préter l'évangile que Luther nommait *mon évangile*.

Il y eut une explosion de fureur lorsque le
Wartbourg apprit ce qui venait de se passer. Ma
formels de l'électeur, il quitta sa prison et
ment à Wittenberg, le 8 mars 1522. Le p
y était de trop fraîche date pour subsist
de celui de Luther. Huit jours de préd
docteur Martin pour abattre ses adver

Rhin on entendit en plein jour un affreux bruit de bataille dans les airs ; il y eut des éclipses de soleil et de lune, des comètes, des maladies contagieuses, des orages épouvantables, des tremblements de terre, et une quantité d'enfantements monstrueux. Ces prodiges, dont nous ne garantissons nullement l'authenticité, se racontaient, étaient commentés, et on y croyait parfaitement. Luther et ses principaux adhérents étaient eux-mêmes fort éloignés de les considérer comme des contes inventés par la superstition. Mélanchton annonçait gravement à ses amis que sans doute de grands événements se préparaient dans le monde, parce qu'une vache venait de mettre bas un veau à deux têtes et qu'une mule avait produit un poulain.

Tandis que Storck et Stübner envoyaient leurs affidés dans toutes les directions, Thomas Munzer était devenu prédicateur à Altstett en Thuringe (fin de 1522), après avoir mené quelque temps une existence errante. Partisan dévoué des prophètes, il avait fait partir de son côté une foule d'hommes chargés de soulever les populations et de leur prêcher la destruction par le fer et le feu « de tout ce qui était contraire à la liberté, à l'égalité et à la fraternité parfaites. » — Les émissaires de Munzer, aussi répandus que ceux de ses amis, mais beaucoup plus violents, prenaient pour texte de leurs discours les passages des deux Testaments où il est question de guerres, de massacres, et de vengeances ; car c'était à l'aide de moyens analogues que le maître voulait arriver à la régénération du monde.

Munzer lui-même prêchait fréquemment à Alstett ; le peuple accourait des lieux environnants pour assister à ses sermons. Il imprimait aussi et répandait à profusion des écrits incendiaires, dans lesquels le docteur Martin et sa femme étaient aussi maltraités que le Pape et les princes. Quelques prêtres apostats se joignirent au démagogue ; c'était Simon Haferitz, Martin Reinhard, et Melchior

[illegible] prédicants à Alstett, à Iéna, et à Eckartshausen.

Nous ne nous étendrons plus ici sur les fureurs de Luther contre Münzer, ni sur les démêlés de ce dernier avec Frédéric et Jean de Saxe, après le pillage du pèlerinage de Mellerbach; nous sommes entré à ce sujet dans des détails complets, lorsque nous avons écrit l'*Histoire de la Guerre des Paysans*. Nous nous bornons à rappeler que Munzer fut cité à comparaître à Weimar et expulsé d'Alstett, à la demande du duc George de Saxe; qu'il se rendit à Nuremberg pour y publier un pamphlet contre son ennemi mortel le docteur Martin, puis en Souabe et dans la Forêt-Noire, où tout se préparait à une prochaine levée de boucliers.

Munzer paraît s'être arrêté, surtout en Hégau, en Klettgau, et au village de Grissen[1], d'où il allait annoncer dans les contrées voisines la prochaine délivrance d'Israel, l'avénement des saints, la communauté des biens, etc.

Les circonstances favorisaient les progrès de sa doctrine; les enseignements de l'école de Wittenberg sur la liberté évangélique portaient déjà leurs fruits; le mouvement précurseur de la guerre des Rustauds avait commencé. Une foule avide assistait aux prédications de Munzer. Parmi ses auditeurs les plus assidus on remarquait Conrad Grebel, fils d'un des magistrats de Zurich; Félix Mantz, savant de la même ville; et Balthazar Hubmayer, le prédicant de Waldshut. Nous reverrons ces hommes un peu plus tard[2]. Munzer trouvait dans les dispositions de son public un acheminement à la réalisation de ses rêves; il n'en devint que plus véhément. Il qualifiait de fous, de pharisiens aveugles, et de serviteurs de Baal, ses contradicteurs et ceux qui recommandaient la soumission aux autorités et aux princes; il assurait que les paroles de Marie étaient au moment de s'accomplir,

1 Dans le comté de Sulz

2 V. ci-dessous, § V.

que les grands seraient précipités de leurs siéges et les petits exaltés.

Les émissaires de Storck et de Stübner continuaient à travailler de leur côté. Ils ne se bornaient plus maintenant à rejeter le baptême des enfants; ils conféraient pour la seconde fois ce sacrement à ceux qui se réunissaient à eux. Ils prétendaient leur donner ainsi le baptême du feu et du Saint-Esprit en Jésus-Christ. De là le nom d'*Anabaptistes* que l'on appliqua aux disciples des illuminés de Zwickau[1].

Ce fut alors aussi qu'ils formulèrent nettement leur opinion touchant la cène, dans laquelle ils voyaient un acte purement symbolique. « Les repas pris en commun, disaient-ils, sont généralement considérés comme un signe de charité réciproque. Il en est ainsi de la cène du Seigneur. Et de même, ajoutaient-ils, que l'on n'obtient le vin qu'en écrasant le raisin, et que l'on triture le froment pour en faire le pain, de même il faut que l'homme soit écrasé et trituré par la souffrance pour devenir propre à habiter le royaume éternel qui lui est destiné. Qu'il se sonde donc avant d'approcher de ce sacrement; car s'il le reçoit sans être prêt à accepter la douleur et à supporter la persécution, il mange et boit sa propre condamnation[2]. »

Munzer, sans attacher d'importance religieuse au baptême des adultes, se prononça en faveur de cette pratique, qu'il considérait comme un signe mystérieux de ralliement. Il séjourna pendant cinq mois à peu près en Souabe, aux environs du lac de Constance, et en Alsace; puis il se rendit à Muhlhausen, où il comptait de nombreux partisans.

1 Moehler, op. cit., p. 474. — Ce nom d'Anabaptistes ne convenait qu'aux premiers de la secte qui étaient en effet deux fois baptisés; car, dès la génération suivante, les Anabaptistes ne reçurent plus qu'un seul baptême, mais à l'âge adulte.

2 Moehler, op. cit., p. 476.

Nous avons raconté ailleurs [1], en détail, l'histoire du gouvernement de Thomas Munzer dans cette ville, et de la fin terrible que prirent les rêves de ce démagogue. Nous nous bornerons donc à rappeler ici sommairement les principales circonstances de cette déplorable histoire, afin qu'il n'y ait point de lacune dans notre récit ; et nous renvoyons nos lecteurs à notre précédent ouvrage pour de plus amples informations.

Dès que Munzer a mis le pied à Muhlhausen, un fort parti, composé principalement de pelletiers, de tanneurs, de brasseurs, et de fabricants d'eau de-vie [2], se prononce pour lui et oblige les magistrats à instituer Thomas en qualité de prédicateur. Fatigués de ses excitations au renversement de toutes les autorités et à l'établissement d'une égalité chimérique, les chefs de la ville veulent interdire la parole au novateur. La petite bourgeoisie, déjà fanatisée, se soulève tumultueusement, renverse le gouvernement, en établit un nouveau le 17 mars 1525 ; et l'apôtre, maintenu dans son emploi, est mis à la tête de la magistrature avec le moine apostat Pfeiffer.

Munzer devient alors dictateur à Muhlhausen : rien ne s'y fait que d'après ses ordres, qu'il affirme lui être divinement inspirés. Les églises sont pillées, la communauté des biens est établie, le désordre est à son comble, les prêtres et les religieux sont obligés de choisir entre l'exil et l'apostasie. Thomas fait du couvent des chevaliers de Saint-Jean sa demeure et le siége de son gouvernement. En même temps les disciples de Storck parcourent les contrées voisines pour y annoncer le nouveau royaume de Jésus-Christ, la liberté évangélique des enfants de Dieu, et la destruction des autorités.

1 Voyez Guerre des Paysans, livre dernier.

2 Zimmermann, Geschichte des Bauren Kriegs, t. III, p. 609, d'après les docum. origin.

Munzer lui-même lance des écrits incendiaires dans les campagnes; il excite les mineurs du comté de Mannsfeld à prendre les armes, et il profite du bouleversement occasionné par la révolte des paysans, de la fermentation qui bouillonne dans le peuple, de la terreur et de l'atonie des princes, pour étendre les frontières de son royaume au delà de l'étroite enceinte de la ville de Muhlhausen. Il annonce dans ses sermons que les temps sont proches; il fait couler des canons et recrute une armée de paysans, accourus de divers côtés et avides de combattre les impies, et surtout d'amasser du butin. Luther, épouvanté, espère calmer par la puissance de sa parole les populations surexcitées; il parcourt la contrée soulevée par les émissaires de Munzer et par les prophètes de Zwickau; mais il n'est plus écouté.

Cependant Thomas attend encore des renforts; il ne veut entrer en lice que lorsque les Rustauds de la Souabe, de la Franconie, de l'Alsace, et du Tyrol, auront remporté quelque avantage signalé. Pfeiffer trouve les préparatifs trop lents; il demande que sans plus tarder on se jette sur les seigneurs du voisinage. Munzer lui résiste, en prétextant des ordres du Ciel. Pfeiffer, à son tour, prétend avoir reçu le commandement d'agir, et menace de soulever la population si l'on temporise davantage. Il part avec une horde et pille le district de l'Eichsfeld. Ce premier exploit est suivi d'une série d'expéditions du même genre, auxquelles Thomas se joint et dont est rapportée une masse énorme de butin. L'insurrection prend d'immenses proportions, elle s'étend même aux villes du pays; la petite bourgeoisie se soulève de tous côtés, formule des articles, et destitue ses magistrats.

Munzer juge alors que le moment est venu d'entrer en campagne; il empêche les sujets des comtes de Mannsfeld de traiter avec leurs seigneurs, et somme ces derniers de renoncer à leurs prétendus droits et de venir se soumettre à lui comme de simples paysans. Il se rend, suivi de

sa garde particulière, à Frankenhausen, où ses partisans ont réuni une grande partie de leurs forces, et charge Pfeiffer du gouvernement à Mulhausen en son absence.

Les princes étoient restés pendant longtemps spectateurs à peu près impassibles du gouvernement de Munzer et de l'agitation répandue dans les campagnes par les prétendus prophètes en Israel. Malgré les excitations de Luther, l'électeur Frédéric de Saxe avait craint de contrarier les volontés du Ciel en se déclarant contre les Anabaptistes, et son attitude passive avait paralysé ses voisins.

Enfin les progrès du mal obligent les princes à sortir de leur torpeur ; ils commencent à faire quelques préparatifs, et, à la mort de Frédéric [1], son frère Jean se dispose à mettre un terme au désordre par la force des armes.

Le landgrave Philippe de Hesse entre le premier en campagne, soumet rapidement ses paysans révoltés, fait rentrer dans le devoir Fulda (3 mai), Vach, Friedewald, Hersfeld, sans que les hordes insurgées du voisinage songent à venir en aide à *leurs frères*. Puis le prince victorieux avance vers la Thuringe, se joint au duc Henri de Brunswick auprès d'Eisenach, et force cette ville et celle de Langensalza à se rendre. Le duc George de Saxe réunit également ses troupes à celles de Philippe et de Henri, et les trois princes se dirigent à marches forcées vers Frankenhausen, où l'armée de Munzer reçoit journellement des renforts ; ils y arrivent le 15 mai (1525).

Les Anabaptistes, épouvantés à la vue de l'ennemi, semblent disposés à entrer en pourparlers et à déposer les armes. Munzer cherche à relever leur courage, en leur promettant une victoire signalée, en leur annonçant que des légions d'anges combattront pour eux et qu'il recevra lui-même

[1] 5 mai 1525.

dans les plis de son manteau les boulets que lanceront les suppôts de Satan. Puis, pour couper court à toute négociation, le démagogue fait pendre deux des siens qui parlent de se rendre, et mettre à mort l'un des députés du parti des princes. Fascinés par ses discours, comptant sur l'accomplissement des prophéties, les Anabaptistes, au lieu de se mettre en défense, entonnent l'hymne au Saint-Esprit; mais, dans ce moment, ils sont attaqués, culbutés, taillés en pièces, dès le premier choc. Une panique épouvantable succède à l'enthousiasme; sans chercher à résister, ils fuient dans toutes les directions; les cadavres de 5,000 des leurs jonchent le champ de bataille; le massacre continue dans les rues de Frankenhausen. Munzer, découvert dans une maison de la ville où il s'était réfugié, est mis deux fois à la question et avoue une partie de ses plans.

Après leur victoire, les princes, renforcés par Jean de Saxe, Philippe, et Otton de Brunswick, se dirigent vers Muhlhausen. La ville se rend à discrétion. Pfeiffer, qui avait réussi à s'échapper, est pris et décapité. Munzer subit, à son tour, la peine de mort; mais il révoque ses erreurs avant de mourir, et revient publiquement à la foi catholique[1].

Cependant les princes poursuivent les débris des insurgés pour les éteindre partout. Le duc George de Saxe reste à Muhlhausen afin de la purger entièrement du levain de la démagogie; le landgrave Philippe retourne en Hesse pour maintenir ses sujets dans l'obéissance et dans l'*orthodoxie luthérienne;* Henri de Brunswick soumet le district de l'Eichsfeld; et Jean, le nouvel électeur de Saxe, se rend à Eisenach. Le 2 juin il assiége Meiningen, que défendent les Anabaptistes, soutenus par une horde d'insurgés de la Franconie; la ville se rend dès le 5. Jean se dirige alors vers Gotha, retourne à Eisenach, soumet les pays qu'arrose la Saale

[1] Seckendorf, l. II, sect. 4, pag. 13.

le district du Voigtland, et ne rencontre nulle part de résistance sérieuse. De son côté, le duc George de Saxe oblige les rebelles de ses états et des contrées voisines à déposer les armes.

Ainsi finit le premier acte de la tragédie des Anabaptistes, acte tellement lié à la guerre des Rustauds, dont il fut contemporain, que nous n'avons pas cru pouvoir l'en séparer dans notre précédent ouvrage.

§ IV.

ACCROISSEMENTS ET PROGRÈS DE LA SECTE DES ANABAPTISTES EN SILÉSIE ET EN SUÈDE, APRÈS LA BATAILLE DE FRANKENHAUSEN. — ACTES DE DIFFÉRENTS CHEFS DE LA SECTE.

Le désastre de Frankenhausen ne détruisit point la secte des Anabaptistes. Thomas Munzer, en déclarant la guerre à la société, avait donné une direction politique et extérieure à une pure affaire de conscience et de for intérieur; après leur défaite en Thuringe, les disciples des prophètes en revinrent pour un temps à leur principe primitif, qui leur défendait de porter des armes et de se venger. Ils rentrèrent dans le calme et reprirent des allures pacifiques, tout en exerçant un prosélytisme ardent. La sanglante leçon qu'ils venaient de recevoir ne leur fit pas perdre confiance dans la sainteté de leur cause; ils oublièrent en quelque sorte que Munzer eût été des leurs; et, comme l'anabaptisme ne présentait plus alors de chances d'avantages temporels, la secte ne reçut dans son sein, pendant plusieurs années, que des gens sans ambition et de bonne foi dans leur erreur. Ils n'avaient à attendre que la persécution, on ne la leur épargna pas [1].

[1] La diète de Spire prit, en 1526 et en 1529, des mesures très sévères pour empêcher de nouveaux désordres et pour les écraser s'ils venaient à éclater.

Lors de la bataille de Frankenhausen, Melchior Rink et Cellarius se trouvaient loin du théâtre du combat.

Storck, le véritable fondateur des Anabaptistes, s'était rendu à Strasbourg dès le courant de l'année 1524, et avait su s'y faire de nombreux partisans. Les magistrats, irrités de ses prédications incendiaires, de ses anathèmes contre la doctrine de Luther, et de ses enseignements touchant la parfaite égalité chrétienne, le condamnèrent à une détention perpétuelle. Ils ne tardèrent pas cependant à lui rendre la liberté, mais en lui interdisant le séjour de la ville. Suivi de quelques amis dévoués, il se réfugia en Silésie, aux environs de Glogau, et adopta d'abord le masque du luthéranisme, qui commençait à s'introduire dans le pays, afin de gagner insensiblement les esprits à ses propres rêveries [1]. La petite ville de Fraustadt devint le centre de ses opérations ; toutefois ses menées attirèrent l'attention de l'autorité civile et ecclésiastique ; on lui enjoignit de se tenir tranquille ; ses partisans se soulevèrent ; et, à la suite d'une émeute, Storck et ses principaux adhérents furent expulsés. — Le prophète ne se découragea pas, il erra de village en village en Silésie, et se fit beaucoup d'amis parmi les paysans. Repoussés par le gouvernement, ces gens, d'ailleurs très paisibles, vendirent leurs biens, quittèrent leur patrie, et émigrèrent en Pologne et en Moravie ; ils y vécurent dans l'exil et la pauvreté, plutôt que de renoncer à leurs folles espérances touchant le prochain établissement du royaume de Jésus-Christ sur la terre [2].

Quant à Storck, il s'éloigna secrètement de la Silésie, et mourut à Munich dans la dernière misère, laissant deux

[1] Hss', pag. 97-98.

[2] Toutefois, il y eut dès lors aussi parmi eux de grands hypocrites, entre autres un homme du nom de Jacob, qui se donnait pour Dieu le Fils, et qui menait en secret une vie licencieuse et débauchée.

[illegible] plus tard [illegible].

[illegible] vu que de grand [illegible] [illegible] la dictature de Thomas [illegible] France [illegible]. Le grand [illegible] de [illegible] Bamberg, [illegible] [illegible] et y [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

ration sans bornes pour Thomas Munzer, et il l'avait suivi dans ses pérégrinations en Souabe et en Franconie. Durant ce voyage, il eut occasion de connaître, aux environs de Waldshut, Melchior Hoffmann, ouvrier pelletier, né à Hall en Souabe, que les Anabaptistes considèrent comme l'un de leurs pères spirituels, et avec lequel nous devons faire, en cette qualité[1], plus ample connaissance.

Dès l'année 1523, les opinions sacramentaires de Zwingli et le rejet du baptême des enfants avaient été prêchés à Zurich et dans une partie de la Suisse et de la Souabe. « Ces nouveautés réveillèrent Hoffmann de son sommeil dans le papisme, et lui inspirèrent la pensée de s'ériger aussi en réformateur, » dit naïvement le zélé protestant Krohn, principal biographe de Melchior[2].

Hoffmann passe pour avoir eu de l'esprit, une conception facile, et une mémoire prodigieuse ; mais chez lui l'imagination, la folle du logis, comme l'appelle sainte Térèse, régnait en maîtresse souveraine et absolue. Il était éloquent, hardi, infatigable, et savait par cœur la Bible, qu'il citait habilement à l'appui de ses conceptions les plus extravagantes. Ses mœurs étaient pures, son extérieur sévère. Croyant dans son aveugle délire à la divinité de sa mission, il était plein d'orgueil et de fanatisme, et traitait ses adversaires avec le dernier mépris.

Il commença à enseigner en 1523 ; — pendant une année environ, il parcourut les contrées du Haut-Rhin, s'arrêtant dans les bourgs et les villages où l'on était généralement prévenu en sa faveur, et prêchant sans jamais accepter de salaire, bien qu'il fût très pauvre et dépourvu de moyens d'existence[3].

[1] Hast, pag. 103.

[2] Nicolas Krohn, Melchior Hoffmann, etc., première période, pag. 9 et seq.

[3] Ibid, pag. 16, 17.

Ce fut alors qu'il se lia avec Melchior Rink. Ce dernier resta dans le pays après le départ de son maître, Thomas Munzer, pour Altstett. La conformité d'idées et l'identité du métier cimentèrent la liaison des deux. Melchior Rink aussi avait été pelletier jadis et se prétendait favorisé de révélations divines [1].

Les deux amis paraissent s'être rendus à Strasbourg, peu de temps après leur association. Leur ardent prosélytisme les en fit chasser. C'était à la fin du printemps de 1524 [2].

Ils résolurent de quitter le voisinage du Rhin, et d'aller prêcher en Suède, où la réforme avait été introduite en 1519, par les frères Olof et Laurent Petri, sous la protection du roi Gustave Wasa, et malgré l'énergique opposition du peuple suédois.

Hoffmann et Rinck s'associèrent un troisième compagnon de voyage en la personne de Bernard Knipperdolling, marchand de drap, de Munster en Westphalie. C'était un fanatique rusé, fin, et profondément scélérat. Nous le verrons jouer un rôle épouvantable dans sa ville natale. A l'époque dont nous parlons, — ainsi que nous le raconterons en son lieu, — il avait fomenté déjà des troubles, à la suite desquels Frédéric de Wied, évêque de Munster, l'avait fait arrêter, puis relâcher sur la demande des magistrats, à condition toute-

[1] Ibid, pag. 18. Hast, pag. 103.

[2] Ibid.

Strasbourg était devenu, dès avant la guerre des paysans, le lieu de réunion des esprits turbulents et des sectaires de tous les pays; ils continuèrent à y affluer après la défaite des rustauds. Ils y répandaient leurs opinions, y trouvaient de nombreux partisans, et y faisaient imprimer leurs écrits, malgré les défenses sévères des magistrats. Outre Storck, Rinck, et Hoffmann, on cite parmi les chefs anabaptistes qui vinrent successivement à Strasbourg : Balthasar Hubmayer, le prédicant de Waldshut; Michel Sattler de Stauffen en Suisse, Jean Denck, Louis Hetzer, Pilgram Marbeck de Rothenbourg, Jean Bünderlin de Linz en Autriche, Jean Kautz de Bockenheim, chef des anabaptistes de Woerth en Alsace; Henri Roll et Bernard Rottmann, les prédicants de Munster en Westphalie; le célèbre silésien Schwenkfeld, Corneille Poldermann de Middlebourg en Seelande, etc., etc. Nous aurons occasion de parler de plusieurs de ces hommes; ils ne se contentèrent pas de répandre leurs doctrines dans la capitale de l'Alsace; la province entière en fut bientôt infectée.

fois qu'il s'éloignerait pour un temps. Il fit, dans son exil, la connaissance des pelletiers apôtres, résolut de les accompagner, et s'embarqua avec eux sur un navire hollandais. Les trois voyageurs arrivèrent à Stockholm à la fin du mois de juillet ou au commencement d'août de l'année 1524 [1].

L'effervescence était fort grande dans cette ville. L'introduction de l'hérésie luthérienne avait occasionné plusieurs soulèvements. Le roi Gustave se trouvait alors à Jenkœping; au mois de septembre, il se rendit à Malmoé pour avoir une entrevue avec Frédéric Ier de Danemarck, puis il alla assister en personne à la diète de Watstena.

Son absence favorisa les desseins de Hoffmann et de ses compagnons. Ils agirent avec prudence en se faisant passer pour zélés évangéliques aux yeux d'Olof Petri [2], et ils réussirent de la sorte à gagner une foule de personnes à leur cause; car ici encore le luthéranisme avait préparé les voies à toutes les folies en jetant le désordre et l'incertitude dans les esprits. Se voyant à la tête d'une troupe dévouée, les novateurs prouvèrent qu'ils n'avaient pas perdu le souvenir des leçons de Munzer; ils organisèrent une émeute. Rinck, suivi de ses adhérents les plus dévoués et d'une masse de curieux, donna le signal du mouvement. Il enfonça les portes de la basilique de Saint-Jean, monta en chaire, et improvisa un discours incendiaire, en prenant pour texte quelques passages de l'Apocalypse auxquels il appliquait ses rêveries [3]. Knipperdolling, de son côté, prêcha dans plusieurs églises. « Il jetait les cris les plus étranges, dit son biographe, faisait des gestes bizarres, et se déclarait envoyé de Dieu pour détruire partout l'abomination et la superstition. [4]» Hoffmann

1 Krohn, pag. 28.

2 Hast, pag. 104.

3 Krohn, pag. 32. Hast, pag. 105.

4 Ibid.

paraît s'être tenu à l'écart durant le tumulte. Cependant les paroles des deux prophètes avaient inspiré une ardeur nouvelle à leurs disciples, et le vertige s'empara également du reste des spectateurs. On vit alors se renouveler les scènes dégoûtantes qui, peu de temps auparavant, s'étaient produites à Wittenberg, à l'instigation de Carlostadt; le peuple, divisé en grandes troupes, se rua sur les églises, les pilla, les dévasta, brisa tout ce qui s'y trouvait encore ; et les femmes elles-mêmes, « *saisies à leur tour d'une ardeur prophétique,* » se mirent à débiter en chaire toutes les extravagances qui leur venaient à l'esprit, en affirmant que c'étaient des inspirations d'en haut [1].

Rinck avait eu soin de commencer le mouvement en l'absence du réformateur Olof Petri, qui se trouvait à Upsala. Olof revenait de cette ville avec le prédicant Michel Langerben au moment où le désordre devenait général. Remplis d'épouvante, ni lui ni son compagnon n'essayèrent de calmer la populace. Les troubles continuèrent jusqu'au mois d'octobre et prirent des proportions de plus en plus dangereuses. Alors, enfin, Gustave Wasa arriva de la diète de Watstena. Le sens dessus dessous était tel à Stockholm, — ajoute notre vieil historien [2], — qu'on eût dit cette capitale livrée à un incendie général. Le roi n'en fut pas effrayé et il fit preuve de beaucoup d'énergie. Olof Petri, Langerben, Rinck, Hoffmann, et Knipperdolling, furent mandés en sa présence; il accabla de reproches les deux premiers à propos de leur inqualifiable lâcheté, et il annonça aux autres qu'ils seraient publiquement exécutés comme fauteurs de rébellion. Toutefois il adoucit la sentence, et se borna à les chasser de Suède, en leur déclarant qu'on les décapiterait si jamais ils se permettaient d'y remettre les pieds [3].

1 Ibid.
2 Krohn, p. 34.
3 Ibid, p. 35.

Depuis ce moment, les Anabaptistes n'ont plus joué de rôle politique dans ce pays; la secte continua à la vérité à y compter des adhérents, mais ils y vécurent paisibles et ignorés.

Expulsés de la Suède, les trois apôtres se séparèrent.

On ne sait ce que devint Knipperdolling jusqu'au moment où il rentra en scène à Munster.

Hoffmann se rendit en Livonie ; nous l'y retrouverons plus tard[1].

Quant à Melchior Rinck, il alla se réunir aux frères de Suisse. Ils étaient nombreux dans ce pays et le long du Haut-Rhin. L'introduction de la nouvelle doctrine dans ces contrées et ses effets immédiats feront le sujet du paragraphe suivant.

§ V

LES ANABAPTISTES DE SUISSE.

Zwingli et son disciple Oecolampade avaient établi leur prétendue réforme à Zurich et à Berne; et la doctrine des apôtres suisses, déjà admise à Schaffhouse, avait fait également invasion à Strasbourg, grâce à Butzer et à Capiton, prédicants dans cette ville. Il existait ainsi, au cœur même des populations allemandes favorables à la réforme, une agglomération de pays auxquels les innovations introduites par l'école saxonne ne suffisaient plus. Le zwinglianisme, plus rationaliste que le luthéranisme, avait nié le premier la présence réelle, et converti les églises en granges, en les dépouillant de leurs derniers ornements, en supprimant toutes les cérémonies du culte, toutes les images, tout emploi de la musique.

[1] V. ci-dessous, § VIII.

Mais de nouveaux fractionnements ne tardèrent pas à se manifester.

Balthazar Hubmayer, prêtre apostat, curé à Ratisbonne et plus tard à Waldshut, fut un des principaux auteurs de la scission. Après avoir été zélé luthérien, il s'était prononcé pour le zwinglianisme au commencement de l'année 1523[1]. Vers la fin de cette même année il forma une conférence soi-disant religieuse à Waldshut avec les prêtres de la ville, et leur proposa dix-huit thèses, qui ne tendaient à rien moins qu'à la suppression de la plupart des articles de la foi catholique et à l'abolition de tous les usages consacrés par l'Église[2]. Les collègues de l'apostat adoptèrent ses thèses, quelques curés des environs en firent autant, et la population de Waldshut se déclara pour *la doctrine épurée*, avec un enthousiasme qui grandit encore lorsqu'on apprit que Zwingli et plusieurs prêtres suisses venaient de se marier, et que les moines et les nonnes du pays sortaient de leurs couvents.

Cependant les villes demeurées fidèles se prononcèrent énergiquement contre les novateurs dans une diète tenue à Brisach, et demandèrent qu'ils fussent châtiés. — Waldshut refusa de se soumettre.

Le gouvernement autrichien siégeant à Ensisheim et les cantons catholiques exigèrent en vain, à deux reprises, l'extradition de Hubmayer. Le lieutenant impérial d'Ensisheim reçut l'ordre de forcer Waldshut à rentrer dans le devoir. C'était en l'été de 1524, au moment où les sujets du landgraviat de Stuhlingen donnaient le premier signal de la guerre des rustauds.

Hubmayer, effrayé des malheurs qui menaçaient Waldshut, se réfugia, le 17 août, au couvent de Tous-les-Saints à Schaffhouse. Cette ville le prit sous sa protection ; — fort de cet

1 Schreiber, Histor. Taschenbuch. Ann. 1839, p. 23 et seq.

2 Ibid., p. 36 à 40.

appui, il demanda un sauf-conduit et la tenue d'une conférence publique, « afin qu'il pût confondre ses adversaires et leur prouver qu'il était dans le vrai [1]. » On ne donna pas suite à cette prétention ridicule.

En attendant, Waldshut s'était mise en état de défense, et le 24 août Hans Müller de Bulgenbach y arriva avec 1200 paysans insurgés, et y forma la *confrérie évangélique*, dont il a été question dans notre *Histoire de la Guerre des Rustauds* [2]. Tout en faisant ses préparatifs, Waldshut avait continué à négocier et s'était adressée à Brisach, à Fribourg, et à Zurich. Un corps de volontaires de cette dernière ville s'y rendit, et le gouvernement autrichien renonça pour le moment à ses projets d'attaque. Hubmayer retourna dans ses foyers et y fut reçu triomphalement au son des fifres et des tambours. Il reprit ses fonctions de prédicant, fit piller et dépouiller les églises du lieu, et publia divers petits écrits dans lesquels il reproduisait les reproches absurdes dont les hérésiarques du temps gratifiaient le catholicisme.

Jusque-là Hubmayer avait été ami et partisan de Zwingli ; l'arrivée de Munzer aux environs de Waldshut le fit entrer dans une voie nouvelle. Il paraît avoir eu avec ce dernier de fréquents entretiens, à la suite desquels il s'associa à Grebel et à Manz [3] pour propager dans le pays les principes de maître Thomas et travailler à l'établissement du nouveau royaume de Dieu sur la terre.

Hubmayer agissait à Waldshut, les deux autres à Zurich et dans les environs de cette ville. Ils se bornèrent d'abord à prêcher à des cercles choisis ; leur influence fut promptement éclipsée par celle que prit un de leurs disciples nommé George Blaurock. Des dehors austères, un mépris profond,

[1] Schreiber, op. cit., p 48 à 65.

[2] T. I, l. I, ch. I, p. 106.

[3] V. ci-dessus, § III.

réel ou affecté, des biens de la terre, attirèrent à ce dernier la faveur populaire à Zurich; ses adhérents le proclamèrent « le second saint Paul[1]. » — Ayant préparé les esprits, il joua l'extase en pleine assemblée, se jeta à terre, se releva, et déclara que le Père céleste ordonnait à ses élus de se faire rebaptiser. Puis il se mit à genoux et se fit administrer le sacrement par Conrad Grebel. Les assistants l'imitèrent et se crurent dès lors entièrement régénérés. Cet exemple de la rebaptisation accomplie est le premier dont fassent mention les annales de la contrée qui nous occupe. A ce fait se rattacha l'origine de la nouvelle église, *dirigée par le Saint-Esprit*, et séparée des infidèles, c'est-à-dire des non rebaptisés, qu'on déclarait damnés.

Dès lors aussi Zwingli se prononça contre les Anabaptistes avec la plus grande énergie. Deux conférences qu'il eut avec eux envenimèrent la querelle; les magistrats de la ville s'en mêlèrent et ordonnèrent à la secte de respecter la paix publique. Elle ne tint pas compte de cette injonction : Blaurock, les nommés Wolfgang Ulmann et Michel Sattler, et quelques autres fanatiques se mirent à parcourir, à peu près nus, les rues de Zurich, au cri lugubre de : « Malheur, malheur à cette ville; la cognée est au pied de l'arbre; faites pénitence, faites pénitence[2]! »

Ces scènes bizarres et le genre de vie sévère et réglé des Anabaptistes frappaient le peuple et leur attiraient de nombreux partisans. Ce fut un nouvel aliment pour la haine de Zwingli; — or, Zwingli était aussi pape à Zurich que Luther à Wittenberg, et, pour lui complaire, les magistrats n'hésitèrent pas à persécuter de toutes les façons les adversaires du grand homme auquel ils devaient les lumières du pur évangile. Ils en firent emprisonner un bon nombre, bannir

[1] Hast., op. cit., p. 142.
[2] Ibid.

quèrent les biens de plusieurs d'entre eux et en privèrent d'autres de leur droit de bourgeoisie [1].

Persécutés de la sorte, les anabaptistes quittèrent la ville et se réfugièrent dans les villages voisins; mais on ne les y laissa pas tranquilles. Le sénat ordonna qu'on tînt une troisième conférence religieuse, « pour calmer le désordre, — disait-il, — et afin que l'on parvînt à s'entendre ; » — et il eut soin de publier à l'avance les thèses qui devaient être discutées. C'étaient les suivantes :

1° Les enfants chrétiens sont enfants de Dieu comme leurs parents, donc rien n'empêche de les baptiser.

2° La circoncision était pour les Juifs ce qu'est pour nous le baptême; or les enfants des Hébreux étaient circoncis peu après leur naissance : donc on doit baptiser aujourd'hui les petits enfants des chrétiens.

3° La rebaptisation n'est pas fondée sur l'Ecriture, donc ceux qui rebaptisent crucifient de nouveau Jésus-Christ.

Il ressort de la rédaction de ces thèses que les magistrats préjugeaient la question sur laquelle on devait discuter, et qu'ils faisaient un acte d'autorité, acte que l'Eglise seule peut se permettre, et qui, émanant d'un corps laïque séparé de l'Eglise, était aussi ridicule qu'impie. C'étaient de simples intelligences humaines livrées à leurs propres inspirations, voulant imposer leur foi et leurs croyances à d'autres intelligences placées dans les mêmes conditions ; en un mot c'était le despotisme affectant les dehors de la légalité.

Quoi qu'il en soit, les anabaptistes acceptèrent le colloque : il se tint peu après la fête de tous les Saints, en 1525 [2]. Les dignitaires de la ville y présidèrent; c'étaient messieurs les magistrats de Zurich célébrant leur concile œcuménique. Les chefs des deux partis hérétiques parurent et jouèrent leurs

1 Hast, page 123 et seq.

2 Ibid., p. 127, 128.

rôles dans cette sacrilège et absurde parodie! On se réunit la première fois à la maison commune, portes ouvertes et en présence d'une foule nombreuse.

La conférence avait à peine commencé lorsqu'on vit arriver tous les partisans que les anabaptistes comptaient parmi la populace. Ils pénétrèrent dans la salle avec assez d'ordre, mais en criant tous à la fois et à tue-tête : « *Sion, Sion, réjouis-toi, Jérusalem.* » Les sénateurs essayèrent en vain de les faire taire; la fermentation gagna les spectateurs. On décida en conséquence que l'on s'assemblerait dorénavant à la cathédrale, en présence d'un public choisi. On se réunit en effet trois jours de suite à l'église indiquée, et l'on disputa vigoureusement du matin au soir, les deux partis faisant assaut de citations bibliques et d'injures [1].

Les anabaptistes soutenaient que leurs adversaires n'entendaient rien aux Ecritures, parce que n'étant pas rebaptisés, ils vivaient encore selon la chair et étaient dépourvus de l'intelligence des choses saintes. Zwingli en appella effrontément à la *tradition*; ce qui lui valut tout aussitôt les qualifications d'hérétique, de voleur, de falsificateur des textes, et d'antechrist, pire que le Pape [2].

Habitué à se voir l'objet de la vénération de ce qui l'entourait, gonflé d'orgueil, et incapable de supporter la moindre offense, le réformateur zurichois s'adressa au sénat pour obtenir une réparation solennelle, et sur-le-champ la conférence se convertit en cour de justice criminelle.

Les magistrats prononcèrent la condamnation des anabaptistes : on devait s'y attendre. Au jour de la fête de Saint-André, ils furent bannis du territoire de Zurich, « déclarés convaincus d'erreur par l'Ecriture sainte et n'en persistant pas moins dans l'hérésie [3].

[1] Ibid.
[2] Hast, 127, 128.
[3] Cette condamnation pour *cause d'hérésie* prononcée par des *hérétiques* n'est pas, il s'en faut, la seule qu'ait formulée la prétendue réforme.

Toutefois, beaucoup de gens qui appartenaient en secret à la secte restèrent dans la ville et aux environs, et continuèrent à attirer du monde à leur parti. Hubmayer, qui n'avait pas assisté à la conférence, laissa pour un temps ses néophytes de Waldshut, où il avait rebaptisé beaucoup de monde, et vint mystérieusement à Zurich afin de fortifier ses frères dans leur foi. Le sénat en fut informé et fit enfermer le novateur, dont le zèle se refroidit immédiatement. Dès que Hubmayer se vit en prison, il demanda à conférer avec Zwingli, Léon Juda, Miconius, et les autres illustres du lieu. A la suite de ces colloques, il se rétracta et fut relâché; puis il rétracta sa rétractation, fut enfermé de nouveau, et enfin chassé du pays [1].

Les haines religieuses fermentèrent pendant quelque temps encore à Zurich. Les Anabaptistes, qui y étaient demeurés malgré la sentence de bannissement portée contre eux, se soulevèrent; on expulsa de la ville à coups de fouet ceux dont on parvint à s'emparer, et on les força à prêter le serment de n'y jamais remettre les pieds [2].

Ils se rendirent à Glaris, à Saint-Gall, à Bâle surtout, où ils comptaient un bon nombre de frères parmi la bourgeoisie. Leur genre de vie y fut d'abord paisible et très inoffensif. Ils se réunissaient de nuit par petites troupes; quiconque se sentait inspiré, dans ces assemblées, lisait un passage de la Bible et le commentait. Leur nombre s'étant accru, un colloque fut organisé entre les principaux chefs des deux partis religieux, au mois de décembre 1526. Il eut lieu à Bâle, en présence du sénat, des notaires chargés de tenir la plume, et des principaux bourgeois de la ville. Le fameux George Blaurock porta la parole pour les Anabaptistes, Oecolampade représentait l'église réformée de Bâle. Ce dernier parla d'abord, déclara le baptême des adultes *contraire à la*

[1] Hast, p. 130, 131.
[2] Ibid., p. 132.

tradition [illegible] de l'Église, et affirma que rien dans l'Évangile ne défend de baptiser les enfants. Blaurock, dans sa réplique, qualifia la tradition d'*invention de Satan*, et ajouta que d'après l'Évangile (Marc, XVI, 16) la foi doit précéder le baptême, que par conséquent ce sacrement ne peut être administré qu'à l'âge de raison. La dispute fut longue et chaude; suivant la coutume, les deux partis s'attribuèrent la victoire. Oecolampade, fort de l'appui du sénat, en obtint un décret ordonnant aux anabaptistes de se tenir tranquilles et de ne plus faire de prosélytes. Au lieu d'obéir, ceux-ci se mirent aussitôt à répéter dans la ville entière leur cri habituel de : « Malheur, malheur, faites pénitence, faites-vous rebaptiser ! »

Les têtes chaudes de la secte, dirigées par le nommé Gui[illegible]mus, ourdirent même un complot pour s'emparer de la maison commune et de l'arsenal, mais il échoua. Une nouvelle conférence, aussi inutile que la première, se tint au mois de juin 1527; les anabaptistes ayant refusé de se rendre, on les chassa de Bâle. — Le bourg voisin de Kylchberg devint alors leur lieu de réunion; ils comptaient de nombreux affiliés dans plusieurs cantons, et ils avaient envoyé, depuis quelque temps, beaucoup d'émissaires dans l'Allemagne méridionale et centrale, pour s'y faire de nouveaux prosélytes[1].

§ VI

ÉTAT DE L'ALLEMAGNE. — ANABAPTISTES DE CE PAYS.

Les anabaptistes comptaient une foule d'adhérents en Allemagne, mais ils eurent à y subir de rudes et terribles assauts. Pour les apprécier, il nous faut jeter d'abord un coup d'œil sur ce pays et considérer ce qu'en avait fait la réforme.

[1] Hast, p. 132 et 215 à 219.

Il présentait sous le rapport religieux l'aspect d'une véritable Babel. Luther en était au plus fort de sa querelle avec les sacramentaires. La *nouvelle église*, divisée, battue en brèche de tous côtés, menaçait ruines après quelques années d'existence. La révolution religieuse s'était faite au nom de la liberté, et cependant on sévissait en Saxe contre les prédicants qui inclinaient vers la doctrine des Suisses. Mélanchton, que ses sympathies secrètes poussaient vers cette doctrine, était trop lâche pour le dire ; il redoutait les fureurs de son seigneur et maître, et il épanchait dans ses lettres la douleur que lui faisait éprouver la dislocation générale.

Philippe de Hesse avait cru faire merveille en ménageant entre Luther et Zwingli le fameux *colloque de Marbourg*, dans l'espoir de les réconcilier ; mais on en connaît les résultats. « Vous avez un autre esprit que nous, » avait dit le docteur Martin à son adversaire, en refusant de lui donner la main et de le considérer comme frère en Jésus-Christ; et l'on s'était séparé plus ennemis que jamais [1].

Le désordre qui régnait dans le sein de la réforme à la suite du rejet de l'autorité avait singulièrement modifié les idées du docteur Martin touchant les droits de la raison humaine et la constitution ecclésiastique, — ainsi que nous le disions en commençant cette introduction; — et en même temps la violence de ses sorties contre les classes inférieures de la société, à l'occasion de la guerre des rustauds, lui avait fait perdre la confiance du public et son auréole de libérateur. Il cessa d'être l'homme du peuple pour devenir celui des souverains, dont il étendit et augmenta le pouvoir; en d'autres termes, l'élément démocratique s'effaça dans la réforme et l'élément monarchique y prédomina.

[1] Lorsqu'en 1531 Zwingli fut tué par les catholiques à la bataille de Cappel Luther témoigna de vifs regrets de ce que ces derniers n'eussent pas profité de leur victoire pour anéantir complétement le zwinglianisme.

Luther en vint à s'adresser aux princes, notamment à l'électeur de Saxe, afin qu'ils veillassent à la pureté de la *vraie doctrine* (c'est-à-dire de celle qu'il enseignait) et qu'ils forçassent les villes et les villages à entretenir des chaires, des pasteurs orthodoxes et des écoles, tout comme ils les obligeaient à entretenir les routes, les ponts et les chaussées. Ces idées prévalurent et se développèrent; peu à peu les princes s'arrogèrent le droit de nommer des commissions permanentes, chargées de visiter les églises et de faire observer le nouveau symbole; en un mot les souverains devinrent papes chez eux, et l'Eglise fut considérée dans les divers pays où la réforme avait pris racines comme une réunion de fidèles de différentes communes, professant les mêmes croyances, sous le patronage spirituel d'une même autorité temporelle.

Evidemment cette forme nouvelle était à mille lieues du point de départ de Luther; il ne s'agissait plus maintenant ni des *droits de la raison humaine* ni de la *liberté chrétienne;* la foi et la doctrine, loin de rester livrées à l'inspiration de chacun, étaient bien et dûment *imposées*. Seulement, au lieu d'être transmises aux fidèles par l'autorité instituée de Dieu pour les empêcher de s'égarer, elles l'étaient par les princes. Ceux-ci usèrent largement et rigoureusement de la part qui leur était faite; ils se mirent à destituer, à traiter même en criminels, ceux dont les doctrines leur déplaisaient ou leur semblaient suspectes. Messieurs les pasteurs ne furent pas plus ménagés sous ce rapport que le commun des mortels. Ainsi une tyrannie cauteleuse, mesquine et poltronne avait succédé au gouvernement si libéral et si doux de la mère-Eglise; car celle-ci, tout en veillant avec une sévérité jalouse à la conservation du dépôt que lui a confié le Sauveur des hommes, a toujours laissé à ses enfants une sage et entière liberté dans toutes les questions qui ne sont pas de foi: *In dubiis libertas*.

Chacun comprend que la direction adoptée dès lors par le luthéranisme le plaçait dans une position absolument hostile et tranchée vis-à-vis de l'anabaptisme.

Ainsi que nous le disions en terminant notre précédent paragraphe, les anabaptistes avaient travaillé l'Allemagne par leurs émissaires, et ils s'y étaient fait beaucoup d'adhérents; mais personne ne les soutenait en dehors de la secte. Objets de la haine et du mépris des catholiques, et plus encore des luthériens et des zwingliens, leur lot fut la persécution. Ils comptaient, pour la destruction des impies et de tous leurs ennemis, sur une invasion des Turcs, lesquels devaient être les instruments de la fureur de Dieu [1]. L'espoir d'une délivrance prochaine les soutenait.

Déjà, en 1524, Jean Koch et Léonard Meister, deux de leurs principaux illuminés, avaient été exécutés à Augsbourg, et Gaspard Tauler à Vienne. On devait redoubler encore de rigueur à leur égard. Michel Sadeler de Stauffen, un de leurs plus zélés apôtres, fut brûlé vif à Rothenbourg sur le Neckre, en 1527, avec plusieurs hommes et femmes qu'il s'était attachés; — George Vagner et Léonard Kaiser subirent le même sort à Munich et à Scherding; — en 1528, six autres chefs furent décapités à Waldsee; — Balthasar Hubmayer fut brûlé à Vienne; Blaurock, Manzius, Falk, et Regenau, périrent également par le feu. Tous ces hommes comptaient parmi les lumières du parti et avaient puissamment contribué à l'étendre [2].

Un autre apôtre primitivement prédicant luthérien avait paru à Worms; il se nommait Jacques Kautius et était doué

[1] Beaucoup d'anabaptistes allemands ont fait des aveux complets à ce sujet dans leurs interrogatoires.

[2] Hast, op. cit., p. 157, 158. Otius, p. 41, 47, 56, 62. — Les disciples ne furent pas plus ménagés que les chefs. On en exécuta plusieurs milliers en très peu d'années. Beaucoup d'entre eux furent bannis à perpétuité et chassés de leurs demeures à coups de verges; il y en eut un grand nombre auxquels on perça les joues avec des fers rouges, pour les marquer.

d'une sorte d'éloquence populaire et sauvage; ses idées se rapprochaient de celles de Thomas Munzer. Il prêchait l'égalité parfaite; ses plus violentes sorties étaient dirigées contre les princes. L'électeur palatin Louis, après lui avoir inutilement imposé silence, le chassa de ses États; alors Kautius publia divers petits écrits incendiaires. On s'empara de sa personne, et il fut mis à mort avec un bon nombre de ses adhérents.

La doctrine anabaptiste avait été portée à Munich par Louis Hetzer de Berne, homme assez instruit et qui réprouvait l'emploi des mesures violentes pour l'établissement du royaume des élus. Persécuté à Munich, il alla prêcher à Augsbourg, où il se fit de nombreux disciples; ses émissaires eurent un succès égal à Nuremberg[1]. Mais les magistrats d'Augsbourg promulguèrent un décret contre les anabaptistes. Hetzer,—que l'esprit avait poussé à prendre successivement douze femmes suivant quelques auteurs, vingt-trois d'après les autres,—fut exilé avec quarante de ses adhérents; il se réfugia en Suisse. On l'y découvrit; il fut décapité à Constance, en 1529[2].

Hetzer avait exercé sur la secte une influence extraordinaire, dont hérita son ami Jean Denk, ancien recteur de l'école de Nuremberg, homme d'un caractère fort paisible, bien qu'il eût été attiré à l'anabaptisme par Storck et par le fougueux Munzer[3]. Il a écrit plusieurs ouvrages dans lesquels il établit la distinction entre la parole extérieure, c'est-à-dire les saintes Écritures, et la parole intérieure, par laquelle Dieu se fait entendre à l'âme et la convertit. Il y pro-

[1] Jean Landsberger, Jean Locher, et Sigismond Salminger, bavarois tous trois, contribuèrent beaucoup à l'extension de la secte.

[2] Ibid., p. 222 et seq.

[3] Hubmayer, Hetzer, et Denk, les trois principaux docteurs des anabaptistes, paraissent s'être réunis à Augsbourg, à l'époque où Hetzer y prêchait, pour essayer de donner un symbole à la secte. Mais, ainsi que nous le disions, le principe fondamental de l'anabaptisme s'y opposait.

dans la nécessité des œuvres et la liberté de l'homme. D'après lui les cérémonies du culte ne sont point des péchés en elles-mêmes, mais il déclare coupable du péché de superstition quiconque y met sa confiance. « Rien de ce qui est extérieur ne sert, dit-il, ni le baptême, ni l'acte de rompre le pain. » Plus heureux que ses confrères, Denk ne périt pas par la main du bourreau ; il échappa à la persécution, se rendit à Bâle, et y mourut de la peste [1].

Les passions étaient alors tellement surexcitées en Allemagne contre les anabaptistes, que tous les malheurs du temps étaient attribués à la présence de ces *effrontés blasphémateurs* ; c'était ce que proclamaient en chaire messieurs les pasteurs de l'église luthérienne, dite *orthodoxe*. Les supplices se multipliaient, et cependant la secte continuait à s'étendre. Bien des gens, voyant dans le courage de ces victimes de l'erreur une preuve de la vérité et de la divinité de leur doctrine, se joignaient à elles et devenaient apôtres à leur tour. Le mal gagnait ainsi de tous les côtés, et les princes redoublaient de sévérité pour le combattre [2]. Cédant aux instances de Luther et de Mélanchton, l'électeur de Saxe rendit en 1528 un décret contre les sacramentaires et les anabaptistes : cet édit interdisait la parole publique à tous autres qu'aux pasteurs régulièrement institués ; il ordonnait de traiter avec la dernière rigueur les prédicants ambulants, les colporteurs de livres, et ceux qui tenaient des assemblées religieuses clandestines ; le docteur Martin et l'université de Wittenberg exigeaient qu'on ne fît grâce à aucun novateur. La diète de Spire de 1529 alla plus loin encore. A sa demande, l'empereur rendit un édit (23 avril 1529) prononçant la peine ca-

[1] Hast, p. 225 à 230. — Après la mort de Hetzer et de Denk, Augustin Bader, un de leurs amis, se posa en prophète et déclara que la grande destruction des impies commencerait en 1530, à Pâques. Il annonça qu'il régnerait sur l'univers entier, et ses fils après lui, pendant 1000 ans, et il fit préparer ses insignes royaux. Il avait peu de confidents, et fut pris et exécuté avant la fin de l'année 1529.

[2] Hast, p. 159 et 234 à 243.

pitale contre tous les rebaptisés qui refuseraient de se rétracter. Il était enjoint à chacun de concourir pour sa part à l'exécution des ordres impériaux. La secte se trouvait ainsi exclue du bénéfice de la paix publique.

§ VII

DIVISION DES ANABAPTISTES EN PLUSIEURS SECTES. — SCHWENKFELD. — JACOB HUT ET GABRIEL SCHERDING. — AUGUSTINES.

Pourchassés, persécutés, obligés de se réunir de nuit, au fond des bois, dans les vallées les plus solitaires, les Anabaptistes, loin de former un corps homogène, comptaient déjà beaucoup plus de sectes que d'années d'existence. Le contemporain Sébastien Franke en cite quarante-quatre[1], qui cependant vivaient en paix entre elles.

Cette multiplicité de sectes n'a rien d'étonnant; ainsi que nous le disions au § I[er], elle résultait du principe même de la nouvelle religion, qui, à côté de quelques points généralement admis, laissait le champ parfaitement libre à l'inspiration individuelle.

L'idée fondamentale de l'anabaptisme reçut vers le temps où nous sommes arrivés une impulsion nouvelle, par le fait d'un homme qui cependant n'était pas anabaptiste lui-même.

Cet homme, nommé Gaspard de Schwenckfeld, était issu d'une famille noble d'Ossieg, près de Liegnitz en Silésie. Il avait fait ses études et s'était déclaré de bonne heure pour la réforme.

Cependant les inconséquences du luthéranisme ne tardè-

[1] Ketzer, Chronick. Ce Franke n'était pas anabaptiste, mais il avait plus d'affinité avec eux qu'avec toutes les autres sectes du temps. Il partageait sous plusieurs rapports les idées de Denk. Luther le nommait « *la bouche favorite du diable*. » Il résida longtemps à Strasbourg et s'y prononça contre les Anabaptistes pour se faire bien voir des magistrats; toutefois il fut obligé enfin de sortir de la ville. Il

rent pas à le faire revenir de son enthousiasme; le salut attaché à la foi seule, le rejet des œuvres, et la négation du libre arbitre, lui semblaient des *doctrines pétrifiantes*, propres à bannir de la terre la morale et la vertu. Les faits confirmèrent promptement ses appréhensions. Il vit avec douleur que partout le désordre et le dévergondage marchaient à la suite de l'enseignement dit évangélique et que les cœurs et les esprits se refroidissaient. Un culte maigre et sec, consistant en sermons habituellement fort médiocres et en quelques airs allemands, acheva de le désillusionner à l'endroit des doctrines issues de Wittenberg.

A ces causes de désenchantement se joignirent encore les querelles interminables des docteurs de la nouvelle église. Ils disputaient sur le sens des Ecritures, tout en les déclarant le seul fondement de leur christianisme; aucune autorité vivante[1] ne pouvait terminer leurs différends; partant c'en était fait de la solidité et de la durée de l'édifice religieux, à moins d'en revenir à l'Eglise de Rome et à l'autorité papale, ou bien d'admettre l'action immédiate et intérieure de l'Esprit-Saint dans chaque individu.

Malheureusement Schwenckfeld, aveuglé par ses premiers préjugés, ne rentra pas dans le droit chemin; il sortit du premier bourbier pour se jeter tête baissée dans le second et se faire lui-même chef de secte. L'action intérieure et directe du Saint-Esprit, dans laquelle Schwenckfeld croyait trouver une solution à toutes les difficultés, était précisément ce qu'admettaient les Anabaptistes; il s'empara de ce principe et le développa à sa manière[2]. Il devint un des adversaires les plus déterminés de Luther, «lequel, disait-il, avec » sa foi morte et son asservissement à la lettre, a fait sortir les » peuples de l'Egypte en rompant avec la papauté, mais les

[1] Autre que l'autorité temporelle, grâce à l'emploi de la force matérielle.

[2] Hast, p. 128 et seq.

» laisse croupir dans le désert. A tout prendre, ajoutait-il, » mieux vaudrait se joindre aux papistes qu'aux luthériens. »

Schwenkfeld formula sa doctrine; elle se réduisait aux points suivants :

1° Le baptême n'est qu'un signe extérieur; le véritable baptême est intérieur et spirituel, il est donné par le sang de Jésus-Christ, et sans ce baptême intérieur celui de l'eau ne signifie rien. Il est inutile de se faire rebaptiser extérieurement; le baptême des enfants est une folie, ils n'ont pas la foi qui doit précéder la réception de ce sacrement.

2° *L'Eglise chrétienne* se compose des prédestinés en qui la renaissance spirituelle est opérée, à quelque secte qu'ils appartiennent; ils forment la communion des saints.

3° *La parole intérieure* de l'Esprit est la vie et le vrai Evangile; en elle se trouvent tous les biens spirituels. *La parole extérieure* de l'Ecriture est un simple témoignage. Celui qui bâtit sur la première fonde sur le roc, celui qui bâtit sur la seconde fonde sur le sable.

4° *La parole intérieure* donne la foi vivante, laquelle mène à la pénitence, à la mortification, et au renouvellement de la vie. — *La parole extérieure* ne donne qu'une foi également extérieure et historique.

5° La communion des premiers nés compose le corps ecclésiastique (*der geistliche Stand*). Le corps ecclésiastique ne se distingue par rien d'extérieur ; il ne doit son existence ni à des lois ni à des décrets, mais à l'esprit de Dieu, il ne vient ni de Moïse ni des papes, mais du Christ seul. Les prêtres, clercs, moines, etc., ne sont pas des ecclésiastiques ; ils remplissent une profession et sont chargés du soin d'un cérémonial extérieur, dans lequel on ne doit mettre aucune confiance.

6° Les cérémonies qui ne sont pas contraires à l'Evangile ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais elles le deviennent pour celui qui y place sa confiance. — Quant à la con-

fession, il faut d'abord la faire à Jésus-Christ; mais celui qui trouve un bon confesseur peut lui ouvrir sa conscience avec fruit et profiter de ses avis.

Schwenckfeld dit en terminant sa profession de foi qu'il n'est ni papiste, ni luthérien, ni zwinglien, ou anabaptiste, et qu'il prétend rester dans sa liberté d'enfant de Dieu, pour demeurer étranger à toutes les œuvres de ténèbres.

S'étant prononcé de la sorte contre tout le monde, il se vit en butte à l'animadversion générale. Les luthériens surtout le traitèrent d'archi-hérétique, de fauteur d'insurrection, et le persécutèrent avec un acharnement qui le força à s'expatrier en 1528[1].

Schwenckfeld avait déclaré qu'il n'était pas anabaptiste; toutefois, sa doctrine contribua puissamment à étendre la secte en Silésie, où Jacob Hut et Gabriel Scherding, les disciples de Nicolas Storck de Zwickau [2], avaient prêché et travaillé de leur côté.

Ces deux hommes quittèrent le pays presque en même temps que Schwenckfeld; et bientôt après un grand nombre d'anabaptistes silésiens exilés se réfugièrent en Moravie. Leurs coréligionnaires suisses, tyroliens, autrichiens, styriens, etc., les y suivirent de près. Jacob Hut était allé les rassembler et se trouvait à leur tête. Ses mœurs pures, son courage, ses extases fréquentes, l'avaient rendu cher à ces hommes; ils le tenaient pour un prophète et un saint [3]. Les anabaptistes de Moravie vivaient paisiblement du travail de leurs mains; ils avaient composé un fonds commun de tout

1. Après avoir erré pendant quelque temps, Schwenckfeld se retira à Strasbourg, où sa réputation d'ennemi du papisme l'avait précédé. Zell et Capito, prédicants en cette ville, lui firent grand accueil et se lièrent étroitement avec lui. Schwenckfeld resta pendant cinq ans à Strasbourg et gagna beaucoup d'adhérents parmi la petite bourgeoisie. Il y trouva un ardent et infatigable adversaire en la personne du moine défroqué, Martin Bucer.

2. Voir ci-dessus § IV.

3. Hast, p. 199 et seq.

ce qu'ils possédaient. Cependant le roi des Romains Ferdinand lança contre eux un édit qui les bannissait. Le gouverneur de la province s'interposa en leur faveur, déclarant qu'ils ne faisaient de tort à personne, mais qu'ils étaient nombreux et qu'en les attaquant sans prétexte on risquerait de provoquer une lutte terrible. L'édit ne fut pas mis à exécution. Alors la secte s'établit définitivement dans la contrée et y acheta des maisons et des champs. Les anabaptistes des lieux où sévissait la persécution se réfugièrent également dans cette nouvelle terre promise[1] et y furent accueillis. — Hut, non content de ces accessions, envoya de tous côtés des émissaires qui prêchaient le nouveau royaume de Dieu et qui engageaient les fidèles à aller se réunir aux huttites[2]. Le roi Ferdinand en fut instruit et s'en alarma. Il fulmina un nouvel édit contre les anabaptistes; le gouverneur de la Moravie reçut l'ordre de les expulser, et on lui annonça l'arrivée de la force armée pour prévenir les résistances[3]. Saisi de pitié, ce dernier fit avertir Hut et les anciens, leur donna vingt-quatre heures pour évacuer le pays et emporter ce qu'ils possédaient, ajoutant qu'ensuite il serait obligé d'obéir et de les livrer à la brutalité des soldats. Les malheureux déclarèrent qu'il leur était impossible de quitter leurs terres et leurs demeures dans un délai si court, et dès le lendemain les troupes les forcèrent à se retirer sur le sol hongrois. Ils s'y arrêtèrent sur une vaste lande couverte de broussailles, en proie au découragement le plus complet. Hut leur promit que Dieu ne les abandonnerait pas; il leur prêcha la soumission à la volonté du Seigneur dans l'épreuve et la persécution : elles sont toujours un signe de prédestination, dit-il, ainsi que le prouvent les histoires des Juifs en Egypte et à Babylone, et

[1] Hast, p. 199 et seq.

[2] Tel était le nom qu'on donnait déjà aux disciples de Hut.

[3] Hast, p. 200 et seq.

celles des premiers chrétiens. Plus les souffrances sont cruelles ici-bas, plus aussi la gloire sera grande au ciel[1]. »

Cependant le désespoir succéda bientôt au mouvement de résignation énergique produit par le discours de Hut. La faim se faisait sentir, on manquait de provisions; l'aide de Dieu n'arrivait pas, on murmura contre le prophète. Son sang-froid ne l'abandonna pas; il écrivit au gouverneur de la Moravie une lettre dans laquelle il lui dépeignait avec simplicité l'horreur de la situation des siens. Après lui avoir rappelé leur genre de vie paisible, il ajoutait[2] : « Nos veuves, nos femmes, et nos enfants meurent de faim; entourés d'ennemis, nous ne savons où aller. Ne nous laissez pas périr dans cet affreux désert, sans pain, sans abri; permettez-nous de retourner dans nos terres et nos maisons de Moravie jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous indiquer le lieu où nous devons nous retirer. » Hut terminait en menaçant de la colère du Seigneur leurs injustes oppresseurs et en particulier le roi Ferdinand; puis, prenant un ton plus doux, il priait le gouverneur de lui pardonner la hardiesse de sa démarche. L'épître parvint à sa destination.

Plusieurs membres du conseil prirent parti pour les huttites, affirmant que c'étaient des hommes stupides et inoffensifs, qui jamais ne feraient de mal à personne. D'autres, au contraire, prétendaient que ces gens, si pacifiques en apparence, pouvaient passer d'un instant à l'autre aux excès du fanatisme le plus sauvage, ainsi qu'ils l'avaient prouvé déjà en Thuringe. Ils rappelèrent aussi que, sapant par sa base tout principe d'autorité, ils menaceraient enfin l'ordre social d'une dissolution complète. Cependant, malgré la force de ces raisons, le parti de la clémence l'emporta; on permit aux anabaptistes de revenir, et on leur rendit leurs biens

[1] Ibid.

[2] Ibid, p. 200 et seq.

après qu'ils se furent engagés à ne rien entreprendre contre les mœurs, la paix publique, et le christianisme.

Quant à ce dernier article, Hut jugea sans doute qu'il y serait fidèle en travaillant dans l'intérêt de sa secte; il parcourut l'Autriche et le Tyrol, son pays natal, et y gagna une foule de monde à son parti. Gabriel Scherding déploya une égale activité en Silésie, en Prusse, en Pologne, et en Lithuanie, et amena beaucoup de recrues en Moravie. Mais dès lors le principe dissolvant de l'hérésie commençant à agir, la division se mit dans le camp anabaptiste. Hut et Gabriel se prirent de querelle, et deux partis hostiles, ceux des huttites et des gabriélistes, se formèrent. Les chefs, animés du désir d'augmenter leurs partisans réciproques, envoyèrent secrètement des émissaires de divers côtés. On en arrêta plusieurs en Bavière. — Hut lui-même, dévoré du zèle de l'apostolat, reprit le bâton de pèlerin, et se rendit une fois encore dans le Tyrol. Il y fut reconnu et pris. On lui ordonna en vain de rétracter ses erreurs. Ramené en prison, il s'asphyxia; son cadavre fut livré au bourreau et publiquement brûlé.

La désunion des huttites et des gabriélistes finit après la mort de Hut; ils se réconcilièrent et formèrent dès lors une peuplade où tous les biens étaient possédés en commun. Ils cessèrent, à partir de ce temps, de jouer un rôle politique et ne se mêlèrent pas aux mouvements de leurs coréligionnaires en Westphalie et en Hollande. Leur nombre s'accrut insensiblement jusqu'à soixante-dix mille, et leur aisance augmenta en proportion. Ils sont restés inoffensifs, très simples dans leurs mœurs, et ont conservé des croyances et des usages distincts et une grande horreur pour les églises, les images, et pour l'usage des armes.

Tout en rejetant les autorités comme incompatibles avec le christianisme, ils reconnaissaient, par une singulière bizarrerie, un chef désigné sous le nom de *Vorsteher*, et au-des-

sous duquel se trouvaient un certain nombre de sous-chefs (*Untervorsteher*), lesquels étaient chargés à leur tour de la direction des *pères de famille*. Le *Vorsteher* convoquait les assemblées, et lorsque l'un des membres de la communauté se conduisait mal, on lui remettait une pièce de monnaie en lui ordonnant de s'en aller, mais sans jamais lui rendre les biens qu'il avait apportés. — Des assemblées tenues une fois par an réglaient les affaires d'intérêt commun, choisissaient le Vorsteher et les hommes capables d'exercer l'apostolat au dehors.

Les huttites ne connaissaient d'autres punitions que l'excommunication, c'est-à-dire l'exclusion de leur société ; ils n'admettaient à faire partie de cette société que des personnes capables d'exercer un travail manuel, mais ils se montraient charitables envers les étrangers.

Gabriel, qui avait succédé en Moravie à l'autorité de Hut, en fut chassé par ordre du gouvernement, et se retira d'abord en Silésie, puis en Pologne, où il mourut.

L'anabaptisme penétra également en Bohême en 1530. Il y fut prêché par un certain Augustinus, qui réunit autour de lui, dans les montagnes, une communauté à laquelle se joignirent des frères de Moravie, de Bavière, de Silésie, et de Saxe, et qui dure encore sans avoir jamais joué de rôle politique.

§ VIII

MELCHIOR HOFFMANN. SES DÉBUTS EN LIVONIE, DANS LE NORD DE L'ALLEMAGNE, ET EN HOLSTEIN.

Nous avons laissé (§ IV) Melchior Hoffmann en Livonie, après qu'il eut été expulsé de la Suède, en compagnie de Rink et de Knipperdolling. Il est temps de le retrouver.

Le luthéranisme avait été prêché en Livonie dès l'année 1522, par André Kopken et par le fanatique Sylvestre Tegt-

maier. La doctrine de Wittenberg s'était répandue rapidement à Doerpt et à Riga, où son introduction avait été accompagnée du pillage des églises et de scènes déplorables [1]. — Hoffmann se rendit à Doerpt. Il s'y livra en chaire aux sorties les plus violentes contre l'épiscopat. Le bailli de l'évêque fit jeter l'orateur en prison, après les fêtes de Noel (1524). Les bourgeois, amis de la nouveauté, prirent les armes pour délivrer l'idole du jour ; on se battit dans les rues, la mêlée fut sanglante, et la populace eut le dessus. Le bailli se réfugia au château-fort, le peuple victorieux enfonça les portes des églises et les pilla. Les magistrats de la ville, s'unissant à la bourgeoisie et charmés de pouvoir s'affranchir de l'autorité épiscopale, firent venir (1er février 1525) Sylvestre Tegtmaier de Riga, — où il était prédicant, — pour contribuer à la destruction du papisme [2].

Hoffmann quitta Doerpt vers le même temps et passa à Riga, mais il n'y séjourna guère ; dès le mois de juin, on le retrouve à Wittenberg [3]. Il y fit la connaissance de Luther, du prédicant Jean Bugenhagen, et de Nicolas Amsdorf. Le croyant un des leurs, ces hommes l'accueillirent avec bienveillance. Hoffmann leur parla du progrès de la réforme en Livonie, tout en déplorant le manque d'accord et d'entente des prédicants. Ses discours engagèrent Luther à adresser, le 17 juin, un écrit *aux fidèles de Livonie* ; Bugenhagen en fit autant ; Melchior leur écrivit également cinq jours plus tard. Son épître fut imprimée ; c'est la première qu'on ait eue de lui. Elle se borne à prêcher la paix et la soumission aux autorités ; Luther et Bugenhagen s'en montrèrent satisfaits [4]. Hoffmann passa plusieurs mois à Wittenberg, étudia les écrits du docteur Martin et ceux d'André Carlostadt sur le saint

[1] Hast, p. 244. — Krohn, op. cit., p. 36 et seq.
[2] Krohn, p. 40.
[3] Krohn, p. 41.
[4] Ibid, p. 47 et seq.

Sacrement, et adopta les opinions de ce dernier. Il passa en Souabe et à Strasbourg l'hiver de 1525 à 1526, et retourna en Livonie au printemps. Il était de nouveau à Doerpt à la fin du mois de mai, vivant du travail de ses mains, prêchant dans les carrefours, dans les greniers, et les granges, à un auditoire qui augmentait de jour en jour et qui croissait en fanatisme plus encore qu'en nombre [1]. L'enthousiasme qu'il inspirait fut tel, qu'au jour de la Fête-Dieu ses adhérents le conduisirent en triomphe à la chapelle de Notre-Dame-au-Château, le firent monter en chaire, et lui demandèrent de prêcher. Son sermon eut les effets qu'on en devait attendre. Dès le dimanche suivant, on expulsa les prêtres et les chantres de la même chapelle, qui fut ensuite livrée au pillage. Après le sanctuaire de la Vierge vint le tour de l'église de Saint-Jean, des couvents des Dominicains, des Franciscains, et des Minorites. On enjoignit aux moines de devenir bourgeois, aux religieuses de prendre des maris [2]. Dans leur fureur de destruction, les émeutiers dévastèrent même l'église grecque [3]. Le chapitre de la cathédrale, dernier débris du catholicisme à Doerpt, essaya seul de s'opposer aux progrès d'Hoffmann et de prémunir le peuple contre les dangereuses doctrines de cet homme. Il y perdit sa peine. Melchior garda ses adhérents, et cent bourgeois entreprenants allèrent livrer un assaut au Domberg [4]. Le commandant du lieu, assisté de treize gardes dévoués, tua quatre des assaillants, en blessa une vingtaine, et mit les autres en fuite. Toutefois ils se rallièrent promptement et pillèrent les maisons dépendantes du chapitre. Malgré cet échec, les cha-

1 Ibid, p. 62 et seq.

2 Ibid, p. 65
Hast, p. 247.

3 Ce fait poussa le czar Iwan Basilowitz II à faire valoir ses droits sur l'évêché de Doerpt et à déclarer la guerre à la Livonie.

4 Colline fortifiée sur laquelle s'élevaient la cathédrale et les demeures des chanoines.

moines restèrent en possession de la cathédrale ; mais les magistrats donnèrent une preuve nouvelle de la sincérité de l'esprit de liberté, au nom duquel s'était faite la réforme. Ils publièrent, le 10 mars, un décret interdisant à tous les bourgeois, sous peine d'une amende de dix marcs, d'assister à la messe ou au sermon de l'église métropolitaine [1].

Cependant on comptait encore à Dorpt un bon nombre de catholiques qui considéraient Hoffmann comme la cause principale de ces indignes persécutions. Craignant leurs vengeances, Melchior exhorta ses adhérents à demeurer fidèles, puis il quitta la Livonie à la fin du mois de juin pour n'y plus revenir. L'apôtre se dirigea d'abord vers Magdebourg, où il pensait faire des prosélytes. Il y revit le fameux Amsdorff devenu surintendant de la nouvelle église, et s'engagea avec lui dans une violente querelle théologique, qui fut continuée par écrit.

Hoffmann eut peu de succès à Magdebourg ; il y fut emprisonné [2], mais promptement relâché. Il se rendit alors à Wittenberg espérant séduire Luther, comme lors de son premier séjour en cette ville, et peut-être aussi le monter contre Amsdorf. Le docteur Martin ne se brouilla pas encore avec Melchior en cette occasion, bien qu'il trouvât de l'incohérence dans ses idées ; il le considérait plutôt comme un fou que comme un séducteur. Hoffmann fit imprimer en secret à Wittenberg son interprétation du chapitre douzième de Daniel, adressée aux fidèles de Livonie. Ses opinions n'étaient pas ce qu'elles devaient devenir plus tard ; elles se rapprochaient sous plusieurs rapports de celles de l'école saxonne, et sur d'autres points des principes des réformateurs suisses. Dans cette interprétation, il déclare en-

[1] Krohn, p. 68 et 69.
Hast, p. 247.

[2] Il affirme que c'était à l'instigation d'Amsdorf.
Krohn, p. 79.

core les saintes Écritures seul fondement de la doctrine de vérité; il y est prédestinatien, se prononce contre la nécessité des œuvres, et nie l'existence du libre arbitre. Il rejette la confession auriculaire, déclare inutile l'absolution prononcée par le prêtre, et parle de la communion en termes ambigus, affirmant que les méchants ne reçoivent pas le corps et le sang de Jésus-Christ, et que les bons le reçoivent, par la foi, sous les signes du pain et du vin. Il prononce anathème contre la messe, contre l'exposition et l'adoration des espèces consacrées. La croix, dit-il, est la pierre de touche dont se sert le Seigneur envers ses élus; le Christ est le chef unique des chrétiens; le Pape est un antechrist, un diable, une idole; les prêtres et les moines sont d'infâmes séducteurs, et les nonnes des folles. Il n'y a pas d'ordre sacerdotal; chacun a le droit de prêcher. Hoffmann ajoute qu'on doit respect et obéissance à l'autorité lorsqu'elle n'ordonne rien de contraire à la loi divine. Enfin, se fondant sur les anciens prophètes et sur l'Apocalypse, il annonce la fin du monde pour le déclin de l'année 1533 [1].

Il envoya à peu près toute l'édition de ce bizarre produit à Doerpt, en Livonie, et il paraît positif que Luther n'en eut pas connaissance.

Au reste, ainsi que le dit le docteur Martin, « les rêveries de Melchior n'eurent aucun succès à Wittenberg. » Se voyant seul de son bord, il quitta cette ville. On croit qu'il passa avec Carlostadt une partie de l'automne 1527; puis il retourna à Magdebourg, et de là à Hambourg, où il arriva en si triste état et en si complet désarroi, qu'il demanda l'aumône à Jean Zigenhagen, pasteur à Saint-Nicolas. Il se rendit à Kiel (en Holstein) au mois de novem-

[1] Apud Krohn, p. 85 et seq.

Cette croyance à la fin prochaine du monde était alors presque générale en Allemagne. Un pasteur wurtembergeois nommé Stiefel avait beaucoup contribué à la répandre.

bre de la même année. Le luthéranisme avait été introduit en ce pays en 1522[1].

Hoffmann exposa sa doctrine à Frédéric Ier de Danemark et aux théologiens du royaume; toutefois il paraît qu'il omit à dessein ce qui aurait pu choquer leur orthodoxie luthérienne, car ils le nommèrent prédicateur à Kiel. Il entra aussitôt en fonctions, en ayant soin de choisir les textes de ses sermons dans les passages de l'Apocalypse, dont l'obscurité lui permettait de se livrer à toutes ses inspirations personnelles. Ses discours électrisaient la foule par leur véhémence et par les attaques que, contrairement à ses principes précédents, il se permettait contre les autorités établies. Hoffmann, jouissant de la faveur de la multitude, se crut destiné à rester à Kiel, s'y maria et y eut un enfant. Mais ses succès inspirèrent une excessive jalousie à son collègue Guillaume Pravst, nommé, en 1526, prédicant de la paroisse de Saint-Nicolas de la même ville. Ce Pravst était un vrai drôle; au fond du cœur il reconnaissait la divinité du catholicisme, mais l'intérêt l'avait rendu hérétique; il encensait en face maître Luther, et en même temps il faisait circuler des satyres dans lesquelles la grosse sensualité, le despotisme, le cynique orgueil du réformateur d'Eisleben n'étaient pas ménagés. Quoi qu'il en soit, Pravst écrivit au docteur Martin, et se répandit en plaintes amères contre Hoffmann; « misérable mendiant, qui se donnait pour promoteur de l'É» vangile, qui annonçait la fin du monde à jour fixe et ne » savait pas un mot de latin, et qui d'ailleurs causait beau» coup de scandale en abolissant de son chef toutes les an» ciennes cérémonies et tous les anciens usages. »

La démarche de Pravst n'eut pas le succès qu'il en avait espéré; Luther, après avoir été quelque temps sa dupe, commençait à le connaître et le traita avec le dernier mépris.

[1] Krohn, p. 107, 108.

Toutefois, Amsdorf, l'ancien ennemi d'Hoffmann, arriva à Kiel au mois de mai 1528, et eut connaissance de sa fameuse interprétation du chapitre douzième de Daniel. La querelle entre ces deux hommes recommença plus violente, plus acerbe que jamais [1]. Le combat s'ouvrit au milieu de juin par une critique de l'écrit d'Hoffmann. Son adversaire le traite de faux prophète, et sa doctrine touchant le jugement dernier de blasphématoire. Melchior riposta en juillet et qualifia dans sa réponse Amsdorf de menteur, de fou, de diable sanglant, de scorpion, de masque d'âne, de polisson, de scélérat, et d'assassin [2]. Le docteur Martin Luther avait mis à la mode ces aimables expressions dans les discussions théologiques. L'écrit d'Hoffmann parvint en Saxe et y fit sensation. On craignit que cet extravagant n'entravât l'œuvre de la glorieuse réformation en Danemark. Luther et Mélanchthon crurent devoir s'en mêler ; l'affaire devenait assez grave pour mériter l'intervention de ces deux grands hommes. Ils écrivirent en Holstein, le 24 et le 28 juillet. La lettre du docteur Martin était adressée au prince royal, stathouder dans les duchés. Le réformateur avait adopté depuis plusieurs années déjà des allures papales, qui, sans leurs terribles conséquences pour l'Allemagne, n'eussent semblé que parfaitement grotesques de la part d'un moine défroqué. Il ordonnait qu'on interdît la parole à Hoffmann jusqu'à ce qu'il fût mieux instruit, *parce qu'il ne disait dans ses sermons que des choses inutiles*. Le prince royal répondit simplement qu'il ne pouvait défendre la prédication à qui que ce fût, et que cela regardait uniquement le roi, son père. Il fallut, bon gré mal gré, se contenter de cette réponse si peu satisfaisante ; elle était d'accord avec les principes récemment admis par la réforme et avec la souveraineté spiri-

[1] Krohn, p. 120 et seq.

[2] Krohn, p. cit., p. 126.

tuelle absolue reconnue aux rois. Hoffmann continua donc à prêcher et à séduire la population de Kiel [1]. Amsdorf, furieux et navré, cessa d'écrire; mais il exhorta Luther, « *en sa qualité de père de la réforme* », à entrer lui-même en lice contre son adversaire. Luther n'en avait pas le loisir, et Melchior profita de ce répit pour publier divers traités mystiques; — il avait établi dans sa maison une imprimerie, afin de ne pas perdre de temps. Il trouva alors un nouveau rival en la personne de Marcuard Schuldorp de Kiel, ami particulier de Luther et d'Amsdorf, et que le roi Frédéric Ier avait nommé prédicateur du chapitre en Sleswick. Ce Schuldorp avait fait en secret d'affectueuses représentations à Hoffmann à propos des doctrines bizarres qu'il émettait en chaire; mais, voyant l'inutilité de ses représentations et témoin de l'ardeur avec laquelle Melchior propageait les principes des sacramentaires, il rendit compte de ce qui se passait à Luther et à Amsdorf. Ce dernier avait quitté Kiel. Il excita Schuldorp à attaquer publiquement Hoffmann dans un premier écrit, qui parut en l'année 1528. Celui-ci riposta, et une guerre de plume acharnée et haineuse s'engagea. Les deux apôtres en vinrent promptement aux personnalités les plus offensantes. Schuldorp avait épousé, quelques années auparavant, sa propre nièce; et ce mariage, bien qu'approuvé par Luther et Amsdorf, avait causé beaucoup de scandale. Melchior rendit à ce propos son ennemi l'objet du mépris et de la risée publiques. Schuldorp, désespéré, se repentait amèrement d'avoir commencé la lutte, lorsque la maladie appelée *sueur anglaise* vint, en 1529, mettre un terme à sa vie et à ses angoisses [2]. Le docteur Eberhard Weidensée entra en lice après lui. Weidensée, prêtre apostat, avait débuté dans la carrière de l'hérésie à Magdebourg, et venait d'être chargé de l'organisation des

[1] Ibid, p. 128.
[2] Krohn, op. cit., p. 138 et seq.

nouvelles églises du Schleswick et du Holstein [1]. La présence réelle de notre Seigneur dans la communion fut l'objet de sa querelle avec Hoffmann. Celui-ci, serré de près, écrivit à Carlostadt de venir pour l'aider à défendre *leur sainte cause*. Carlostadt vint en effet, mais il eut peur, ne parut pas en public, laissa son ami dans tous ses embarras, et se retira tranquillement à Emden, dans la Frise orientale.

Frédéric Ier et son fils se trouvaient alors à Flensbourg. Témoin de l'acharnement avec lequel s'attaquaient le parti luthérien et les sacramentaires, et ne sachant trop, à ce qu'il paraît, pour laquelle des deux opinions il devait se prononcer, le roi ordonna qu'une dispute solennelle et publique eût lieu sur le saint Sacrement entre Hoffmann et ses adhérents d'une part, et quelques hommes versés dans la connaissance des saintes Ecritures de l'autre. On s'empressa d'obéir au prince, et alors eut lieu la ridicule parade connue sous le nom de *Conférence de Flensbourg*, où l'on vit deux partis hérétiques se poser en organes inspirés du Saint-Esprit, et discuter à l'aide de force injures et gros mots sur le plus auguste des mystères. La dispute commença le 8 avril 1529, portes ouvertes et en présence d'une foule considérable. Les adversaires d'Hoffmann étaient le prévôt Henri de Reinebeke et le docteur Pomeranus, assistés de Tast, de Nicolas Baye, de Jean Bugenhagen, et de plusieurs pasteurs du Holstein. Melchior avait pour soutenants Jean de Campe, Jacques Hegge, et Jean Barse [2]. Les luthériens orthodoxes, — bien différents de leurs descendants, sous ce rapport au moins, — défendirent fort et ferme la présence réelle, en se fondant sur les paroles de l'institution et en soutenant qu'à moins de faire au texte une violence inouïe, on ne pouvait croire et enseigner autre-

1 Krohn, op. cit., p. 144 et seq.

2 Ibid, p. 150 et seq.

ment. Six notaires jurés tenaient la plume et inscrivaient ce qui se disait de part et d'autre. Les raisons des luthériens convainquirent le roi; on les proclama vainqueurs. Le lendemain, 9 avril, une partie des adversaires d'Hoffmann demandèrent qu'il fût jugé en toute rigueur; les autres, plus modérés, opinèrent pour qu'on l'obligeât à se rétracter ou à quitter le pays. Ce dernier avis, partagé par Frédéric Ier, l'emporta; Melchior et ses adhérents reçurent l'ordre de prononcer anathème contre leur doctrine, de ne plus l'enseigner à l'avenir, ou de sortir du royaume et des duchés. Ils refusèrent tous de se rétracter et furent condamnés à l'exil. On pilla la maison d'Hoffmann, on brisa sa presse et ses meubles, et, à l'en croire, on lui causa du dommage pour plus de mille florins [1]. Il se rendit à Strasbourg avec sa femme et son enfant. Hegge se retira à Hambourg; mais, fatigué de vivre en proscrit, il reconnut un peu plus tard ses erreurs et rentra.... *dans le sein de l'église évangélique* [2].

§ IX

MELCHIOR HOFFMANN A STRASBOURG. SES PÉRÉGRINATIONS. SA SECTE.

Hoffmann arriva à Strasbourg au mois de mai de l'année 1529. Les anabaptistes avaient pris pied dans cette ville depuis plusieurs années, ainsi que nous le disions ci-dessus, et ils en avaient été expulsés à la suite de la guerre des rustauds et d'un colloque public tenu entre les luthériens et Jean Denck, assisté de Louis Hetzer et de Michel Sattler. Le 26 juin 1527, le sénat, cédant aux conseils de Sturm, leur avait interdit le séjour de Strasbourg sous les peines les plus sévères; ces peines devaient s'étendre même à ceux qui au-

[1] Krohn, op. cit., p. 206.

[2] Ibid, p. 191.

saient quelque commerce avec les membres de la secte ou qui les hébergeraient. Toutefois les anabaptistes, protégés par les amis qu'ils comptaient dans la bourgeoisie, trouvèrent moyen de se soustraire aux recherches de la police; beaucoup d'entre eux restèrent dans la ville; les autres se logèrent dans les villages environnants; et de fréquentes assemblées religieuses se tinrent pendant la nuit dans la forêt voisine d'Eckbolsheim.

Hoffmann, rassuré par cette tolérance, pensant peut-être aussi qu'on ne le considérerait pas comme affilié aux anabaptistes d'Alsace, crut n'avoir rien à craindre [1]. Son premier soin après son arrivée fut de rédiger et de publier les actes du colloque de Flensbourg. — Ses adversaires et les six notaires chargés de tenir la plume pendant la conférence l'accusèrent de les avoir complètement falsifiés; Jean Bugenhagen réfuta, à Wittenberg, l'écrit de Melchior aussitôt qu'il en eut connaissance, et y releva une foule d'erreurs [2].

Mais Hoffmann ne se borna pas à écrire; il se mit à prêcher secrètement, et gagna à sa cause beaucoup d'artisans et de petits bourgeois. Il se trouva en rapport à cette époque avec Sébastien Franke et le célèbre Schwenkfeld, qui tous deux venaient de se réfugier également à Strasbourg. Ce dernier, après sa retraite forcée de la Silésie, était devenu commensal de Capiton, ancien chanoine de Saint-Thomas, prêtre apostat et marié, l'un des principaux réformateurs de la ville, et des plus chauds partisans de la doctrine des sacramentaires [3]. Au bout de peu de temps, les discours d'Hoffmann et l'effet qu'ils produisaient fixèrent l'attention des prédicants strasbourgeois, et surtout celle du trop fameux Butzer, ex-Dominicain, mari de la Labenfels, nonne enlevée, et l'un des oracles de Strasbourg.

1 Hast, op. cit., p. 253.
2 Krohn, op. cit., p. 207 et 208.
3 Ibid, p. 210.

Il exhorta Hoffmann « à ne plus scandaliser les membres *de l'église de Dieu* » et à renoncer à la prédication pour s'occuper uniquement de son métier de pelletier. Melchior, loin de céder à ces avis, continua ses sermons : les caves, les greniers, les granges, et les arrière-boutiques servaient de lieux de réunion habituels à ses fidèles. Les magistrats, ennuyés des désordres qui en résultaient, lui ordonnèrent de quitter la ville, et le menacèrent, en cas de désobéissance, de lui appliquer le décret publié le 23 avril précédent par l'empereur contre les Anabaptistes[1].

Il partit vers le mois de juillet, à ce qu'il paraît, et se rendit d'abord en Hollande. Après avoir séjourné quelques semaines à Leyde, à Amsterdam, et à Harlem, où il attira en fort peu de temps un grand nombre de disciples à sa cause, il se dirigea vers la Frise orientale et arriva à Emden. Il y retrouva l'un des compagnons de son voyage en Suède, Melchior Rinck, qui y était venu en 1528, après avoir été obligé de fuir la Suisse et l'Allemagne. La ville d'Emden et en général la Frise orientale étaient alors le théâtre des démêlés des luthériens et des zwingliens. Tous les grands hommes de la réforme s'anathématisaient entre eux, se maudissaient en chaire, se jetaient à la tête les plus triviales injures, et ne prononçaient plus un sermon sans se vouer réciproquement à tous les diables de l'enfer, sans se traiter de blasphémateurs et de fils de Satan. Le public, qui n'entendait rien aux querelles théologiques, y prenait cependant une part très active ; il était divisé en deux camps, et, à défaut d'arguments, les coups de poings, de bâtons, et de couteaux même, jouaient souvent leur rôle dans ces discussions religieuses d'un nouveau genre.

Carlostadt, qui, on s'en souvient, s'était rendu à Emden après sa courte apparition à Kiel, prenait une part très ac-

[1] Ce décret, promulgué à Spire, prononçait contre eux la peine de mort. Krohn, op. cit., p. 212, 213.

tère à ses disputes, et, comme en l'absence d'une autorité supérieure convenablement instituée, les têtes humaines ne sont que trop disposées à tourner à tous les vents de doctrine, il réussit à gagner à sa cause plusieurs des prédicants qui peu auparavant s'étaient énergiquement prononcés pour l'orthodoxie luthérienne[1]. En un mot, le désordre était extrême au moment où Hoffmann arriva. Il sut en profiter pour faire germer également l'anabaptisme sur ce sol labouré par tant de passions violentes et où rien n'entravait l'expression d'une opinion religieuse quelconque. Il s'associa avec Rinck, alors déjà très avancé en âge; tous deux ils se mirent à prêcher sur la nécessité du *rebaptême*, qu'ils qualifiaient de *condition indispensable de la béatitude éternelle*. Leurs premiers sermons eurent un tel succès, qu'immédiatement trois cents adultes se firent baptiser dans la sacristie de l'église cathédrale[2]. — Carlostadt se lia avec ces fanatiques, dont sur bien des points les idées se rapprochaient de celles qu'il professait lui-même, et il répandit de plus en plus ses principes sacramentaires[3]. La confusion fut à son comble. Enno II, comte de la Frise orientale, en fut alarmé. Il vint à Emden pour essayer de calmer l'orage; mais, d'un caractère faible et irrésolu, n'ayant aucune conviction religieuse arrêtée, et ne sachant pour quel parti se prononcer, il ne prit que des demi-mesures qui ne remédièrent à rien[4]. Carlostadt se cacha pour un temps à Oldersum, chez Ulric de Dornum, l'un de ses plus chauds partisans, et y continua ses menées et ses intrigues. Hoffmann et Rinck, expulsés officiellement par une des portes de la ville, y rentrèrent par l'autre et reprirent leurs prédica-

¹ Krohn, op. cit., p. 220, et seq.

² Krohn, op. cit., p. 235 et 236.

³ Krohn, op. cit., p. 227.

⁴ On assure que le comte avait eu avec Hoffmann plusieurs entrevues, à la suite desquelles il se montra disposé, pendant un certain temps, à embrasser la doctrine anabaptiste. — Krohn, op. cit., p. 236.

tions. On était tombé de Charybde en Scylla. Le comte Enno et son frère, pleins de souci et d'inquiétude, s'imaginèrent alors qu'en chargeant des hommes de talent de prêcher dans le pays la pure foi luthérienne, surtout en ce qui concerne l'eucharistie, ils feraient succéder un calme parfait à tant d'orages, et ramèneraient à l'*Unité* zwingliens et anabaptistes, en un mot, *toutes les églises* de la Frise [1]. Animés par cette espérance, ils mandèrent de Brême Jean Tiemann et Jean Pelt, pasteurs en renom et disciples *parfaitement orthodoxes* de l'apôtre de Wittenberg. (1529) — Ils vinrent; Tiemann prêcha; dans son quatrième sermon il aborda la question de l'eucharistie et proclama le dogme de la présence réelle. L'église était comble ; Rinck, qui se trouvait dans la foule, engagea ses amis à protester par leurs huées contre la proposition de l'orateur brémois. Son succès fut plus prompt et plus complet qu'il ne l'avait espéré. Une troupe furieuse, qui s'était contenue avec peine et qui attendait un signal, couvrit de ses vociférations la voix du prédicateur. On entendit dans toute la nef les cris de : « Assommons l'anthropophage; déchirons ce mangeur de chair humaine. » Puis, on vit un peloton serré s'avancer vers la chaire pour en arracher Tiemann et lui faire un mauvais parti; heureusement les luthériens orthodoxes prévinrent la catastrophe et allèrent enfermer leur ami à la sacristie, que défendait une porte verrouillée garnie de gros barreaux de fer. Quant à Rinck, il prit aussitôt la place que venait de quitter son rival, et se livra, aux applaudissements redoublés de l'auditoire, à une improvisation dans laquelle il exposa la pureté de sa doctrine.

Il fit un tableau animé du despotisme de l'école de Wittenberg, laquelle, marchant sur les traces de Rome, avait, disait-il, la prétention d'imposer à l'humanité ses

[1] Krohn, p. 231.

idées et sa manière de voir[1]. Toutefois le triomphe de Rinck s'arrêta là. Épouvanté par la scène que nous venons de raconter, Ernest publia, le 19 janvier 1530, en son nom et en celui de son frère Jean, un décret qui condamnait — sous peine de mort, suivie de la confiscation des biens, les sacramentaires, les zwingliens, et les anabaptistes, à quitter le pays avant le 2 mars suivant[2].

Carlostadt se sentait fort peu de goût pour le martyre ; il partit et se réfugia à Strasbourg. Luther adressa à ce propos à cette ville sa seconde épître *ad Argentinenses*, et l'engagea à refuser l'hospitalité à ce dangereux fanatique. Carlostadt, obligé de se sauver, gagna la Suisse et y resta dès lors en qualité de prédicant[3].

Melchior Rinck paraît s'être rendu d'abord à Eisenach, et plus tard en Hesse. Le landgrave Philippe réussit à s'emparer de lui et le fit jeter en prison ; il y mourut[4].

Quant à Melchior Hoffmann, il avait confiance en l'avenir de sa secte, et il était persuadé qu'elle subsisterait et s'étendrait en dépit des persécutions. Ne voulant pas laisser son troupeau à l'abandon, il lui donna un chef en la personne du drapier Jean Trypmaker. Puis il s'en retourna à Strasbourg[5].

Arrivé dans cette ville, il se tint tranquille pendant quelque temps et y publia successivement quatre écrits.

Le premier est une explication de l'Apocalypse, adressée à Frédéric de Danemark. Hoffmann considérait ce prince comme l'un des deux rois destinés à assommer les premiers-nés d'Égypte, c'est-à-dire la papauté avec ses monarques (les princes catholiques) et ses protecteurs. — Luther

[1] Hast, op. cit., p. 255. — Krohn, op. cit., p. 237 et seq.
[2] Krohn, loc. cit.
[3] Ibid.
[4] Ibid.
[5] Ibid., p. 244. — Hast, p. 257.

est qualifié dans ce traité de nouveau pape et de moïse.

Le deuxième écrit est une prophétie sur les misères des derniers temps et sur l'invasion des Turcs, instruments de la vengeance divine[1].

Le troisième traitait de l'ordre divin rétabli par Jésus-Christ.

Le quatrième était une prophétie tirée de l'Écriture sainte; on y indiquait les signes précurseurs du nouvel avénement du Christ[2].

Hoffmann paraît avoir employé la plus grande partie de l'année 1531 à parcourir la Westphalie et les Pays-Bas, pour y répandre ses écrits et disposer les esprits à recevoir sa doctrine. Ayant ainsi préparé le terrain, il envoya dans ces mêmes contrées des apôtres chargés de rebaptiser les catéchumènes. Mais le succès ne répondit pas à ses désirs. Neuf de ces apôtres furent pris à Amsterdam, le 22 octobre, envoyés à la Haye, et décapités le 5 novembre, conformément au décret impérial rendu contre les anabaptistes[3]. L'essor de la secte se trouva donc arrêté pour quelque temps.

Toutefois Melchior ne renonça à aucune de ses espérances. Il revint encore à Strasbourg et y publia un écrit destiné à prouver que le Christ avait apporté sa chair du ciel et ne l'avait pas prise dans le sein de la Vierge Marie. Nous avons fait connaître précédemment les motifs de l'admission de cette doctrine bizarre par une partie des anabaptistes.

Hoffmann ne savait pas rester longtemps en un même lieu; son imagination le poussait à agir et à courir sans cesse, et il obéissait à chacun de ses caprices, les tenant pour des inspi-

[1] Alors précisément avaient lieu l'invasion de Soliman et le siége de Vienne.

[2] Ces écrits furent imprimés par les nommés Balthasar Beck et Christian Egenolf, que les magistrats de Strasbourg firent emprisonner à ce propos. On renouvela alors aussi, mais inutilement, la loi portée en 1527 contre les anabaptistes.

[3] Krohn, p. 252, 253.
Hast, p. 259.

rations du Saint-Esprit. Il quitta de nouveau Strasbourg dans les derniers mois de l'année 1532 et se rendit dans les Pays-Bas, où il fit cette fois de nombreux disciples [1]. Puis il alla visiter ses fidèles d'Emden et le supérieur Trypmaker, qu'il leur avait donné.

Mais son séjour parmi eux fut court et secret. Un vieillard des environs de la ville vint le trouver et lui annonça d'un ton inspiré qu'il demeurerait prisonnier à Strasbourg pendant six mois, qu'ensuite la liberté lui serait rendue, et qu'il ferait prêcher sa doctrine dans le monde entier par ses serviteurs et ses disciples, sans que personne pût l'en empêcher [2]. » Hoffmann ne douta pas un instant de la vérité de la prophétie; il se hâta de retourner à Strasbourg pour en accélérer l'accomplissement.

§ X

EMPRISONNEMENT D'HOFFMANN. JEAN MATTHISSON DE HARLEM.

Hoffmann, arrivé à Strasbourg, renonça entièrement aux précautions auxquelles il avait eu recours pendant ses précédents séjours dans cette ville; il comptait sur l'accomplissement des promesses du vieillard d'Emden; la crainte n'avait plus de prise sur lui et il rejetait toutes les mesures dictées par la prudence humaine. Il publia son explication de l'épître aux Romains, de laquelle il déduisait bizarrement son système théologique, et il recommença à prêcher. Plein de mépris pour la doctrine réformée adoptée à Strasbourg, il qualifiait les prédicants de *serviteurs du diable*, et annonçait que dans peu l'esprit de cette ville chan-

1 Hast, p. 260.
2 Ibid., p. 262.
Hast, p. 259,

gerait; qu'éclairée d'une lumière soudaine et éclatante, elle deviendrait la Jérusalem du nouveau royaume de Jésus-Christ, tout comme Rome avait été la Babylone du monde qui s'en allait [1].

Les discours de Melchior ne laissaient pas d'attirer la foule, et le nombre de ses adhérents grossissait. Il avait converti en cénacle la maison d'un de ses disciples nommé Valentin Goldschmidt; c'était là qu'on venait jour et nuit se réunir autour de l'apôtre. Les magistrats, informés de ce qui se passait, ordonnèrent à la garde urbaine de saisir le novateur et de le conduire en prison. Il y avait neuf semaines qu'il était revenu à Strasbourg. Melchior, se voyant entre les mains des sbires, en éprouva la joie la plus extravagante; il avait sans cesse présentes à la mémoire les paroles du prophète de la Frise orientale; il ne douta pas que le jour de sa gloire ne succédât, après six mois de captivité, à celui de son opprobre, et il se mit à remercier Dieu à haute voix [2]. Dans son délire, il jeta son chapeau, ses bas et ses souliers, et s'engagea solennellement à se nourrir uniquement de pain et d'eau jusqu'au jour où il pourrait accomplir sa mission [3] L'enthousiasme d'Hoffmann se communiqua à ses disciples d'Alsace, d'Allemagne, de Suisse, et des Pays-Bas; tous ils conclurent de l'emprisonnement à l'accomplissement du reste de la promesse; tous ils déclarèrent leur maître le grand apôtre et le grand prophète du Seigneur, destiné à régénérer le monde et à annoncer le pur Évangile à la terre entière [4].

Melchior était traité fort doucement dans sa prison; on lui permettait d'y recevoir ses disciples; ils venaient de

[1] Krohn, p. 266 et seq.
Hast, p. 261.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Ibid.

loin, lui rendre compte de ce qui se passait au dehors et prendre ses instructions. Il avait soin de leur raconter ses visions, ses révélations, et de les leur interpréter, afin qu'ils allassent porter des paroles de consolation et d'encouragement à ses fidèles. Le fanatisme enthousiaste d'Hoffmann avait un côté contagieux ; il gagna quelques hommes et quelques femmes de Strasbourg, qui commencèrent à prophétiser à leur tour [1]. On remarquait dans leur nombre un artisan du nom de Léonard Joosten, sa femme Ursule, et une certaine Barbe, qui appartenait à la dernière classe du peuple [2]. Joosten dit des choses tellement bizarres, si complètement folles et dénuées de sens, que les magistrats le firent enfermer à l'hospice des aliénés ; quant à Hoffmann, il considérait cet homme comme l'égal d'Elie, d'Isaïe, et de Jérémie, et il fit même imprimer ses prophéties. Il joignit à la collection les révélations des deux femmes. C'étaient les visions les plus extravagantes, qu'elles commentaient à leur façon. Elles annonçaient qu'Hoffmann n'était autre qu'Elie, et que l'un de ses disciples nommé Corneille Poltermann était Enoch [3]. « Strasbourg, disaient-elles, sera la nouvelle Jérusalem; et, » lorsqu'Elie y aura accompli sa prison de six mois, il » en sortira avec 144,000 prédicateurs, apôtres et envoyés » de Dieu, fera de grands miracles, et sera doué de pouvoirs » spirituels tellement éclatants, que personne n'y résistera. » Elie et Enoch seront semblables à deux flambeaux, ou bien » encore à deux oliviers ; ils seront vêtus de sacs, et nul ne » pourra leur nuire. Le feu sortira de leurs bouches et con- » sumera leurs ennemis, et ils auront la puissance de frap- » per la terre de fléaux. Les 144,000 seront les élus de l'A-

1 Dans l'interrogatoire d'Hoffmann, il est fait mention de dix-huit prophètes strasbourgeois.

2 Ibid, p. 273 et seq. Hast, p. 263 et seq.

3 D'autres fois, cependant, c'était Schwenkfeld en qui elle retrouvaient Enoch.

» pocalypse, qui peuvent suivre l'Agneau partout où il va [1]. »

Ces inconcevables folies, débitées d'un air inspiré, avec accompagnement de cris, de contorsions et de mouvements frénétiques, étaient la joie et la consolation des anabaptistes; ces malheureux égarés étaient pleins d'une inébranlable confiance [2].

Sur ces entrefaites (11 juin 1533), un synode provincial s'ouvrit à Strasbourg à l'effet de mettre l'accord entre la confession tétrapolitaine [3] et celle des Saxons, et de s'entendre sur la réfutation des erreurs que Schwenkfeld, Hoffmann, et d'autres chefs avaient répandues dans la ville. Après avoir formulé en seize articles la foi adoptée par la république, les docteurs du synode firent comparaître successivement les dissidents en leur présence pour les écouter et les confondre. Hoffmann fut amené le 11 juin devant ses juges et défendit les quatre thèses suivantes [4]:

1° Le Verbe n'a pas pris chair de la Vierge; il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ; sa chair est céleste, car la chair d'Adam, étant maudite, ne pouvait nous sauver.

2° La rédemption opérée par Jésus-Christ s'étend à tous les hommes; Dieu nous appelle tous; celui qui correspond à la grâce arrive à la vie éternelle; celui qui n'y correspond pas arrive à la damnation : par conséquent, l'homme est libre.

3° Le pardon des péchés ne s'étend jamais aux péchés volontaires commis après la conversion, car c'est là le péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera pardonné ni dans cette vie ni dans l'autre.

[1] Krohn, p. 274 et seq. Hast, p. 263 et seq.

[2] Ibid.

[3] Strasbourg était une des quatre villes qui l'avaient adoptée.

[4] Krohn, p. 290 et seq.

Le baptême des enfants est une invention du diable, et il n'en est pas question dans l'Ecriture sainte.

Ces thèses soulevèrent une réprobation générale, et la décision fut celle qui occasionna le plus de rumeur, précisément parce qu'elle était orthodoxe, et que, dans les discussions entre hérétiques, l'honneur des attaques les plus violentes revient de droit à la vérité.

Bucer, dont la doctrine ne valait pas mieux que celle d'Hoffmann, le déclara complètement enlacé dans les liens de Satan.

A la suite du prétendu synode [1], les docteurs du mensonge et de l'erreur, s'efforçant de singer l'Eglise, qu'ils avaient abandonnée, prononcèrent sérieusement leurs burlesques anathèmes contre leurs pareils. Schwenkfeld reçut l'ordre de s'éloigner de Strasbourg. On somma Hoffmann de se rétracter, et, sur son refus, il fut condamné à une détention perpétuelle plus dure que celle qu'il avait subie jusqu'alors. On frappa de la même sentence Jérome Frey, autre anabaptiste, et les décrets précédents furent renouvelés contre la secte en général [2].

Cependant, tandis qu'Hoffmann comptait sur le prochain accomplissement de la prophétie du vieillard d'Emden, deux partis très acharnés l'un contre l'autre divisaient cette ville : celui des hoffmaniens ou melchiorites, et celui des prédicants luthériens. Ces derniers, sachant leur ancien rival enfermé dans les prisons de Strasbourg, le qualifiaient en chaire de faux prophète, d'apôtre de Satan, de perturbateur de l'Eglise du Christ, et le chargeaient de malédictions. Ces sorties violentes produisaient leur effet habituel sur la multitude. Tous ceux qui, flottants et incertains, ne s'étaient pas encore prononcés ouvertement pour

[1] Il fut clos le 14 juin. Nous nous écarterions de notre sujet en nous étendant davantage sur ses actes.

[2] Krohn, p. 297 et seq.

d'anabaptisme, se déclarèrent luthériens; le parti prétendu *orthodoxe*, l'emportant décidément, ne négligea aucune occasion de témoigner de la haine et du mépris à ses adversaires. Les choses en vinrent au point que Trypmaker lui-même, se voyant exposé à un danger imminent, n'osa plus rester à la tête de son troupeau et alla se réfugier à Amsterdam [1]. Il continua à y prêcher et à y rebaptiser; mais il fut pris, mené à la Haye, jugé, et décapité avec six de ses fidèles les plus dévoués [2].

Cet événement arrêta pour un temps l'extension de la secte dans les Pays-Bas, bien que beaucoup de gens fussent déjà gagnés à la cause anabaptiste et disposés à se faire rebaptiser. La *consécration d'Elie* conférait seule les pouvoirs nécessaires pour administrer le sacrement de la régénération, et Elie, étroitement enfermé, était hors d'état de donner un successeur à Trypmaker ou d'envoyer de nouveaux apôtres. En effet Hoffmann ordonna que la rebaptisation fût arrêtée pendant deux années à partir de la mort de Trypmaker, c'est-à-dire jusqu'au mois de juin de l'année 1535, et qu'en attendant on se bornât à répandre secrètement la doctrine [3].

On obéit d'abord aux ordres de Melchior, et l'on paraissait disposé à attendre dans le recueillement le grand jour de la délivrance.

Toutefois, déjà avant l'expiration des six mois de captivité du prophète, la patience échappa à Jean Matthisson, l'un de ses disciples [4]. Jean, né à Harlem, boulanger de son métier

1 Ibid, p. 269, 270.
Hast, p. 262.

2 Ibid.

3 Krohn, p. 270.
Hast, p. 262.

4 Matthisson est, à proprement parler, le père et le fondateur des anabaptistes turbulents des Pays-Bas et de la Westphalie. Il fut leur premier chef, et après lui vinrent Jean de Leyde et Jean Théodoric Batenbourg.

et fils d'un tisserand, était un fanatique plein d'orgueil, un esprit exalté et turbulent, doué des qualités et des défauts qui font les hérésiarques et les démagogues. Il commença par chasser sa femme légitime, puis il enleva Divara, la jeune et jolie fille d'un brasseur, l'épousa, et alla la cacher à Amsterdam. Ce fut dans cette ville qu'il se mit à rebaptiser, au mois de septembre 1533 [1]; huit autres fils spirituels d'Hofmann se constituèrent ses acolytes. Il se déclara alors favorisé des révélations les plus étonnantes, et affirma qu'il était Enoch. Ces événements jetèrent d'abord quelque trouble et quelqu'incertitude parmi les melchiorites; ils savaient que le maître avait interdit le baptême pour deux ans et que les prophètesses de Strasbourg avaient reconnu Enoch en Poltermann ou en Schwenkfeld. Tout cela ne s'accordait point avec les dires de Matthisson. A qui fallait-il croire? de quel côté se trouvait la vérité? Il y eut un moment d'hésitation. Jean vit qu'on doutait de ses paroles et de ses œuvres, et qu'il courait un danger dont il ne pouvait se tirer qu'en frappant un grand coup d'autorité. Il ne perdit point la tête, maudit solennellement tous ceux qui refusaient de le saluer en qualité d'Enoch et les voua au diable pour l'éternité. Ces pauvres fanatiques en furent épouvantés à tel point, qu'ils se crurent déjà en enfer; ils coururent s'enfermer dans leurs maisons pour pleurer, jeûner, et prier [2]. Alors, Matthisson, pensant n'avoir plus rien à craindre, résolut de relever le courage des malheureux désolés. Il leur envoya un enfant de douze ans chargé de leur offrir la paix et le pardon et de leur tendre la main. La scène fut bien jouée et eut les résultats que Jean en avait espérés; les récalcitrants se rassurèrent, reconnurent le nouvel Enoch et devinrent ses plus dévoués disciples [3]. A partir de ce moment, Matthis-

1 Krohn, p. 300 et seq.
2 Krohn, p. 304.
3 Ibid. Hast, p. 275.

son ne tint plus aucun compte d'Hoffmann et se constitua chef de secte à son tour. Les circonstances le favorisèrent. Les six mois étaient maintenant écoulés, et Melchior demeurait encore en prison; il tomba dans le discrédit avec ses prophètesses, et beaucoup de ses adeptes se rangèrent sous l'étendard de son rival et ne reconnurent plus la future Jérusalem dans la ville de Strasbourg. Hoffmann lui-même, déçu dans ses espérances, abandonné de beaucoup des siens, qui le considéraient comme un rêveur; désolé, misérable, malade, était dans un état à faire pitié. Le pain et l'eau, auxquels il s'était volontairement condamné, ne lui suffisaient plus; la nécessité le rendit infidèle à sa promesse. Alors aussi sa prison fut adoucie à la demande de Hedion et Zell, deux des réformateurs de Strasbourg, qui étaient allés le visiter [1].

Tandis que Melchior Hoffmann perdait son pouvoir, celui de Jean Matthisson grandissait. Il répandit à profusion un opuscule intitulé : *De la Restitution*. Cet écrit vouait à l'enfer les adversaires de la secte, annonçait le règne millénaire, la fin de toutes les autorités temporelles, le triomphe des élus, la communion des saints, et la communauté de tous les biens [2]. Ces excellentes choses devaient être introduites par la force des armes; il en ressort que Matthisson renonçait au principe fondamental des anabaptistes pour en revenir sous ce rapport aux idées de Thomas Munzer.

Afin de hâter le développement de l'œuvre, il convoqua un synode, et se choisit douze apôtres, qu'il envoya deux à deux en Hollande, en Brabant, en Seeland, à Utrecht, en Frise, et en Westphalie. Ces apôtres, aussitôt qu'ils arrivaient aux lieux de leur destination, réunissaient les frères, les exhortaient à la patience, leur offraient la paix, leur annon-

[1] Ibid, p. 314 et seq.

[2] Meshovius, l. V., p. 136.

çaient que le nouvel Enoch était favorisé de révélations surprenantes et de pouvoirs miraculeux, et qu'ils étaient eux-mêmes doués comme l'avaient été les disciples du Seigneur après la Pentecôte. Enfin ils leur révélaient que Dieu allait détruire partout les tyrans et les impies : personne n'osait se permettre un doute ; on eût craint de pécher contre le Saint-Esprit[1].

Les apôtres envoyés en Frise se nommaient Barthélemy Boekbinder et Dyrk Cuyper. Ils se rendirent à Leuwarden, et gagnèrent au parti de Matthisson la plus grande partie des hoffmaniens de la province, en rebaptisèrent beaucoup, et allèrent plus loin, après avoir imposé les mains à Ubbo Philipps et à Jean Scheurder afin qu'ils restassent à la tête de la communauté et qu'ils continuassent à rebaptiser les catéchumènes.

Ce qui se passait dans les Pays-Bas eut du retentissement et causa beaucoup de sensation, notamment à Strasbourg ; le Dominicain apostat Bucer crut devoir écrire pour opposer une digue à la contagion, car tous les hérétiques du temps avaient la singulière prétention de se considérer comme les représentants de l'humanité délivrée de l'erreur, comme les temples vivants du Saint-Esprit, et de prendre en ces qualités des airs d'autorité. Chaque misérable moine défroqué, chaque prêtre infidèle à ses devoirs, se posait en évêque, voir même en pape, tranchait, donnait des décisions *ex cathedra*, et déclarait fils de Satan et damnés à perpétuité ceux qui s'avisaient d'interpréter l'Evangile autrement qu'eux. L'exemple de Luther trouvait ainsi de nombreux imitateurs. Les écrits que Bucer publia à cette occasion furent les actes du prétendu synode de Strasbourg, suivis d'une réfutation des erreurs professées par Hoffmann, et d'une épître sur la validité du baptême des enfants[2]. Ces ouvrages

1 Hast, p. 278.
2 Krohn, p. 306, 307.

n'eurent aucun des résultats sur lesquels l'orgueilleux apostat avait compté; il en envoya inutilement des exemplaires en masse dans les Pays-Bas et en Westphalie; leur sort fut celui des cargaisons de bibles expédiées de nos jours par les sociétés protestantes.

Les apôtres que Matthisson fit partir pour la Westphalie, où Hoffmann comptait de nombreux disciples, étaient Gerrit Bookbinder et Jean Bockelson de Leyde. Ils arrivèrent à Munster au mois de novembre 1533.

Cette malheureuse ville ne tarda pas à devenir le théâtre des orgies anabaptistes les plus épouvantables. Les envoyés du nouvel Elie y trouvèrent un sol déjà tout disposé à recevoir leurs doctrines; l'introduction de la réforme y avait frayé la voie à tout ce qu'il y a d'infâme et d'abominable.

Avant de nous occuper de ce qui se passa à Munster après l'arrivée de Jean de Leyde, nous devons faire connaître à nos lecteurs la série des événements qui préparèrent la plus dégoûtante des catastrophes dont l'histoire des derniers siècles ait conservé le souvenir. C'est ce que nous comptons faire dans la première partie de l'ouvrage qu'on va lire.

LES ANABAPTISTES

PREMIÈRE PARTIE

LE LUTHÉRANISME A MUNSTER

CHAPITRE PREMIER

PREMIERS MOUVEMENTS

La ville de Munster était restée fidèle jusqu'en l'année 1524 à la religion que lui avait portée, au septième siècle, l'apôtre de la Westphalie, saint Swibert, coadjuteur de saint Willibrord, premier évêque d'Utrecht.

Mais alors le luthéranisme y fut introduit par quelques émissaires de Wittenberg. Frédéric de Wied occupait à cette époque la chaire épiscopale [1].

La révolution religieuse de la capitale de la Westphalie présente à ses débuts les mêmes symptômes que dans la plupart des villes de l'empire; comme partout ailleurs le soulèvement contre l'autorité de l'Eglise n'a été qu'un étendard à l'abri duquel l'égoïsme,

1 Hermann de Kerssenbroick, op. cit., p. 413.

l'esprit de désobéissance et de convoitise du bien d'autrui, pouvaient arriver à leurs fins.

Déjà le pays de Juliers avait embrassé la réforme, et la foi était ébranlée à Osnabruck, à Minden, et à Paderborn, lorsque les premiers symptômes de désordre se manifestèrent à Munster. Quatre curés pressés de se séparer de l'Eglise catholique afin de pouvoir se livrer impunément à leurs penchants vicieux en donnèrent le signal; c'étaient ceux des paroisses de Saint-Lambert, de Saint-Ludger, de Saint-Martin, et d'Ueberwaser[1]. Quelques maîtres d'école fanatiques se joignirent à eux, et un auditoire nombreux composé d'hommes et de femmes de la plus basse classe se groupa autour des nouveaux apôtres. L'historien Kerssenbroick, témoin oculaire de tout ce qu'il raconte, affirme que le talent des novateurs ne contribua en aucune façon à leurs succès. « C'étaient, dit il[2], des gens parfaitement ignorants, mais excessivement hardis et bavards. Ils se livraient aux déclamations les plus violentes contre le clergé, ils maudissaient les bonnes œuvres, déclaraient qu'elles ne recevraient jamais la moindre récompense, et permettaient à chacun de se livrer à tous les excès de la prétendue liberté évangélique. »

Ces homélies quotidiennes eurent les conséquences qu'on en devait attendre. Le peuple finit par croire ce

1 Littéralement d'au delà de l'eau, parce qu'elle s'élevait au delà de la rivière d'Aa ou Alpha, sur laquelle Munster est bâtie. Cette église dépendait d'un couvent de Bénédictines dont l'abbesse jouissait de grands priviléges.

Kerssenbroick, op. cit., p. 114 et seq. Hast, op. ci.t, 279. Studien und Skizzen zur Geschichte der Reformation (éd. de 1846), p. 36.

2 Loc. cit.

qu'on lui répétait chaque jour, et il se mit à agir conformément à ses croyances. Il se porta en masse vers les couvents, et, trouvant fort doux de s'affranchir de l'obligation de manger son pain à la sueur de son front, il y demanda des vivres, parfois en termes assez polis, mais plus souvent encore d'un ton impérieux et qui n'admettait pas de réplique. Les moines et les nonnes, très effrayés, n'osaient pas opposer de refus à ces forcenés, que l'impunité rendit encore plus audacieux[1].

Voyant que personne ne songeait à leur résister, ils résolurent de tenter un coup de main hardi et de piller, dans la nuit du 22 mars 1525, le riche couvent de femmes de Nizink. Trois des leurs devaient pénétrer dans le monastère, à petite distance duquel ils embusquèrent une troupe nombreuse d'hommes et de femmes « évangéliquement disposés » et destinés à emporter le butin[2].

Les trois chefs des conjurés essayèrent en effet de se glisser dans le couvent sous des noms supposés, à la suite de l'abbesse de Dülmen, qui devait y passer la nuit. Mais une servante les reconnut, et les religieuses, aidées des domestiques de l'abbesse étrangère, parvinrent à refermer leur porte. Toutefois, espérant adoucir leurs ennemis par de bons procédés, elles leur offrirent de la bière et du vin, qui furent acceptés

[1] Kerssenbroick, op. cit., p. 113.
[2] Ibid.
Hast, op. cit., p. 279.
Studien und Skizzen.., p. 387.

avec transport, et les pillards se retirèrent après avoir bu avec excès [1].

Cependant les magistrats de Munster, qui, jusque-là n'avaient fait aucun acte d'autorité, voulurent punir cette audacieuse tentative. Ils se réunirent à la commune, et chargèrent leurs agents de se saisir des nommés Reiner Stell et Lubbert Lentink, auteurs du complot, et de les amener devant eux. Presque tous les artisans et gens de métier suivirent les deux captifs, en jetant des cris affreux et en proférant des menaces qui remplirent d'effroi messieurs les sénateurs. Se flattant de calmer l'effervescence par de douces paroles et par des concessions, les magistrats députèrent vers les mutins quatre membres du sénat qui jouissaient de la faveur populaire, pour leur demander ce qu'ils voulaient et ce qu'ils prétendaient faire [2].

Les députés s'acquittèrent de leur commission d'une voix mal assurée. On leur répondit par une nouvelle explosion de cris, au milieu desquels on parvint enfin à comprendre ce qu'exigeaient les insurgés : ils réclamaient avant tout l'abolition des franchises du clergé de la ville ; ils se plaignaient de ce que les moines et les nonnes exerçaient des professions au préjudice des artisans, auxquels ils enlevaient ainsi leur gagne-pain [3] ; ils demandaient qu'on brisât les métiers à tisser des couvents, qu'on s'emparât des livres de

[1] Studien und skirzen, p. 387.

[2] Kerssenbroick, p. 116.

[3] Ici on se plaignait de ce que les religieux s'adonnaient au travail, ailleurs on les accusait d'être des fainéants ! C'est absolument la fable du loup et de l'agneau.

comptes des religieuses de Nizink et des frères du couvent de Fontaine-Jaillissante (nommés Fraterherren), qu'on imposât des économes à ces maisons, et qu'après leur avoir laissé de quoi pourvoir strictement à leur entretien, le reste de leurs richesses fût distribué aux pauvres. Les orateurs de la troupe déclarèrent en finissant « que si les magistrats refusaient d'admettre ces requêtes, le peuple ne tiendrait aucun compte de leur défense, qu'il se débarrasserait de leur tyrannie par la force des armes, et les remplacerait par des hommes probes et loyaux, dévoués aux intérêts de la bourgeoisie[1]. »

Ces menaces suffirent pour étouffer toute velléité de résistance et de sévérité chez les membres du sénat. Ils promirent humblement à la populace de faire droit à sa réclamation et de prendre toutes les mesures propres à satisfaire la bourgeoisie[2].

La conduite molle et lâche des chefs de la république servit de stimulant aux émeutiers; la sédition parut apaisée pour le moment, mais ce ne fut qu'un répit de quelques instants.

Dès le 26 mai, les magistrats firent demander aux Fraterherren et aux nonnes de Nizink leurs livres de comptes et leurs métiers, afin, disait-on, de les déposer en lieu de sûreté. L'affaire se termina promptement et sans bruit auprès des moines; les religieuses oppo-

[1] Kerssenbroick, p. 116, 117.

[2] Ibid.
Hast, op. cit., 279 et 280.
Studien und Skizzen..., p. 368.

dirent quelque résistance, elles étaient instruites du complot dont elles avaient failli devenir les victimes; et il fallut du temps pour démonter les métiers. Il y en avait onze en tout au lieu de cent, ainsi que l'avaient affirmé les meneurs. Tandis qu'un menuisier était occupé à les enlever [1], une foule animée hurlait à la porte du monastère, et Jean Grusten, l'orateur de la troupe, criait d'une voix de Stentor « qu'après avoir vidé les couvents on ferait bien de vider aussi les caisses de tous ceux qui possédaient plus de 2000 ducats. »

En même temps quelques agitateurs excités par les prêtres apostats parcouraient les rues comme des forcenés, et cherchaient à attirer à leur parti, tantôt par de douces paroles, tantôt par des menaces, tous ceux qu'ils rencontraient [2]. « — Pourquoi êtes-vous si » endormis, disaient-ils aux passants; ignorez-vous » que nous posséderons bientôt la liberté, ce noble » trésor auquel chacun aspire? Ne savez-vous pas que » les ténèbres de l'ignorance seront dissipées sous peu, » et que la lumière de l'Evangile, tenue sous le boisseau » par l'orgueil et l'avarice des papistes, va luire sur » le monde? On a découvert leurs fourberies; le joug » insupportable des bonnes œuvres [illegible]é, » la liberté évangélique va mettre un terme à cet escla- » vage qui inspire de l'horreur à tout homme sensé. »

[1] On déposa à la commune les métiers et les comptes des deux maisons religieuses.

[2] Kerssenbroick, p. 119 et 120.

— sédition qui paraît de ... ; de plus, et les
paysans ..., se joignit aux émeutiers ; les citoyens
virent grossir le nombre ; les gens de bien
s'enfermèrent dans leurs maisons et observèrent de
loin ce qui se passait.

« La première sédition, ajoute encore notre vieil historien, n'avait été qu'un jeu d'enfants en comparaison de celle-ci. Les yeux de la foule étincelaient, elle grinçait des dents, elle avait l'écume à la bouche, elle montrait les poings aux prêtres et aux magistrats, et des sons rauques, infernaux, sortaient de toutes les poitrines[1]. »

Enfin les chefs du mouvement se dirigèrent vers la maison commune ; le peuple les suivit ; les portes de la salle dans laquelle siégeaient les sénateurs, tremblants, furent ouvertes, et on présenta aux magistrats une pétition divisée en 34 articles. On exigeait qu'ils les confirmassent, sur-le-champ, et qu'ils promissent de les faire admettre également par les trois autres ordres du diocèse, c'est-à-dire par le prince-évêque, par le chapitre de la cathédrale, et la noblesse[2]. La foule déclara que si on lui opposait un refus, elle saurait se rendre justice à elle-même[3].

La pétition énonçait toutes les prétentions que formulait partout ailleurs la bourgeoisie, lorsque, excitée

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 120. — Hast, op. cit., p. 280 à 284. — Studien und Skizzen..., p. 389 et seq.

[3] Ibid.

tée par les prédicants, elle voulait se débarrasser du joug salutaire de l'obéissance.

La majeure partie des 34 articles se rapportait aux biens, aux droits, aux franchises et aux libertés des ecclésiastiques, et à certains priviléges de la ville.

On exigeait :

Que les chanoines de la cathédrale fussent tenus de payer les dettes des évêques à la mort de ces derniers, puisqu'ils en recueillaient les dépouilles ;

Que le privilége clérical en matière criminelle fût aboli ;

Que le commerce et la fabrication fussent absolument interdits aux moines et aux nonnes ; on allait jusqu'à leur enlever le droit d'engraisser leurs bœufs, de sécher leurs grains, de faire la toile dont ils avaient besoin dans leurs maisons ;

Que les charges publiques, sans exception aucune, fussent supportées par les ecclésiastiques comme par les différentes classes du peuple ;

Que les curés ne pussent instituer ni destituer leurs vicaires sans le consentement des paroissiens ;

Que les prés voisins de la ville et fumés avec le produit de ses étables fussent destinés uniquement à nourrir des vaches, et non pas à engraisser des bœufs ;

Que les procès ne traînassent pas plus de six semaines ;

[1] Kerssenbroick, p. 120 et seq.

Que l'incarcération fût supprimée (hors le cas du crime) pour quiconque donnerait caution bonne et valable;

Que l'impôt sur le vin fût aboli;

Que chacun eût la liberté de faire et de vendre de la bière;

Que les bénéfices à la nomination du sénat ne fussent donnés qu'aux enfants de la ville, avec obligation de résidence;

Que le péage des ponts fût aboli;

Qu'on ne célébrât plus l'anniversaire de la bataille de Varlard[1];

Que les femmes et les filles de mauvaise vie portassent certaines marques distinctives, afin que les personnes honnêtes ne pussent être confondues avec elles[2].

Les articles qui avaient un rapport direct avec la « nouvelle liberté évangélique » n'étaient pas très nombreux.

Les prétentions déjà émises contre les couvents des Fraterherren et de Niesink se trouvaient renouvelées et étendues. Six commissaires, dont quatre tirés de la

[1] Cet anniversaire se célébrait toujours à la fête de Saint-Arnulphe. — Walrave de Moers avait été élu prince-évêque de Munster par le chapitre; le peuple voulait Éric de Hoya. Les deux partis prirent les armes, et celui du chapitre remporta la victoire dans la plaine de Varlard. Depuis lors les chanoines célébrèrent l'anniversaire de la bataille, et le même jour la bourgeoisie assistait à l'église des Minorites à un service pour les morts de son parti.

[2] Cet article était dirigé contre certaines personnes soupçonnées d'entretenir un commerce secret avec quelques membres du haut clergé. Observons cependant que les novateurs eux-mêmes, qui s'érigeaient ici en censeurs, comptaient, à Munster, comme partout ailleurs, au nombre des ecclésiastiques les plus corrompus de l'époque. On s'en convaincra en lisant la suite de cette histoire.

bourgeoisie, devaient être désignés pour régir les biens du premier de ces monastères auquel il serait interdit de recevoir de nouveaux profès et de remplacer ceux qui viendraient à mourir. « On permettra à chaque moine, ajoutait l'article, de sortir du couvent et de changer d'habit sans que sa réputation ait à en souffrir, et il pourra remporter ce qu'il y avait apporté; — les commissaires vendront les biens des frères, leur laisseront de quoi subvenir à leur entretien, et distribueront le reste des possessions du couvent à la bourgeoisie, afin que celle-ci tire également quelque profit de l'opération. »

L'article suivant ordonnait l'établissement de régisseurs laïques chez les nonnes de Nizink ; — tout en maintenant l'existence de ce couvent, on stipulait que le sénat déterminerait le nombre des professes, et qu'à l'avenir les filles roturières y seraient reçues tout comme les filles nobles. D'autres articles exigeaient la suppression des communautés de Carmes, d'Augustins, et de Dominicains, qui prêchaient habituellement l'avent et le carême dans les différentes églises du diocèse. On réclamait aussi l'abolition des legs pieux, des fondations, et des services pour les morts, « parce que, disait-on, ces choses sont surannées, ridicules, et inutiles ; » on déclarait qu'à l'avenir il devait être permis de se marier pendant l'avent et le carême, et qu'on ne voulait plus de prédicateurs étrangers[1].

[1] Quant à cette dernière disposition, nous verrons que les novateurs furent les premiers à y contrevenir, ou plutôt à la restreindre aux seuls prédicateurs catholiques.

Les magistrats, *pâles de terreur*, suivant l'expression de Kerssenbroick [1], accomplirent leur suicide politique sans essayer de faire un semblant de résistance : ils acceptèrent avec la plus parfaite soumission les 34 articles, et s'engagèrent même à s'efforcer de les faire adopter par les autres états du diocèse. Les meneurs du peuple leur déclarèrent d'un ton arrogant qu'il serait facile d'y contraindre le haut clergé qui résidait dans la ville, et que messieurs les chanoines sauraient bien gagner à leur tour l'évêque et la noblesse. » Il importait aux émeutiers et aux prédicants qui les dirigeaient de forcer les magistrats à devenir leurs complices ; la cause gagnait ainsi en importance vis-à-vis du prince.

Le vendredi après l'Ascension 1525, les bourgmestres et les principales autorités de la ville firent fermer les portes de Munster, et se rendirent chez les membres du haut clergé pour leur demander de prendre connaissance des fameux articles et de les signer. Les chanoines refusèrent d'abord ; toutefois la crainte des excès auxquels le peuple pourrait se porter les rendit plus souples ; ils obéirent [2] ; mais dès le jeudi suivant ils écrivirent à l'évêque, lui rendirent compte de tout ce qui s'était passé, et le supplièrent d'agir avec autorité dans d'aussi graves circonstances, de ne céder sur aucun point, et de ne pas oublier que tous les droits et priviléges de l'Église et des divers

[1] Kerssenbroick, p. 127.

ordres du clergé étaient en jeu. Comprenant aussi qu'en restant à Munster leur position deviendrait de plus en plus dangereuse, ils quittèrent la ville et protestèrent, dès qu'ils se virent en liberté, contre les signatures que la violence leur avait arrachées.

Le clergé inférieur demeura à son poste, rendit d'utiles services à la religion, déploya à propos de l'énergie et sut montrer une juste sévérité envers ceux de ses membres qui s'étaient rendus coupables. Il destitua d'abord Lubbert Cansen, prédicateur à Saint-Martin, l'un des plus ardents promoteurs des nouveautés. Ses paroissiens voulurent réclamer; on les força à se taire en produisant un paquet de lettres amoureuses écrites par l'orateur à plusieurs jeunes personnes, entre autres à la fille d'un honnête bourgeois séduite par lui et à laquelle il promettait mariage. Dans ces lettres Cansen s'appuyait sur différents passages de l'Ancien Testament pour se faire l'apologiste du libertinage le plus effronté; elles furent lues en plein sénat et réduisirent au silence les amis de l'apostat[2]. — Jean Tante, et Godefroy Reining, qui prêchaient à Saint-Lambert et à Uberwasser, furent destitués également en dépit des cris et des réclamations de la canaille des deux paroisses.

Quant au prédicant luthérien de Saint-Ludger nommé Jean Fink, « on lui ferma la bouche en lui donnant une grasse prébende; à partir de ce moment

[1] Kerssenbroick, p. 127.

[2] Ibid., p. 128

il perdit entièrement l'amour de l'évangile de Wittenberg, et ne prononça plus jamais un mot contre la religion catholique [1].

Après qu'on eut éloigné ces misérables, un calme parfait succéda à l'orage ; l'opposition, réduite à l'impuissance la plus absolue, n'osa plus lever la tête ; il était suffi d'un peu de courage pour l'anéantir. Il en résulte avec la dernière évidence que, sans l'inqualifiable lâcheté des magistrats, tous les désordres eussent été évités.

Cependant on commençait à éprouver à Munster les suites fâcheuses de l'absence des membres du haut clergé. Les commerçants et les gens de métier se plaignaient de n'avoir plus rien à faire ; le peuple aussi murmurait, se lamentait ; les riches étant partis, il ne savait à qui s'adresser pour trouver de l'ouvrage et gagner sa vie. — Les choses en vinrent au point qu'on réclama l'intervention du clergé inférieur, afin qu'il envoyât aux membres du chapitre des députés chargés de leur faire des excuses au nom de la ville et de les supplier de venir reprendre leurs fonctions [2].

On le pria également de demander humblement à l'évêque de pardonner et d'oublier le passé, et de considérer que les magistrats et les bons bourgeois, loin d'être les auteurs des troubles, avaient failli en devenir les premières victimes.

Le prélat répondit qu'il manquerait à son devoir en

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 129.

laissant impunis des actes aussi coupables. Une correspondance vive et suivie s'engagea entre lui et le sénat à propos des trente-quatre articles. Frédéric de Wied exigeait que, provisoirement au moins et quitte à les examiner ensuite, il fussent tous abolis; les magistrats au contraire en demandaient le maintien. Des questions incidentes augmentèrent la mésintelligence. Enfin le prince-évêque se décida à vider la querelle par les armes. Il leva des troupes dans le duché de Clèves, et demanda des secours à Hermann de Wied, archevêque de Cologne, son frère et son métropolitain. Celui-ci offrit sa médiation, qui fut acceptée de part et d'autre; il envoya à Munster en qualité de négociateurs un autre de ses frères, Jean de Wied, Bernard de Langen, et Théodore de Heiden. La paix fut conclue le 7 mars 1526. L'on stipula l'abolition des trente quatre articles et l'annulation des signatures extorquées aux chanoines. — Il fut convenu en outre que ces derniers seraient réintégrés dans leurs anciens droits et priviléges, et que les magistrats châtieraient avec une extrême sévérité quiconque s'aviserait d'offenser en quoi que ce soit les membres du chapitre[1].

Les difficultés accessoires furent aplanies et réglées à la satisfaction de toutes les parties, dans une assemblée de la noblesse du diocèse, tenue le 28 mai à Dülmen, petite ville du voisinage[2].

[1] Kerssenbroick, p. 126 à 127.
Hast, p. 284 et seq.
Stud. und Skizz., p. 391.

[2] Kerssenbroick, p. 128.

Lorsque enfin, après plusieurs mois d'absence, les membres du chapitre rentrèrent à Munster, le peuple, inconstant et léger, plus sot encore que méchant, témoigna au moins autant de joie à leur arrivée qu'il avait montré de haine à leur départ[1].

Ce qui venait de se passer à Munster, nous le répétons, était parfaitement semblable aux scènes que la première apparition du luthéranisme produisait dans les autres villes de l'empire. Ainsi que le fait observer l'auteur des Esquisses historiques[2], il n'est pas vrai que le progrès de la réforme ait été la conséquence d'un mouvement religieux dans le peuple. Les masses ne voyaient dans la grande querelle sur la foi et les œuvres, sur la liberté et la grâce, sur l'Écriture et la tradition, qu'une occasion de déclarer de bonne prise les biens ecclésiastiques.

Il ressort encore de ce que nous avons raconté, d'abord, qu'en opposant un peu d'énergie et de force de volonté aux perturbateurs, on les eût fait rentrer immédiatement dans le devoir; et, en second lieu, qu'à Munster comme ailleurs, le mépris de la plus auguste, de la plus sainte, et de la plus légitime des autorités, a eu pour résultat immédiat la révolte contre les autorités laïques et temporelles; elles ont été attaquées dès qu'elles se sont trouvées en opposition avec les meneurs du soulèvement contre l'Église.

[1] Ibid.

[2] Stud. und Skizz., p. 392.

CHAPITRE II

COMMENCEMENT DE LA LUTTE DU PARTI LUTHÉRIEN DE MUNSTER AVEC L'ÉVÊQUE. — KNIPPERDOLLING. — BERNARD ROTTMANN.

Une tranquillité apparente régnait à Munster depuis une année environ. Cependant le feu couvait sous la cendre ; les prédicants luthériens avaient à la vérité été éloignés de la ville, mais leurs adhérents leur étaient restés fidèles, et, protégés par la faiblesse des chefs de la république, ils cherchaient à répandre secrètement les nouvelles doctrines parmi le peuple.

L'un d'eux, le nommé Antoine Cruse, donna le signal du désordre. Il entra l'épée nue et suivi d'une troupe de gens armés dans le tribunal où siégeait Justin Brandenburg[1], official de l'évêque, et se répandit en paroles grossières accompagnées de gestes menaçants. Le juge et ses assesseurs furent obligés de se retirer. Mais Brandenburg rendit compte à l'évêque de ce qui venait de se passer. Frédéric de Wied ordonna aux magistrats de Munster de faire emprisonner et juger le coupable. Les sénateurs s'en excusèrent, alléguant que Cruse s'était refugié dans le couvent des Chevaliers Teutoniques. L'évêque n'admit point cette défaite;

[1] Ce tribunal était désigné sous le nom de Paradis.



BERNHARD KNIPPERDOLLINCK.

il renouvela ses injonctions d'un ton qui n'admettait pas de réplique, en menaçant le sénat de faire intervenir le chef de l'empire[1].

Les magistrats cédèrent ; Cruse fut enfermé dans la prison souterraine de la porte dite de Notre-Dame. Mais alors son père, son frère Conrad, et toute sa parenté, assiégèrent jour et nuit de sollicitations les membres du sénat, afin qu'ils intervinssent auprès de Frédéric de Wied pour obtenir la mise en liberté du captif. On remarquait surtout, parmi ceux qui se donnèrent du mouvement en cette occurrence, le marchand de draps Bernard Knipperdolling, nommé déjà dans notre Introduction, et destiné à jouer un peu plus tard un si terrible rôle dans la tragédie de Munster. — Le magistrat, fidèle à ses habitudes, fit les plus belles promesses du monde ; mais les mécontents n'eurent pas la patience d'en attendre les effets ; guidés par Knipperdolling, ils prirent des armes, forcèrent les portes de la prison, délivrèrent Cruse, et le menèrent en triomphe, au son des flûtes et des tambours, à une taverne voisine, où ils passèrent la nuit à s'enivrer et à déblatérer contre le Pape, l'évêque, et l'Eglise catholique[2].

A ce coup audacieux, messieurs de la magistrature sortirent pour un moment de leur torpeur. Dès le jour suivant ils convoquèrent les préposés du peuple et les

[1] Kerssenbroick, p. 139.

[2] Ibid. p. 140
Hast, op. cit., p. 286, 287.

chefs des tribus d'artisans, leur rendirent compte des évènements de la nuit, — que d'ailleurs ceux-ci connaissaient déjà parfaitement, — et leur représentèrent que si on ne punissait pas de tels excès, c'en était fait de la république. La froideur avec laquelle les préposés reçurent la communication prouva aux sénateurs que Cruse comptait de nombreux amis dans la ville, et les replongea dans tous leurs embarras. Ils avaient compté sur un concours énergique; ne le trouvant pas, la lâcheté reprit le dessus; — ils ne savaient plus que faire, et craignaient d'irriter le peuple en se montrant trop sévères, le prince-évêque en ne l'étant pas assez. Enfin, après de longues hésitations, ils se décidèrent à bannir les principaux coupables, en ayant soin de leur faire dire sous main qu'on les rappellerait bientôt. Frédéric de Wied voulut bien se contenter de cette satisfaction. L'on renouvela les stipulations du traité de Dulmen, et les amis de la paix espérèrent le retour de jours tranquilles[1]. —

Mais ce n'était pas le compte de Knipperdolling; plein de haine contre le clergé et d'envie contre les hommes plus haut placés que lui, il avait résolu de renverser ce qui existait; il comptait déjà beaucoup d'amis, et il était assuré du concours de tous ceux qui aspiraient à piller les biens de l'Église. Il réunissait secrètement ses affidés, et dans ces assemblées l'évêque était l'objet constant de ses sarcasmes et de ses at-

[1] Kerssenbroick, p. 148.
Hast, op. cit.

qui cherchait de toutes façons à ridiculiser le prélat et à le faire détester [1].

Sur ces entrefaites, Knipperdolling fut obligé de se rendre à Brême pour ses affaires de commerce; il venait de s'arrêter à Vechta. Frédéric de Wied en ayant été informé, le fit emprisonner, « non pas pour se venger des insultes personnelles qu'il en avait reçues, mais afin de l'empêcher de continuer ses coupables menées [2]. » Le peuple de Munster, exaspéré à la nouvelle de la captivité de son favori, obligea les magistrats et même les membres du haut clergé à demander sa mise en liberté. — Les sollicitations furent vives, pressantes, souvent renouvelées. L'évêque céda; mais étonné de cette persistance en faveur d'un partisan de discorde qui avait si souvent compromis la paix publique, Frédéric prononça ces paroles prophétiques : « Vous le voulez? Soit, j'y consens; mais je crains que cet homme ne mette sens dessus dessous la ville de Munster et le diocèse. » — Les prévisions du prélat ne furent que trop tôt réalisées. — Knipperdolling sortit de prison après avoir prêté serment de se tenir tranquille à l'avenir; ce qui n'empêcha pas que dès son retour à Munster il jura de se venger d'une façon épouvantable et d'obliger le diocèse à payer autant de ducats que sa captivité lui avait coûté de liards (Heller [3]).

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 143.

[3] Ibid.

Hast. op, cit., p. 287. 288.

Au reste, les sentiments des amis de cet homme et de tous ceux qui avaient donné dans les nouveautés luthériennes, étaient parfaitement d'accord avec ceux qu'il manifestait lui-même. — On en eut une preuve frappante en l'année 1528, à l'occasion de l'incendie du tribunal épiscopal appelé le Paradis, où s'était passée la scène jouée par Antoine Cruse. Des plombiers travaillant à la toiture de l'édifice laissèrent tomber par mégarde des charbons sur la charpente. Le feu prit la nuit suivante, et s'étendit avec une inconcevable rapidité; il dévora le bâtiment et tout ce qu'il renfermait. — Une bibliothèque unique en son genre, contenant les livres et les manuscrits les plus précieux et une foule de titres remontant aux temps de Charlemagne, fut complètement réduite en cendres.
« Cette perte irréparable fit répandre de chaudes lar-
» mes à la partie saine de la population, et surtout
» aux savants, dit notre témoin oculaire[1]. Quant à
» Knipperdolling et à ses amis, ils en riaient à gorge
» déployée, sautaient de joie, et allaient criant par la
» ville : — Le feu est tombé du ciel, c'est un signe évi-
» dent de la colère de Dieu contre les catholiques.
» Le Seigneur a voulu manifester publiquement l'in-
» nocence du brave Cruse. La cognée est à la racine
» de l'arbre ; — la moisson se fera bientôt. — Le Pa-
» radis, ce temple de Satan, a été consumé par la
» foudre, et le droit papal a péri en même temps. Cet
» incendie est une annonce infaillible de la chute pro-

1 Hast, op. cit., p. 144.

chaine de la papauté. — Tels étaient les discours que proférait cette troupe désordonnée dans ses réunions, ajoute Kerssenbroick[1]; ces hurleurs de taverne semblaient avoir complètement perdu le sens.

Malgré ces dispositions d'un parti nombreux, brouillon, ennemi acharné de l'Église; malgré la faiblesse extrême des autorités locales, le repos public ne fût plus troublé à Munster jusqu'en 1531. Cette tranquillité éphémère doit être attribuée à l'absence des prédicants luthériens, — aux maladies contagieuses qui exercèrent de terribles ravages dans la ville pendant les années 1529 et 1530, et qui calmèrent singulièrement le zèle de novateurs, — et enfin à une lettre par laquelle l'empereur ordonnait aux bourguemestres et aux sénateurs de se tenir en garde contre l'hérésie, et de punir sévèrement ceux qui violeraient les lois de l'État et sèmeraient la révolte dans la cité. « Ne soyez ni paresseux ni endormis, disait Charles-Quint, si vous ne voulez encourir notre indignation et celle de tout l'empire[2]. » Cette épître ranima le zèle des hommes auxquels elle était adressée, et la trêve dura encore un an.

Mais alors déjà se trouvait à Munster un personnage qui devait exercer l'influence la plus fatale sur cette ville malheureuse. C'était un prêtre du nom de Ber-

[1] Kerssenbroick, p. 146.
[2] Hast. p. 290.

nard Rottmann. Le terrible rôle qu'il a joué nous oblige à reprendre son histoire d'un peu plus haut. Il était né à Stadtloo, petite ville du diocèse, et issu d'une famille mal famée, qui passait pour adonnée aux sciences occultes[1]. Quoi qu'il en soit, Bernard était heureusement doué; il avait un esprit subtil et ouvert, et des dispositions remarquables. Son parent Hermann Sibing, vicaire de Saint-Maurice à Munster, le fit recevoir dans son enfance au nombre des choristes de cette église, grâce à une voix charmante. Cette place n'empêcha pas Rottmann de faire ses études; — lorsqu'il eut perdu sa voix, il fut nommé recteur de l'école de Warendorf, et il remplit ses fonctions à la satisfaction de ses supérieurs. Plus tard il se rendit à Mayence pour étudier la théologie; il devint *magister* en l'année 1524, retourna à Munster, et fut ordonné prêtre en 1529. On le nomma prédicateur de Saint-Maurice hors la ville, où était toujours son premier protecteur, Sibing.

Les débuts de Rottmann furent heureux; mais bientôt la nouveauté perça dans ses discours, et il devint aussitôt l'orateur préféré de la portion de la bourgeoisie que de secrètes sympathies poussaient vers le luthéranisme.

Les chanoines de Saint-Maurice, qui avaient fondé de grandes espérances sur leur jeune prédicateur, s'en affligèrent; mais, croyant qu'il avait agi par inexpérience et sans mauvaise intention, ils se bornèrent à lui

[1] Kerssenbroick, p. 148.

faire une réprimande paternelle, et l'engagèrent à aller étudier pendant un ou deux ans à l'université de Cologne, que les fausses doctrines n'avaient pas entamée. Pour rendre plus facile l'exécution de ce projet, ils maintinrent Rottmann en possession du revenu de son emploi et y ajoutèrent même une pension assez considérable[1].

Bernard accepta le bienfait et en abusa de la manière la plus indigne. Tandis qu'il promettait de se rendre à Cologne, il se laissait séduire par quelques marchands luthériens, et recevait leur argent pour se diriger vers Wittenberg. Là, il se lia étroitement avec Mélancthon, qui lui trouva beaucoup de génie et de moyens, et qui acheva de le pervertir[2]. Après avoir séjourné quelque temps dans la Rome de l'hérésie, il parcourut les diverses villes de l'Allemagne septentrionale où la réforme religieuse avait été accueillie avec le plus de faveur; il s'arrêta en particulier à Strasbourg, « laquelle, disait-il, mérite la préséance sur toutes les grandes cités et sur toutes les églises[3]. »

Après avoir employé de la sorte le temps destiné à ses études théologiques, Bernard Rottmann revint à Munster et reprit ses prédications à l'église de Saint-Maurice.

Il évita d'abord dans ses sermons les expressions

[1] Kerssenbroick, p. 148 et seq.
Hast, p. 201 et seq.
[2] Ibid.
[3] Kerssenbroick, p. 150, 151.

trop hardies et qui eussent dévoilé ses projets avant le moment propice ; mais il chercha à luthéraniser sourdement la ville, et à présenter sous un jour haïssable ou ridicule les vérités et les usages catholiques.

Lorsqu'il eut préparé ainsi le terrain et qu'il se vit assuré de la faveur populaire, il garda moins de mesure et il commença à lever le masque. Ses sermons devinrent de véritables philippiques contre l'Eglise et sa doctrine. Il tonna du haut de sa chaire contre les prêtres, qu'il qualifiait de faux prophètes, et contre les abus introduits, disait-il, dans le sanctuaire. Plus l'orateur était véhément, plus aussi la foule, charmée, accourait à ses prédications ; la nef de l'église de Saint-Maurice pouvait à peine la contenir. Enivré de ses succès, le malheureux apostat redoubla ses attaques ; il se mit à déclamer contre la confession en la qualifiant de *bourrelle des consciences*, et il acheva de ravir la multitude en lui déclarant que l'on arrivait au ciel par la foi seule, que les bonnes œuvres étaient inutiles, et que les chrétiens devaient jouir en cette qualité de toutes les douceurs de la parfaite liberté évangélique[1]. « Le dévergondage effréné qui régna dès lors dans la ville, dit Kerssenbroick, prouva qu'en effet le public avait adopté la croyance de l'im

[1] Hast. p. 294 et seq.
Kerssenbroick, p. 151, 152.
Sleidan. Commentar. Rer. in orbe gestarum, l. x, p. 267 et seq.
Bullingerus. Adversus Anab., l. II, ch. 8, p. 53 et seq.
Stud. und Skiz, p. 395.
Conrad Heresbach., op cit. p. 49.

punité du péché, tous les gens ruinés qui aspiraient à s'emparer du bien d'autrui allèrent grossir le parti des novateurs ; ils élevaient Rotmann aux nues, et le tenaient pour un Dieu. »

Il est évident, d'après ces détails, que le principe fondamental de la réforme, — c'est-à-dire celui qui prescrivait uniquement de *croire* et non pas de *faire*, — produisit immédiatement à Munster ses effets habituels.

Le sénat, qui alors n'avait pas encore entièrement perdu le bon sens, fut épouvanté de ce délire ; il défendit aux bourgeois d'assister aux sermons de Rottmann, mais on se moqua de ses ordres. Le public déclarait maître Bernard le seul prédicateur du *véritable Évangile*, et accablait d'injures et de malédictions les orateurs qui essayaient de lui opposer une doctrine moins séduisante et moins commode.

On aurait lieu de s'étonner de la hardiesse de Rottmann, toutefois quelques mots jetés en passant par Kerssenbroick nous donnent la clé de cette audacieuse conduite. « Plusieurs des conseillers épiscopaux, — dit notre historien, — favorisaient le novateur ; le secrétaire intime de l'évêché, Léonard Mosz, — l'engagea sous main à aller en avant, et lui promit de le soutenir et de l'avertir à la moindre apparence de danger.

Mais le clergé fidèle instruisit l'évêque du scandale qui se passait dans l'église de Saint-Maurice, et avant

Kerssenbroick, p. 152.

que Mosz ou quelqu'autre des courtisans qui espéraient s'enrichir des dépouilles du catholicisme eussent eu le temps de prévenir Bernard, une sentence d'interdit fut prononcée contre lui.

CHAPITRE III

SUITES DE L'INTERDIT PRONONCÉ CONTRE ROTTMANN.

Rottmann, entouré de nombreux adhérents et soutenu par de hauts personnages, ne s'était pas attendu à un interdit; la sentence l'étonna, mais ne l'abattit point [1]. Loin de se soumettre et d'obéir à son évêque, il protesta et écrivit au prélat une série de lettres que Kerssenbroick a transmises à la postérité.

Rien de plus plat, rien de plus dégoûtant, de plus profondément hypocrite, que cette correspondance. On y trouve à chaque ligne cette fausseté abjecte et réfléchie, ce mépris absolu des lois du sens commun et des règles de la logique, qui font le trait distinctif et caractéristique de tout ce qu'ont produit les novateurs du seizième siècle et leur école, y compris nos constitutionnels, nos libéraux, nos niveleurs, et nos révolutionnaires modernes.

Au lieu d'avouer franchement qu'il s'est séparé de l'Eglise romaine, et de prouver ainsi qu'il est au moins de bonne foi dans ses opinions erronées, Rottmann s'efforce de jeter un voile sur ses véritables intentions, d'embrouiller la question et de s'en tirer par des ambiguités.

[1] Kerssenbroick, p. 152.

Sa première lettre est du 1er novembre 1531. « Il l'écrit en sanglotant et prosterné aux pieds de » son très gracieux seigneur et évêque..... le déluge » de larmes qui coule de ses yeux lui permet à peine » de conduire sa plume..... Il ne saurait comprendre » pourquoi il lui serait défendu : — de prêcher publi» quement le Christ, — de veiller au salut des âmes » qui lui sont confiées, — d'éclairer la raison de ses » ouailles, — de peindre les charmes de la vertu et » l'horreur du vice, — à lui qui a toujours rempli ses » devoirs avec le zèle le plus infatigable !..... Il vou» drait que l'évêque fût témoin des larmes amères que » répandent tous les hommes pieux, qu'il pût entendre « leurs sanglots... Ce n'est pas sur moi qu'on pleure, — » ajoute l'apostat, — c'est sur la honte qui en résulte » pour le Sauveur et pour son Evangile... La douleur » des fidèles du Christ est plus grande que ne le fut » jadis celle des Israélites en Egypte. — Et quel triom» phe pour les méchants, pour les ennemis de l'Evan» gile ;.... comme ils lèvent la tête, combien ils se ré» jouissent !.... »

Rien de plus irritant que l'abus étrange que Rottmann fait dans sa lettre du mot *Evangile* : comme tous les hérétiques du temps, il couvre du manteau de ce nom auguste l'abominable doctrine du salut *par la foi seule* sans les œuvres, — puis il demande effrontément si l'on osera bien opprimer la parole du Christ et tenir

(1) Kerssenbroick, p. 133 et seqq.

sous le boisseau la lumière qu'il a allumée pour éclairer le monde. »

« Il faut, dit-il plus loin, il faut qu'on m'ait calomnié; mais je suis tranquille, car je n'ai rien à me reprocher; je demande seulement que l'on me juge et qu'il me soit permis de me défendre; ceci ne se refuse à personne; si l'on me trouve coupable, je consens à porter ma tête sur l'échafaud. — Et si tout le monde m'abandonne, je placerai ma confiance en Dieu, qui me sauvera lorsque mes ennemis m'entoureront semblables à des lions furieux... Oui, le Christ, qui règne au ciel, qui sait et qui voit tout, jettera ses regards miséricordieux sur moi, et me vengera, puisque, pour avoir prêché librement et purement son Évangile, j'ai été calomnié au point de tomber dans la disgrâce du meilleur et du plus juste des évêques. Mais pourquoi m'en étonner? Ce qui nous rend l'objet de l'amour des gens de bien nous fait haïr des méchants.... »

Bernard termine sa lettre par des protestations de dévouement et des vœux pour le bonheur temporel et éternel du prélat, et se déclare en finissant le plus humble et le plus obéissant de ses *petits serviteurs* (*clientulus*).

Pour toute réponse Frédéric de Wied fit ordonner au novateur de quitter Munster, et chargea les conseillers épiscopaux de lui dire que son affaire serait soumise au prochain synode.

Rottmann écrivit alors aux conseillers. Cette seconde

lettre fait mieux connaître encore que la première la profonde duplicité de son auteur[1].

« Il affirme que, puisqu'il est écrit que chacun doit
» obéir aux autorités, il serait tout disposé à se sou-
» mettre aux ordres de l'évêque, s'il ne s'agissait que
» d'un intérêt temporel, — malgré le dommage notable
» qui en résulterait pour lui, et les dangers auxquels il
» se trouvait exposé de la part de ses ennemis, — mais il
» a soin d'ajouter aussitôt qu'en cette occasion il ne sau-
» rait obéir sans blesser sa conscience, sans attirer la
» colère de Dieu et se mettre par conséquent en danger
» de se perdre corps et âme... Et que diraient ceux
» auxquels il a enseigné la doctrine évangélique, s'il
» cessait de leur annoncer la parole de Dieu et s'il
» les abandonnait? Ne le regarderaient-ils pas comme
» un mercenaire infidèle et trompeur? Et ceux qui ont
» besoin d'être affermis dans la foi, ne se scandalise-
» raient-ils pas? Or il est écrit qu'il vaudrait mieux
» être jeté dans les profondeurs de la mer, une meule
» au cou, que de scandaliser le prochain[2]. »

Rottmann ajoute, avec l'hypocrisie la plus détestable et la plus effrontée, « que ses refus, loin d'irriter le
» pieux évêque, lui vaudront sans doute l'estime du
» prélat, car, s'il est honteux pour un soldat de quitter
» son poste, dit-il, il l'est bien plus encore pour un
» serviteur de l'Évangile de laisser là son troupeau, de

[1] Kerssenbroick, p. 137 et seq.
Hast, loc. cit.
Sleidan., loc. cit.
Bullingerus, loc. cit.

» donner gain de cause aux méchants, et d'abandonner
» le lieu dont Jésus-Christ, le premier des ducs, lui a
» confié la garde. » Il proteste en terminant que, loin d'être un artisan de troubles, ainsi que le prétendent ses calomniateurs, il n'a cessé de travailler au maintien de la paix publique.

Frédéric de Wied, dès qu'il eut connaissance de cette nouvelle épître, répéta ses ordres, interdit au rebelle le séjour du couvent annexé à l'église de Saint-Maurice, et lui fit savoir que, si on l'y trouvait encore, on l'y arrêterait.

Alors Rottmann battit en retraite ; mais, au lieu de quitter le diocèse, il se retira dans la ville même de Munster ; il savait que son supérieur spirituel pourrait difficilement l'y atteindre. Knipperdolling et les autres amis du *pur Évangile* lui firent grand accueil, l'hébergèrent dans leurs maisons, et, encouragés par sa présence, ils travaillèrent d'un commun accord et avec un redoublement de zèle à la propagation des doctrines luthériennes.

Quant à maître Bernard, il adressa encore une lettre à l'évêque sous la date du 16 janvier 1532 [2]. Elle était un peu moins plate que les précédentes. Se voyant entouré d'amis nombreux et déterminés, l'apostat crut pouvoir le prendre sur un ton plus élevé. Il n'est pas question cette fois du plus humble des *petits serviteurs* ; mais Rottmann persiste à se poser en victime de la per-

[1] Tous les auteurs cités.

[2] Kerssenbroick, p. 161.

sécution et du mensonge. « Il espère toujours qu'il ne
» sera pas condamné irrévocablement et sans avoir été
» entendu, l'évêque a trop de crainte de Dieu et d'a-
» mour de la justice pour lui refuser ce qu'on accorde
» au dernier des criminels....

» .....Lorsqu'il a appris qu'on le chassait du cou-
» vent de Saint-Maurice, ses cheveux se sont dressés,
» et il a perdu la voix;.... il en éprouve une profonde
» douleur que partagent toutes les personnes pieuses...
» L'opprobre dont ce fait couvre l'Evangile, le dom-
» mage qui en résulte pour tant d'âmes, arrachent des
» larmes à tous les yeux !... Il conjure l'évêque, au
» nom de son salut et de celui de ses diocésains, de ne
» pas le forcer à quitter sa patrie avant qu'il ait pu
» rendre compte de sa conduite... Que Sa Grandeur
» ordonne à ses ennemis de l'accuser publiquement,
» afin qu'il ait l'occasion de se défendre de même.
» Alors, si on peut le convaincre d'un crime, il de-
» mande à être puni avec la dernière sévérité;.....
» mais, si on le chasse sans l'entendre, uniquement
» pour avoir prêché le nom et l'Evangile de Jésus-
» Christ, c'est sur cet Evangile même que rejaillit la
» honte dont on veut le couvrir... Il termine en an-
» nonçant que sous peu sa doctrine deviendra publique
» par la voie de l'impression, et qu'alors chacun pourra
» la juger et l'examiner. »

La tenacité avec laquelle Rottmann demandait à être admis à se défendre au grand jour [1] s'explique faci-

[1] Stud. und. Skizz., p. 307.

lement. Il se conformait en cela à la tactique adoptée par la plupart des novateurs de l'époque. Une discussion publique, qu'elle fût acceptée ou refusée, offrait d'incontestables avantages à l'hérésie. Dans le premier cas elle procurait l'occasion, toujours désirée, de déblatérer ouvertement et sans danger contre le catholicisme, de répandre parmi le peuple le venin des fausses doctrines, et enfin de se poser vis-à-vis de l'Eglise sur un pied d'égalité en faisant supposer aux ignorants que de part et d'autre on avait les mêmes droits, le même degré de certitude ou d'incertitude sur la cause que l'on défendait, et qu'il s'agissait de *découvrir* de quel côté se trouvait la vérité. En un mot le fait de la discussion dépouillait aux yeux de la foule, l'Eglise de son caractère immuable et infaillible.

Lorsqu'au contraire les catholiques refusaient ces conférences officielles et inutiles, — dans lesquelles d'ailleurs ils ne devaient ni ne pouvaient s'engager sans autorisation supérieure, — on avait soin de répandre qu'ils se défiaient eux-mêmes de la bonté de leur cause et qu'ils redoutaient la lumière.

Il y avait donc bénéfice évident pour les novateurs, quelle que fût l'issue de la proposition. — Maître Bernard le comprit ainsi. Il ne songeait en aucune façon à essayer de nier les paroles et les actes qui lui étaient imputés; mais il feignit — de ne pas savoir que ces paroles et ces actes précisément motivaient les rigueurs de l'évêque, d'ignorer ce dont on l'accusait, de croire à l'existence de calomnies, — le tout afin d'atteindre

son but, qui était surtout de produire du scandale.

Frédéric de Wied ne lui répondit pas. Rottmann avait annoncé sa profession de foi; il tint parole, elle parut le 23 janvier [1]. Elle était adressée à ses très chers frères les vénérables ministres du Christ, doyens, prédicants, et curés des paroisses de la ville de Munster et du chapitre de Saint-Maurice.

« La méchanceté des impies, qui ne cessent de traî-
» ner dans la boue l'Evangile de Jésus-Christ, l'oblige
» à écrire, — dit-il, — puisqu'il lui est défendu de prê-
» cher... La parole lui étant interdite, il doit se servir
» de la plume pour s'opposer aux blasphêmes de ceux
» qui taxent d'hérétique et d'absurde la pure doctrine
» du Christ.

» ..... Il deviendrait infidèle à Jésus-Christ et à ses
» frères, et il se manquerait à lui-même, s'il ne pro-
» testait avec énergie contre l'opprobre dont on veut
» couvrir le Rédempteur et ses enseignements.

» ..... Il est convaincu que la publication de sa pro-
» fession de foi fera taire les hommes effrontés dont
» les discours insidieux tiennent le peuple dans l'igno-
» rance, — ou qu'au moins cette publication les em-
» pêchera de faire grand mal..., car on n'a rien à re-
» douter des ténèbres après que la lumière a paru.

» Il demande qu'on examine sa doctrine ou plutôt
» la doctrine de Jésus-Christ, car ce n'est pas de lui
» Rottmann qu'il s'agit, c'est du Seigneur, que les
» blasphémateurs attaquent sans relâche en sa per-

[1] Kerssenbroick, p. 165 et seq.

» sonne... Il veut qu'on le juge et il promet de se sou-
» mettre, *pourvu toutefois que le jugement soit en tous*
» *points conforme à l'Ecriture.* » — (Restriction qui lui permettra de persister dans ses sentiments sans manquer à sa promesse, l'interprétation de l'Ecriture étant livrée au sens particulier de chacun.)

Les articles de la profession sont au nombre de vingt-neuf; ils reproduisent les erreurs qu'enseignait alors la prétendue réforme, et, tout en dénotant une profonde ignorance théologique, on ne saurait nier qu'ils ne soient rédigés avec finesse et talent.

Les premiers sont relatifs à l'*Écriture sainte*, au *Verbe de Dieu*, à *Dieu*, à l'*Incarnation*, à l'*homme*, et à sa *chute*. L'auteur s'exprime sur ces points à peu près comme aurait pu le faire un catholique. Ensuite il traite *de la loi*, *de la foi*, *des bonnes œuvres*, et se montre complètement luthérien; — il qualifie de *constitutions humaines* les lois ecclésiastiques et les déclare « inutiles ou impies; » il définit l'*Eglise* l'assemblée des saints; il reconnaît que l'Eglise a le droit d'instituer des *cérémonies*, mais les cérémonies introduites par la superstition sont impies et doivent être abolies; — tous les chrétiens sont *prêtres*, mais ils ne sont pas tous *serviteurs de l'Eglise*; ces derniers seuls sont chargés de la prédication et de l'administration des sacrements; — les *sacrements* sont de simples signes destinés à rappeler les promesses divines; il n'y en a que deux : le *baptême*, et la *cène*, laquelle doit être administrée sous deux espèces; — la *messe* n'est pas un sacrifice, car le

Christ ne meurt plus et ne peut par conséquent plus être offert; — les messes dites pour les vivants sont une impiété, celles dites pour les morts n'ont d'autre effet que de soutirer de l'argent; — le *purgatoire* est une invention abominable et contraire à ce qu'enseigne l'Ecriture; — *Jésus-Christ* est notre seul *médiateur*; c'est à lui que nous devons avoir recours, c'est en son nom que nous devons *prier*, c'est en lui que nous devons espérer; le *culte des saints*, des *images*, et l'habitude des *pèlerinages*, sont par conséquent des actes coupables d'idolâtrie; — les *vœux* sont condamnables et doivent être proscrits; — les *bénédictions* de l'eau, du sel, du feu, des cloches, etc., sont ridicules et inutiles; nous ne pouvons rendre ces choses ni meilleures ni pires par nos exorcismes; — les chrétiens doivent respecter l'autorité; mais lorsque l'*autorité ecclésiastique* prescrit des choses contraires aux ordres de Dieu, il faut se garder de lui obéir, et dans ce cas l'on doit refuser également l'obéissance au *magistrat séculier*; — il est du devoir de ce dernier de sévir contre les faux prophètes et de ne pas tolérer les fausses doctrines.

Rottmann comptait assez sur la faiblesse des autorités de Munster et sur la bonne volonté de ses adhérents pour être assuré que l'application de ce dernier article ne pourrait que lui être favorable.

Il termine son manifeste en déclarant une fois encore qu'il est tiré uniquement de l'Ecriture sainte et que personne n'en pourra réfuter un seul point, parce

que la vérité divine est irréfutable. « Plaise au Ciel qu'elle triomphe ! *Vincat veritas !* » s'écrie-t-il en finissant [1].

Maître Bernard avait écrit en latin, mais il importait de mettre la pièce aux mains du peuple, qui n'entendait pas cette langue.— Un officier municipal nommé Jean Langermann se chargea de la traduire en allemand ; il y joignit une préface [2] « pour exhorter le » lecteur à ne pas se laisser troubler par la calomnie, » à examiner la chose avec soin, en prenant pour pierre » de touche l'Ecriture sainte, d'après laquelle toute » doctrine doit être examinée. » — « Et si tu trouves, » ajoute-t-il, cette confession conforme à la parole de » Dieu, ne sois pas effrayé de voir que la coutume et » les usages institués par les hommes y soient contrai- » res, mais écoute la voix de ton pasteur et de ton » maître ! »

L'édition de Langermann fut enlevée en quelques jours. Le peuple accueillit avec enthousiasme la doctrine de Rottmann et couvrit de signatures une pétition adressée aux magistrats à l'effet d'obtenir que Bernard reprît ses prédications ordinaires, au mépris des ordres de l'évêque, et que chacun eût le droit d'adopter ses principes. La même pétition fut imprimée et répandue à profusion aux environs de la ville et dans

[1] On verra plus tard que Rottmann ne tarda pas à professer lui-même des articles de foi entièrement différents de ceux qu'il qualifiait maintenant de vérité divine.

[2] Kerssenbroick, p. 165 et 166.

les autres cités du diocèse [1]. — Le sénat, soit par faiblesse, soit peut-être aussi par connivence, ne fit rien pour réprimer cette audacieuse manifestation ; quant au clergé catholique, effrayé de la puissance de la faction, et espérant peut-être que toutes les difficultés seraient réglées au prochain synode, il se tint complètement à l'écart. Il paraît d'ailleurs que ce clergé manquait d'hommes de talent et qu'il n'était pas à la hauteur de sa position. Il était facile assurément de réfuter la profession de foi de Rottmann; cependant Kerssenbroick rapporte que personne ne put ou ne voulut se charger de ce soin, et qu'on dut recourir aux théologiens de Cologne.

Quoi qu'il en soit, l'attitude des ecclésiastiques et des magistrats augmenta l'audace et l'arrogance du parti des novateurs et la confiance de maître Bernard. Les choses en vinrent au point que les prêtres ou les personnes connues pour leur attachement à la religion de leurs pères ne pouvaient se montrer dans les rues sans être accablés aussitôt des injures les plus grossières. L'émeute grondait sourdement depuis quelques jours; Bernard Knipperdolling, Hermann Bispink, faussaire en écriture et faux monnayeur, et les nommés Tilbeck, Schrœderken, et Ummegrove, ne cessaient d'exciter la petite bourgeoisie à la révolte [2].

Les désordres éclatèrent à propos de Rottmann ; il ne pouvait prêcher dans les églises *extra muros*, qui

[1] Kerssenbroick, p. 183.

[2] Ibid. p. 184, 185.

lui étaient fermées depuis la sentence d'interdit prononcée contre lui ; et le clergé, se bornant à une résistance passive, refusait de lui ouvrir celles qui étaient dans l'intérieur de la ville.

Le 23 février (1532), Knipperdolling et ses associés réunissent de grand matin la populace, vont chercher Rottmann et le conduisent triomphalement à la basilique de Saint-Lambert. Ils en trouvent la porte fermée; — s'abstenant encore de voies de fait, ils font monter Bernard sur une chaire de bois placée en avant de l'ossuaire. L'hérésiarque commence aussitôt à haranguer la foule électrisée. Il déclame sur la nécessité d'établir la libérté évangélique, d'abolir partout l'idolâtrie; — l'eucharistie conservée dans les tabernacles, le culte rendu aux saints et aux images, sont les objets de ses attaques les plus véhémentes; il tonne, il jette des cris frénétiques, il se surpasse lui-même.

Jamais sermon n'eut un effet plus prompt.—L'auditoire attend à peine la fin du discours; il se divise en plusieurs gros pelotons et commence l'attaque des différentes églises de la ville; les portes en sont enfoncées, on brise les tabernacles et les autels, on répand à terre les saintes hosties pour les fouler aux pieds; les reliques sont jetées au vent, en un mot tout est souillé et profané, et nulle part l'impiété ne rencontre de résistance. La seule cathédrale, défendue par de très massives portes, est épargnée[1].

[1] Kerssenbroick, p. 183. — Sleidan, loc. cit. — Bullingerus, loc. cit. — Hast, p. 293.

Fiers de leurs exploits et ne tenant plus aucun compte ni de l'évêque ni des chefs de la ville, les émeutiers, qui détestaient le prédicant de l'église de Saint-Lambert, nomment à sa place Bernard Rottmann et procèdent aussitôt à son installation.

« Dès lors on put comprendre, dit encore Kerssen-
» broick [1], qu'on ne se bornerait plus à organiser de
» simples émeutes, mais que l'assassinat, le pillage, le
» renversement complet de tout ordre public, auraient
» leur tour. Le succès de cette première entreprise
» avait rendu les meneurs maîtres absolus de la cité. »

L'évêque Frédéric de Wied le sentit. Il vit qu'il n'avait aucun moyen de rétablir la paix dans son diocèse, et qu'à moins d'un miracle la malheureuse ville de Munster deviendrait le théâtre des excès les plus monstrueux et des orgies les plus exécrables. Il aima mieux abdiquer que d'en être le témoin. Il déposa donc la dignité épiscopale dans la sacristie de Werne, petite ville dépendante de son évêché; et, ne se réservant qu'une modique pension viagère de 2,000 florins, il se retira à Cologne, où il mourut en 1549. — Il avait régné pendant neuf ans.

[1] Loc. cit.



CHAPITRE IV

PROGRÈS ULTÉRIEURS DU LUTHÉRANISME A MUNSTER.

Le grand chapitre de Munster s'empressa de procéder à l'élection du successeur de Frédéric de Wied; les suffrages des chanoines se portèrent sur le duc Eric de Brunswick, prince de Grubenhagen, déjà évêque d'Osnabruck et de Paterborn [1]. Eric étant allié à plusieurs des maisons les plus illustres de l'Allemagne et très zélé catholique, l'on pouvait espérer que cette nomination imposerait aux mutins. Mais il ne faut point oublier que le droit public alors en vigueur dans l'empire enlevait à l'évêque toute possibilité d'agir avec énergie contre sa ville épiscopale lorsqu'elle lui déniait l'obéissance. Il n'avait ni armée permanente, ni moyens d'en lever une, à moins de demander de l'argent aux états de son diocèse, qui pouvaient le lui refuser. Les liens qui unissaient Munster à son souverain étaient excessivement relâchés ; la cité formait une république se gouvernant elle-même; elle était d'ailleurs bien armée, entourée de larges fossés et de remparts munis de forts bastions : qu'avait-elle à craindre? En outre, la situation générale de l'empire

[1] L'usage abusif de cumuler plusieurs évêchés existait depuis longtemps en Allemagne.

était telle, que toutes les révoltes, toutes les mutineries, tous les désordres qui se pratiquaient au nom de l'*Évangile*, pouvaient compter sur l'appui et sur l'intervention armée de la ligue de Smalkalde [1].

Quoi qu'il en soit, la nomination d'Eric irrita le parti luthérien. Rottmann eut l'effronterie d'envoyer immédiatement au prélat ses vingt-neuf articles, en déclarant qu'il les défendrait et les soutiendrait, fût-ce aux dépens de sa vie; et en même temps les artisans de Munster firent remettre aux magistrats (16 avril 1532) une pétition à l'effet d'obtenir que chacun *fût obligé* d'embrasser la doctrine de l'apostat, « parce que, disaient-ils, cette doctrine nous semble parfaite en tous points et entièrement conforme à l'Evangile, tandis que celle qui est enseignée par le reste du clergé est absurde et doit être rejetée [2].

Dès le lendemain de la remise de cette pétition au sénat, ce corps recevait une lettre de l'évêque élu; le prélat reprochait leur conduite aux habitants de Munster, exigeait en termes énergiques le renvoi du prédicateur séditieux, et menaçait d'employer la force en cas de désobéissance [3].

Les magistrats firent immédiatement leur accusé de réception, et promirent de répondre à la lettre après avoir délibéré sur son contenu.

Ils s'empressèrent en attendant de la communiquer

1 Stud. und Skiz., p. 400 et 401.
2 Kerssenbroick, p. 189 et 190.
3 Ibid, p. 191.

à Rottmann; celui-ci osa écrire à Eric, le 19 avril, une épître dans laquelle il identifie sa cause avec celle de Jésus-Christ, et se pose encore en victime de la persécution et de la calomnie [1].

« Il n'a absolument rien à se reprocher : les mé-
» chants, *qui sont à la fois ses ennemis et ceux du*
» *Tout-Puissant,* ont porté contre lui de fausses accu-
» sations, et l'ont noirci dans l'esprit du précédent
» évêque...

» Ce n'est pas de sa chétive personne qu'il s'agit,
» c'est de la parole de Dieu ; c'est son amour pour la
» sainte vérité qui l'a rendu l'objet de l'envie et de
» la haine la plus acharnée... Il a adressé en vain ses
» supplications à Frédéric de Wied pour être entendu et
» jugé... Il n'a pas même pu apprendre quel est le crime
» dont on l'accuse ni quels sont ses accusateurs...
» Prosterné aux pieds du prince-évêque actuel, il le con-
» jure au nom de Dieu de lui permettre de se défendre
» publiquement, afin que la barbarie avec laquelle
» on le vilipende devienne manifeste à tous les yeux,
» et que chacun reconnaisse qu'il n'a mérité en rien
» ces indignes traitements!... Il est vrai qu'après
» son interdiction il s'est rendu du couvent de Saint-
» Maurice à la ville : mais où aurait-il pu aller? — Il
» est vrai aussi qu'il a continué à prêcher : mais pou-
» vait-il faire autrement? — Son emploi n'est-il pas
» de prêcher la parole de vie? de la prêcher surtout
» dans les lieux consacrés à l'instruction des fidèles?

[1] Ibid., p. 192 et seq.

» Faut-il demander une permission spéciale pour faire
» le bien?... Pouvait-il refuser de se rendre aux
» pressantes sollicitations de ses concitoyens, qui le
» conjuraient de ne pas mettre la lumière de l'Evan-
» gile sous le boisseau?... Il n'a donc agi que pour
» obéir à sa vocation et aux ordres de Dieu ... Il con-
» tinuera à prêcher, parce que c'est son devoir, et
» qu'il compromettrait son salut éternel en cessant
» de le faire... »

Les magistrats avaient eu soin de communiquer également la lettre d'Eric à la bourgeoisie; et celle-ci adressa (le 28 avril) au sénat un long factum [1] « pour
» protester contre *l'impudente calomnie* dont le peu-
» ple de Munster avait été l'objet auprès du prince...
» On nous accuse d'être des séditieux et des amis
» des nouveautés, disait la pièce, et cependant nous
» ne voulons et ne demandons que le pur Evangile
» dépouillé de toute rouille humaine, tel que nous le
» prêche le digne maître Bernard..., cet apôtre auquel
» aucun des apologistes de l'ancienne doctrine n'a pu
» répondre; nous vous supplions d'être nos défenseurs
» auprès de l'évêque... Il faut que la vérité se fasse
» jour et que l'on mette un terme aux mensonges... »

Le magistrat fit passer la pièce à Eric de Grubenhagen, en l'accompagnant d'une lettre qui faisait l'apologie de Rottmann.

Celui-ci, malgré les ordres reçus, prêchait tous les jours.

[1] Stud. und skiz, p. 197, 198.

La dernière missive du sénat prouva au prince-évêque qu'une partie des membres de ce corps était déjà gangrénée, et que les autres, dominés par la terreur, n'osaient plus élever la voix. Il écrivit encore, mais ne reçut plus de réponse. Voulant essayer de tous les moyens de conciliation avant d'adopter des mesures de rigueur, il députa à Munster le chevalier Berthold de Büren, baillif d'Ybourg, pour réclamer une dernière fois le renvoi de l'apostat qui jetait le désordre dans la ville [1].

Le peuple n'en devint que plus mutin, plus insubordonné, plus décidé à introduire les nouveautés dans toutes les paroisses de Munster. Il voulut commencer par celle d'Uberwaser, et députa le préposé Ludger zum Brink et les sieurs Hermann Tilbeck et Michel Nordink à l'abbesse du couvent dont dépendait la paroisse, pour lui enjoindre de destituer le docteur Martin, zélé catholique, qui y prêchait; et de le remplacer par un homme qui annoncerait la pure parole de Dieu, et qui donnerait la communion sous les deux espèces, conformément à l'institution de Jésus-Christ [2]. L'abbesse d'Uberwaser, Ida de Merfeld, femme de tête et de cœur, douée de plus d'énergie que les sénateurs de Munster, engagea les députés du peuple à retourner à leurs boutiques et à se mêler de leurs affaires; — la fermeté de cette religieuse imposa aux

[1] Kerssenbroick, p. 100 et seq.

[2] Ibid., p. 203.

mutins, et, provisoirement au moins, le docteur Martin resta à son poste.

Cependant l'évêque était décidé maintenant à employer les armes pour forcer ses sujets à rentrer dans le devoir. — Mais il n'eut pas le temps d'agir... Il mourut subitement le 14 mai (1532) à son château de Fürstenau près d'Osnabruck, après avoir bu un verre de vin. — Plusieurs écrivains du temps supposent que le poison abrégea ses jours.

La ville de Munster n'offrait pas au chapitre les sûretés nécessaires pour procéder à une nouvelle élection; il se retira au château de Lüdinghausen; les voix des chanoines se portèrent le 1er juillet sur le comte François de Waldeck, déjà administrateur du diocèse de Minden, et qui le devint encore de celui d'Osnabruck [1].

Le clergé inférieur de Munster écrivit aussitôt à son nouveau chef pour lui faire ses plaintes au sujet des innovations qui se succédaient coup sur coup dans la ville. *Le parti luthérien,* disait la lettre, *y devient de plus en plus envahisseur et insolent.* — Nous croyons devoir appeler particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ce fait, qui se reproduisait généralement dans tous les lieux où s'établissait la réforme, et qui suggère au docteur Jarcke [2] quelques réflexions parfaitement justes.

La falsification systématique de l'histoire qui se

[1] Kerssenbroick, 204 et 205.
[2] Stud. und Skiz., p. 402 et seq.

poursuit depuis 300 ans a fait admettre comme un axiome en quelque sorte que les guerres des seizième et dix-septième siècles avaient été produites par la nécessité dans laquelle se trouvaient les protestants de *défendre* leur liberté de conscience contre la violente oppression des catholiques...

Rien n'est plus faux : ce n'était point la liberté de conscience que réclamaient les protestants ; nous avons vu ci-dessus qu'ils prétendaient à une domination exclusive, absolue, incontestée. Ils reconnaissaient que la paix publique n'était garantie que quand tous les habitants d'un même lieu professaient une même religion, et ils en concluaient que les anciennes croyances devaient être extirpées partout, qu'il fallait interdire le ministère sacré aux prêtres demeurés fidèles à leur vocation, et forcer tous les laïques, *quelles que fussent leurs convictions*, à assister aux prêches et aux assemblées des hérétiques. « En un » mot, le protestantisme ne se bornait pas, comme le » prétendent les historiens hétérodoxes, à demander la » liberté de conscience, il exigeait le monopole dans le » sens le plus odieux de ce mot ; il voulait l'exercer » envers tout ce qui était catholique, sous prétexte » que Dieu a ordonné dans l'Ancien-Testament de » détruire en tous lieux l'idolâtrie. Les guerres af- » freuses de l'époque sont le résultat du refus péremp- » toire que les catholiques opposèrent à cette exé- » crable tyrannie[1]. »

[1] Stud. und Skiz., p. 403, 404.

Les évènements qui se passèrent alors à Munster confirmeront pleinement nos assertions.

Malheureusement François de Waldeck dut se borner comme son prédécesseur à de stériles exhortations, à de vaines menaces. Il renouvela les ordres donnés précédemment par Eric de Grübenhagen. Le sénat lui accusa réception de sa lettre en termes secs et laconiques, ajoutant que les circonstances présentes ne permettaient pas d'y répondre en détail, mais qu'on y reviendrait plus tard [1].

Cependant Knipperdolling, le plus chaud et le plus zélé des partisans de Rottmann, avait résolu de pousser les choses à l'extrême, et de renverser à la fois le pouvoir épiscopal et celui du sénat qui l'offusquait. Il réussit à persuader au boucher Henri Modersohn et au pelletier Henri Redekker qu'en leur qualité de *préposés* [2], ils avaient le droit de réunir les tribus d'artisans sans que les magistrats eussent à intervenir. — Ces deux hommes, ravis de se voir investis d'un pouvoir jusqu'alors ignoré, s'empressèrent d'en faire usage et de convoquer le peuple pour le 1er juillet.

L'assemblée eut lieu, fut excessivement nombreuse, et débuta par un effroyable tumulte [3]. Lorsqu'enfin on parvint à obtenir un peu de silence, le nommé Jean

[1] Kerssenbroick, p. 203, 206.

[2] *Vorsteher*. Ils exerçaient des fonctions qui avaient de l'analogie avec celles des anciens tribuns romains. — Kerssenbroick, p. 207.

[3] Ibid.

Windemüller, parfaitement endoctriné par Knipperdolling, prit la parole et exposa les motifs de la convocation. « L'affaire est importante, dit-il [1], il ne » s'agit de rien moins que de la gloire de Dieu, de » notre salut éternel, du bonheur de tous nos concitoyens, et du développement de nos franchises; » toutes ces choses sont étroitement liées à la sainte » liberté ecclésiastique telle que nous la fait connaître le digne Rottmann. Il nous transmet pure et » dépouillée de tout alliage humain la parole de » Dieu, que les papistes obscurcissent par leurs traditions. Il faut donc conclure une alliance contre les » oppresseurs de l'Evangile, afin que la doctrine de » Rottmann, qui est incontestablement la vraie, soit » protégée. » Ces paroles excitèrent un tel enthousiasme, qu'on ne permit pas à l'orateur d'en dire davantage, la foule se livra aux applaudissements les plus frénétiques, et s'écria tout d'une voix « qu'elle » défendrait Rottmann et sa doctrine, fût-ce aux dépens de son dernier liard (heller) et de sa dernière » goutte de sang. » — Quelques braves gens témoignèrent par leur contenance morne et silencieuse que toutes ces nouveautés leur déplaisaient; mais le seul Jean Mennemann, marchand drapier, eut la hardiesse d'élever la voix et d'émettre une opinion contraire à celle de la multitude [2]. —Toutefois, ainsi que

[1] Ibid.

[2] Ce brave homme fut élevé à la dignité de préposé ou de tribun après le règne de Jean Bockelsohn; il resta investi de ces fonctions jusqu'en l'année 1573, et devint alors sénateur. — Kerssenbroick, p. 208.

l'observe notre vieil historien, la liberté de dire son avis n'était plus considérée à Munster comme faisant partie des libertés chrétiennes. — On laissa à peine à Mennemann le temps de prononcer quelques mots; la foule furieuse s'élança vers lui et l'accabla de coups en criant qu'il fallait en finir avec les ennemis du pur Evangile. « Déjà les poignards menaçaient le courageux drapier, quelques amis parvinrent heureusement encore à le soustraire à la rage populaire [1]. »

Cependant il fut obligé de comparaître en présence des tribuns, qui lui demandèrent compte de son opposition. Mennemann répondit « que dans une affaire » aussi importante il s'agissait, non pas de crier et » d'agir sans avoir examiné tous les côtés de la ques- » tion, mais de sonder mûrement le pour et le contre » et de réfléchir; que par conséquent il fallait sépa- » rer les corporations, les laisser délibérer chacune » en particulier, et réunir ensuite leurs différents votes » pour voir s'il en sortirait quelque chose d'uni- » forme [2]. »

Mennemann espérait que de cette façon on gagnerait au moins du temps et qu'on éviterait les résolutions subites produites par l'effervescence populaire; mais son avis ne fut suivi qu'en partie. On choisit dans les différentes tribus d'artisans vingt-six individus, auxquels on adjoignit les préposés, et on leur ordonna de statuer sur-le-champ ce qu'il y avait de

[1] Kerssenbroick, p. 208.
[2] Ibid.

mieux à faire. — Les élus arrêtèrent « *qu'une seule*
» *et même religion serait enseignée dans la ville à*
» *l'avenir et à perpétuité,* que les fausses doctrines et
» tout ce qui était contraire au pur Evangile seraient
» écartés avec autant de soin que s'il s'agissait de la
» peste. » — Il fut convenu également « que si l'on rencontrait de l'opposition dans le corps des magistrats,
» on en appellerait à la totalité de la bourgeoisie, afin
» que chacun pût délibérer sur un projet si noble et
» si admirable[1]. »

En effet, l'affaire fut portée au sénat le 11 juillet. Les sénateurs espérèrent sortir d'embarras en déclarant « qu'assurément ils avaient la volonté de ne pas
» s'écarter de la *vérité évangélique,* mais *qu'ignorant*
» *encore de quel côté elle se trouvait,* leur intention
» était de prier l'évêque d'envoyer des gens doctes
» chargés d'examiner la question sous toutes ses faces,
» et à l'avis desquels chacun se soumettrait. »

Cette réponse irrita et mécontenta les meneurs, en particulier Rottmann et Knipperdolling. — Dès le 12 juillet, de nouveaux messagers vinrent demander aux magistrats « si l'on pouvait compter sur eux, et s'ils étaient décidés à agir d'accord avec la bourgeoisie en toutes choses? » — « Nous ne nous écarterons pas de la largeur d'un cheveu de l'Evangile, et nous n'abandonnerons aucun des bourgeois animés des mêmes intentions, » répliquèrent messieurs du sénat, se flattant de s'en tirer au moyen du double sens attaché

[1] Ibid, p. 209 et seq.

alors à l'expression *Evangile;* mais ils se trompaient. La commission des vingt-six, de plus en plus irritée, leur députa pour la troisième fois ses préposés (13 juillet); ils devaient signifier aux magistrats qu'ils eussent à donner sur l'heure une réponse catégorique et consistant en un simple *oui* ou *non* à la question qui leur avait été adressée [1].

Les préposés s'acquittèrent du message, et ils eurent soin de déclarer aux chefs de la république « que le peuple se sentait pris d'une si furieuse passion pour l'Evangile, qu'il n'y avait plus moyen de le contenir, et que si on ne faisait droit à sa demande il fallait s'attendre à un soulèvement général, dont le clergé serait la première victime. »

Pendant que les patriciens délibéraient sur la réponse à donner à cette insolente sommation, on vint encore leur signifier une dernière fois les volontés de la bourgeoisie. Elle exigeait :

Que le sénat s'engageât à ne rechercher que la gloire de Dieu et le salut de tous, et à protéger le peuple et la vérité; — à cette condition on promettait une obéissance absolue à ses ordres;

Que le sénat, s'il croyait avoir à se plaindre du peuple, le lui dît franchement, en lui faisant connaître les motifs de son mécontentement;

Qu'il s'abstînt à l'avenir de s'assembler ailleurs que dans le lieu ordinaire de ses séances, ainsi que cela s'était pratiqué dans ces derniers temps;

[1] Kerssenbroick, p. 210, 211.

Que, conformément à la promesse faite aux préposés et aux chefs des corporations, il plaçât enfin à la tête de toutes les églises de la ville « de sincères prédicateurs du pur Evangile. »

Qu'il réparât ses précédentes négligences et lavât le peuple auprès du prince-évêque des infâmes calomnies et des fausses accusations dont ce même peuple avait été l'objet.

Il n'en fallait pas tant pour anéantir les derniers vestiges d'énergie et de sentiment de dignité propre dans les chefs de la république. — Au lieu de protester contre la violence qu'on leur faisait, ils eurent recours aux excuses les plus misérables pour se disculper, dans le fol espoir de regagner ainsi la bienveillance populaire. — « Ils s'étaient assemblés quelquefois en » secret, parce que l'agitation qui régnait dans la ville » troublait les séances ordinaires : — mais c'était du » reste sans aucune mauvaise intention. — On ne pou» vait attribuer ni à la négligence ni à l'oubli des ma» gistrats le manque de prédicateurs sincères du pur » Evangile; de tels prédicateurs étaient rares, se » trouvaient difficilement : il fallait du temps ; — le » sénat n'avait à la vérité pas pu défendre auprès du » prince-évêque les actions condamnables commises » par les individus, mais jamais il n'avait négligé » de soutenir les intérêts de la bourgeoisie prise en » masse, et il était disposé à le faire toujours [1]. »

L'humble attitude du corps des magistrats calma

[1] Kerssenbroick, p. 212 et seq.

pour un instant les clameurs de la populace, mais elle augmenta la hardiesse des chefs du mouvement, en leur prouvant qu'ils pouvaient tout oser.

Ils affectèrent de répéter « que la déclaration du » sénat ayant fait disparaître les motifs de défiance » entre les autorités et la bourgeoisie, il fallait se » hâter de cimenter cette heureuse unité de vues et » d'intentions en écartant ce qui pourrait la troubler » à l'avenir et en abolissant sans plus tarder les » abus signalés par le digne Rottmann. » Ils allèrent plus loin encore et recommandèrent au corps des magistrats en termes assez impératifs de se montrer à l'avenir plus soucieux des droits de la république et du maintien de ses priviléges qu'il ne l'avait fait jusqu'alors [1].

Les sénateurs, pleins de crainte pour leur sûreté personnelle, promirent tout, s'engagèrent à tout, et malgré la répugnance que leur inspiraient ces nouveautés, ils firent savoir aux prédicateurs de la ville qu'ils eussent à adopter les articles de maître Bernard, ou à les réfuter par des arguments tirés de l'Ecriture sainte et de la raison, s'ils ne voulaient que l'autorité et la bourgeoisie procédassent à leur égard avec la sévérité que réclamaient les lois et la justice [2].

Puis, comme pour mettre le sceau à leur lâche et ignoble conduite, ils écrivirent au prince-évêque [3]

[1] Kerssenbroick, p. 215 et seq.

[2] Ibid.

[3] 25 juillet 1532.

« qu'ils n'avaient appelé à Munster ni Rottmann ni les autres prédicants accusés d'innover en matière religieuse, et que ces hommes avaient été soutenus par quelques individus de la classe des marchands depuis le moment où Rottmann s'était établi dans la ville. Ils ajoutaient que jamais on n'avait pu obtenir du clergé de réfutation des propositions de maître Bernard, que le peuple en concluait que ces propositions étaient irréfutables et contenaient en effet la doctrine du salut. Enfin ils osaient déclarer que la bourgeoisie n'ayant manqué en rien à l'obéissance due aux magistrats, et ayant adopté unanimement et sans compromettre la tranquillité publique une seule et même religion, le sénat se trouvait tenu de respecter cette décision et de veiller au maintien des anciens droits et priviléges de la ville. »

Dans l'épître du sénat était incluse une lettre que venait de lui adresser Rottmann. L'indigne apostat osait encore s'y poser en victime et demandait pour la huitième ou dixième fois qu'on l'admît à discuter publiquement sa doctrine. Il affirmait que si ce dont on l'avait accusé auprès de l'évêque était vrai, il mériterait d'être englouti vivant comme Coré, Dathan, et Abiron. Toutefois il était sans crainte : il reconnaissait dans tout cela l'œuvre de Satan, père du mensonge, qui espérait opprimer ainsi la parole de vérité, dont il était l'indigne organe. Il pardonnait à ses ennemis, et remettait sa cause entre les mains de Dieu, — qui saurait bien le défendre contre ses oppres-

seurs, — et entre celles de messieurs les sénateurs, afin qu'ils le soutissent contre le prince-évêque[1].

Les magistrats, craignant cependant que l'effet de ces missives ne fût de pousser François de Waldeck à un coup décisif, espérèrent le parer en réclamant l'intervention du landgrave Philippe de Hesse. Philippe était ce zélé luthérien auquel le docteur Martin et Mélanchton devaient reconnaître le droit de bigamie, parce qu'il les menaçait d'abandonner la réforme en cas de refus « et que la bonne chère à laquelle il était » accoutumé l'exposait à tous les dangers de l'inconti» nence lorsque la princesse sa première femme re» fusait de l'accompagner dans ses voyages. » Le landgrave, très flatté de l'humble confiance que lui témoignait la bourgeoisie de Munster, répondit aux magistrats le 30 juillet. — Il les félicite dans sa lettre d'être éclairés par la grâce et de professer le pur Evangile; il leur promet sa protection; mais il leur recommande aussi de ne pas faire de l'Evangile un prétexte à la révolte, au désordre, à l'esprit de mutinerie et d'insubordination; il les engage surtout à ne pas s'imaginer que la liberté chrétienne leur permet de s'emparer des biens de l'Eglise et du clergé[2].

Ce dernier conseil était dicté par la prudence. — Philippe, très empressé de confisquer à son profit les biens de cette nature, craignait de mauvais exemples qui eussent pu devenir contagieux parmi ses propres

[1] Kerssenbroick, p. 219 et seq.

[2] Ibid., p. 223.

sujets. Il aspirait d'ailleurs à faire adopter la réforme par l'Allemagne entière; il tenait par conséquent à la maintenir pure de certains excès populaires qui la rendaient exécrable aux yeux de tout le monde.

Il écrivit le 30 juillet également au prince-évêque pour l'engager à ne point priver *le bon et simple* peuple de Munster de ses prédicateurs évangéliques. Il lui rappelait adroitement qu'en cédant à cet égard aux suggestions de son chapitre, il risquerait d'offenser l'électeur de Saxe et plusieurs autres *princes chrétiens*, et il ajoutait que l'empereur n'était plus aussi zélé défenseur des anciens usages de l'Eglise qu'autrefois, et que l'amour de la paix et la gloire de Dieu exigeaient qu'on se tînt tranquille [1].

Les magistrats de Munster s'étaient posés vis-à-vis du prince-évêque en apologistes de ceux-là mêmes qui avaient méprisé leurs ordres et leur autorité; on en pouvait conclure qu'il n'y avait plus à espérer de protection pour les catholiques de la ville. En cette occasion encore, la lâcheté et le manque d'énergie avaient fait autant de mal qu'eût pu en causer la trahison ou la méchanceté réfléchie. Dès le 6 août, des députés de la bourgeoisie vinrent sommer le sénat de te-

[1] De semblables considérations, malheureusement, avaient du poids sur l'esprit de François de Waldeck, prélat peu instruit et peu recommandable;—catholique par intérêt, non par conviction. Il manifesta plus tard des dispositions favorables au protestantisme, qui étaient peut-être déjà au fond de son cœur à l'époque qui nous occupe. A la diète de 1543, il eut l'impudence de proposer aux états de son diocèse une réforme dans l'esprit de la confession d'Augsbourg; elle fut refusée. En 1547, il entra dans la ligue de Smalkalde. Plus tard il changea de système, par crainte de perdre ses diocèses, mais il continua à vivre scandaleusement avec sa maîtresse Anne Poelmann, dont il fut le très humble esclave.

nir enfin sa promesse, de destituer tous les prêtres papistes, et d'établir des prédicants dans les paroïsses.

Le corps des magistrats essaya en vain de gagner du temps; on trouva ses excuses et ses moyens dilatoires détestables, et la députation annonça que si l'on hésitait davantage elle convoquerait le peuple, afin que les sénateurs pussent s'arranger directement avec lui.

« Lorsque les magistrats entendirent cela, dit Kers» senbroick[1], ils furent saisis de crainte, car ils ne se » souciaient pas d'avoir à faire avec cette troupe gros» sière, qui tenait pour sages ses imaginations les plus » folles... Ils pensèrent qu'il valait mieux céder, en » partie au moins, à la populace, et priver le clergé » de ses droits, que de s'exposer témérairement aux » plus grands dangers. »

On résolut donc de faire ordonner à tous les membres du clergé catholique, par les échevins et chefs de corporations, de se taire à l'avenir[2] et de s'abstenir de prêcher, et aux fidèles des différentes paroïsses d'accepter les prédicants que la ville leur donnerait et de les conserver jusqu'au moment où quelqu'un aurait pu les convaincre d'erreur. Il fut décidé aussi que toutes les cérémonies « contraires à la pure parole de Dieu » seraient immédiatement abolies.

Pour le moment le peuple se montra satisfait de ces

1 P. 227.

2 Ibid. N'oublions pas ici que ce même sénat qui ordonne aux prêtres *de se taire à l'avenir*, les accuse auprès du prince-évêque d'avoir été cause de tous les désordres *par leur silence obstiné*.

concessions; les chefs mêmes du mouvement se chargèrent de l'exécution des nouvelles ordonnances [1]. Le 10 août, une horde évangélique dirigée par Rottmann, le prédicant Brixius, Knipperdolling, et quelques autres drôles, se rua dans les églises, et acheva de briser et de profaner ce qui avait survécu au précédent pillage; la cathédrale seule et l'église d'Uberwaser échappèrent à ce vandalisme, bien que les émeutiers eussent bonne envie de les ravager également; mais ils craignirent de soulever une trop forte opposition. Le même jour il fut interdit sous les peines les plus sévères de célébrer la messe et de communier sous une seule espèce; on chassa les prêtres, ils furent remplacés par des prédicants ignorants et incapables. C'était, outre Rottmann, les nommés Brixius de Norden, Jean Glandorp, Henri Rolle, Pierre Wertheim, et Godefroi Ninnhoven [2]. Le service divin devait se borner à l'avenir à la prédication et au chant de quelques airs allemands. Brixius donna un exemple du respect de la secte pour les propriétés d'autrui: il força les portes du presbytère de Saint-Martin et s'y établit.

Toutefois la douceur de ce triomphe évangélique fut troublée par le fait de ce même Brixius [3]. Il s'était épris de la sœur de Rottmann, et la taille de cette jeune personne prouvait que la passion des deux amants avait cru pouvoir se passer du consentement du frère et de

1 Ibid., p. 228.
2 Ibid, p. 234.
3 Ibid., p. 228 et 229,

la futile cérémonie du mariage, considérée probablement comme incompatible avec les priviléges de la parfaite liberté chrétienne. Quoi qu'il en soit, Brixius épousa sa concubine pour réparer le scandale. Mais la jeune mariée venait à peine de s'installer au presbytère, qu'on y vit arriver aussi la première femme de son époux, suivie de deux enfants. La polygamie, que nous verrons établie un peu plus tard à Munster, n'avait point encore passé alors dans les mœurs et usages de la ville ; Brixius renvoya sa nouvelle épouse, et il en résulta un moment de froideur entre lui et Rottmann. « Toutefois, dit encore notre témoin oculaire[1], comme ils étaient animés tous deux du même zèle pour la propagation de l'Evangile, ils craignirent de jeter de la désunion parmi leurs adhérents en se divisant : ils se raccommodèrent, et Brixius conserva sa place. »

Toutes les violences et les scènes scandaleuses que nous venons de raconter commencèrent à inspirer de sérieuses inquiétudes aux gens honnêtes et qui étaient encore attachés au fond de leurs cœurs à la religion de leurs pères ; ils voyaient clairement aussi que l'amour de l'Evangile était accompagné de celui du bien d'autrui. Ceux qui le purent mirent leurs fortunes à l'abri, hors de l'enceinte de la ville; les religieuses d'Uberwaser entre autres expédièrent leurs titres, leurs papiers, et leurs vases sacrés. Plusieurs des patriciens et des sénateurs appartenant aux familles les plus distinguées et connus

[1] P. 228.

pour leur attachement au catholicisme s'éloignèrent de Munster, où leurs vies n'étaient plus en sûreté, et allèrent s'établir ailleurs. Enfin les deux bourguemestres Ebroin Droste et Willebrand Plonies, ne voulant pas paraître complices des émeutiers, résignèrent leurs places et partirent le même jour pour ne plus revenir[1].

[1] P. 229 et 230.

CHAPITRE V

(SUITE DU PRÉCÉDENT)

Le départ des personnes les plus notables de la ville, la démission des bourguemestres surtout, avaient violemment irrité les meneurs du parti luthérien; c'était un démenti public donné à l'affirmation, si souvent répétée, que tout se passait à Munster dans un accord parfait et unanime. — La mauvaise humeur de la bourgeoisie se traduisit en exigences nouvelles.

Le 16 août, les préposés et chefs des corporations déclarèrent au sénat que le peuple demandait d'abord que les fortifications, les armes, les moyens de défense, et l'approvisionnement de la ville, fussent examinés et mis en bon état; et en second lieu que Jean de Wick, luthérien très connu, alors syndic de Brême, fut nommé au syndicat de Munster. Le sénat, toujours parfaitement docile, envoya une députation à Jean de Wick; celui-ci répondit que pour le moment il n'était pas libre, et qu'il ne pourrait quitter son poste actuel qu'après avoir terminé les affaires dans lesquelles il se trouvait engagé [1].

En cette même journée du 16 août, Rottmann et ses

[1] Kerssenbroick, p. 231

collègues présentèrent aux magistrats une déclaration en seize articles, indiquant tous les abus introduits dans l'Eglise par le papisme, et à la complète abolition desquels il fallait arriver au plus tôt[1]. Les sénateurs eurent beau déclarer à plusieurs reprises leur incompétence en matière spirituelle, il leur fallut écouter la lecture de la pièce ; Rottmann ne leur fit pas grâce d'un alinéa. — Elle commençait par une sorte de prologue dans lequel les prédicants rendaient grâces au Ciel, à leur propre zèle, et aux magistrats, de l'établissement de la pure doctrine ; mais ils déclaraient que bien des gens s'entêtaient à se conformer encore à des usages impies et infâmes, et qu'il était du devoir du sénat de prendre des mesures sévères pour empêcher la *continuation du scandale*, s'il ne voulait s'exposer à encourir la colère du Seigneur; « car, disait l'acte, de même qu'il est de notre devoir, à nous, de répandre la parole de Dieu et de travailler à sa gloire, de fortifier, consoler, et instruire les âmes; de même vous devez, vous autres magistrats, veiller au châtiment des rebelles et des blasphémateurs endurcis ; vous ne portez pas en vain l'épée. » Parmi les actes et les croyances qualifiés dans les articles d'*abominables blasphêmes* et dont on réclamait la sévère répression, se trouvaient en première ligne : la messe, la communion sous une seule espèce, la foi en la présence réelle, l'adoration des espèces consacrées, et l'extrême-onction. Il va sans dire que le culte des saints, l'usage

[1] Ibid., p. 232 et seq.

du latin, des choses bénites, et des images, étaient l'objet d'un anathème semblable.

Il ressort de la présentation des seize articles à la magistrature qu'en dépit des mesures déjà adoptées à la demande des novateurs et de leur parti, une portion nombreuse de la bourgeoisie demeurait attachée au catholicisme et persistait à se conformer aux croyances et aux usages anciens, dont la suppression légale avait déjà été décrétée à plusieurs reprises. On ne concevrait pas que cette portion encore saine de la population se fût laissé faire la loi par les novateurs, si l'on ne savait que, partout et toujours, une minorité petite, mais active et entreprenante, parvient à pousser comme bon lui semble une majorité tranquille et animée des meilleures intentions, mais qui manque de décision et de chefs. Or les magistrats, auxquels ce rôle de chefs eût été naturellement dévolu, étaient absolument incapables de le remplir.

En la présente occasion cependant, ils refusèrent de se prononcer sur les seize articles ; ils les envoyèrent aux ecclésiastiques et aux moines, qui à leur tour les firent passer aux docteurs de l'université de Cologne. Ceux-ci ne se pressèrent pas de répondre [1].

En attendant, la correspondance se poursuivait activement entre l'évêque et les magistrats, roulant toujours sur les mêmes points et ne menant à rien. — Enfin le prélat leur adressa la copie d'un rescrit par lequel l'empereur [2] lui enjoignait : « de chasser de la

1 Kerssenbroick, p. 239.
2 Charles V se trouvait alors à Ratisbonne.

» cité de Munster les novateurs qui y fomentaient » le désordre, contrairement aux décrets de la diète » de Spire, et de punir les bourgeois rebelles[1]. » Les chefs du mouvement se montrèrent fort irrités de cet écrit, et les sénateurs, leurs serviles instruments, se firent, dans leur réponse, les échos de cette irritation.... . .

Ils déclarèrent à François de Waldeck que s'il ne cessait de les tourmenter, ils invoqueraient contre lui les anciens priviléges de la ville, d'après lesquels chacun devait être protégé et maintenu en ses droits, franchises, et coutumes[2]. — Les magistrats et les meneurs savaient parfaitement que lesdits priviléges n'avaient rien de commun avec la présente contestation ; mais ils n'ignoraient pas que les grands mots *droits* et *priviléges*, lancés contre l'autorité légitime dans les moments de crise et de désordre, jettent toujours de la poudre aux yeux de la multitude.

L'évêque venait de prendre un ton menaçant, il ne sut pas le soutenir ; la situation du prélat vis-à-vis de ses sujets était difficile, nous devons le reconnaître ; on en peut dire autant d'ailleurs de celle de la plupart des princes catholiques dans les pays desquels la réforme avait pris racine, de celle même de l'empereur vis-à-vis des Etats protestants. Il ne faut pas perdre de vue que le vaste édifice de l'empire germanique, dans sa forme hiérarchique et compliquée, avait pour

[1] Kerssenbroick, p. 241, 242.
[2] Ibid., p. 243, 244.

base fondamentale l'unité religieuse, et que la destruction de cette base minait l'édifice entier, lui enlevait son appui, son principe de solidité et de durée, et compromettait tous les rapports existants. Le désordre immense, inqualifiable, produit par le protestantisme en Allemagne, se retrouvait partout, dans ce qui concernait l'empire en général et dans ce qui regardait chaque Etat en particulier. — On remplaçait par du sable le ciment qui jusqu'alors avait lié ensemble les diverses parties du corps social; ces parties se séparaient les unes des autres, se dissolvaient, tombaient par fragments.

Une circonstance grave et malheureuse compliquait encore la situation dans le diocèse de Munster : François de Waldeck, nous le répétons, n'était rien moins qu'animé d'un esprit apostolique. Inférieur à sa mission, inclinant au fond du cœur vers les doctrines luthériennes, ainsi que le prouva sa conduite postérieure, léger, peu instruit, et de mœurs dissolues, il prit aux yeux du public l'attitude d'un prince catholique dans sa querelle avec les luthériens et plus tard durant l'orgie des anabaptistes; — mais ce fut sans conviction religieuse, uniquement parce que ce rôle convenait alors à ses intérêts politiques; il tenait à conserver ses diocèses et leurs revenus. — Il fut donc faible, maladroit, souvent inconséquent, comme le sont tous ceux qui agissent sans être poussés par un mobile supérieur.

L'outrecuidance des factieux de Munster dépassait

toutes les bornes. La position du clergé paroissial n'était plus tenable. Exposé à des insultes et à des avanies quotidiennes, il s'adressa à l'évêque pour en obtenir aide et protection [1]. Le prélat lui répondit simplement pour l'exhorter à la patience : « sa situation actuelle ne lui permettant de l'assister ni par ses conseils ni par des secours matériels. »

Toutefois François voulut faire encore un essai; il convoqua, le 17 septembre (1532), la noblesse du pays à la petite ville de Wollbeck, lui rendit un compte exact de ce qui s'était passé à Munster, et la conjura de se réunir à lui pour obliger les rebelles à se soumettre. Les nobles répondirent qu'avant de prendre un parti violent, ils désiraient tenter la voie d'un accommodement On choisit huit commissaires parmi les barons; ceux-ci écrivirent aux magistrats, et les engagèrent à envoyer leurs députés à Wollbeck, le lundi 23 septembre, sur les huit heures du matin, « afin de s'entendre sur les choses nécessaires au salut de la république. » — Les envoyés de la cité parurent, et aussitôt après l'ouverture de l'assemblée le grand-maréchal du diocèse prit la parole. Sans longs préambules, il fit un tableau énergique des excès commis dans la ville, et conclut en déclarant que si elle persistait dans sa désobéissance, la noblesse était décidée à remplir son devoir et à assister le prince pour la châtier et sauver le diocèse de la contagion de si funestes exemples. Après avoir terminé son discours,

[1] Ibid., 244, 245.

il se tourna vers les députés de Munster et leur demanda brusquement « ce qu'ils avaient à répondre et quelle était leur résolution[1] ».

Très embarrassés et étourdis de cette question si péremptoire, ils sollicitèrent un délai de quinze jours pour en conférer avec le sénat et les corporations. Après une longue et vive altercation, on leur accorda huit jours de réflexion; ils les acceptèrent, et l'assemblée se sépara.

L'agitation fut grande à Munster pendant ces huit journées. Les prédicateurs prétendus évangéliques, instruits de ce qui s'était passé à Wollbeck, ne perdirent pas leur temps, et travaillèrent le peuple avec un redoublement de zèle, bien décidés à empêcher une pacification qui les eût « rendus aux douceurs de l'obscurité. » Rottmann composa un écrit pour répondre au discours du grand-maréchal, et le présenta au sénat afin qu'il en fît usage à la prochaine réunion. C'était l'insolente reproduction de ses précédentes lettres et de ses anciennes exigences touchant une discussion publique. — Les magistrats n'en firent pas usage; mais ce qu'ils y substituèrent ne valait guère mieux.

Les huit jours révolus, leurs députés retournèrent à Wollbeck, et déclarèrent « qu'ils s'étaient efforcés inutilement d'obtenir de la bourgeoisie et de ses chefs et préposés la réponse exigée..., que le plus sûr moyen d'arriver à une solution et de terminer les différends serait de soumettre les questions controversées à des

[1] Kerssenbroick, p. 248 et seq.

juges compétents et éclairés [1], et qu'en attendant, le sénat et la bourgeoisie demandaient l'exécution du décret impérial de Ratisbonne du 3 août, publié à Munster le 9 septembre [2].

On ne saurait comprendre l'effronterie avec laquelle les novateurs de Munster invoquaient un édit qu'ils violaient outrageusement depuis plusieurs mois. Cet édit défendait d'attaquer personne sous prétexte de religion, jusqu'à la décision du prochain concile et de tout le corps germanique. Or il ressort avec évidence de ce qui précède que, loin d'être attaqués, les luthériens de Munster ne cessaient d'attaquer et de molester les catholiques. Ils pillaient les églises, interdisaient aux prêtres l'exercice des fonctions de leur ministère, violentaient les consciences, et prétendaient forcer tout le monde à imiter leur défection. Il n'entrait assurément ni dans la lettre ni dans l'esprit du décret de Ratisbonne de protéger des gens qui, après s'être affranchis de toute autorité, se laissaient aller aux excès les plus coupables contre quiconque ne pensait pas comme eux. — Cependant tel était à cette époque le désordre des esprits, que cette audacieuse prétention imposa à la noblesse réunie à Wollbeck ; — elle promit de transmettre à l'évêque la réponse des envoyés de Munster, et l'affaire en resta là [3].

[1] Ibid., p. 264 et 265.

[2] Ibid.

[3] Ibid., p. 265.

Non contents d'avoir obtenu ce résultat, Knipperdolling et quelques-uns de ses adhérents eurent l'impudence de porter plainte à la chambre impériale contre le prince-évêque, qui, disaient-ils, ne respectait les droits de personne et se permettait des abus de pouvoir odieux.—La chambre, sans examiner l'accusation, rendit un arrêt qui défendait au prince « d'exercer aucun acte de violence contre la ville et les magistrats de Munster, s'il ne voulait être considéré comme perturbateur de la paix publique, et encourir l'indignation de l'empereur et de l'empire [1].

Knipperdolling, triomphant, présenta l'arrêt au sénat; mais les magistrats furent retenus par un reste de pudeur à la lecture des mensonges qui fourmillaient dans l'acte d'accusation; et, comme le décret n'avait été provoqué ni par les bourguemestres ni par les sénateurs, ils déclarèrent qu'ils n'en feraient aucun usage, et que ceux qui l'avaient demandé pourraient s'en servir comme bon leur semblerait [2].

François de Waldeck, voyant l'inutilité des avis, des menaces et des prières, comprit enfin qu'il était temps d'agir. Les moyens auxquels il dut avoir recours nous font apprécier l'état de détresse profonde où la cause catholique était alors tombée dans l'empire. Il ordonna aux employés du diocèse de confisquer les propriétés des habitants de Munster, celles surtout des meneurs de l'insurrection

[1] Kerssenbroick, p. 267.
[2] Ibid.

sur lesquelles ils pourraient mettre la main. On lui obéit ; un troupeau de bœufs gras que des bourgeois de la ville menaient à Cologne, et qui s'était arrêté à Werne, à quatre milles de Munster, fut saisi [1]. Une épouvantable rumeur s'ensuivit. On eût dit que le feu avait été mis aux quatre coins de la ville ; le peuple vomissait des torrents d'injures et d'imprécations contre le tyran, le spoliateur, l'oppresseur ; les épithètes les plus odieuses lui étaient prodiguées par Rottmann et ses fidèles [2]. D'autres bourgeois déclaraient qu'il fallait que Sa Seigneurie eût complètement perdu le sens, *qu'elle fût folle ou imbécille,* pour oser irriter une ville aussi forte que Munster ; et ils avaient soin d'ajouter que sans doute elle y avait été poussée par le clergé, qui était partout et toujours l'instigateur des mesures violentes et mauvaises.

Quant aux propriétaires des bœufs capturés, ils portèrent leurs plaintes au sénat ; — celui-ci réclama et obtint l'intervention du chapitre. Une longue et inutile correspondance s'ensuivit. — L'évêque persistait à exiger le renvoi des prédicants et le rétablissement du culte ancien ; — les meneurs de Munster s'entêtaient de leur côté à demander la mise en liberté des bœufs sans condition, à soutenir qu'ils avaient été calomniés, à déclarer enfin que l'amour de la vérité et de la pure parole de Dieu [3] avait été le seul mobile de leurs actions.

[1] Ibid., 268 et 269

[2] Ibid.,

[3] Ibid., p. 272, à 278.

Tout en faisant échange de notes avec l'évêque, ils poursuivaient leur œuvre et se mettaient en mesure de résister à la force ouverte. Le 21 octobre, les préposés du peuple et les chefs de corporations présentèrent au sénat leurs doléances et lui firent connaître leurs exigences.

Ils se plaignaient[1] de ce qu'il n'y eût pas assez de prédicants du pur Évangile dans la ville, — de la conduite du haut clergé, qui s'était éloigné de Munster à propos de la doctrine de Rottmann, quoiqu'elle n'eût jamais été refutée ; — de la manière dont le clergé inférieur avait calomnié la bourgeoisie auprès de l'évêque ; — de la retraite des bourguemestres Droste et Plonies, qui dans leurs propos et dans leur conduite s'étaient montrés ennemis de la République ; — de la mauvaise volonté ou de l'impuissance du sénat, qui dans ces derniers temps avait fait preuve de peu de souci pour le maintien des droits, franchises, et priviléges, de la ville et de ses habitants.

Ils exigeaient — qu'on levât immédiatement 500 soldats bien aguerris et faits au métier des armes, pour défendre la ville en cas d'attaque de la part de l'évêque et de la gent tondue (les ecclésiastiques) ; — qu'on frappât pour 2,000 ducats de monnaie de cuivre, qui n'aurait cours que dans la place, pour le paiement des soldats ; — que les sentinelles ne permissent pas aux ecclésiastiques de sortir de Munster, parce que la justice demandait qu'ils partageassent le sort des laïcs ; — et

[1] Kerssenbroick, p. 279 et seq.

que le clergé, auteur de tous les maux presents, fût obligé de payer mensuellement 4,000 florins pour l'entretien des troupes.

Le sénat reçut la requête avec son humilité habituelle. Quant aux doléances, il s'excusa tant bien que mal, en prétextant les difficultés de sa position. Pour ce qui est des exigences, il modifia quelques-uns des articles et en supprima d'autres ; — enfin on convint de prendre trois cents mercenaires à la solde de la ville et de frapper pour 2,000 ducats de monnaie de cuivre. Le commandement de la troupe fut confié à un nommé Georges Kilian, vieux soldat qui avait fait souvent la guerre, et les magistrats désignèrent quatre sénateurs pour remplir les fonctions des bourguemestres démissionnaires.

Cependant l'évêque, voyant que la confiscation des bœufs n'avait pas eu les résultats désirés, prit une nouvelle mesure qui n'eut pas plus de succès. Il fit fermer par sa cavalerie toutes les routes qui aboutissaient à Munster, déclara la ville en état de blocus, et défendit aux paysans des environs d'y porter des vivres, ou de payer aux bourgeois les sommes et les redevances qu'ils pouvaient leur devoir.

Les artisans les plus hardis firent alors des sorties — et prirent les approvisionnements qu'ils trouvèrent dans les villages voisins. — Ils les payèrent, — en déclarant toutefois qu'à l'avenir ils s'en empareraient tout bonnement, si les campagnards ne venaient pas comme par le passé aux marchés de la ville.

Cette menace fit effet, et l'on ne manqua de rien à Munster [1].

Fiers de ce succès, les novateurs voulurent prouver à l'évêque qu'ils ne faisaient cas ni de ses remontrances ni de ses menaces. Ils allèrent sommer Ida de Meerfeld, l'abbesse d'Uberwaser, d'obéir enfin aux décrets publiés par la magistrature urbaine, et d'établir les deux prédicants évangéliques Denis Vinnius et Godefroi Strahl dans la paroisse qui dépendait de son couvent. Ida donna en cette occasion une leçon de courage et de fermeté aux pères conscrits de la ville; elle répondit « que l'évêque et le doyen lui avaient défendu de recevoir les prédicants, qui fomentaient le désordre et dont les doctrines exécrables lui inspiraient le mépris le plus profond. » — Si vous osez me faire violence, ajouta-t-elle, non seulement je remettrai le soin de ma vengeance à Dieu, mais j'en appellerai aux princes étrangers et au monde entier, afin que chacun connaisse et apprécie le genre de dévotion au moyen duquel vous répandez votre nouvelle religion [2]. — Malgré l'opposition de l'abbesse, les novateurs se précipitèrent en foule dans l'église, en chassèrent les desservants, et établirent au presbytère les deux prédicants. Le couvent d'Uberwaser était chargé du salaire des prêtres attachés à l'église, on eut l'audace de demander à Ida de le continuer aux intrus; elle le refusa. — Alors les prétendus évangéliques attachèrent deux bourses de toile rouge au bout de longs

[1] Kerssenbroick, p. 283 et seq[q].

[2] Ibid., p. 284, 285.

bâtons et se mirent à quêter pendant le sermon pour l'entretien des orateurs. « Mais, ajoute notre historien [1], la plupart des auditeurs étaient si absorbés par leur amour pour la doctrine évangélique et tellement abîmés dans la contemplation, qu'ils avaient l'air profondément endormis durant le service divin ; on imagina par conséquent de fixer des sonnettes au bout des bourses pour les arracher à leurs méditations et les engager à se montrer généreux. — Quelques femmes zélées quêtèrent aussi chez leurs amies et voisines pour les pasteurs qu'elles avaient choisis ; on leur distribuait du beurre, du fromage, de la viande, du vin, des chandelles, etc., de sorte qu'il y avait de quoi subvenir largement à l'entretien de ces messieurs et de leurs épouses, dont l'une était très féconde et avait rendu son mari père de cinq enfants. »

Quelques jours plus tard d'autres femmes donnèrent, comme l'abbesse d'Uberwaser, une leçon d'énergie au sénat de Munster. C'était le 25 novembre, fête de sainte Catherine [2]. Un moine fit en chaire le panégyrique de la sainte et raconta l'histoire de sa vie et de sa mort ; l'auditoire était nombreux et attentif, ce qui prouve qu'en dépit des mesures tyranniques et des affirmations des amis de la nouveauté, il y avait encore à Munster beaucoup de gens qui tenaient à la religion de leurs pères. Après le sermon les fidèles allèrent déposer leurs offrandes sur l'autel. Brixius, le bigame, le pasteur aux

[1] Loc., cit.
[2] Ibid., p. 330.

deux brebis, qui se trouvait par aventure dans l'église, ne sut pas résister à l'occasion de tourner ses adversaires en ridicule; il s'élança vers la chaire en criant « que toute cette prétendue histoire était une fable in» ventée à plaisir pour alimenter la rapacité des pa» pistes. » — « Mais alors, dit encore Kerssenbroick [1], » les femmes dévotes entourèrent le malheureux ora» teur, l'accablèrent de coups de poings, de pantou» fles, de sabots, et de stalles, de telle sorte qu'il sortit » de l'église le corps et le visage couverts de taches » bleues et violettes. Furieux, il alla le jour suivant » exhiber les traces du combat au sénat, en deman» dant qu'on le vengeât de l'outrage qu'il avait reçu, » lui ministre du saint Evangile; mais, pour la pre» mière fois, les sénateurs montrèrent un peu de bon » sens; ils déclarèrent qu'ils ne se mêleraient pas de » cette affaire, parce que les coupables étaient en trop » grand nombre, et que d'ailleurs il fallait user d'in» dulgence envers le beau sexe. »

[1] p. 230.



CHAPITRE VI

DÉMARCHES DE LA VILLE POUR SE FAIRE DES AMIS AU DEHORS. — RÉFUTATION DES ÉCRITS DE ROTTMANN PAR LE FRANCISCAIN JEAN DE DEVENTER. — CONTINUATION DES INNOVATIONS A MUNSTER. — SUITE DES NÉGOCIATIONS AVEC L'ÉVÊQUE ET LES ÉTATS DU DIOCÈSE

L'évêque et la ville de Munster étaient moins près de s'entendre qu'au moment où la querelle avait commencé. La bourgeoisie, poussée par les novateurs, ne voulait céder sur aucun point; François de Waldeck refusait de lever le séquestre dont il avait frappé la cité rebelle.

Le sénat désirait sortir à tout prix d'une situation aussi embarrassante. Il réclama d'abord, mais sans succès, l'intervention de la haute cour impériale, puis il s'adressa, tout aussi inutilement, à l'électeur de Cologne, métropolitain de l'évêque de Munster; au comte Arnold de Bentheim, premier gentilhomme du diocèse; au corps de la noblesse, et aux membres du chapitre de la cathédrale, persistant toujours à affirmer que « le refus » de répondre à Bernard Rottmann était la cause uni- » que de tout le mal[1]. »

Repoussé de tous les côtés, le parti luthérien de

[1] Kerssenbroick, p. 288 et seq.

Munster résolut de faire son possible pour détacher du catholicisme et du parti de l'évêque les autres cités du diocèse.

La principauté de Munster comprenait deux grandes divisions : celle de l'Est, dont Warendorf était la ville principale, et celle de l'Ouest, dont le chef-lieu était Coesfeld. Excités par Rottmann et ses adhérents, les membres du sénat adressèrent à toutes les villes une lettre circulaire pour les exhorter à imiter l'exemple de la capitale, à adopter la pure parole de Dieu, à rejeter la superstition, et à renouveler les anciennes alliances, dans le but d'écraser les papistes et les persécuteurs de l'Evangile[1]. — La section de l'Est, déjà gangrénée, répondit en termes favorables aux ouvertures des magistrats; plusieurs prêtres et moines apostats y avaient prêché le luthéranisme; la section de Coesfeld au contraire demeura insensible à la séduction et repoussa énergiquement les propositions qu'on lui fit à deux reprises[2].

Déçus dans leurs espérances, les préposés et chefs de corporations réunirent la bourgeoisie et les artisans de Munster, et l'un des préposés, prenant la parole, s'écria[3] : « Bourgeois, Patriotes, et très chers Amis, l'Evangile et la pure doctrine du Christ ont été prêchés dans notre ville et y ont jeté de si profondes racines, que toutes les tribus de la cité reconnaissent que c'est

[1] Kerssenbroick, p. 299.

[2] Ibid., p. 302 et seq.

[3] Ibid., p. 306.

là vraiment la bonne nouvelle venue du Ciel, que chacun est tenu de défendre, fût-ce aux dépens de la dernière goutte de son sang... Elles demandent par mon organe à tous ceux qui sont décidés à combattre, et à mourir s'il le faut pour la parole divine, de passer à la droite de cet édifice... » Aussitôt que ces mots eurent été prononcés, les amis de Rottmann se rendirent tumultueusement au côté indiqué, en disant « qu'ils étaient prêts à tout endurer pour l'amour de l'Evangile, qu'ils le juraient, et qu'ils seraient fidèles à leurs serments ». Les bourgeois ennemis des nouveautés quittèrent tristement et silencieusement le lieu de l'assemblée.

La pièce ayant été jouée, les préposés se rendirent au sénat, et le sommèrent au nom de leurs commettants d'implorer contre l'évêque le secours des électeurs, princes, et comtes évangéliques qui devaient se réunir à la Saint-Martin prochaine à Brunswick (les membres de la ligue de Smalkalde) [1].

Fidèle à ses habitudes de docilité, le sénat approuva ce qui venait de se passer. Il écrivit au docteur Jean de Wyck, syndic de Brême, nommé précédemment au syndicat de Munster, et le chargea de négocier avec les membres du congrès de Brunswick, afin qu'ils intervinssent auprès de François de Waldeck.

De Wyck, très ardent luthérien, se chargea de la commission avec joie. Quelques jours plus tard il adressa coup sur coup trois lettres aux magistrats

[1] Ibid., p. 308, 309.

trats de Munster ; elles annonçaient que le landgrave de Hesse allait envoyer quelques-uns de ses conseillers pour terminer les différents entre l'évêque et la république [1]. Le négociateur ajoutait « qu'à la vérité les princes avaient élevé quelques doutes sur l'*orthodoxie* des Munstériens, craignant qu'ils ne fussent entachés de l'hérésie des sacramentaires, peut-être même d'anabaptisme ; mais il les avait dissipés, disait-il, en affirmant de la manière la plus positive que la foi des habitants de la ville était pure et parfaitement conforme à la confession d'Augsbourg, qu'ils désiraient ardemment être agrégés à la ligue de Smalkalde, et que le danger des routes seul les avait empêchés d'envoyer des députés pour en faire la proposition. » De Wyck engageait ensuite les magistrats à prendre ce parti sans perdre un instant.

Ces lettres provoquèrent d'abord un enthousiasme frénétique à Munster, mais il ne tarda pas à se calmer. Le sénat, après une longue délibération, jugea qu'il serait désavantageux pour la république de devenir membre de la ligue, parce qu'on risquerait de se donner de nouveaux maîtres et de se faire imposer de nouvelles taxes [2].

Il fut décidé le 13 décembre (1532) qu'on éviterait de s'associer et que l'on se bornerait à réclamer la protection des princes, en particulier celle des ducs Ernest et François de Lünebourg, du landgrave Philippe de

[1] Kerssenbroick, p. 313 et seq.

[2] Ibid., p. 317.

Hesse, et du comte Philippe de Waldeck, frère du prince évêque. On leur enverrait à cet effet une ambassade composée du docteur Jean de Wyck, du sénateur Gaspard Schroederken, et de Jean Ummegrove, le plus fin et plus retors des hommes de loi de Munster. Schroederken et Ummegrove partirent en effet pour Brême, où ils devaient se réunir à Wyck et lui faire part des résolutions des chefs de la ville [1]. Mais ce dernier jeta les hauts cris en recevant cette information, et déclara que, puisqu'on ne voulait pas entrer dans la ligue de Smalkalde, il ne se mêlerait plus de rien. — Il est bien évident, disait-il, que les membres de cette ligue refuseront leur assistance à ceux qui ne veulent pas s'unir à eux.... [2] Le sénat ne dérogea pas à ses coutumes en cette occasion ; le courroux manifesté par le docteur de Wyck fit adopter un avis différent aux pères conscrits de Munster. Ils donnèrent de nouvelles instructions aux trois envoyés et les chargèrent d'associer la ville et le sénat à la confédération de Smalkalde, dont les membres devaient se rassembler de nouveau à Hoxter le 1er janvier suivant [3].

Tandis que l'on se disposait à traiter avec des princes étrangers, les négociations avaient continué avec l'évêque aux diètes convoquées successivement à Dulmen et à Wollbeck, mais tout aussi infructueusement que par le passé. — L'on se sépara le 9 décembre, en conve-

[1] Ibid., p. 319.
[2] Ibid.
[3] Ibid., p. 320.

nant de se réunir de nouveau le 21 du même mois.

Sur ces entrefaites on reçut à Munster, au moment où l'on s'y attendait le moins, la réfutation, si souvent invoquée, des écrits de Rottmann. Elle était rédigée par Jean de Deventer, provincial des Franciscains de Cologne, et portait le titre suivant : *Javelot de la vérité chrétienne, ou catapulte de la foi contre plusieurs faux prophètes et en particulier contre Bernard Rottmann, séducteur du peuple de Munster*[1]. — Elle était écrite dans le goût du temps, mais avec beaucoup d'érudition et de talent ; les assertions des novateurs y étaient examinées une à une, réduites à leur juste valeur, et parfaitement réfutées[2].

Quatre membres du clergé inférieur portèrent au sénat trois exemplaires de l'opuscule, en présence de Rottmann et de ses confrères ; les magistrats en gardèrent un, donnèrent le second aux préposés du peuple, et livrèrent le troisième à Rottmann lui-même. Celui-ci reçut le présent avec toutes les apparences d'une parfaite aménité, puis dans une improvisation adressée au sénat il déclara « que sans doute la parole de Dieu sortirait de la discussion pure de tout alliage humain, et qu'on allait la voir refleurir pour le salut de beaucoup d'âmes[3] »

Lorsqu'il quitta la maison commune après son discours, ses amis l'entourèrent et lui demandèrent avec

[1] Kersseubroick, p. 332.

[2] Cet écrit existe encore, mais il est devenu fort rare, n'ayant pas été réimprimé.

[3] Ibid., p. 331.

anxiété quelles étaient maintenant ses espérances. — « Soyez tranquilles et sans crainte, leur répondit-il, la » pierre angulaire ne saurait être ébranlée par les bé- » liers papistes, et les rêveries des théologiens n'ont » pas la puissance d'obscurcir la lumière de l'Evan- » gile. »

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de l'arrivée du travail de Jean de Deventer se répandit avec une incroyable rapidité et mit toute la ville en rumeur. « Les bourgeois, » réunis en grandes troupes, parcouraient les rues pour » savoir ce qui se disait, et s'égosillaient en se livrant » à un bavardage inutile. Les uns annonçaient haute- » ment que la victoire resterait à Rottmann, les au- » tres soutenaient qu'il ne se relèverait pas de ce » coup[1]. »

Quant aux préposés du peuple et aux chefs de corporations, la présentation de la pièce si souvent réclamée les mit en fureur; ils déclarèrent séance tenante aux magistrats « que le clergé étant évidemment la cause de tous les désordres, il fallait le chasser de la ville et confisquer tous ses biens, à moins qu'il ne s'engageât à faire révoquer avant deux jours révolus les mesures de rigueur adoptées par l'évêque, et à solder pendant un mois les troupes nécessaires à la protection et à la défense de la place. »

Cette sauvage proposition fut prise en haute considération par le sénat, bien qu'il comprît qu'elle aurait pour résultat immédiat une guerre civile; elle occasion-

[1] Ibid.

na beaucoup de pourparlers et d'écritures, mais resta heureusement à l'état de projet [1].

Cependant Rottmann annonça en chaire, le jour de la Saint-André, que le dimanche suivant il réfuterait dans un sermon *les folies et les absurdités* du théologien de Cologne. Cela suffit pour attirer la foule; l'église, quoique vaste, contenait à peine ceux qui s'y précipitèrent. On commença par chanter quelques airs allemands, puis le grand homme monta en chaire; — il prit pour texte de son discours les paroles de saint Paul aux Romains (ch. XIII, v. 12) : « La nuit est déjà fort avancée et le jour va paraître; quittons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. » — Partant de là, il se livra aux sorties les plus véhémentes contre le Pape, les catholiques, et les théologiens de Cologne [2] « Estimons-nous trois fois heureux, quatre fois heureux, s'écria-t-il en accompagnant ses paroles de gestes d'énergumène, car la vraie lumière a traversé les ténèbres papistes pour nous arriver. Elle s'est dégagée des ordures de la papauté, qui l'obscurcissaient jusqu'à présent; elle a brisé les liens qui la tenaient enchaînée, elle brille d'un nouvel éclat. — Maintenant enfin la nuit est passée, le jour est arrivé, et l'aimable clarté de l'Evangile s'est levée sur nous; — maintenant enfin nous connaissons les embûches du Pape et du diable. Hâtons-nous de secouer les filets dans lesquels les papistes espèrent nous enlacer grâce aux so-

[1] Kerssenbroick, p. 335 à 337.

[2] Ibid., p. 338.

phismes des gens de Cologne ; hâtons-nous de rejeter le levain des pharisiens, les doctrines erronées et les cérémonies impies des ténèbres et de l'idolâtrie, par lesquelles on veut remplacer la vraie lumière. »

Tout le sermon roula sur d'aussi pitoyables lieux communs, et sur de vaines déclamations entremêlées d'injures et de blasphèmes. Quant à la réfutation de la réponse de Jean de Deventer, il n'en fut pas question [1], « ce qui n'empêcha pas le public de trouver que Rott- » mann avait parlé le mieux du monde. » — Knipperdolling et le nommé Kniebbenbrog, autre meneur [2], « adorés comme des dieux et consultés comme des » oracles par la populace, allèrent jusqu'à dire qu'ils » aimeraient mieux qu'on tuât leurs enfants et qu'on » les leur servît à table que de renoncer à leurs prin » cipes évangéliques et de revenir sur ce qui était » accompli [3]. »

François de Waldeck ne pouvait guère espérer d'après ces dispositions que les députés de Munster fussent chargés de faire acte de soumission au nom de leurs commettants à la diète, qui, ainsi que nous le disions, devait s'assembler de nouveau le 21 décembre (1532). Il réunit donc les nobles du diocèse et les chanoines de son chapitre pour s'entendre avec eux et leur demander s'ils étaient d'avis de recourir à la force au cas où les Munstériens persisteraient dans leur opiniâtreté. Il lui

[1] Ibid.

[2] Ibid., p. 339.

Ibid.

fut répondu que, s'il fallait en venir à une prise d'armes, l'usage immémorial voulait que l'évêque fît les frais de l'expédition, et que, si ses moyens étaient insuffisants, il pourrait engager un des forts du diocèse; mais que ses sujets avaient été trop écrasés par les taxes imposées à l'occasion de la guerre des Turcs et de sa prochaine intronisation pour qu'il fût possible de les accabler de charges nouvelles. — François de Waldeck affirma à son tour qu'il n'était pas en position de faire face à des dépenses aussi considérables; il rappela qu'il payait une pension de 2,000 florins à son prédécesseur, Frédéric de Wied, et que les forts du pays étaient en mauvais état et ne pouvaient être engagés [1]. Ainsi l'intérêt personnel était seul consulté en un moment où il eût suffi encore de quelques énergiques efforts pour conjurer un péril qui devenait de jour en jour plus menaçant. Ce qui se passait alors dans le diocèse de Munster était d'ailleurs la fidèle reproduction de ce que l'on voyait dans la plupart des États allemands.

Tandis que le prince-évêque, ses barons, et ses chanoines, délibéraient sans conclure et s'en consolaient en répétant que le 21 décembre on verrait ce qu'il y aurait à faire, Rottmann commandait à Munster et réglementait en maître absolu ce qui était relatif à la religion. Déjà il avait supprimé de sa propre autorité le jeûne et le maigre [2]. « Non content d'avoir introduit

[1] Kerssenbroick, p. 340 et seq.

[2] Ibid., p. 347.

» l'usage de la communion sous les deux espèces, il la
» donnait tantôt dans les églises, tantôt dans les mai-
» sons, après les repas, sans cérémonie aucune, et sou-
» vent à des gens ivres. Il cassait autant de morceaux
» de pain de froment que bon lui semblait (car il avait
» renoncé aux hosties) et les introduisait dans les bou-
» ches béantes de ses fidèles. — Et lorsque quelqu'un
» voulait communier et ne pouvait pas se rendre à
» l'assemblée, Rottmann fourrait un pain dans la large
» manche de son vêtement, pêle-mêle avec le fromage
» et les bons morceaux que lui donnaient quelques
» femmes et qu'il portait toujours de cette manière,
» puis il allait consoler les malades à sa façon. Aussi
» on le nommait dans la ville *le porteur de petits*
» *pains*. — On conçoit le mépris dans lequel tomba dès
» lors l'auguste sacrement; certains évangéliques ne
» voulurent plus qu'on leur mît le pain dans la bouche,
» ils allaient en prendre sur la table autant que bon
» leur semblait, ou bien encore *ils se soûlaient* en vi-
» dant à longs traits de vastes calices. On assure même
» qu'il en était qui mettaient le pain dans d'énormes
» soupières, vidaient le vin par-dessus, et en prenaient
» ensuite à la cuillère ou à la fourchette pour recevoir
» les deux espèces à la fois. »

Le réformateur de Munster commença à cette époque aussi à exprimer des doutes fréquents sur la validité du baptême des enfants, qu'il jugeait contraire à l'Evangile et à la saine raison.—Toutes ces innovations avaient déjà du retentissement au dehors et causaient

de l'inquiétude à l'école de Wittenberg. — Mélanchton, qui connaissait personnellement Rottmann, crut devoir lui écrire. Sa lettre, remarquablement fade et rédigée en termes doucereux, existe encore [1]. — « Il conjure Rottmann, pour l'amour de Jésus-Christ, de *ne pas troubler le repos de l'Eglise* (prière singulièrement naïve de la part de Mélanchton), et de ne pas abolir le baptême des enfants, sur lequel *les savants* ont beaucoup discuté et qu'ils s'accordent à considérer comme *nécessaire*, ou au moins comme *permis!*... Nous avons assez d'ennemis, ajoute Philippe; ils seraient enchantés de nous voir nous déchirer et nous détruire entre frères... Je vous dis ceci à bonne intention, et j'ai pris cette liberté parce que je vous suis très dévoué, à vous et à l'Eglise... »

Luther y mit moins de ménagements; au lieu d'écrire à Rottmann, il s'adressa aux magistrats de la ville de Munster [2]. Il les loue et les félicite dans sa lettre de leur amour pour l'Evangile et pour *la chère* parole de Dieu, mais il les engage à ne pas se laisser entraîner aux damnables erreurs des sacramentaires, des zwingliens, et d'autres fanatiques : *Aliorumque Schwermerorum,* — dit-il en son latin de cuisine, — et à veiller à ce que le mauvais esprit ne gagne pas les prédicants de la ville.

Les sénateurs reçurent l'épître apostolique avec tout le respect et toute la révérence imaginables; ils la com-

[1] Kerssenbroick, p. 348.

[2] Ibid., p. 349.

muniquèrent à Rottmann et à ses collègues, en leur ordonnant d'y avoir égard. Mais depuis longtemps il n'entrait plus dans les habitudes des chefs du mouvement de respecter les injonctions du sénat; ils n'en continuèrent pas moins leurs menées [1]. « Le désordre et l'infidélité étaient en progrès; les paresseux, les mauvais sujets, les prodigues, les pillards, et les gens ruinés, allèrent grossir la tourbe des évangéliques. »

Toutefois ce n'était pas assez d'avoir introduit la nouveauté, il fallait aussi priver *complètement* de l'exercice de leur religion ceux qui, malgré des attaques si souvent renouvelées, persistaient à demeurer fidèles à la foi de leurs ancêtres. Le culte catholique ne se célébrait plus que le dimanche au Dôme; les paroisses n'avaient plus de prêtres, les apostats et les intrus y exerçaient seuls ce qu'ils appelaient *leur ministère*.— Or beaucoup d'hommes et de femmes appartenant aux premières familles du lieu se préparaient par le jeûne, l'aumône, et la confession, à communier sous une seule espèce à l'occasion des fêtes prochaines de Noel.

Les magistrats, informés de leur dessein par les prédicants, firent enjoindre aux catholiques de s'*abstenir* de la communion, pour éviter le scandale et les occasions de désordre; ils publièrent aussi un décret pour défendre de baptiser les enfants ailleurs que dans les églises paroissiales. C'était forcer les fidèles à faire administrer à leurs nouveaux-nés le sacrement de la régénération par des hommes dont les doctrines et la con-

[1] Ibid., p. 351.

duite leur inspiraient l'horreur la plus profonde et la plus méritée [1].

Cependant les députés de la noblesse, du chapitre, et des autres villes du diocèse, s'étaient réunis, le 20 décembre, à Wollbeck, où la diète devait s'ouvrir le lendemain, conformément à ce dont on était convenu en se séparant le 9 du même mois. Les envoyés de la capitale étaient attendus; ils ne vinrent pas, et ils adressèrent aux états une lettre portant [2] « que leur » intention avait été de se rendre aux conférences le » jour suivant, mais qu'un événement imprévu et très » important les en empêchait. » Ils affirmaient d'ailleurs que depuis les dernières assemblées, ils avaient fait de vains efforts pour porter leurs commettants à renoncer à quelques-unes de leurs prétentions; ils suppliaient les états de ne pas interpréter l'absence des députés de Munster en un sens malveillant, et leur demandaient comme meilleur moyen de terminer le différend de faire consentir l'évêque à la nomination de princes arbitres chargés de le juger. Ils espéraient aussi, disaient-ils, que provisoirement le prélat consentirait à la suspension des mesures de rigueur.

Cette lettre, bien qu'elle ne satisfît pas les états, leur fit croire cependant qu'il y avait au moins une chance de sortir de la longue et fastidieuse querelle dans laquelle on se trouvait engagé, et les endormit dans une fausse sécurité. Ils répondirent avec bonhomie qu'ils

[1] Kerssenbroick, p. 353, 354.
[2] Ibid., p. 352.

désiraient ardemment le rétablissement des bons rapports d'autrefois, que les propositions de la ville seraient soumises à l'évêque, et que la réponse de ce prince serait communiquée aux envoyés de Munster.

François de Waldeck quittait alors son diocèse de Minden; il ne se rendit point à Wollbeck; mais il arriva le 23 décembre à Telgte, petite ville située à un mille de Munster, et où l'on devait lui prêter le serment de foi et hommage. Les états assemblés à Wollbeck et tous les principaux personnages du diocèse vinrent se réunir autour de leur souverain en cette même journée du 23.

CHAPITRE VII

AFFAIRE DE TELGTE ET SES SUITES

Les membres des états du diocèse écrivirent au sénat de Munster, encore dans la soirée du 23, pour l'engager à envoyer ses députés à Telgte le jour suivant, dès huit heures du matin, afin qu'ils pussent être informés des résolutions du prince-évêque et que l'on travaillât d'un commun accord au rétablissement de la paix [1].

Les députés ne parurent pas; le sénat adressa aux états une lettre d'excuses. « Il ne pouvait, disait-il, rien décider ni conclure sans l'assentiment de la bourgeoisie; avant toutes choses il demandait qu'on répondît à sa proposition de soumettre les différends à des princes arbitres, et de suspendre, en attendant, les mesures de rigueur, mesures tout à fait inexplicables d'ailleurs, à présent que l'on avait entamé de sérieuses négociations pour la paix [2].

François de Waldeck était déjà reparti pour Ibourg au moment où cette lettre arriva. Cependant les états répondirent immédiatement. — Ils déploraient, dans l'intérêt de la paix, l'obstination avec laquelle le

[1] Kerssenbroick, p. 351 et seq.
[2] Ibid.

sénat avait refusé d'envoyer des députés à Telgte; mais cela ne les avait pas empêchés de supplier l'évêque de se rendre à leurs désirs; il avait consenti enfin à s'en remettre à la décision de deux princes d'empire, dont l'un serait nommé par lui et l'autre par la cité de Munster. Son Altesse voulait bien aussi suspendre provisoirement toutes les mesures de rigueur, à condition que les anciens usages seraient rétablis dans les églises, que les prédicants cesseraient de prêcher et d'innover,et que l'on relâcherait les prisonniers vassaux de l'évêque. — L'écrit des états se terminait par d'affectueuses protestations; un sauf-conduit pour les députés qui viendraient de Munster à Telgte y était joint[1].

Cette missive fut envoyée à la ville le 25; les magistrats représentèrent à la personne qui l'avait apportée « qu'il serait scandaleux de s'occuper d'affaires temporelles le saint jour de Noel. » Sous ce prétexte spécieux ils la firent consentir à rester à Munster jusqu'au lendemain matin. — Alors on donna ordre de fermer les portes de la cité, d'y laisser entrer qui voudrait, mais de ne permettre à personne d'en sortir.

Ayant pris ces précautions, les magistrats rassemblèrent les préposés du peuple et les chefs des tribus d'artisans, et eurent avec eux une conférence, qui se termina entre huit et neuf heures du soir, et à la suite de laquelle les employés subalternes du sénat allèrent frapper de porte en porte à toutes les maisons de la

[1] Ibid.

de l'année, ils n'y firent pas attention.—C'étaient des mèches que les hommes de Munster avaient allumées pour le service des arquebuses. Rentrés à Telgte, les cavaliers se hâtèrent de se coucher, et au bout de peu d'instants tous les habitants de la ville étaient plongés dans le plus profond sommeil[1].

Pendant ce temps, les Munstérieus avançaient; ils réparèrent le pont de la Wese, en confièrent la garde à quelques hommes déterminés, et se remirent en marche.

Arrivés aux portes de Telgte vers les deux heures du matin, ils les enfoncent, occupent toutes les rues conformément au plan concerté à l'avance, se précipitent dans les maisons, arrachent de leurs lits avec la dernière brutalité les membres de l'assemblée des trois ordres, leur donnent à peine le temps de se vêtir, et s'emparent en attendant de l'argent et des bijoux, des sceaux et des chaînes d'or qu'ils trouvent. Tout cela est déclaré de bonne prise par les évangéliques ; ils s'approprient de même les chevaux de luxe qu'ils trouvent dans différentes écuries au nombre de soixante et un. Plusieurs des chanoines du grand chapitre, les chefs de la noblesse et les principaux conseillers du prince-évêque sont parmi les captifs. Trois des membres du chapitre réussissent seuls à s'échapper, en chemise et nu-pieds, en traversant l'Ems, qui était complètement gelé.

Les prisonniers et le butin furent placés sur les cha-

[1] Kerssenbroick, p. 358 et seq.

riots amenés pour cet usage et conduits triomphalement à Munster, dans la matinée du 26 décembre[1].

Les nobles furent assez convenablement traités ; on leur permit, après qu'ils eurent donné leur parole de ne pas se sauver, de loger dans les auberges et les maisons particulières; le grand-échanson de l'évêque, le sire de Bodelswinge, et les chanoines restèrent à la maison commune, parce que le peuple, qui les regardait comme les principaux instigateurs du prélat, les eût déchirés s'il les avait eus en sa puissance ; — quant aux patriciens, on les jeta en prison. La populace, furieuse, voulait qu'on enfermât de même les membres du chapitre; et le sénat, lâche comme toujours, était disposé à céder à ses exigences ; mais *le général* Kilian, chef de l'expédition, déclara péremptoirement que les lois de la guerre ne permettaient pas de jeter dans un cachot de nobles seigneurs *pris dans un combat,* et mit un terme aux clameurs. L'indulgence fut étendue même aux patriciens; on les fit sortir de prison sur parole et on les logea d'une manière convenable[2].

Le jour des Saints-Innocents, les magistrats de Munster se réunirent pour dîner dans la taverne la plus en renom de la ville ; ils firent inviter les prisonniers à y venir et s'excusèrent de les avoir arrêtés[3], protestant que le peuple, mutiné, les y avait forcés et qu'ils eussent été massacrés en cas de refus[4]. C'était un indi-

[1] Ibid.
[2] Ibid, p. 361 et seq.
[3] Ibid.
[4] Ibid.

gne mensonge; la bourgeoisie n'avait été informée du but de l'expédition qu'au dernier moment. — Les captifs feignirent d'ajouter foi aux assurances des sénateurs; mais ils n'en protestèrent pas moins contre la violence exercée à leur égard, contrairement au droit des gens et à toutes les lois divines et humaines.

Il n'y avait rien à répondre aux récriminations des gentils-hommes ; les magistrats n'en persistèrent pas moins à formuler de ridicules excuses, mais en même temps ils poursuivirent leur but, et ils réussirent enfin à obtenir des captifs une lettre par laquelle ces derniers suppliaient l'évêque, de s'arranger au plus vite avec la ville rebelle, de suspendre toutes les mesures de rigueur, et de restituer les objets confisqués, afin que la liberté leur fût rendue.

Cependant l'expédition de Telgte avait fait grande sensation dans l'empire ; François de Waldeck s'adressa à tous les membres du corps germanique, et réclama particulièrement l'assistance de son métropolitain, l'électeur de Cologne, et des ducs de Clèves et de Gueldre. L'électeur écrivit immédiatement à Munster, dans des termes d'autant plus pressants, que trois de ses propres conseillers se trouvaient au nombre des prisonniers ; on lui répondit évasivement. — Les membres de la ligue de Smalkalde eux-mêmes s'adressèrent au sénat et blâmèrent énergiquement toute cette affaire ; on ne tint pas compte de leurs remontrances ; — une lettre de Philippe Mélanchton, où les reproches

étaient mêlés à d'affectueuses protestations [1], ne fit pas plus d'effet. Les auteurs du coup de main demeurèrent sourds à toutes les représentations, et pour le moment le sénat se borna à faire rendre aux prisonniers de Telgte les effets et les objets de prix qui leur avaient été enlevés. La restitution eut lieu le 1er janvier 1533.

On faisait des préparatifs de guerre à Munster; on mettait les fortifications en état; on pillait et on dévastait l'église et le couvent de Saint-Maurice-hors-les-Murs, sous prétexte qu'en cas de siége les troupes épiscopales pourraient s'y retrancher; et on demandait, mais en vain, à toutes les villes du diocèse de contribuer à la défense de la capitale en y envoyant chacune dix hommes bien armés [2]. — Cependant les pourparlers et les écritures continuaient également et le 3 janvier le sénat relâcha sur parole, pour quatre jours, et envoya au prince-évêque Hermann de Mengersheim, l'un des gentilshommes prisonniers; il était chargé d'entamer une négociation et de pousser François à céder sur tous les points, en lui représentant les dangers que courraient à Munster les nobles et les chanoines de la part d'une populace de plus en plus insolente et exaspérée [3].

Alors aussi le docteur Jean de Wick venait enfin de consentir à quitter le syndicat de Brême pour remplir les

[1] Ibid., p. 368.

[2] Ibid., p. 377, 379.

[3] Ibid.

mêmes fonctions à Munster. En se rendant à son nouveau poste, il alla trouver le landgrave Philippe de Hesse, et lui demanda de se porter médiateur entre les Munstériens et leur évêque. Philippe agréa joyeusement la proposition; il écrivit aux habitants de Munster « pour les engager à avoir confiance en lui et pour leur promettre de les maintenir en possession de la pure parole de Dieu[1]. » Après quelques longueurs occasionnées par la mauvaise foi du sénat, la médiation du landgrave fut acceptée. Les Munstériens, avant d'écouter aucune proposition et de se prêter à aucun arrangement, exigèrent qu'on leur payât 450 florins de dédommagements pour le troupeau de bœufs qui avait été confisqué. L'évêque eut la faiblesse de céder[2]; il avait eu celle bien plus grande et plus coupable pour un prélat se disant catholique d'admettre la médiation d'un Philippe de Hesse.

Quoi qu'il en soit, après avoir accepté l'intervention du landgrave, on devait s'attendre au triomphe complet de la rébellion. Les articles du traité, au nombre de seize, furent arrêtés le 14 février. Les dispositions de cette honteuse pacification étaient les suivantes[3] :

L'article 1er stipulait que le prince-évêque ne pourrait faire violence aux habitants de Munster en rien de ce qui touchait aux croyances religieuses. « Les Munstériens conserveront la pure parole de Dieu, di-

[1] Ibid., p. 390.

[2] Ibid.

[3] Kerssenbroick, p. 392 et seq.

sait l'article; elle leur sera prêchée sans aucune adjonction humaine[1] par leurs prédicants, dans les six églises paroissiales ; ces mêmes prédicants y distribueront les sacrements et y organiseront à volonté le service et les usages. Les bourgeois n'auront à se soumettre en affaires religieuses qu'au jugement de leurs magistrats, jusqu'à ce que les questions en litige aient été positivement réglées par un concile général libre et chrétien, ou du consentement de tous les princes de l'empire. »

L'article II promettait par contre de laisser aux catholiques le libre exercice de leur religion à la cathédrale et dans les églises des chapitres non comprises au précédent article, — jusqu'à ce que la divine providence en eût décidé autrement. Il défendait aux prédicateurs de la cité de parler contre les catholiques, leurs dogmes, et leurs rites, *à moins que la parole de Dieu ne l'exigeât impérieusement* (clause qui rendait l'article absolument illusoire).

L'article III interdisait de part et d'autre les calomnies, les médisances, et les propos injurieux, pour cause de religion.

Le quatrième déclarait, par la plus bizarre et la plus absurde des contradictions avec l'article 1er, que la ville de Munster obéirait au prince-évêque comme à son souverain légitime, tant pour les choses spirituelles que pour les choses temporelles.

[1] Comme s'il y avait des adjonctions humaines dans l'enseignement catholique !

L'évêque, de son côté, promettait par le cinquième de respecter les priviléges de ses sujets et de se comporter à leur égard en bon prince.

Le sixième défendait à chacun, quel que fût son rang, de se servir arbitrairement de la parole de Dieu, et de refuser obéissance au magistrat, sous peine d'être livré à la justice et puni sévèrement.

Le septième conservait les revenus du clergé à leurs propriétaires, sauf les fondations et biens des églises paroissiales *devenues évangéliques*, lesquels devaient être consacrés à l'entretien des nouveaux prédicateurs et au soulagement des pauvres. — Toutefois l'article laissait aux anciens titulaires de ces églises l'usufruit d'une partie de leurs revenus.

Par le huitième le sénat s'engageait à ne se mêler en aucune façon des bénéfices qui n'étaient pas à sa collation.

Le neuvième reconnaissait aux bourgeois le droit d'instituer et de destituer leurs prédicants sans l'intervention de l'évêque et de son clergé.

L'article X déclarait périmées toutes les causes intentées par l'évêque pour motif de religion.

L'article XI décrétait l'oubli du passé, la levée de l'arrêt, la liberté des chemins, la restitution de tout ce qui avait été confisqué, etc...

Le douzième *amnistiait* les Munstériens qui avaient tenu pour le prince-évêque et statuait que la justice reprenait pour chacun son cours ordinaire.

Le treizième permettait à toutes les personnes qui

avaient quitté la ville d'y rentrer, et déclarait que ceux qui auraient des plaintes à former contre elles ne pourraient employer que les voies légales.

Le quatorzième rendait la liberté aux prisonniers des deux partis et décrétait la restitution de ce qui leur avait été pris.

Le quinzième nommait des arbitres pour terminer divers différends existants entre les habitants de Munster, et les chanoines ou les membres du clergé inférieur.

Le seizième reconnaissait au clergé des deux ordres le droit d'entrée et de sortie à Munster.

Tel était le déplorable traité que signèrent Philippe landgrave de Hesse, en qualité de médiateur ; François comte de Waldeck, évêque de Munster ; les membres du haut chapitre pour eux et leurs successeurs; le comte Arnold de Bentheim et neuf autres gentilshommes au nom de la noblesse du diocèse; les bourguemestres et le sénat de Munster, — de même que ceux des deux villes de Coesfeld et Warendorf, en leur propre nom et en celui de toutes les autres cités du pays.

Quelques gentilshommes avaient refusé d'abord de mettre leurs noms au bas de cet acte; mais ils finirent par céder aux sollicitations de leurs confrères prisonniers, et signèrent à leur tour. — Quant à François de Waldeck, il était tellement ravi d'en finir, qu'il donna comme témoignage de sa haute satisfaction un cheval et cent florins d'argent comptant à chacun des trois

négociateurs envoyés par le landgrave de Hesse.

On dressa deux copies du traité ; l'une fut délivrée au sénat de Munster, l'autre à l'évêque. Quant aux prisonniers, on les élargit le 18 février[1].

Les clauses et les dispositions de cet acte révèlent clairement les désirs et les intentions du landgrave, sous l'influence duquel il fut conclu. Il voulait faire arriver promptement le luthéranisme à une domination exclusive et incontestée dans la ville de Munster, et ôter peu à peu toute part de pouvoir et d'action au catholicisme. La position que l'on faisait à l'Eglise, au clergé, et aux fidèles, n'était pas tenable ; on les livrait pieds et poings liés à leurs plus mortels ennemis ; et il était évident que le semblant d'existence qu'on leur laissait dans la ville ne durerait pas. Toutefois, ainsi que l'observe l'auteur des *Esquisses historiques*[2], les voies de Dieu sont bien différentes de celles des hommes, et ce fut précisément cette victoire complète du protestantisme qui causa sa perte. Le traité écrasait absolument le catholicisme, il est vrai ; mais il donnait en même temps à ses adversaires une parfaite liberté d'action, qui leur devint funeste par l'abus extravagant qu'ils en firent.

L'excès du mal fut un remède héroïque et terrible dont la Providence se servit pour ramener au bien. Sans les évènements que nous venons de raconter, jamais le luthéranisme n'eût enfanté à Munster l'orgie

[1] Kerssenbroick, p. 396, 397.

[2] Stud. und Skizz., p. 426.

des anabaptistes, et sans cette orgie jamais l'hérésie n'eût été complètement extirpée de la ville; jamais on n'eût pu y rétablir la domination exclusive du catholicisme, le règne de la foi, de la justice, du bon droit, et de la vérité.

CHAPITRE VIII

DÉVELOPPEMENTS DE L'HÉRÉSIE A MUNSTER APRÈS LE TRAITÉ DE PAIX CONCLU AVEC L'ÉVÊQUE

Le sénat, étant devenu l'arbitre souverain de ce qui touchait à la religion dans la ville, usa de son pouvoir sans plus tarder et donna à Munster une nouvelle « *constitution évangélique*[1], » qui fut décidée et publiée en très peu de jours; — elle se divisait en dix articles, dont nous nous bornons à donner ici la substance :

1° Les habitants de chaque paroisse éliront deux hommes pieux et instruits, pour y exercer les fonctions de prédicateurs. Les élus seront présentés à des examinateurs choisis : — par le sénat, par les préposés du peuple, et par les chefs de corporation. Ces examinateurs les établiront dans la paroisse ou les rejetteront, selon qu'ils les auront trouvés capables ou incapables.

2° Les prédicateurs évangéliques administreront les sacrements et organiseront pour le service divin un ordre conforme à l'Ecriture sainte, mais qui ne sera mis en vigueur qu'après avoir été approuvé par le sénat et les [illegible] du peuple.

[1] [illegible]ck, p. 398 et seq.

3° Le sénat placera à la tête des écoles un homme pieux, qui s'entendra avec les examinateurs et les magistrats, pour y introduire d'utiles améliorations.

4° Le sénat chargera deux hommes versés dans la connaissance des saintes Ecritures de lire et d'expliquer publiquement les deux Testaments en un lieu qu'on indiquera. On fondera aussi des caisses des pauvres dans chaque paroisse, et on désignera des personnes pour distribuer aux malheureux l'argent réuni aux collectes du dimanche.

5° Le sénat, les préposés et chefs de tribus éliront six hommes de confiance qui surveilleront les mendiants; —quant à ces derniers, on nourrira ceux qu'on jugera dignes d'être secourus, et on les munira d'un signe particulier pour les distinguer des autres, qui seront renvoyés dans leurs patries respectives.

6° Six hommes sages, considérés, et particulièrement vertueux, seront nommés de même par le sénat, les préposés et chefs de tribus, et se réuniront tous les samedis en un lieu commode pour juger et terminer les querelles de ménage.

7° Chacun sera tenu de remplir les devoirs de sa condition comme il convient dans une république chrétienne et bien ordonnée.

8° Les serviteurs de la parole divine feront leur possible pour gagner les âmes à la vraie foi et les diriger dans les voies de la perfection chrétienne. Quant à ceux qui refuseront d'admettre la pure doctrine, qui blasphèmeront et se rendront coupables de crimes publics,

le sénat emploiera contre eux la rigueur des lois et le glaive de la justice, afin de frapper les méchants de terreur et de rassurer les bons.

9° Les impies, les blasphémateurs, et les pécheurs scandaleux seront d'abord excommuniés, et, s'ils ne se corrigent pas, le sénat les punira publiquement.

Le dixième et dernier article donne une longue nomenclature des crimes pour la répression desquels de nouvelles lois devront être prochainement publiées.

Ces articles, dont les derniers se distinguent par une teinte assez prononcée d'inquisition, avaient été rédigés, dit-on, sous l'influence de Rottmann, l'oracle du jour.

Quoi qu'il en soit, la populace et les prédicants, persuadés que l'ère nouvelle dans laquelle on venait d'entrer durerait éternellement, se livraient aux plus grandes réjouissances. Ils tenaient publiquement, dit Kerssenbroick[1], les propos les plus absurdes. « Le » Pape a été chassé avec toute la gent tondue, di» saient-ils dans leur sauvage enthousiasme, la tyran» nie de l'antechrist est tombée, Rottmann a délivré » la vérité évangélique du joug de la servitude..., la » vraie lumière a dissipé le brouillard de l'erreur.

» Afin de donner un éclatant témoignage de leur » amour pour l'Evangile et du mépris que leur inspi» rait le Pape, ils s'invitaient réciproquement à de » grands repas, mais jamais ils ne se *repaissaient* et » ne se *soûlaient* qu'en présence de Rottmann... Il fal-

[1] Page 402.

» lait que cette divinité fût de toutes les fêtes. On
» l'admirait, on l'adorait, on le faisait asseoir au haut
» bout des tables ; ses paroles étaient écoutées comme
» des oracles ; dès qu'il ouvrait la bouche, on se tai-
» sait pour ne pas perdre un mot de ses discours, car
» on le croyait pénétré de sagesse et doué de la science
» la plus profonde. — Le sénat témoigna aussi de son
» respect pour l'idole du jour en lui décernant le nom
» et les prérogatives de *surintendant* [1]. »

« Rottmann lui-même, le plus vain des hommes, était persuadé que ces honneurs lui étaient dus, — dit encore notre historien[2]; — il était gonflé de son importance, s'estimait le premier et le plus docte des orateurs, et comptait que la faveur populaire lui conserverait toujours sa position actuelle. Il jugea alors que, pour rendre son bonheur complet, il lui fallait une femme, et il épousa la veuve de Jean Vigers, ancien syndic de Munster. C'était une personne de mauvaise vie, à laquelle il avait inspiré, encore du vivant de son premier mari, les principes évangéliques et un amour adultère[3]». L'histoire ajoute que Vigers conçut tant de jalousie de l'inconduite de sa femme, qu'il en eut une attaque d'apoplexie; qu'on le transporta à Ems, où sa digne épouse le laissa se noyer dans sa baignoire pendant une faiblesse, sans lui porter de secours. Dès qu'elle eut fait enterrer son mari, elle se hâta de revenir à Munster, de quitter le

[1] Ce titre correspond à l'épiscopat catholique.

[2] Kerssenbroick, p. 403.

[3] Ibid.

deuil, et d'épouser Rottmann. — Cette conduite était trop conforme aux idées de la liberté chrétienne et aux exemples donnés de tous côtés par les novateurs, pour soulever la moindre réprobation Les évangéliques assistèrent en foule à la cérémonie; un grand repas de noces, arrosé de libations copieuses et accompagné de force injures contre le Pape et de toasts en l'honneur du mariage des prêtres, cimenta cette heureuse union, et chacun s'empressa de faire de beaux présents au jeune couple [1].

Rottmann se trouvait ainsi à l'apogée de la gloire. Favori du peuple, redouté du sénat et du clergé, maître absolu des six paroisses évangéliques, accablé de dons, et jouissant de tout ce qui pouvait flatter la sensualité, il était au comble de ses vœux. Il reconnaissait dans le landgrave de Hesse le premier auteur de sa félicité; aussi avait-il soin d'intercaler dans tous ses sermons l'éloge de cet illustre prince [2].

Mais la gratitude de maître Bernard fut moins vive envers le corps des magistrats, auquel cependant il devait le plus beau fleuron de sa couronne, le titre de surintendant. Excitée par lui, la population évangélique de la ville commença à trouver que les autorités de Munster avaient montré dans les précédents démêlés des dispositions trop papistes, trop favorables au clergé, dont elles n'avaient pas su confisquer les biens. On dé-

[1] Kerssenbroick, p. 404.

[2] Ibid., p. 404. — La ville de Munster envoya à Philippe deux grands gobelets de vermeil remplis d'argent et deux chevaux noirs richement caparaçonnés pour reconnaître ses bons offices lors du traité de paix.

cida tumultueusement qu'il fallait anticiper les élections, et en effet on y procéda dès le 3 mars. Les anciens sénateurs furent éliminés et remplacés par de zélés amis de la pure parole de Dieu. C'était, suivant notre témoin oculaire[1], un tas de drôles et de va-nu-pieds choisis parmi la dernière classe du peuple; des ignorants, des fanatiques, des savetiers, des tailleurs, des marchands de beurre et de poisson, et autres gens de cette espèce. Knipperdolling le drapier était de leur nombre ; on ne conserva que quatre des précédents magistrats dont on était sûr, et qui étaient d'ailleurs dignes, en tous points, de figurer parmi les nouveaux élus. Hermann Tilbeck et Gaspard Indefeld furent nommés bourguemestres, Henri Moderson et Henri Redecker devinrent préposés ou tribuns du peuple[2].

Après le sénat vint le tour des paroisses ; le 17 mars on procéda, sous la direction de Rottmann, au choix des prédicants. Chacun fut admis à voter. « Les nouveaux » élus, dit Kerssenbroïck[3], étaient sans exception » des libertins effrontés, des gens légers qui avaient » violé leurs serments et manqué aux devoirs les plus » sacrés, des moines apostats et débauchés qui unis- » saient à une fausse science et à une éloquence de » mauvais aloi une grande hardiesse et beaucoup d'ef- » fronterie; ils estimaient peu de chose les vices les

[1] Kerssenbroick, p. 404

[2] Page 405.

[3] Ibid., p. 406 et seq.

» plus épouvantables, pourvu qu'on eût la foi dans le
» cœur : en un mot, c'étaient des hommes qui considé-
» raient comme bon et pieux tout ce qui s'accordait
» avec les principes de liberté qu'ils professaient.

» Ils donnaient à leurs adhérents le nom de frères
» et sœurs chrétiens et évangéliques; — quant aux fi-
» dèles qui assistaient au service divin à la cathédrale,
» ils les qualifiaient de papistes entêtés et d'impies; et,
» contrairement aux stipulations du traité de paix,
» ils les accablaient d'injures et de propos blessants. »

Le nouveau sénat, jaloux de conserver la faveur populaire, mit d'abord tous ses soins à faire entrer dans la cause dite évangélique les autres villes du diocèse, en particulier celles de l'Ouest, qui s'y étaient montrées peu disposées. Il engagea ces villes à mander leurs députés, le 20 mars, à une auberge située entre Munster et Coesfeld. On les convoquait sous prétexte de renouveler les alliances existantes entre la capitale et les cités, alliances qu'on supposait un peu compromises depuis l'expédition de Telgte. — L'assemblée eut lieu au jour indiqué. Munster y envoya le bourguemestre Hermann Tilbeck et le syndic Jean de Wick, en compagnie de quelques sénateurs; « et ces
» messieurs, pour donner aux députés des villes une
» leçon de liberté évangélique et leur prouver qu'on
» était affranchi des superstitions de la vieille église,
» firent servir sur leur table des viandes et des vins de
» diverses sortes, bien qu'on fût en plein carême[1]. »

[1] Kerssenbroick, p. 407 seq.

Jean de Wick porta la parole; il reprocha aigrement, et dans un long discours, aux villes de l'Ouest d'avoir abandonné durant ses derniers embarras la bourgeoisie de Munster, toujours si empressée de rendre service à ses amis... « Cependant, dit-il, Munster veut oublier ce manque de foi et consent généreusement à renouveler les anciens pactes, pourvu que les cités en question s'engagent à ne plus se rendre coupables à l'avenir de semblables trahisons et à assister la capitale lorsqu'elles en seront requises. Examinez mûrement la chose, et faites-nous connaître vos résolutions[1]. » Les députés des villes prirent la parole à leur tour; leur réponse était prête, ils n'avaient pas besoin de se concerter pour la donner : — ils déclarèrent que Munster, loin d'avoir le droit de se plaindre, avait été infidèle au pacte en oubliant ce qu'elle devait au Pape, à l'Eglise, à l'édit impérial, et à son souverain légitime, et qu'ils ne modifieraient en rien les anciennes alliances sans le consentement de l'évêque et des autres états du diocèse.

Cette manière nette de se prononcer irrita vivement les envoyés de Munster. On se sépara sans avoir rien fait[2].

Les frères de Warendorf consolèrent un peu les Munstériens de cet échec. La bourgeoisie y était divisée; le prédicateur catholique Ewerard Steinmann et le sacramentaire Regeward y comptaient tous les deux

1 Ibid., p. 409.
2 Ibid., p. 410.

de nombreux partisans; leur doctrine opposée sur l'eucharistie avait mis la ville en rumeur. Le sénat ordonna aux deux orateurs de comparaître en sa présence, leur fit exhiber leurs cahiers, déclara *obscure* la doctrine de Steinmann, et le somma de donner des explications.

Steinmann répondit qu'il n'en devait aucune à des juges laïcs, incompétents, et à peu près gagnés par l'adverse partie. Les magistrats de Warendorf imaginèrent alors d'envoyer les deux cahiers aux prédicants de Munster. Rottmann déclara que Regeward avait bien parlé; — dès lors la bourgeoisie en foule se rangea sous sa bannière; on se mit à chanter des airs allemands dans les églises, et la prédication fut interdite à Steinmann. — Regeward, fier de ses succès, assuré des sympathies du peuple et du sénat, innova sur une plus vaste échelle, en se conformant en toutes choses aux instructions de son maître Rottmann. Erpon, bourgeois hollandais, devenu sénateur de Warendorf, enthousiasmé par ses discours, alla piller la petite église de Sainte-Anne, située hors de l'enceinte de la ville[1].

L'évêque réclama, mais en vain, l'éloignement de Regeward[2]; son autorité était méconnue presque partout, et il dut comprendre alors déjà que les clauses stipulées en faveur du catholicisme dans la paix hon-

1 Kerssenbroick, p. 412.

2 Regeward, après avoir causé le malheur de Warendorf, pensa n'y être plus en sûreté et se réfugia à Munster.

teuse qu'il venait de conclure ne seraient pas longtemps respectées.

S'il eût pu conserver quelque illusion à ce sujet, les faits qui se passèrent alors à Munster eussent suffi pour la dissiper. L'insolence des novateurs ne connaissait plus de bornes ; chaque jour quelque nouvel attentat prouvait qu'on avait le dessein bien arrêté de priver les fidèles de la liberté de conscience et de l'exercice de leur culte.

Le 24 mars (1533)[1], le nouveau bourguemestre Tilbeck, accompagné du patricien Kerkerink, que nous verrons jouer plus tard un grand rôle à Munster, et des sieurs Noerdink et Stucker, se rendit à l'abbaye d'Uberwaser pour sommer Ida de Merfeld de se charger de l'entretien des prédicants nouvellement établis dans son église. Elle fut obligée de céder et de s'engager à les nourrir jusqu'à la Pentecôte.

Le 27 du mois, l'un des prédicants força le tabernacle de l'église de Saint-Ludger, en présence d'une foule nombreuse parmi laquelle les catholiques se trouvaient en minorité. Brisant la sainte hostie, il souffla dessus en disant : « Voici votre bon Dieu qui s'envole. »

Le même jour, le traité fut violé également à l'égard des Franciscains. Quelques sénateurs allèrent leur signifier qu'ils eussent à quitter leur ordre, leur habit, et leur maison, s'ils voulaient éviter un traitement plus rigoureux encore, « parce qu'on était fatigué de nourrir ces gras et paresseux mendiants, et que les

[1] Kerssenbroick, p. 413.

magistrats, décidés à faire refleurir l'Église dans sa pureté primitive, voulaient convertir les bâtiments du couvent en une école[1]. » — Le père gardien promit de répondre dans la huitaine; ce délai expiré, il représenta que lui et ses religieux vivaient conformément à la règle instituée par leurs prédécesseurs; que le monastère leur appartenait par une succession légitime, et que tirant toute leur subsistance du dehors, ils n'étaient point à la charge de la ville. Il supplia enfin qu'on laissât vivre à leur mode les malheureux moines, qui ne faisaient tort à personne, et il ajouta que, si l'on voulait simplement un emplacement pour une école, l'étendue du couvent leur permettait de le fournir sans en sortir eux-mêmes. — Cette dernière proposition sauva les Franciscains pour le moment; — l'école dite *Evangélique* fut établie dans leur maison, et le sieur Jean Glendorp en devint recteur[2]. « Mais au bout de peu de mois cette école évangélique était dans le plus complet désarroi, et la vieille école *papiste* n'avait pas perdu un seul de ses élèves et était plus florissante que jamais[3]. »

Tandis que les sénateurs menaçaient les monastères, Bernard Knipperdolling et son digne ami Gérard Kibbenbroick faisaient piller les vases sacrés de l'église Saint-Lambert par une troupe d'émeutiers[4].

[1] Kerssenbroick, p. 413.

[2] Ibid.

[3] Ibid., p. 415.

[4] Ibid.

Bientôt il ne se passa plus une journée qui ne fût marquée dans la ville par un acte de vandalisme ou d'odieuse tyrannie contre les catholiques, ou par une infraction aux articles du traité de paix.

Le 3 avril, deux nouveaux prédicants sont institués dans l'église d'Uberwaser, et Rottmann profite de l'occasion pour se livrer en chaire aux sorties les plus violentes contre ceux qui refusent de s'enrôler sous sa bannière.

Le 5, le sénat fait défendre au prieur et aux moines de Bispinkhoff de confesser dans leur propre église.

Le même jour, les évangéliques se précipitent dans l'église d'Uberwaser, brisent les autels et les images, et grattent les peintures qui en couvrent les murs.

Le 6 avril, dimanche des Rameaux, les novateurs et leurs adhérents, excités par Rottmann, font leurs pâques, pour s'éloigner de l'usage consacré, et communient dans toutes les paroisses sous les deux espèces. « A Uberwaser plusieurs des religieuses du » couvent, séduites par les prédicants, prennent part » à cette communion sacrilége; fatiguées du joug » de la règle et de l'obéissance, elles aspirent à cébrer bientôt aussi leur repas de noces; et la foule, » électrisée, se joint à elles lorsqu'elles se mettent à » chanter d'un ton de voix nasal le verset 7 du psaume » 124e traduit par Luther :

» Der Strick ist entzwei,
» Und wir sind freiy [1]. »

[1] « Le filet est rompu, et nous sommes délivrées. » — Kerssenbroick, p. 416.

Le 7 avril, la populace pille l'église des Serviates et en brise les images.

Le lendemain, défense est intimée aux Franciscains et aux autres moines de faire et de vendre des hosties.

Le 9, Knipperdolling et ses séides se précipitent dans la cathédrale pendant la célébration du saint sacrifice; le drapier sénateur s'avance vers l'autel et s'écrie en s'adressant à l'officiant : — « Calotin » affamé, n'as-tu pas encore dévoré assez de bons » dieux? »

Deux jours plus tard, l'ordre est intimé aux collégiales de porter au greffe les titres de leurs revenus, la liste de leurs fondations, et leurs vases sacrés, *afin de prévenir le mauvais usage qu'en pourrait faire le clergé*[1].

Le 14, Belholt, chef du tribunal de la ville de Munster, pénètre dans l'église de Saint-Ludger, à la tête d'une troupe avinée, et la dépouille de ses vases. — Le jour suivant, les mêmes hommes y retournent, brisent les autels et les images, pillent l'édifice, et s'y livrent aux plus dégoûtantes profanations.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rendre un compte détaillé de toutes les abominations qui se commirent à Munster durant les dernières semaines du carême et pendant le temps pascal.

1 Les titres et vases ne furent point remis au sénat, malgré ses ordres plusieurs ois renouvelés; on trouva moyen de les expédier adroitement hors de la ville.

L'exploit de Belholt que nous avons cité en dernier lieu donna occasion au nouveau sénat de manifester sa vive sympathie pour les fauteurs du désordre.

Pendant le pillage de Saint-Ludger, les fidèles étaient accourus en assez grand nombre dans l'espoir d'arrêter la dévastation ; mais, trop faibles pour attaquer leurs adversaires et irrités du hideux spectacle que présentait l'intérieur de leur église, ils avaient qualifié les intrus « de voleurs et de blasphémateurs, en qui le sentiment de la honte et de la piété était éteint [1]. » Maître Belholt se montra fort irrité de ces épithètes ; le lendemain il alla porter plainte aux magistrats. « Quelques bourgeois, dit-il [2], ont osé » m'insulter de la façon la plus grossière, ainsi que » plusieurs de mes amis ; si je laissais passer une » chose aussi grave, une tache indélébile resterait at- » tachée à mon nom ; mon honneur exige que les » *scélérats* soient punis avec la dernière sévérité. Moi » et mes amis, loin d'être des voleurs et des blasphé- » mateurs, nous obéissions aux ordres de Dieu ; nous » nous efforcions de détruire l'idolâtrie et de défendre » la gloire du Très-Haut. »

Cette harangue eut tout le succès qu'en espérait le rusé coquin ; les catholiques, pour éviter la prison, furent obligés de lui faire de très humbles excuses « et de déclarer qu'ils avaient parlé inconsidérément, » dans un regrettable mouvement de colère. »

[1] Ibid., p. 417.
[2] Ibid.

Cependant François de Waldeck n'avait pas encore pris possession de son siége épiscopal. On fixa au 4 mai la cérémonie de son intronisation [1]; le prélat entra dans sa capitale accompagné de la belle cavalerie de Wollbeck, où il s'était rendu la veille, et de plusieurs comtes et seigneurs du diocèse. Le peuple de Munster s'était armé de son côté; il avait préparé des chaînes afin de pouvoir barricader les rues en cas de nécessité, et l'on avait convoqué la bourgeoisie des villes voisines sur l'amitié desquelles on pensait pouvoir compter [2]. La défiance était réciproque, mais, grâce aux précautions prises, l'ordre ne fut pas troublé. — Le chapitre du Dôme se porta à la rencontre de l'évêque à dix heures du matin, le corps des magistrats se mit en mouvement à midi. — François fut reçu dans la ville au bruit du canon, traversa lentement les rues, et descendit de cheval auprès de la chapelle de Saint-Michel, où il fit son acte d'adoration avant de se rendre à son palais et à la cathédrale. Le cérémonial usité en pareil cas fut strictement observé; et le 7 mai François sortit de Munster, qu'il devait trouver deux ans plus tard livrée à l'abomination de la désolation.

Le prince se dirigea vers Warendorf, afin que cette ville lui prêtât également serment de foi et hommage. La bourgeoisie, craignant que François

[1] Hast., op. cit., p. 206.
Kersenbroick, p. 419 et seq.

[2] Ibid.

ne voulût se venger de la partialité qu'elle avait manifestée en faveur de l'apostat Regeward, résolut de se mettre en état de défense et demanda à Munster de lui prêter des canons et des munitions de guerre. — Munster refusa; toutefois l'évêque ne témoigna pas de rancune et ne prit aucune mesure sévère. Les gens de Warendorf en conclurent qu'il les craignait, et immédiatement après son départ ils dépouillèrent et pillèrent les églises du lieu, sous la conduite d'un pelletier nommé Bernard Weppelmann [1]. Ces déplorables exemples trouvèrent des imitateurs à Beckem et à Aalen.

La contagion commençait aussi à gagner les villes de l'Ouest, qui jusqu'alors avaient opposé un refus énergique à toutes les propositions d'innovations. Dülmen reçut deux prédicants disciples de Rottmann qu'y avaient amenés quatre bourgeois pour évangéliser la ville. L'évêque les fit enlever et enfermer à Bevergern.

Les nouvelles doctrines s'introduisaient même à Coesfeld. Malheureusement le clergé de cette ville contribua beaucoup à l'apostasie d'une partie de ses habitants. La plupart des prêtres qui y résidaient étaient des hommes intéressés et avares, qui se livraient à toutes sortes de trafics pour gagner de l'argent [2]. Des abus aussi inexcusables expliquent l'ignorance en matière religieuse d'un peuple privé de bons

[1] Ibid., p. 423.

[2] Ibid., p. 427 et 428.

guides spirituels, la haine qu'il portait en bien des lieux à un clergé corrompu, et la facilité avec laquelle il se laissait séduire par les doctrines extravagantes que lui prêchaient d'effrontés aventuriers.

Quoi qu'il en soit, une correspondance s'engagea entre le prince-évêque et les magistrats de Coesfeld; ces derniers protestèrent de leur attachement à la foi catholique, mais ils se plaignirent vivement de la conduite de leurs prêtres. François de Waldeck écrivit au clergé en termes sévères, lui enjoignit de ne plus scandaliser les fidèles, et annonça qu'il viendrait prochainement en personne. Grâce à cette mesure le désordre fut arrêté à temps.

Le prince-évêque avait visité successivement toutes les villes du diocèse, il convoqua une assemblée des états à Laerbroick pour le 4 du mois de juin. François leur soumit ses propositions, qui étaient toutes relatives à l'administration civile du pays; et l'assemblée désigna quelques gentilshommes pour les examiner. Mais, à la suite de la réunion et pendant un dîner fait en plein air, « on commença à traiter les questions religieuses avec une si grande vivacité, qu'un homme resta sur place et qu'il y en eut deux autres dangereusement blessés[1]. »

Cependant les prédicants de Munster, comptant sur l'appui du sénat et sur les fortifications de la ville, ne laissaient pas un instant de trêve à leurs concitoyens. Leur renommée et la gloire de leur nom s'étaient éten-

[1] Kerssenbroick, p. 426.

dues au loin, grâce à leurs attaques incessantes contre l'Eglise. — Des étrangers arrivaient de divers pays, même de contrées assez éloignées, pour les entendre, pour apprendre à connaître la pure doctrine évangélique, pour se ranger au nombre de leurs disciples. Parmi ces aventuriers se trouvait un homme destiné à jouer plus tard un épouvantable rôle à Munster. C'était le nommé Jean Bockelsohn, tailleur, natif de Leyde en Hollande. Il avait quitté secrètement sa patrie et sa femme pour entendre Rottmann; il fit sa première entrée à Munster le 25 juillet, et logea chez un bourgeois nommé Hermann Ramers. Ayant été évangéliquement instruit, il alla faire l'apôtre à Osnabruck, en fut chassé et s'en retourna dans sa patrie. Là il fut gagné à l'anabaptisme par Jean Matthisson, par Gérard zum Kloster, et quelques autres chefs de la secte. Nous le reverrons à Munster.

Mais le moment approchait où le parti luthérien de la capitale de la Westphalie devait être écrasé et vilipendé à son tour comme il avait écrasé lui-même les personnes demeurées fidèles à l'Eglise catholique. Dieu se servit, pour accomplir ce grand et terrible acte de justice d'une autre secte née de la réforme mais qui dès son origine avait refusé de se renfermer dans les limites arbitraires de la prétendue *orthodoxie* protestante pour se lancer dans les voies du faux mysticisme. Nous avons raconté l'histoire de sa formation et de ses débuts dans notre introduction.

LES
ANABAPTISTES

SECONDE PARTIE

LES ANABAPTISTES A MUNSTER

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION DE LA DOCTRINE ANABAPTISTE A MUNSTER PAR ROTTMANN ET QUELQUES PRÉDICANTS DE SON PARTI

Depuis cinq ou six mois environ, beaucoup d'anabaptistes de différentes contrées étaient venus successivement à Munster. Rottmann s'était d'abord montré leur adversaire, et, au mois de septembre 1532, il écrivait à un de ses amis : « J'ai déjà eu affaire avec » les anabaptistes ; ils nous ont quittés, mais en nous » menaçant de revenir en forces. — Toutefois, si Dieu » est pour nous, qui osera être contre nous ? »

En effet les membres de la secte revinrent en grand nombre ; mais peu à peu les dispositions de Rottmann s'étaient singulièrement modifiées.

Cet homme devait suivre successivement les trois directions qui divisèrent le protestantisme dès son ori-

gine. *L'orthodoxie luthérienne* de maître Bernard, née à la suite de sa liaison avec Mélanchton, avait peu duré. Il était devenu *rationaliste* lors de son séjour à Strasbourg; et jusqu'à présent nous l'avons vu avancer hardiment dans la voie de la négation et du doute, et attaquer la révélation avec les armes forgées par l'incrédulité, sans aucun plan arrêté, sans suivre de système lié dans toutes ses parties. En d'autres termes, il nous est apparu comme un prêtre apostat à qui l'inconduite à fait faire naufrage dans la foi, et qui cherche dans sa raison bornée des arguments pour forcer sa conscience à se taire, en rejetant tout ce qui la gêne.

Livré à ses propres inspirations, il avait introduit à Munster l'opinion sacramentaire touchant les dogmes eucharistiques, et il avait repoussé la doctrine bâtarde et inintelligible de Luther. Celui-ci, ballotté entre l'affirmation et la négation, ne voulait pas affirmer, « pour narguer les papistes, » et n'osait pas nier franchement « afin de narguer ceux de ses confrères qui se permettaient de rejeter sa papauté dans l'hérésie. »

Rottmann alla plus loin : il commença à appliquer également au baptême le principe de l'interprétation de l'Ecriture par la raison individuelle, et à rejeter comme absurde celui des nouveaux-nés, qui n'ont encore aucune conscience d'eux-mêmes et ne sont pas capables d'un acte de foi. D'ailleurs il s'appuyait sur l'Ecriture, qu'on avait déclarée règle unique de la croyance, et où l'on ne trouve aucun passage qui ordonne de baptiser les enfants.

Rottmann fut amené ainsi, par le rationalisme, à avoir un point de contact avec les *mystiques* de la réforme, désignés sous le nom d'*anabaptistes*, et qui précisément en ce temps arrivaient en foule à Munster.

Alors s'opéra en lui le changement qui dans le langage des protestants mystiques est désigné sous le nom de *reveil* (*Erwecknug*). Jusqu'à ce jour, son genre de vie, léger et désordonné, avait été en parfaite harmonie avec sa doctrine; il le modifia complètement d'un moment à l'autre[1]. On le vit affecter tout à coup des dehors pieux et réservés ; il renonça au commerce avec les femmes, ne parut plus aux fêtes ni aux banquets, que jusque-là il avait honorés habituellement de sa présence. — Les mœurs dissolues que ses adversaires lui avaient reprochées avec raison firent place à la réserve et à un extérieur sévère, pénitent, et mortifié. Ses discours étaient aussi changés que ses allures. Contredisant en plein ses précédents enseignements, il exhortait le peuple à la pratique de la charité et de l'humilité, à déclarer la guerre aux sens et aux passions. « Oui, s'écriait-il en chaire[2], oui, les œuvres de miséricorde » sont louables ; oui, nous devons nous prévenir les » uns les autres, *user en commun de tous les biens,* » nous servir réciproquement, et nous aimer avec ten» dresse. Qu'aucun de nous ne cherche à s'élever au-

[1] Kerssenbroick, p. 429 et seq.
Hast, p. 297 et seq.
Sleidan., l. X, p. 269.
Bullinger., Adv. Anab., l. II, ch 8, p. 53 et seq.

[2] Kerssenbroick, p. 429.

» dessus de ses frères ; car nous sommes tous égaux
» et appelés à la même béatitude. Les leçons de certains
» prédicants qui se disent évangéliques ne sont rien
» moins qu'évangéliques; car elles ne produisent pas
» de bonnes œuvres. — La saine doctrine ne se trouve
» plus nulle part ; les papistes ont terni la leur par
» la lie des inventions humaines et des cérémonies...
» Tout est souillé ; une misère affreuse, une épou-
» vantable calamité, sont près de fondre sur la terre ;
» les impies périront dans les plus cruels tourments ;
» — les seuls élus, marqués du sceau de l'alliance
» seront sauvés... — Ce sera la fin du monde ; mais
» le jugement dernier n'arrivera que mille ans plus
» tard. Car après la destruction des méchants, les
» élus du Seigneur mèneront pendant mille ans une
» vie bienheureuse (ainsi que l'apprend l'Apoca-
» lypse) sous le gouvernement de leur Duc Jésus-
» Christ. Ils auront abondance de tous les biens et
» les possèderont en commun ; on ne connaîtra plus
» ni lois, ni autorités, ni mariage, ni concupiscence,
» ni peine, ni travail... Toutes ces choses se trou-
» vent écrites dans l'Apocalypse (VII, v. 3) et dans
» Ezéchiel (IX, v. 4), et elles sont au moment d'ar-
» river. Déjà le Seigneur a envoyé ses anges pour
» marquer ses élus du sceau de l'alliance; ils seront
» réunis des quatre coins du monde, et Jésus-Christ
» va leur remettre le glaive de la vengeance pour
» exterminer ses ennemis, dont le souvenir doit être
» effacé de la terre... »

Bientôt Rottmann fit encore un pas en avant ; il déclara ouvertement que la marque que devait recevoir les élus consistait dans la rebaptisation. — Alors aussi il formula en termes plus précis qu'il ne l'avait jamais fait sa croyance touchant l'eucharistie, et il déclara qu'elle était un repas *purement commémoratif,* dans lequel personne ne recevait autre chose que le pain et le vin[1].

L'influence extraordinaire exercée par Rottmann depuis plusieurs mois, et l'air de profonde conviction avec lequel il parlait, donnèrent un retentissement extrême à ces nouveaux enseignements. Ses précédents admirateurs étaient fascinés au point de ne pas être choqués du changement absolu et instantané qui s'était opéré dans la parole du maître. Ils accouraient en foule pour recevoir le signe de la nouvelle alliance, afin d'être épargnés au moment de la catastrophe et de faire partie du royaume millénaire annoncé.

Deux prédicants, Henri Roll et Henri Strapédius, se joignirent à Rottmann. Le premier avait été moine à Harlem; — fatigué de la vie religieuse il s'était enfui de son couvent, et avait rempli les fonctions de prédicant luthérien à Wassenbourg dans le pays de Juliers. De Wassenbourg il avait passé à Munster pour devenir disciple de Bernard ; — il se bornait à classer le baptême des enfants au nombre des choses indifférentes pour le salut[2].

[1] Kerssenbroick, p. 481.

[2] Ibid. — Ce Roll fut pris plus tard et brûlé à Utrecht, où il était allé annoncer la pure doctrine.

avaient encore été gagnés à la nouvelle doctrine. Des anabaptistes venus du dehors et protégés par le surintendant montaient publiquement en chaire, et une grande partie de la population témoignait maintenant pour l'orthodoxie luthérienne autant d'horreur qu'elle en avait montré naguère pour le catholicisme.

Le 10 août, une scène tumultueuse eut lieu à l'église de Saint-Egide[1]. Un aventurier hollandais de fort mauvais renom prêchait à trois heures de l'après-midi dans le sens anabaptiste. — Jean Windemoller, ancien sénateur, grand adversaire de toutes les nouveautés religieuses, qui se trouvait là par aventure, ne put contenir son indignation. Il se précipita vers la chaire, en arracha violemment l'intrus en s'écriant[2] : « Drôle, » comment oses-tu t'aviser de faire le prédica- » teur, toi qui as été mis au carcan il y a quelques » années, et marqué à la joue d'un fer chaud en pu- » nition de tes crimes ? Crois-tu qu'on ignore tes an- » técédents ? La piété ne porte point de semblables » stygmates. Tu parles de vertu, misérable gi- » bier de potence, toi dont toute la vie a été un tissu » de crimes et d'impiétés ! — Va-t'en, et porte ail- » leurs ta doctrine et ta marque.... »

Windemoller allait pousser hors de l'église l'apôtre déconfit; mais alors un tas de femmes gagnées à l'anabaptisme jetèrent d'effroyables hurlements et firent un tel tapage, qu'on eût dit que le temple allait s'abî-

1 Kerssenbroick, 434.
2 Ibid.

mer ; elles s'élancèrent vers Windemöller, « qui vou-
» lait les priver de la doctrine salutaire et vivifiante, » et l'eussent probablement étranglé sur place s'il ne s'était soustrait par la fuite au traitement que voulaient lui infliger ces mégères.

Il y eut encore dans la journée un nouveau scandale dans la même église : plusieurs bourgeois y portèrent de petits enfants pour les faire baptiser ; on les en chassa honteusement.

Les magistrats rendirent alors un nouvel arrêt qui interdisait la prédication à Rottmann et à ses amis[1] et qui les expulsait de la ville.

Maître Bernard et ses adhérents répondirent à la sommation du sénat luthérien par un long écrit calqué fidèlement sur ceux adressés quelques mois auparavant à l'évêque par le parti de la réforme[2]. « Ils ne
» pouvaient comprendre qu'on eût la cruauté de vou-
» loir leur interdire la prédication du pur Evangile et
» même le séjour de la ville de Munster ! Le sénat ne
» saurait ignorer cependant que leur emploi consiste
» à paître le troupeau de Jésus-Christ, et à n'ensei-
» gner à ce troupeau que des choses conformes à la
» parole du Seigneur, sans rien y ajouter ou en retran-
» cher, et en ayant soin de rejeter et d'extirper ce qui
» est contraire à cette divine parole. Ils se rendent le
» témoignage d'avoir si fidèlement rempli leur emploi,
» qu'on n'a pu les convaincre encore d'une seule er-

[1] Ibid., p. 436.
[2] Ibid., p. 436 à 439.

» reur... Ils s'étonnent de ce qu'une autorité tempo-
» relle instituée pour s'occuper d'affaires civiles s'ar-
» roge le droit de prononcer sur des choses spirituelles
» qui ne sont en aucune façon de sa compétence... Si
» on a une accusation à formuler contre eux, qu'on la
» produise dans l'assemblée des fidèles ; qu'on les pu-
» nisse avec la dernière rigueur s'ils ne peuvent con-
» firmer leur doctrine par des témoignages clairs et
» évidents tirés de l'Ecriture sainte. — Au lieu de cela,
» on prétend les forcer à révoquer leurs enseignements
» touchant le baptême des enfants, sans leur avoir
» prouvé qu'ils se sont trompés ; — mais, quand même
» le sénat ne retirerait pas son injuste sentence, ils ne
» se tairont point : leur conscience le leur défend ; ils
» continueront à prêcher, à remplir leurs devoirs, à
» être fidèles à la vérité et à leur troupeau, parce qu'il
» vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Cette pièce curieuse était signée d'abord par Rottmann, puis par Jean Clopris, Henri Roll, Godefroi Strahl, et Denis Vinnius, qui tous s'étaient engagés sous la bannière de l'anabaptisme.

Ces hommes cherchèrent dès lors à gagner à leur parti les tribuns et les chefs des corporations, afin de les opposer au sénat en cas de nécessité[1]. En effet ces chefs et tribuns intervinrent auprès de la magistrature et demandèrent que Rottmann et ses collègues fussent maintenus dans leurs fonctions. Les sénateurs cédèrent à condition que l'on s'abstiendrait de parler

[1] Kerssenbroick, p. 439.

du baptême des enfants et de l'eucharistie; Rottmann y consentit en son nom et en celui de ses amis, par un écrit daté du 3 octobre (1533), « *par amour pour la paix publique.* »

Toutefois le sénat savait ce que valaient les promesses de Rottmann; il ne se faisait pas illusion sur les dangers que courait la ville, et sur l'impossibilité d'arrêter les progrès futurs d'une doctrine qui menaçait la république d'une ruine prompte et complète.

Dans son embarras il eut recours à l'évêque et lui députa à Reine, où la diète était alors réunie, des messagers chargés de lui faire connaître exactement la situation des choses.

On priait le prélat de prendre en considération l'imminence du péril, et de vouloir bien envoyer à Munster quelques hommes savants pour faire abolir les doctrines erronées des novateurs et en introduire de conformes à la pure parole de Dieu[1].

La réponse de François de Waldeck fut celle que devait en attendre tout homme doué du plus simple bon sens. Il rappela aux magistrats que si dès le commencement on avait voulu écouter ses exhortations, on n'en serait pas venu à d'aussi fâcheuses extrémités; il craignait que maintenant la douceur et la violence ne fussent également impuissantes à arrêter le mal; décidé cependant à remplir son devoir, il était prêt à soutenir la ville, pourvu qu'on s'abstînt d'innover à l'avenir, et qu'on permît au docteur Henri

[1] Ibid., p. 441.

Mumpert, prieur de Bispinkhof, de prêcher à la cathédrale [1].

Il paraît que les dignes sénateurs, en demandant des *hommes savants* à l'évêque, pensaient que le prélat s'empresserait de leur envoyer des prédicants luthériens. — Quoi qu'il en soit, leur position fut alors celle dans laquelle se trouvèrent depuis le commencement de la réforme les protestants qui ne voulaient pas d'un bouleversement complet de la société, et les libres penseurs conservateurs [2]. — En portant leurs regards vers l'avenir, ils voyaient apparaître devant eux, avec un sentiment de terreur inexprimable, les conséquences prochaines de la révolution religieuse; — en les portant en arrière, ils retrouvaient la foi antique et la vieille Eglise, qu'ils avaient reniées, dont ils s'étaient séparés. Ils redoutaient également d'avancer et de reculer, — ainsi que l'observe le docteur Jarke [3]; — ils ne voulaient pas de l'erreur, mais ils protestaient contre la vérité; et, tout en éprouvant une haine profonde pour la licence et le dévergondage épouvantables qu'une secte fanatique introduisait parmi eux, ils étaient saisis d'effroi à la pensée de faire acte de soumission envers l'autorité légitime. Ce dilemme s'est mille fois reproduit depuis lors, et notre histoire contemporaine en pourra fournir de nombreux et frappants exemples. — Le sénat de Muns-

[1] Kerssenbroick.

[2] Y compris ceux de nos jours.

[3] Stud. u. Skiz. p. 456.

tër fit alors ce qu'ont fait depuis tous ceux qui se sont trouvés dans la même situation : « placé entre l'Eglise et les conséquences extrêmes de l'apostasie, il se laissa dominer, après quelque hésitation, par l'horreur que lui inspirait la vérité, et il contribua volontairement à faire naître le désordre hideux qu'il prévoyait avec autant de crainte que de dégoût [1]. »

Les magistrats, au lieu d'accéder aux propositions paternelles de l'évêque, différèrent de lui répondre et s'adressèrent au landgrave Philippe de Hesse, pour le supplier de vouloir bien leur envoyer « quelques prédicateurs *luthériens orthodoxes* capables de conjurer l'orage dont les anabaptistes menaçaient la république. Cette demande comblait les vœux de Philippe; il ordonna à Théodore Fabritius et à Jean Lening de se rendre à Munster. Le premier passait parmi les hérétiques pour un homme très savant et doué d'une grande éloquence. La commission dont on les chargeait n'était guère de leur goût, mais ils n'osèrent refuser au prince; toutefois, avant de se rendre à leur nouveau poste, ils employèrent plusieurs semaines à tirer leurs armes « de l'arsenal de l'Evangile [2]. » Pendant que les deux illustres se préparaient, le désordre croissait à Munster; Rottmann et ses collègues continuaient sourdement leurs menées et augmentaient le nombre de leurs adhérents. La contagion gagna vers la mi-octobre le couvent d'Uberwaser, malgré les

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 443.

efforts et la douleur de l'abbesse Ida de Merfeld et de quelques nonnes fidèles, qui cherchèrent par tous les moyens à retenir leurs sœurs dans le devoir[1]. La plupart des religieuses refusaient de s'astreindre au jeûne, au maigre, aux œuvres de mortification ; elles voulaient quitter leur maison, leur état, et rentrer dans le monde. L'évêque, instruit de ce dessein, leur adressa de douces exhortations, les suppliant de ne pas se préparer un tardif repentir et de ne pas déshonorer leurs nobles familles par de scandaleuses démarches. — Les mutines semblèrent disposées d'abord à céder, mais bientôt nous les verrons poursuivre leurs déplorables projets.

Les sénateurs daignèrent enfin répondre le 15 octobre à la dernière missive du prélat. Ils déclaraient dans leur lettre « que pour rien au monde ils ne renonceraient à leurs droits » en permettant au prieur Mumpert de prêcher au Dôme dans le sens catholique[2]. — Ils reconnaissaient à la vérité que le traité de Telgte, en abandonnant les six paroisses aux luthériens, — avait stipulé que l'usage du Dôme resterait aux membres de l'ancienne église, « jusqu'au temps où le Seigneur tout-puissant en aurait autrement disposé ; » mais, ajoutaient-ils, au moment de la conclusion du traité, il n'y avait point de prédicateur catholique à la cathédrale, « et le sénat ne peut permettre en bonne conscience qu'on en institue un dont

[1] Kerssenbroick, p. 443.
[2] Ibid., p. 444.

la doctrine et le genre de vie ne sont pas conformes à l'Evangile. »

François de Waldeck, sans tenir compte de cette prétention impudente et cynique, enjoignit au docteur Mumpert de prêcher et de célébrer le saint sacrifice à l'église métropolitaine le dimanche 26 octobre (1533). — Le prieur obéit; la fureur des évangéliques ne connut pas de bornes, et dans une seconde épître, plus insolente encore que la première, les magistrats osèrent dire au prince « qu'ils ne souffriraient plus qu'un moine fanatique vînt enseigner l'erreur au peuple. » — Pour toute réponse, l'évêque ordonna au prédicateur de persévérer. — Mais sur ces entrefaites Fabritius et Lening, les orateurs envoyés par Philippe de Hesse, arrivèrent à Munster; craignant, avec raison, que la simple exposition de la doctrine catholique n'entravât le succès de leur mission, et redoutant d'ailleurs la science profonde d'un aussi rude jouteur que le prieur de Bispinkhof, ils excitèrent le sénat à résister aux nouvelles sommations de François de Waldeck. Ils envoyèrent aux magistrats un écrit dans lequel ils affirmaient : « que le moine Mumpert disait en chaire des choses impies, propres à fomenter la guerre civile, et que par conséquent il fallait aussi peu le tolérer, lui, que les détracteurs du baptême des enfants. — Nous vous prions, ajoutaient-ils en finissant, d'interdire le séjour de la ville à cet homme, *de peur que notre pure doctrine ne soit étouffée par ses abominables sermons;* une autorité qui veut mériter la qualification

de chrétienne ne saurait tolérer la continuation d'un semblable scandale.

Le sénat s'empressa de se conformer aux injonctions des prédicants hessois; on ordonna à Rottmann pert de sortir de la ville et on le mit hors la loi. — Alors il fut obligé de s'éloigner en hâte d'un lieu où sa vie n'était plus en sûreté [1].

Cependant François de Waldeck, justement irrité, écrivit au landgrave pour lui enjoindre de rappeler Fabritius et Lening, et de s'abstenir à l'avenir de porter la faux dans la moisson d'autrui [2]. Philippe s'excusa pitoyablement, assurant que, loin de mériter des reproches, il avait droit aux plus grands remerciements pour avoir mandé à Munster deux savants du premier ordre, qui y prêcheraient *la pure parole* de Dieu et y étoufferaient le monstre naissant de l'anabaptisme. Ce démêlé occasionna une longue suite de lettres inutiles; on ne fit droit à aucune des réclamations des catholiques, et les deux prédicants étaangers restèrent à Munster. Cette révoltante iniquité était la simple reproduction de ce qui se passait en tous les lieux où les hérétiques avaient réussi à s'emparer du pouvoir. A Munster la justice divine ne devait pas tarder à leur infliger le châtiment épouvantable qu'ils méritaient. — Le magistrat luthérien avait pu mettre hors la loi le prédicateur catholique

[1] Kerssenbroick, p. 444 et seq.

Hast, p. 313.

[2] Kerssenbroick, p. 457 et seq.

dont la parole énergique et vivante eût été capable de ramener les esprits égarés et de prévenir les désordres hideux qui allaient éclater; mais ce même magistrat se trouva impuissant lorsqu'il s'agit d'imposer silence à ceux qui continuaient à marcher dans la voie de la négation et du mensonge. Il était réservé à un nouveau parti révolutionnaire de punir les premiers rebelles : il accomplit pleinement sa terrible mission.

Bien qu'il y eût encore beaucoup de catholiques dans la ville, leur action était annihilée; il n'y a avait plus de parti catholique; — il y en avait deux autres, les luthériens dits orthodoxes, et les anabaptistes. Nous allons maintenant les voir à l'œuvre.

CHAPITRE II

SITUATION DES DEUX PARTIS LUTHÉRIEN ET ANABAPTISTE A MUNSTER

Rottmann pensait sans doute qu'en s'abstenant d'annoncer en chaire la doctrine des anabaptistes, il satisfaisait à la promesse donnée au sénat; et il se dédommageait du silence qui lui avait été imposé en agissant en secret et en répandant une foule de petits écrits [1]. Sa réputation grandit rapidement et s'étendit au loin. Des disciples lui arrivaient en foule de tous les côtés; il en venait de la Westphalie, de la Hollande, du Brabant, de la Frise; ils quittaient famille, patrie, et fortune, pour avoir le bonheur de le voir, de l'entendre, de se mettre sous sa direction; beaucoup de femmes s'empressaient même de lui confier le soin de leurs enfants.

Alors une vive inquiétude s'empara du sénat; il réunit les tribuns, les chefs de corporation, et les patriciens, le 3 et le 4 novembre, et après une longue délibération il fut décidé que Rottmann et ses collègues seraient expulsés de la ville et du diocèse; et, de crainte

[1] Parmi ces écrits se trouvait un petit traité sur l'eucharistie, qu'il envoya au landgrave Philippe et à la faculté de Marbourg. Celle-ci le condamna. Kerssenbroick, p. 448.

que ces hommes dangereux ne refusassent de s'éloigner, sous prétexte des périls qu'ils courraient pendant leur retraite, on leur remit un sauf-conduit signé de l'évêque et des membres du haut chapitre[1].

Le jour suivant, les magistrats et les principaux bourgeois se réunirent de nouveau à la place du Marché, en plus grand nombre que la veille, et, afin de couper le mal à sa racine, on vota d'enthousiasme, sur la proposition d'un individu d'Aalen : « qu'on expulserait non » seulement les prédicants anabaptistes, mais encore » ceux d'entre les magistrats qui les avaient soute- » nus[2], et que la sentence recevrait immédiatement » son exécution. »

Cette mesure, juste et utile en elle-même, fit manquer l'affaire. Le bourguemestre Tillbeck, qui se sentait particulièrement atteint, dit avec colère aux luthériens orthodoxes[3] : « — Est-ce là le salaire que vous voulez nous donner pour avoir gouverné sagement la république? Mais nous ne laisserons pas opprimer les innocents, et nous saurons vous traiter de façon à calmer votre insolence. »

Ces mots devinrent le signal d'une rupture ouverte. Knipperdolling et Hermann Krampe tirent aussitôt leurs coutelas et sont imités par la foule des anabaptistes ; ils se précipitent vers le groupe des sénateurs en s'écriant : « Impies, nous ne manquons ni de forces ni

[1] Ibid., p. 449.
[2] Ibid., p. 450.
[3] Ibid.

d'armes; vous ne réussirez pas à nous tuer ou à nous chasser de la ville![1] »

En ce moment les domestiques des membres du chapitre et du clergé accourent pour défendre les magistrats. Alors les partis se séparent et cherchent tous deux à occuper une position susceptible d'être défendue. Les luthériens orthodoxes se retirent dans la maison commune et s'y barricadent, les anabaptistes se retranchent derrière les fortes murailles du cimetière de Saint-Lambert[2]. — On passe sous les armes la nuit et le jour suivants, un massacre semble inévitable. Une peur extrême agite les sénateurs, quelques bourgeois influents proposent d'entamer une négociation, le syndic de Wyck s'y emploie avec un zèle extraordinaire; — des deux côtés il prêche la concorde, s'évertue à faire des phrases sur la nécessité de l'union entre les concitoyens, et affirme, tantôt aux uns, tantôt aux autres, que tout le monde soupire après la paix. — Elle est enfin conclue, à condition que Rottmann ne prêchera plus à l'avenir, et que d'ailleurs chacun pourra embrasser la croyance qu'en conscience il jugera la meilleure. Puis on se disperse avec toutes les apparences d'une *entente cordiale*, et l'on s'en retourne chez soi.

On avait refusé de tolérer les catholiques lorsqu'ils réclamaient simplement le libre exercice de leur culte dans leurs églises; l'on s'empressait maintenant de tendre la main à une horde de fanatiques avec lesquels

[1] Kerssenbroick, p. 450.

[2] Ibid., 457.

il n'y avait pas une journée d'assurée, et dont on connaissait par expérience le savoir-faire. Cette même marche a été suivie dans toutes les révolutions modernes.

Le traité qui venait d'être conclu interdisait à Rottmann la prédication dans les églises, il s'en dédommagea en continuant à répandre les petits écrits qu'il imprimait dans sa demeure, et en prêchant à huis clos dans les maisons de quelques-uns de ses adeptes.

Les réunions eurent lieu d'abord de nuit seulement et avec un certain mystère, mais bientôt aussi pendant le jour; un coup de fusil en donnait habituellement le signal, et la foule se hâtait d'accourir, pour ne pas perdre une seule des paroles de l'apôtre[1].

Maître Bernard pensa que le moment était venu de formuler nettement sa doctrine actuelle; car sa fameuse profession de foi précédente ne pouvait plus servir, bien qu'elle datât à peine de quelques mois.

Il présenta, en dix-neuf articles, son système, qui n'allait à rien moins qu'à l'anéantissement de tout ordre ecclésiastique et civil; — les principales dispositions de ces articles étaient les suivantes :

Le baptême des enfants est abominable devant Dieu.

Les cérémonies habituelles du baptême sont l'œuvre du diable et de l'antechrist appelé pape.

L'hostie consacrée est le grand Baal.

Le chrétien (c'est-à-dire le membre de la secte à laquelle appartenait Rottmann) ne met pas les pieds dans

[1] Ibid., 453 et seq.

les assemblées religieuses des impies (des luthériens et des catholiques).

Il n'a ni commerce ni relations avec eux; — il n'est pas tenu d'obéir à leurs autorités; il n'a rien de commun avec leurs tribunaux; il ne les sert ni ne s'unit avec eux par mariage.

Le sabbat a été institué par le Seigneur, le dimanche est d'invention humaine.

Les papistes et les luthériens doivent être considérés comme égaux en infamie, et ceux qui ajoutent foi aux inventions des prêtres sont de véritables païens.

Depuis quatorze siècles il n'y a plus eu de vrais chrétiens, le Christ a été le dernier prêtre, les apôtres eux-mêmes n'avaient pas cette qualité.

Jésus-Christ n'a pas pris la nature humaine de Marie.

Tout mariage conclu avant la rebaptisation est invalide.

Il faut avoir la foi en Christ avant d'être rebaptisé en son nom.

Les femmes appelleront leurs maris *seigneurs*.

L'usure est interdite au chrétien; il lui est défendu de payer ou de percevoir d'intérêt de son argent, et toutes choses doivent être possédées en commun comme au temps des apôtres.

On comprend l'attrait qu'une semblable doctrine dut avoir pour les paresseux, les prodigues, les gens endettés et sans aveu, et le petit peuple. Ils s'empressèrent de se grouper autour de Rottmann. Mais ce qui

paraît plus surprenant, c'est qu'un grand nombre de personnes riches, séduites par l'air de sainteté de l'apostat ou effrayées par ses menaces, allèrent déposer à ses pieds leur argent et lui remettre leurs titres de créances, afin qu'il les déchirât. La femme Brandstein, bourgeoise aisée et belle-mère de Knipperdolling, fut une de celles qui montrèrent le plus de zèle. — La moitié de la ville était déjà pour maître Bernard [1].

Cependant beaucoup de gens quittaient Munster, dont le séjour ne leur offrait plus aucune sécurité ; il en était aussi qui comprenaient enfin que cette désastreuse situation était la conséquence naturelle de la révolte contre l'autorité légitime divinement instituée ; — touchés et repentants, ceux-ci rentraient dans le giron de l'Eglise [2].

Lening, l'un des prédicants luthériens envoyés par le landgrave de Hesse, renonça bientôt à l'espoir de remplir les intentions de son seigneur ; il voyait en perspective, au bout de la mission de Munster, le martyre, pour lequel il ne se sentait aucun goût et il s'empressa de partir. — Fabritius eut plus de courage, il s'éleva énergiquement contre Rottmann, avec l'assistance d'un certain docteur Jean Westermann, de Lippe, très versé dans la théologie wittenbergeoise [3].

L'évêque renouvela inutilement une fois encore ses ordres de laisser rentrer dans la ville le prieur Mum-

[1] Kersenbroick, 435.

[2] Ibid., p. 436.

[3] [illegible]

pert et de lui permettre de prêcher à la cathédrale; — les magistrats, malgré leurs angoisses présentes, persistèrent dans leur folie et dans leurs refus.

Sur ces entrefaites Fabritius et Westermann avaient rédigé et terminé, (le 28 novembre 1533), un symbole conforme à la confession d'Augsbourg; il fut proclamé et adopté à l'église de Saint-Lambert, en dépit de quelques réclamations; — une partie assez considérable de la population se prononça en sa faveur avec beaucoup d'enthousiasme; et le sénat, auquel cet assentiment rendit un peu de courage, fit une descente dans la demeure de l'ancien surintendant, et confisqua la presse clandestine dont il se servait pour imprimer et répandre ses œuvres [1].

Mais Rottmann ne considérait pas la partie comme perdue; son audace venait de recevoir de nouveaux encouragements par l'arrivée de Gerrit Bookbinder et de Jean Bockelson, les deux apôtres envoyés en Westphalie par Matthisson, le prophète des anabaptistes de Hollande. Ils ne restèrent que quatre jours à Munster, rebaptisèrent les prédicants et quelques-uns de leurs principaux adeptes, et s'éloignèrent après avoir annoncé leur prochain retour et les grandes choses que Dieu allait opérer en faveur de ses élus. Rottmann, fort du nombre de ses adhérents, et plus logique que Fabritius dans son hérésie, résolut de se défendre pied à pied et de reprendre l'offensive aussitôt qu'il le pourrait. Dans cette pensée il attendit, le 30 novembre, au

[1] Kerssenbroick. p. 456.

cimetière de Saint-Lambert, que son rival sortit de l'église après avoir fait à l'assistance l'explication de son nouveau symbole. Quand Fabritius parut, maître Bernard l'agonisa d'injures; puis, voyant la foule disposée à prendre parti pour le luthérien orthodoxe, il s'esquiva et échappa par la fuite à la grêle de coups de bâton dont il était menacé. Le 1er décembre Fabritius se plaignit en chaire de l'insulte qu'il avait reçue; tout en déclarant qu'il la pardonnait, il en appelait au bon sens du peuple. Il lui demandait de juger de la valeur de la doctrine d'après la conduite de celui qui la prêchait « et qui trouvait des singes et des imitateurs » parmi la canaille rebelle et la lie de la populace [1]. »

A partir de ce moment tout semblait annoncer une catastrophe prochaine. L'exaspération des disciples de Rottmann était extrême. Un nouvel orateur anabaptiste venait de paraître sur la scène. C'était un garçon maréchal-ferrant nommé Jean Schroeder. Le 8 décembre il prêcha au cimetière de Saint-Lambert, se répandit en injures contre les prédicateurs luthériens et contre le sénat, qui les soutenait, et déclara qu'il défendrait l'anabaptisme contre Fabritius, dans une discussion publique, si le prétendu docteur avait le courage d'entrer en lice avec lui [2].

Les magistrats, fatigués de toutes ces insultes, firent signifier, le 11 décembre, à ce même Rottmann, reçu naguère contrairement aux ordres formels de l'évêque,

[1] Ibid, 461.

[2] Ibid.

qu'il eût à s'éloigner de Munster, où il était déclaré hors la loi.

Rottmann rétribua largement le messager du sénat qui était venu lui transmettre ces ordres, et le chargea de répondre à ses maîtres « qu'il ne s'en irait pas, qu'il ne connaissait pas la crainte, que l'exil n'était pour lui qu'un vain mot, parce que le Père céleste saurait bien le couvrir de ses ailes, et que jamais la méchanceté d'hommes perfides et envieux ne parviendrait à l'arracher à ses fonctions et à l'empêcher de travailler à la propagation de l'Evangile. »

En effet, entouré constamment de ses principaux adhérents, qui lui avaient promis de le défendre aux dépens de leurs vies, il continua publiquement ses menées et considéra comme non avenue la sentence prononcée contre lui.

Le dimanche 14 décembre il poussa l'audace jusqu'à se rendre, en compagnie de Knipperdolling et de sa garde de sûreté ordinaire, à l'église des Serviates, pour y prêcher. En ayant trouvé la porte fermée, il se plaça sous un vieux tilleul voisin de l'édifice, prononça son sermon, et rentra dans sa demeure sans que personne eût osé mettre la main sur lui [1].

Les magistrats ne furent pas plus heureux dans la tentative qu'ils firent pour réduire au silence Jean Schroeder. Cet homme, ayant prêché de nouveau le 15 décembre, fut appréhendé au corps par les sbires de la

[1] Kressenbroick, 463.
Hast, p. 318 et seq.

ville et jeté en prison. — Le jour suivant, les membres de la tribu des maréchaux quittèrent leurs ateliers et se rendirent en masse à la maison commune, armés des instruments de leur profession, pour réclamer la mise en liberté du détenu. Une violente dispute s'engagea entre les sénateurs et les artisans exaspérés. Les premiers déclaraient que Schroeder, dont la vocation était de forger et non pas de prêcher, avait mérité la mort pour avoir fomenté la révolte, excité au mépris du gouvernement et du respectable prédicateur envoyé par le landgrave de Hesse, — et qu'il était temps d'ailleurs de faire un exemple, pour inspirer une terreur salutaire à ceux dont la conduite inconsidérée menaçait la société entière d'une dissolution prochaine.

La réponse des maréchaux fut la reproduction fidèle de celles adressées naguère par le sénat à l'évêque dans des circonstances analogues. « Schroeder, dirent-» ils, poussé par l'amour de la piété et de la vertu, a » parlé de choses saintes et a prêché l'Evangile avec » tant de zèle, qu'il en est résulté pour lui une extinc-» tion de voix. Il ne s'est rendu coupable ni de meurtre, » ni d'assassinat, ni d'aucun crime qui mérite la mort : » oserez-vous le traiter comme coupable, parce qu'il a » donné des instructions salutaires à ses concitoyens, » et sera-t-on obligé désormais de ne faire le bien que » sur votre autorisation [1] ? »

Après les raisons vinrent les menaces. Le sénat actuel n'était pas doué d'une plus forte dose d'héroïsme

[1] Ibid, p. 464.

que celui auquel il avait succédé; il prit peur et promit de faire sortir Schroeder de prison le lendemain. « Il » ne s'agit pas de demain, s'écrièrent tout d'une voix » les séditieux, c'est maintenant qu'il faut nous rendre » notre compagnon, et, si vous hésitez, nous allons de » ce pas enfoncer la porte de la prison. » Les magistrats, fidèles à leur coutume lorsque l'émeute grondait, cédèrent; seulement ils prirent une précaution illusoire en faisant jurer à Schroeder de ne pas se venger de sa captivité. Ses amis le menèrent à une taverne, en jetant de grands cris de joie, « et là, ils passèrent la nuit entière » à boire de la bière avec une intempérance si grande, » que vers le matin toute la troupe fut prise de vomis» sements violents [1]. »

De semblables épisodes enhardissaient nécessairement les anabaptistes. Le 21 décembre Rottmann, sans tenir compte ni de la défense du sénat ni de ses propres promesses, prêcha à l'église des Serviates, et le même jour Fabritius réunit de son côté son troupeau à Saint-Lambert et lui donna la communion sous les deux espèces. Quant au docteur Jean Westermann, il était en proie à des anxiétés au moins égales à celles qui avaient agité le digne Lening, et il prit, comme son prédécesseur, le parti de la retraite. Il s'en retourna à petit bruit à Lippe.

L'année 1534 s'ouvrit à Munster sous de sombres auspices. Dès les premiers jours du mois de janvier il y eut du tumulte dans les églises. — Les anabaptistes

[1] Kerssenbroick, p. 464.

troublaient les sermons des luthériens, les luthériens leur rendaient la pareille. Mais le crédit des prétendus évangéliques baissait considérablement. Leurs prédicants étaient tombés presque tous dans le dernier mépris; le seul Fabritius se soutenait encore et prêchait souvent. « On avait haute opinion de sa science, dit Kerssenbroick [1], et on le tenait pour le plus savant des hommes; il était gonflé de son importance et bouffi d'orgueil, bien que ses adhérents s'efforçassent de le faire passer pour un modèle d'humilité. »

Fabritius attaqua vivement Rottmann dans un sermon prononcé le 4 janvier, et offrit d'avoir avec lui une discussion publique. Le sénat accepta avec transport cette proposition, qui lui eût procuré l'occasion de se constituer en concile plénier; Rottmann refusa, « non qu'il craignît, disait-il, d'entrer en lice avec » ce luthérien, dont il confondrait aisément toutes » les erreurs, mais parce que l'humanité était tellement corrompue et en proie à de si étranges illusions, » qu'on ne manquerait pas de le déclarer vaincu, quand » même il aurait mille fois la raison et l'Evangile pour » lui [2]. »

Le jour même où Bernard avait signifié ce refus au sénat, une troupe de femmes vint demander tumultueusement aux bourguemestres « de chasser ce misérable vagabond étranger, ce Fabritius, qui ne savait pas même parler la langue du pays, et qui, poussé par un

[1] Kerssenbroick, 466.
[2] Ibid, p. 467.

mauvais esprit, montait en chaire pour baragouiner des choses absurdes dans un langage qu'on entendait à peine[1]. — Mettez à sa place le digne Rottmann, ajoutèrent-elles en parlant toutes à la fois, celui-ci est sage, très éloquent, instruit en toutes choses, il s'exprime dans la langue du pays; — accordez-nous cette grâce, messieurs les bourguemestres, et nous prierons bien le bon Dieu pour vous[2]. »

Les bourguemestres demandèrent assez doucement à ces dames de vouloir bien ne pas se mêler de choses qui ne les regardaient en rien, de ne pas oublier la retenue qui convient à des femmes, et de s'en retourner à leurs ménages et à leurs cuisines. Cette dernière invitation les mit en fureur, elles recommencèrent à crier de plus belle : « Voilà de beaux bourguemestres, en » vérité, qui négligent les intérêts de la ville! — » Voilà de tendres pères de la patrie qui n'ont soin de » rien ! — Vous êtes pires que des meurtriers : ceux-ci » tuent les corps, et vous assassinez les âmes, vous les » faites mourir de faim en les privant de la parole » évangélique, qui est leur nourriture[3] ! »

Ayant proféré encore quelques injures à la suite de ce discours, elles se retirèrent; les magistrats ne leur répondirent pas et s'en crurent délivrés. — Mais ils ne devaient pas en être quittes à si bon marché.

Le lendemain les mêmes femmes, renforcées par les

[1] Fabritius ne parlait pas le patois westphalien.

[2] Kerssenbroick, p. 468.
Hast, p. 321, 322.

3 Ibid.

commères du voisinage et par six religieuses dévergondées, échappées du couvent d'Uberwasser[1], revinrent à la charge. Elles entrèrent effrontément dans la salle des séances du sénat, et demandèrent en termes fort péremptoires que Rottmann fût institué prédicateur à l'église de Saint-Lambert. On les mit à la porte avec très peu de cérémonie; alors elles attendirent dans la rue la fin de la séance, et au moment où les magistrats parurent elles se mirent toutes ensemble à les agoniser des injures les plus triviales et les plus grossières, à leur prodiguer les épithètes les plus ordurières, et à pousser des hurlements si extravagants, que tout le voisinage accourut pour voir à qui elles en avaient. Elles attaquèrent avec une égale véhémence quelques gens bien intentionnés qui cherchaient à les calmer et à les engager à se taire. — Ramassant la fiente de cheval, de porc, et de vache, qui était abondamment répandue à terre, elles la jetèrent à la tête et sur les vêtements de messieurs les sénateurs, et en faisant usage de cet ignoble projectile elles criaient : « Attrapez ceci, papistes; recevez encore cela, oppresseurs » de l'Évangile... D'abord vous aviez favorisé notre » sainte entreprise; mais vous êtes retournés au papisme comme le chien à son vomissement. Depuis » que vous avez dévoré le bon Dieu hessois que vous » sert votre Fabritius, vous opprimez la pure pa- » role de Dieu, vous défendez qu'on l'annonce... ; mais » patience, vous vous en repentirez et vous recevrez

[1] Ibid.

» votre salaire... A la potence, apostats!... A la potence!
» et qu'aucun de vous n'en revienne vivant. »

Les sénateurs doublaient le pas, pour échapper à ces furies dont les huées les poursuivaient. Enfin ils gagnèrent leurs demeures, pleins de honte et de colère, couverts d'ordures, mais impuissants à tirer vengeance de l'insulte qu'ils venaient de recevoir.

On le voit, les rôles étaient changés à Munster : jusqu'à présent les anabaptistes y avaient lutté pour l'existence; maintenant ils se sentaient les plus forts et ils agissaient conséquemment. C'était au tour des luthériens à trembler.

Rottmann et ses collègues exerçaient sur leurs ouailles un prestige inexplicable; ils les engageaient, les femmes riches surtout, à vendre leurs biens, à se dépouiller de leurs bijoux, à ne rien se réserver en propre, afin d'arriver à l'affranchissement complet des liens terrestres; et la prompte soumission avec laquelle beaucoup de gens obéissaient à ces ordres extraordinaires prouve au moins qu'un certain nombre de ces fanatiques étaient de bonne foi dans leurs convictions erronées.

Des scènes bizarres se passaient presque chaque jour dans la ville; notre historien en a tenu le registre exact. Il raconte entre autres que le 11 janvier la dame Wardemann, épouse d'un sénateur, se fit rebaptiser par Rottmann; mais, ajoute-t-il, le mari, ayant été instruit de ce fait par une servante, « eut soin, lors-
» que la néophyte rentra au logis, de l'affermir dans

» la foi de telle sorte qu'elle demeura privée de l'usage » de ses jambes pendant plusieurs semaines. » D'autres bourgeoises, dont les unes s'étaient également fait rebaptiser, et dont les autres avaient déposé leurs bijoux aux pieds de Rottmann et commençaient à fréquenter en secret les conciliabules des anabaptistes, furent traitées de la même façon par leurs époux irrités[1].

Les pères de la patrie, témoins de l'effervescence croissante, et honteux de leur couardise lors de l'émeute des femmes, résolurent, après de longues hésitations, de frapper un coup d'autorité pour se relever dans l'opinion publique. Ils n'osaient attaquer personnellement Rottmann; mais ils espéraient préparer sa chute en l'isolant. Dans cette pensée, ils chargèrent le 15 janvier (1534) leurs huissiers de s'emparer des prédicants anabaptistes Clopris, Roll, et Strahl, et de les mener hors de la ville en leur défendant d'y remettre jamais les pieds. L'ordre fut exécuté; mais, chassés par une porte, les exilés revinrent aussitôt par l'autre. La troupe entière des anabaptistes, « qui respectait l'autorité du sénat comme le sénat avait respecté celle du prince[2], » les ramena en triomphe, en donnant à cette entrée solennelle le plus d'éclat possible.

Les nonnes fugitives d'Uberwaser étaient au nombre des prosélytes les plus ardentes de Rottmann; il en avait rebaptisé huit le 11 janvier, et depuis lors elles

[1] Kerssenbroick, p. 472.
[2] Ibid., p. 473.

usaient largement des priviléges de la liberté évangélique nouvellement acquise.

L'abbesse Ida de Meerfeld rendit compte du scandale à l'évêque. Celui-ci lui défendit de reprendre les apostates, de peur qu'elles ne corrompissent par leurs exemples et leurs propos les religieuses demeurées fidèles.

François de Waldeck prit, à la même époque, quelques mesures pour arrêter les progrès du mal, mais elles n'eurent aucun succès.

Il publia un décret foudroyant contre les anabaptistes; il écrivit des lettres sévères à Warendorf et à Coesfeld, où la contagion commençait à s'étendre; il mit hors la loi Rottmann et cinq autres prédicants; il ordonna enfin à ses employés de courir sus aux sectaires des deux sexes et de les livrer aux tribunaux, afin qu'ils fussent rigoureusement punis; rien n'y fit: — les sermons anabaptistes étaient de plus en plus suivis.

En ce temps maître Bernard cessa tout à coup de prêcher dans les églises. Le 23 janvier il avait remarqué, dans celle des Serviates, quelques catholiques et des luthériens parmi ses auditeurs; il s'était arrêté court « parce que les perles de la nouvelle révélation ne devaient pas être jetées devant les pourceaux [1]. »

Mais, s'il cessait de dogmatiser en public, ses fidèles trouvèrent un ample dédommagement dans les

[1] Kerssenbroick, p. 476.

assemblées particulières et quotidiennes qui furent dès lors tenues.

On arrangea à cet effet une maison dans chaque paroisse, et personne n'était admis à y entrer qu'après avoir donné le mot d'ordre. Tel était l'état des choses dans la ville de Munster à la fin du mois de janvier de l'année 1534.



CHAPITRE II

LE PROPHÈTE [illegible]

[illegible] Munster [illegible] elle s'y est manifestée d'une façon violente et incontestable.

Mais poursuivons notre récit. Dans la soirée du 28 janvier, vers les sept heures, les anabaptistes tendirent de fortes chaînes dans les rues de Munster, se rassemblèrent par grandes troupes armées, fermèrent les portes, et placèrent partout des sentinelles. — Une anxiété affreuse régna dans la ville ; les gens paisibles et le [illegible] veillèrent, se barricadèrent dans leurs maisons, et s'attendirent à quelque terrible catastrophe [1].

L'angoisse dura toute la nuit ; et le 29 au matin on vit apparaître soudain deux hommes revêtus à la

[1] Kersenbroick, p. 476.

manière de l'Ancien-Testament. Ils avaient des barbes longues et négligées, des vêtements très amples, et de larges manteaux. Ces hommes, que la populace anabaptiste saluait des noms d'Enoch et d'Elie, parcoururent les rues côte à côte, marchant silencieusement et d'un pas grave, levant de temps en temps les yeux vers le ciel, et les abaissant avec toutes les apparences de la compassion sur la multitude qui les suivait. Après s'être donnés ainsi en spectacle à la cité, ils entrèrent dans la maison de Knipperdolling.

Les véritables noms des deux prophètes étaient Jean Matthisson, et Jean Bockelson.

Le premier, ainsi que nous l'avons rapporté dans notre introduction, avait succédé à Trypmaker en qualité de chef des anabaptistes hollandais, et s'était déclaré indépendant de Melchior Hoffmann, alors captif à Strasbourg.

Le rôle que le second devait jouer bientôt à Munster nous oblige à nous occuper un peu plus de ses antécédents[1]. Agé alors de 24 ans, très grand, bien fait, et remarquablement beau, Bockelson était fils bâtard de Bockel, bailly de la Haye, et d'une certaine Adelaïde, fille d'un serf du seigneur de Zoelcken, dans l'évêché de Munster. Cette Adelaïde se racheta plus tard, épousa son séducteur Bockel, et en eut encore plusieurs enfants. Jean, dont nous nous occupons ici, fut élevé à

[1] Kerssenbroick, deuxième partie, p. 51 et seq.
Hast, p. 321 et seq.
Heresbach, p. 31.
Sleidan., l. x, p. 270 et seq.

Leyde et y apprit le métier de tailleur. Grand coureur d'aventures, il s'établit successivement en Angleterre, en Flandre, à Lisbonne, et à Lubeck. Malgré toutes ces pérégrinations, il comptait vingt-un ans à peine lorsqu'il revint à Leyde, où il épousa la veuve d'un batelier, qui le rendit père de deux fils. Jean était doué d'une mémoire prodigieuse, d'une grande facilité pour faire des vers et certaines petites pièces de théâtre très obscènes ; il s'était amusé à apprendre par cœur presque toute la Bible. — Tout en exerçant son métier de tailleur, il tenait, à l'enseigne des *Trois-Harengs*, une petite auberge qui devint le lieu de rendez-vous des mauvais sujets et des femmes de mœurs perdues.. — Il se passait des choses abominables dans ce repaire; et la dame Bockelson, digne en tous points de son mari, le secondait admirablement dans ses différentes industries. — Mais bientôt l'humeur vagabonde de Jean reprit le dessus ; au bout de deux ans, il s'ennuya de son genre de vie, planta là sa femme, et vint à Munster (en 1533) pour entendre prêcher Rottmann, dont la réputation s'était déjà étendue en Hollande. Nous avons dit précédemment que de Munster il passa à Osnabruck ; — lorsqu'il en eut été expulsé, il erra quelque temps en Westphalie et s'en retourna dans son pays, vers la Toussaint. Il y fit connaissance avec Matthisson, qui acheva de l'instruire, — visita les anabaptistes des pays voisins, revint encore une fois pour quelques jours à Leyde, et repartit au commencement de janvier (1534) pour la Westpha-



JOHAN BOCKELSOHN KONIG
DER WIEDERTAUFFER ZU MUNSTER
IN WESTPHALEN

lié avec ce même Jean Matthisson, qui reconnaissait dans Munster la future Jérusalem du monde régénéré.

Les deux aventuriers étaient arrivés à leur destination le 13 janvier, et Knipperdolling les avait reçus dans sa maison. Quelques prédicants seuls furent initiés au secret de leur venue; il fallait se donner le loisir de préparer l'imposante comédie prophétique dont nous avons rendu compte au commencement de ce chapitre.

On tenait conseil dans la demeure de Knipperdolling, au moment où Matthisson et Bockelson y entrèrent après leur promenade dans les rues. Rottmann, Roll, Clopris, Strapédius, Vinnius, et Strahl, s'y trouvaient réunis et étaient engagés dans une chaude dispute [1]. Les uns voulaient qu'on profitât du moment où tous les anabaptistes avaient pris les armes, pour purifier la ville des impies, et faire le massacre général des luthériens et des catholiques; les autres assuraient que l'heure de la vengeance divine n'avait pas encore sonné, et qu'il fallait attendre le jour du Seigneur. —La querelle s'apaisa lorsqu'on vit paraître les deux prophètes; les assistants, convaincus que Dieu leur envoyait ces hommes, pour leur faire connaître sa volonté, s'adressèrent à eux et les supplièrent de décider la question.

Alors Matthisson et son compagnon s'agenouillèrent, versèrent des larmes, et après avoir médité quel-

[1] Kerssenbroick, première partie p. 477.

ques instants, ils déclarèrent en mots entrecoupés de soupirs et de sanglots « Que le temps de nettoyer l'aire » n'était pas encore venu, qu'il fallait différer le mas» sacre pour gagner des âmes, et que ces âmes devaient » être formées et instruites dans les maisons particu» lières, et non dans les églises où régnait la puanteur » de l'idolâtrie. Mais, dirent-ils en finissant, le mo» ment solennel est proche. » Ces paroles mirent tout le monde d'accord. Dans la soirée du 29, les anabaptistes déposèrent les armes et regagnèrent leurs demeures.

Ce qui s'était passé dans la journée avait fait perdre complètement la tête au sénat. Epouvanté, et voulant ôter tout prétexte de mécontentement à l'adverse partie, il réunit les chefs des corporations; et après avoir délibéré avec eux, il renonça à son projet de bannir les collègues de Rottmann, et rendit un édit qui accordait à chacun la liberté de culte et de conscience. Les anabaptistes virent dans cette concession une preuve de la terreur qu'ils inspiraient; il en résulta qu'à partir de ce jour il y eut recrudescence dans la secte; beaucoup de gens qui s'étaient fait rebaptiser en secret levaient maintenant le masque, et les frères du dehors, craignant les persécutions et les châtiments, venaient se réfugier à Munster et y grossir l'armée des mutins.

Leur confiance était inébranlable, et le crédit de Rottmann avait tellement grandi durant ces dernières journées, qu'une prophétie démentie par l'évènement

n'ébranla pas son pouvoir. Poussé par le fanatisme le plus sauvage, il se rendit le 6 février, accompagné d'une troupe de ses admirateurs, au couvent d'Uberwasser, « pour empêcher que le feu évangélique déjà allumé dans le cœur d'une partie des nonnes ne s'éteignit[1]. » Il pénétra dans l'église du monastère, et y prononça un sermon en l'honneur du mariage. Après avoir tonné contre les cloîtres, qu'il qualifiait de repaires où les lois les plus impérieuses de la nature étaient indignement outragées, « il engagea les religieuses à travailler généreusement à la propagation de l'espèce humaine ; ce à quoi, hélas! beaucoup d'entre elles n'étaient que trop disposées ; puis il acheva de rendre folles ces pauvres égarées en leur annonçant, d'un ton inspiré, que le couvent s'écroulerait la nuit prochaine, à minuit précis, et écraserait toutes celles qui s'y trouveraient[2]. — Cet avertissement salutaire, dit-il en finissant, m'a été donné par les prophètes qui se trouvent dans la ville, et le *Père céleste* m'a favorisé à cet égard d'une révélation directe et particulière. » — Il n'en fallut pas davantage : les nonnes, dont la foi était ébranlée depuis plusieurs mois, et qui ne rêvaient plus que liberté chrétienne, plaisirs et mariage, saisirent avec transport l'occasion de secouer un joug qui leur était devenu odieux depuis qu'elles étaient elles-mêmes devenues infidèles. — Elles s'empressèrent de se réfugier, avec

[1] Kerssenbroick, p. 479.
[2] Hast, p. 320 et seq.

tout ce qu'elles purent emporter, dans la maison de Rottmann, qu'elles nommaient l'homme de Dieu. Elles n'y restèrent pas longtemps. Après avoir changé de vêtements, elles parcoururent les rues en jetant des cris de joie ; on eût dit une troupe de bacchantes dans les transports de l'ivresse.[1] Ida de Merfeld, et deux autres dignes religieuses, Ludgère de Emtelœn et Sophie de Langen, restèrent seules dans le cloître, après avoir fait de vains efforts pour y retenir leurs coupables sœurs.

Cependant la prophétie de Rottmann avait couru la ville ; personne ne se coucha à Munster, et la foule se porta en masse au quartier d'Uberwasser pour assister à la ruine du monastère. Mais minuit, une heure, deux heures sonnèrent, et l'édifice resta sur pied. Maître Bernard n'était pas homme à se déconcerter pour si peu de chose. — « Les prophéties, s'écria-t-il, sont » toujours conditionnelles. Jonas aussi avait prédit » que Ninive serait détruite après quarante jours, et » cependant Ninive continua à subsister, grâce à la pé» nitence que firent ses habitants. — Voilà encore ce » qui est arrivé dans la présente occasion : presque » toutes les religieuses ont fait pénitence ; elles ont » quitté leur cloître et leur habit ; elles ont renoncé à » leurs vœux, et elles ont calmé ainsi la colère du » Père céleste. » — Le genre de pénitence des nonnes n'avait assurément rien de commun avec celui des Ninivites, mais l'explication parut à peu près satisfai-

[1] Kerssenbroick, p. 479.

sante aux anabaptistes ; — d'ailleurs une succession de scènes bizarres fit bien vite oublier la prédiction manquée. Le prédicant Roll en donna le signal ; il traversa la ville, les cheveux et les vêtements en désordre, l'écume à la bouche, roulant les yeux, et le visage décomposé ; poussant tantôt des hurlements inarticulés, exhortant tantôt à la pénitence les impies qui n'avaient pas encore été rebaptisés, « parce que le jour du Seigneur était proche. »

L'exemple fut contagieux et trouva de nombreux imitateurs. Kerssenbroick assure [1] que Rottmann, auquel ses parents avaient enseigné l'art de préparer les poisons, faisait avaler à ceux qu'il rebaptisait une gorgée d'une certaine liqueur renfermée dans un flacon de bois, et que dès lors les néophytes se trouvaient dans un état de surexcitation et d'exaltation impossible à décrire. Notre historien attribue à ce fait l'esprit de vertige qui s'emparait d'un moment à l'autre d'une foule de gens.

Après Roll ce fut le tour d'une jeune personne de seize ans, fille d'un tailleur nommé Grégoire Zum Berge ; « le 8 février, elle fut saisie d'une sorte de fureur oratoire, et prêcha avec un feu et une loquacité extraordinaires devant la foule ébahie [2]. »

Le même jour l'esprit s'empara à la fois de Knipperdolling et de Bockelson : ils parcoururent les rues, tête nue, les yeux levés vers le ciel, et répétant sans

[1] Ibid.
[2] Ibid.

cesse d'un ton perçant les cris lugubres de : *Pénitence, pénitence, faites pénitence, impies ; malheur, malheur!* — Après avoir arpenté la ville, les deux corybantes arrivèrent à la place du Marché, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en présence d'une multitude de bourgeois et d'artisans accourus de tous les quartiers. Alors arriva aussi à pas précipités le tailleur George Zum Berge, le père de la prédicante ; — il avait les traits bouleversés, les bras étendus, et il s'écria[1] : — « Levez vos têtes, ô hommes, ô chers frères ! Je » vois la majesté de Dieu dans les nuages, et Jésus » qui tient l'étendard de la victoire ! Malheur à vous, » impies qui êtes obstinés dans le mal ! Faites péni- » tence ! Faites pénitence ! J'aperçois le Père céleste » entouré de millions d'anges ; il vous menace de » destruction !.... Convertissez-vous !... le grand et » terrible jour du Seigneur est arrivé !.... Faites péni- » tence, ô vous qui croyez que le Christ a pris la na- » ture humaine dans le sein de la Vierge Marie, autre- » ment une condamnation et un martyre éternels vous » attendent... Dieu va purger son aire, il va brûler la » paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais... Renon- » cez à vos mauvaises voies et adoptez le signe de no- » tre alliance, si vous voulez éviter la colère du Sei- » gneur. »

« Impossible, » ajoute notre historien qui assistait à ces extravagances[2], « impossible de se figurer les

[1] Kerssenbroick, p. 479.
[2] Ibid.

» gestes et la pantomime qui accompagnaient ce dis-
» cours. Après avoir sautillé sur les pierres et fait
» mine de vouloir s'envoler, le tailleur se mit à tour-
» ner la tête avec une rapidité extraordinaire, en tapant
» des mains et en dirigeant alternativement ses
» regards vers le ciel et vers la terre. Puis il prit tout
» à coup un visage désolé, s'étendit sur le pavé en for-
» me de croix, et se roula dans la boue. — Nous étions
» là, — dit encore Kerssenbroick, — un bon nombre
» de jeunes gens, très étonnés de ces hurlements, et
» nous regardions attentivement le ciel pour tâcher
» d'y découvrir quelque chose d'extraordinaire ; mais,
» n'apercevant que ce que l'on y voit toujours, nous
» nous mîmes à nous moquer impitoyablement des
» illuminés, ce qui les décida à se retirer dans la mai-
» son de Knipperdolling. »

Là une scène nouvelle commença ; les énergumènes eurent soin, en rentrant au logis, de laisser les portes et les fenêtres ouvertes. La foule les avait suivis et stationnait dans la rue. Elle vit alors Knipperdolling se placer dans un coin, le visage dirigé vers le mur, et entamer en accents entrecoupés une conversation familière avec le *Père* [1]. Il avait l'air d'écouter et de répondre alternativement, en gesticulant de la façon la plus désordonnée. Après s'être mis en sueur à force de prolonger cet exercice, il jugea à propos de terminer le spectacle, et se retira dans le lieu le plus obscur de sa demeure.

[1] Les anabaptistes employaient ce mot pour désigner Dieu.

Un autre acteur le remplaça tout aussitôt. C'était un gros mendiant aveugle, écossais d'origine et zélé anabaptiste. Il était fantastiquement drapé dans ses haillons et portait des bottes à hauts talons pour se grandir et se donner un air imposant. — Bien qu'aveugle, il se mit à courir en criant qu'il *voyait* des choses terribles au ciel. Il n'en fallut pas davantage pour entraîner les curieux à sa suite : — il arriva, toujours pérorant et gambadant, au coin de la rue dite Royale ; mais alors, au moment où il disait d'une voix lamentable : « *Hélas ! hélas ! le ciel va s'écrouler à l'instant,* » il tomba lui-même sur un énorme tas de fumier qui se trouvait là. — Cette chute le fit sortir brusquement de son ravissement ; il se releva très confus, et depuis il ne voulut plus jamais se mêler de prophétiser.[1].

L'extase démoniaque a un côté contagieux ; l'histoire de toutes les sectes fanatiques le prouve : — le nommé Jodoque Colenbourg succéda au mendiant écossais ; « et, afin de se transporter plus rapidement aux quartiers où le *Père* lui ordonnait de prêcher la pénitence, il fit son pèlerinage à cheval, et annonça à toute la ville qu'il entendait les trompettes du jugement dernier. »

Beaucoup de femmes s'en mêlèrent également ; l'une d'elles, du nom de Timmermann, affirmait « que le roi du ciel allait paraître comme un éclair pour rétablir Jérusalem. »

Il en était une autre encore, dont l'appel à la pénit

[1] Kersenbroick, p. 493.

tence et les vociférations avaient été tellement épouvantables, qu'elle en perdit complètement l'usage de la voix. Pour y suppléer, elle imagina d'attacher à sa ceinture une sonnette semblable à celle que l'on fixe au cou des vaches et des brebis; puis elle parcourut la ville en accompagnant le bruit de la cloche de gestes expressifs qui invitaient les passants à se joindre aux élus sans plus tarder[1].

Ces scènes fantastiques avaient fait une profonde impression sur beaucoup de bourgeois de Munster. Rottmann en profita habilement pour s'insinuer auprès d'eux et pour achever de les gagner; bien des gens se firent rebaptiser, et les chefs des mystiques pensèrent qu'ils pourraient tenter maintenant un coup décisif sans courir de dangers personnels. Ils en firent l'essai le 9 février.

Dans la matinée de ce jour, 500 anabaptistes s'emparent des portes de la ville, de la maison commune, et des armes qui s'y trouvent; ils braquent des canons à la chapelle de Saint-Michel, à la tour de Saint-Lambert, et à la place du Marché, où ils élèvent à la hâte des barricades formées de pierres, de tonneaux, et de bancs tirés de l'église voisine. Par le fait, ils sont alors maîtres de la cité proprement dite. — Le danger commun réunit les catholiques et les luthériens; ils voient clairement que leurs adversaires ont le projet de les massacrer ou au moins de les expulser de Munster. Ils se retirent en grande hâte au quartier d'Uberwasser, se retranchent

1 Ibid, p. 483, 484.

au cimetière, braquent à leur tour des canons, placent des postes armés aux clochers de la cathédrale, coupent les ponts, sauf un seul, et reprennent deux des portes de la ville. Ils s'emparent de plusieurs sénateurs, partisans déclarés de Rottmann, et des deux prédicants anabaptistes Strahl et Vinnius, et les enferment dans la forte tour de l'église d'Uberwasser. — Quelques bourgeois bien intentionnés envoient des émissaires dans les villages environnants pour réclamer les secours des habitants des campagnes; il en est d'autres qui écrivent au prince-évêque, l'informent de ce qui se passe, et lui demandent assistance. — François de Waldeck, ignorant que le bourguemestre Hermann Tillbeck incline en secret vers le parti des anabaptistes, lui adresse sa réponse : « il promet d'arriver avec un corps de cavalerie, et demande qu'on lui ménage l'ouverture de l'une des portes; il promet de ne rien entreprendre contre les priviléges de la ville, d'augmenter au contraire ses franchises, et de s'occuper uniquement à rétablir la paix et la concorde. » Mais le traître Tillbeck ne parle de cette lettre ni aux magistrats, ni aux catholiques, ni aux luthériens; son désir est d'arriver à une pacification tout à l'avantage des anabaptistes.

Cependant le parti des catholiques et des luthériens augmente d'heure en heure; beaucoup de paysans du dehors viennent se réunir à lui. Ses adversaires veulent s'emparer de l'arsenal et du dépôt d'armes voisin de la porte d'Egide, mais ils sont prévenus.

De part et d'autre on se prépare au combat; les

Rottmaniens adoptent le mot d'ordre *Vater* (père), les autres celui de *Christus*, et ces derniers garnissent leurs maisons de couronnes de paille, afin qu'on puisse les reconnaître. Vers le soir les armées sont en présence sur les deux rives de l'Aa. — Catholiques et luthériens, abjurant leurs querelles, se promettent mutuellement de se dévouer pour le salut commun : mais alors Fabritius, le prédicant hessois, auquel ce danger pressant ne peut faire oublier sa rage impie contre la mère Eglise, parcourt les rangs de ses ouailles ; et, tout en cherchant à exciter leur courage, il les conjure « — d'épargner autant que possible le sang *de leurs frères*, et de ne pas rendre, après la victoire, leur ancien pouvoir aux papistes, véritables auteurs de tous les maux et de tous les désordres. »

Tandis que le prédicant cherche à semer la division dans les rangs de ceux qui doivent combattre sous les mêmes drapeaux, Rottmann et les deux prophètes Matthisson et Bockelson emploient au contraire leurs moyens habituels pour raviver l'enthousiasme des leurs. « Ils leur annoncent une grande victoire : jamais le *Père* ne permettra que ceux qui sont marqués de son sceau succombent sous les coups des impies. »

Quant aux anabaptistes femelles, elles se rassemblent à la taverne des boulangers, et prient pour les frères réunis au marché ; elles demandent au Père de leur accorder la victoire et d'éclairer leurs adversaires. Les plus zélées parcourent les rues en faisant des contorsions extravagantes et des sauts prodigieux ; elles s'é-

crient qu'elles voient le Seigneur entouré de myriades d'anges, prêts à exterminer les adorateurs de Baal; puis elles se réunissent à leurs maris, et se mettent à chanter de toute la vigueur de leurs poumons les psaumes traduits en allemand[1].

La nuit se passa de la sorte. Dès le point du jour, Knipperdolling recommença ses courses dans les rues en jetant son cri lugubre et habituel de *faites pénitence.* Il eut l'audace de passer vers les sept heures du matin dans le quartier d'Uberwasser et d'y proférer les mêmes clameurs, accompagnées de menaces et d'imprécations. — Le bourguemestre Gaspard Judefeld réussit à s'emparer de lui : il allait en débarrasser à jamais sa ville natale, lorsqu'on le lui arracha pour l'enfermer dans la tour de l'église où se trouvaient déjà Vinnius, Strabl, et une trentaine de misérables de la secte. — A huit heures le drossar de Wolbeck vint renforcer encore le *parti de l'ordre* avec une troupe nombreuse de paysans bien armés; plusieurs ecclésiastiques de haut rang annoncèrent la prochaine arrivée du prince-évêque à la tête de sa cavalerie. Tout faisait présager la défaite des anabaptistes : ils n'étaient pas capables de résister aux forces réunies contre eux[2].

[1] Kerssenbroick, p. 485 et seq.
Mort. Monfort, op. cit., p. 45 et seq.
Heresbach, p. 36.
Sleidan, l. II, p. 271.
Bullinger, l. II, ch. 8, p. 54.
Hast, p. 333, 334.

[2] Ibid.

Mais le traître Tillbeck avait eu le loisir de combiner et de mûrir son plan. Il remercia le drossart de Wolbeck et les seigneurs ecclésiastiques de leurs bonnes intentions; puis il s'empressa d'ajouter « Qu'on » n'avait nul besoin d'assistance étrangère, et que » cette échauffourée allait se terminer sans effusion de » sang[1]. » Il paraît qu'il avait eu soin de faire informer les anabaptistes de ce qui se préparait; ceux-ci, effrayés du nombre de leurs ennemis, profitèrent de l'avis, — ils envoyèrent les nommés Kippenbrock et Schwedhart au camp d'Uberwasser pour entamer une négociation. Les deux députés cherchèrent d'abord à excuser les leurs. « Nous avons » pris les armes sans intention hostile, dirent-ils, et » uniquement pour nous exercer, pour apprendre à être prêts en cas d'attaque imprévue; — vous » vous êtes alarmés mal à propos; à la vérité, nous » avons été les premiers à nous mettre en mouvement; » mais nous ne vous avons point attaqués, bien que » votre attitude nous semblât fort suspecte. — Quoi » qu'il en soit, nous apprenons que vous voulez per» mettre à l'évêque d'entrer en ville avec des troupes. » Nous vous supplions de réfléchir mûrement aux con» séquences de cet acte... Les droits, les franchises, » et les priviléges de la république sont en jeu...; » gardez-vous de léguer à vos descendants un joug » intolérable et un honteux esclavage. Souvenez-vous » du sort des grenouilles et des pigeons lorsqu'ils fi-

[1] Ibid.

» rent alliance avec les cigognes et les milans [1]. »

Ce discours perfide fit impression sur les luthériens. Tillbeck l'approuva fort ; il déclara qu'il fallait éviter à tout prix l'effusion du sang et se défier de l'évêque, qui s'était montré hostile à la liberté, à la pure parole de Dieu, ennemi de la ville depuis la fameuse affaire de la confiscation des bœufs. Le second bourguemestre Gaspard Judefeld et le prédicant Fabritius abondèrent dans le même sens. — Beaucoup de bourgeois sensés ne partageaient pas cet avis et disaient qu'avec de semblables adversaires une paix durable était absolument impossible : on ne les écouta pas. — Il fut répondu aux envoyés des anabaptistes que l'on était disposé à vivre en parfaite harmonie avec eux, pourvu qu'ils fissent des propositions acceptables. — Suivant sa coutume le *protestantisme orthodoxe* aima mieux dans ce moment suprême fraterniser avec les plus sauvages des fanatiques que de vivre en paix avec les catholiques [2]. Des deux côtés on nomma des plénipotentiaires, on se donna des ôtages, et on rendit la liberté aux prisonniers. La paix fut conclue séance tenante aux conditions suivantes : 1° la foi sera absolument libre ; 2° on se supportera mutuellement, et personne ne sera troublé dans l'exercice de ses droits ; — 3° on obéira aux magistrats [3].

Le traité ayant été signé, les deux armées se sépar-

[1] Loc cit.

[2] Stud. und skiz, p. 469, et les auteurs ci-dessus.

[3] Ibid.

rent et les canons furent tirés en l'air. Le drossar de Wolbeck et les seigneurs ecclésiastiques s'éloignèrent, la douleur dans le cœur, en prédisant que cette déplorable pacification causerait la ruine de Munster.

Le prince-évêque se trouvait déjà près de la ville avec ses troupes au moment où la fatale nouvelle lui fut transmise. Il versa des larmes amères, tourna la bride à son cheval, et s'éloigna avec indignation.

CHAPITRE IV.

LES ANABAPTISTES MAITRES A MUNSTER

La haine aveugle vouée par l'hérésie luthérienne au catholicisme avait dicté le traité qui venait d'être conclu; la malheureuse ville de Munster se trouvait privée maintenant de sa dernière ancre de salut. On se tromperait si l'on supposait qu'à la suite de cette paix éphémère il y eut un instant de calme. Loin de là, les scènes qui se produisirent dès le même jour laissèrent derrière elles tout ce qui s'était passé dans les journées précédentes [1]. Aussitôt que les anabaptistes eurent quitté la place du Marché, une foule de femmes, auxquelles Rottmann et ses confrères avaient conféré le signe de l'alliance, vinrent s'y établir. Laissons parler ici notre témoin oculaire.... « Les fureurs des bacchantes païennes, dit-il, ne pouvaient surpasser celles de ces femmes. On ne saurait se figurer de spectacle plus terrible, plus fou, plus indécent, et plus ridicule que celui qu'elles nous donnèrent. Leur conduite avait quel-

1 Kerssenbroick, p. 493 et seq.
Hersbach, p. 34.
Sleidan, loc. cit.
Bullinger, loc. cit.
Hast, p. 325, 326.

que chose de si enragé, qu'on croyait voir les furies des poètes: les unes avaient les cheveux épars, les autres couraient presque nues, sans s'inquiéter de la pudeur, les troisièmes faisaient des gambades prodigieuses, les quatrièmes s'étendaient à terre en forme de croix; puis elles se relevaient, tapaient des mains, s'agenouillaient en criant de toutes leurs forces, invoquaient le *Père*, roulaient les yeux, grinçaient les dents, avaient l'écume à la bouche, se frappaient la poitrine, pleuraient, riaient, hurlaient, et proféraient les sons inarticulés les plus étranges... Leurs discours étaient encore plus extravagants que leurs gestes; les unes imploraient pour nous les grâces et la lumière, les autres nous souhaitaient la cécité et la damnation. Toutes elles prétendaient découvrir au ciel des choses extraordinaires; elles y voyaient le *Père* qui descendait pour juger leur sainte cause, des millions d'anges, des nuages de sang, des feux noirs et bleus qui tombaient sur la ville, et au-dessus des nuées un cavalier monté sur un cheval blanc et brandissant son épée contre les impies qui refusaient de faire pénitence... Sans doute une illusion diabolique se joignait à l'exaltation de l'imagination pour faire voir et entendre à ces malheureuses ce qu'elles ne voyaient ni n'entendaient... »

Mais la scène changea d'un moment à l'autre. S'agenouillant à terre et dirigeant leurs regards d'un même côté, elles se mirent à dire toutes à la fois en joignant les mains : — O Père ! Père ! ô très excellent

Ibid.

Roi de Sion, épargnez votre peuple ! — Puis elles répétèrent ces paroles pendant un temps considérable en montant le diapason de leurs voix à tel point, qu'un millier de porcs réunis n'aurait pu produire un plus affreux tintamarre[1]. »

» Or il y avait au sommet de l'une des maisons du marché une girouette d'une forme bizarre, nouvellement dorée et sur laquelle les rayons du soleil donnaient en plein avec beaucoup d'éclat. Cette girouette causait l'erreur des femmes, elles la prenaient pour le très excellent Roi de Sion. — Un bourgeois découvrit la chose, grimpa sur le toit de la maison, et enleva cette majesté d'un nouveau genre. Aussitôt un calme profond succéda au tapage ; honteuses et pleines de confusion, les visionnaires se dispersèrent et rentrèrent chez elles ; cependant le leçon ne leur rendit pas le sens[2]. » Ces détails, puérils en apparence, nous font comprendre le degré de fanatisme auquel les anabaptistes étaient arrivés à Munster, et sous ce rapport ils étaient nécessaires à l'intelligence de la suite de notre récit.

La liberté de conscience, reconnue par le traité récemment conclu, devait nécessairement tourner tout à l'avantage de cette secte ; elle était la plus zélée, la plus active, de celles qui peuplaient alors la ville, et le découragement régnait dans les rangs de ses adversaires. Elle fit encore beaucoup de recrues. Le bourgue-

[1] Kerssenbroick, p. 493 et seqq..

[2] Ibid.

mestre Tillbeck, jadis très chaud luthérien, donna le premier le signal d'une défection nouvelle; il se fit rebaptiser avec sa famille par Rottmann [1].

D'une autre part un grand nombre de bourgeois aisés, prévoyant les suites *de la paix canine* [2], qui venait d'être conclue, se préparèrent à quitter sur-le-champ la ville avec leurs richesses et leurs effets. L'émigration commença le 12 février. Les anabaptistes, qui alors gouvernaient par le fait, sans se soucier ni de l'autorité du sénat ni des conditions du récent traité, défendirent qu'on emportât des vivres ou des armes. Ils s'attendaient à un siége prochain; Rottmann, Knipperdolling, et les deux prophètes firent occuper les portes et ordonnèrent aux gardes de fouiller les émigrants et de veiller à ce que personne ne contrevînt à la défense. Les femmes elles-mêmes ne furent point dispensées de l'examen; on le poussa jusqu'à l'indécence la plus excessive, « parce qu'il était à craindre que ces dames n'emportassent de la viande de porc sous leurs amples jupons [3]. »

En cette même journée du 12 février, quelques religieuses de noble origine, qui avaient fait partie des congrégations d'Uberwasser, de Saint-Egide, etc., se présentèrent à l'assemblée des anabaptistes « et de-

[1] Ibid, p, 496.

Après s'être fait rebaptiser, Tillbeck eut le front d'écrire une lettre à l'évêque, dans laquelle il affirmait qu'on le calomniait en le faisant passer pour ami des anabaptistes.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

manderait qu'on pourrait bien leur donner des maris.[1] » Leurs familles, informées de ce dessein, accoururent à Munster et cherchèrent par leurs représentations, leurs pleurs, et leurs supplications, à ramener ces âmes égarées dans le chemin de la vertu. Mais elles répondirent à leurs parents : « Retournez-vous-en chez vous, et ne vous occupez plus de nous. Nous n'avons rien de commun avec vous; oubliant tous vos devoirs, vous nous avez enfermées dans des couvents qui sont des maisons de mort, et vous nous avez condamnées à des douleurs éternelles. Nous avons choisi un genre de vie qui nous plaît davantage et qui est plus agréable à Dieu. » — Ayant dit ces paroles, elles s'en allèrent; et il y en eut quelques-unes seulement qui rentrèrent en elles-mêmes; les prophètes emmenèrent les autres, firent droit à leur requête, et leur donnèrent des époux.

Cependant le nombre des émigrants avait été si considérable, que plusieurs des quartiers de Munster étaient entièrement dépeuplés. Rottmann, poussé par Knipperdolling, Matthisson, et Bockelson, adressa une lettre circulaire aux anabaptistes des villes et des lieux du voisinage pour les engager à venir remplir ces vides. « Le *Père* m'a envoyé quelques prophètes, pleins de son esprit et doués d'une très-grande sainteté, — disait-il dans cette lettre[2], — ils enseignent la pure parole de Dieu, sans aucune adjonction

[1] Kerssenbroick, p. 499.
[2] Ibid, p. 502.

humaine, avec la plus sublime éloquence. Venez donc avec vos femmes et vos enfants, si vous tenez au salut éternel ; venez voir Jérusalem la sainte, Sion, et le nouveau temple de Salomon ; aidez-nous à y rétablir le vrai service divin et à en bannir l'idolâtrie ; laissez là vos biens temporels, vous en trouverez ici en suffisance et vous y thésauriserez pour le ciel. »

Il n'en fallut pas davantage pour attirer la foule ; car, l'évêque ayant ordonné à ses employés d'user de rigueur envers les anabaptistes, ils étaient ravis de quitter la campagne et les petites villes, et de trouver un abri à Munster. Au bout de peu de jours la cité était plus peuplée qu'avant l'émigration. Les sectaires des prophètes composaient à présent la très forte majorité de la population. Il en vint non seulement du pays environnant, mais encore de la Hollande, de la Frise, du Brabant, de la Hesse, et du diocèse d'Osnabruck. C'étaient pour la plupart des gens de sac et de corde, des misérables et des scélérats perdus de dettes ou chargés de crimes ; — ils s'emparèrent sans autre forme de procès des maisons qu'ils trouvèrent à leur convenance. Toutefois il y avait aussi dans leur nombre quelques personnages assez considérables ; les principaux étaient : Henri Krechting, gograf de Schöppingen, suivi de sa femme, de ses enfants, d'une foule d'habitants de cette ville, et de quelques chariots chargés d'effets[1] ; — Bernard Krechting, pasteur à Gil-

[1] Kerssenbroick raconte que cet homme vint s'implanter dans sa maison, en ayant soin d'en prendre la meilleure partie.

» au-dessous d'un lustre de cuivre appendu au milieu
» du plafond et garni de trois bougies. Il faisait alors
» une instruction propre à exciter au plus haut degré
» les passions des assistants; puis il passait à l'expli-
» cation de la Genèse. — Lorsqu'il arrivait au verset
» 28e: « Croissez, multipliez-vous, et remplissez la
» terre, » on éteignait les bougies... (ce qui suit ne se
» traduit pas)... Et, qu'on le sache bien, ceci n'est pas
» une invention calomnieuse; car, comme on parlait
» beaucoup dans la ville du *baptême du feu*, sans
» savoir au juste en quoi il consistait, une certaine
» femme, ayant réussi à découvrir le mot d'ordre des
» anabaptistes, se glissa, au signal donné, dans la mai-
» son de Knipperdolling, assista à toute la scène, et
» vint immédiatement après nous en rendre compte. »

Cependant le syndic Jean de Wick, l'un des principaux auteurs de la révolte de Munster contre l'évêque et le clergé, ne pouvait plus se faire illusion maintenant sur les conséquences de ses intrigues. Il comprit que la ville courait à sa perte, et il la quitta secrètement. Mais François de Waldeck avait ordonné à ses employés de surveiller ce personnage et d'empêcher qu'il n'échappât. De Wyck fut pris et mené successivement à Bevergern, à Ibourg, et enfin à Vastenau, où on le remit à la garde du drossar Ewerard de Morrien [1].

La nouvelle de son arrestation arriva promptement

[1] Ibid. p 505
Hast, p. 238.

à Munster. Le 20 février, les magistrats urbains écrivirent à l'évêque « pour supplier Son Altesse de » rendre la liberté à leur syndic, lequel n'avait jamais » été entaché d'anabaptisme. » François répondit qu'il n'avait pas fait arrêter de Wyck comme anabaptiste, mais comme rebelle, ennemi de son prince, et excitateur de troubles ; comme traître et juge vénal, sacrifiant à son intérêt les lois divines et humaines ; enfin comme artisan de désordre et cause principale des malheurs du moment [1].

Le syndic ne fut pas relâché. Quelques jours après, tandis qu'il jouait aux dames avec le sieur de Morrien, deux messagers arrivèrent et remirent au drossar une lettre de la part de l'évêque. Le drossar pâlit en la lisant : — Quelle est donc la terrible nouvelle que renferme cet écrit, demanda de Wyck ?

Morrien resta quelque temps sans répondre ; enfin, pressé par son prisonnier, qui commençait à concevoir de l'inquiétude, il lui dit : « M. le docteur, c'est de votre vie qu'il s'agit ; l'évêque a envoyé un bourreau qui doit vous décapiter sur-le-champ [2]. » Et il lui tendit la lettre. — De Wyck la lut et tomba sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il maudit, en pleurant, l'orgueil et l'éloquence, causes de sa perte ; il soutint cependant que, malgré ses torts et ses offenses, on ne pouvait le mettre à mort sans lui faire d'abord son procès. « Il est vrai, s'écria-t-il, il est

1 Kerssenbroick, p. 505.

2 Ibid.

vrai que j'ai excité les magistrats de Munster contre leur prince [1], que je les ai engagés à entrer dans la ligue de Smalkalde; mais la liberté évangélique l'exigeait; et, en me chargeant du syndicat, j'avais juré de défendre cette liberté, fût-ce aux dépens de ma vie. » Le malheureux allait continuer ses lamentations. Mais le drossar l'interrompit pour le prier de ne pas lui imputer sa mort, ajoutant que son serment l'obligeait à remplir tous les ordres de l'évêque. — Souvenez-vous, dit alors le syndic, qu'il faut obéir à » Dieu plutôt qu'aux hommes, quand ceux-ci ordonnent des choses mauvaises; vous rendrez compte » de mon exécution au juge souverain, et non pas à » l'évêque. » — Il déclamait en vain; le drossar ne connaissait que l'ordre du prince et son serment. Il avertit de Wyck qu'il était temps de songer à son âme, et appela un prêtre pour l'aider à mourir. Le syndic renvoya le ministre du Seigneur avec colère et mépris, et recommença à pleurer, à gémir, à protester. Voyant enfin que tout était inutile, il céda à la nécessité, recommanda son âme à Dieu, se mit à genoux, et tendit le cou à l'exécuteur. Le corps fut enterré dans une fosse creusée aux pieds des remparts [2].

Le bourgmestre Gaspard Judefeld s'était enfui le même jour que de Wyck; on ne pouvait lui reprocher que de la faiblesse; il se retira à Hamm, où on le laissa tranquille. Quant à Tillbeck, il cessa de dissimuler,

1 Kerssenbroick, p. 505.

2 Ibid

même vis-à-vis de l'évêque, resta à Munster, et se déclara ouvertement pour les anabaptistes.

Ceux-ci, maîtres absolus de la ville, renchérissaient sur la haine dont les luthériens avaient fait preuve envers le catholicisme, pendant leur domination éphémère. Le temps du carnaval leur fournit l'occasion de se livrer à toutes sortes d'orgies destinées à tourner en ridicule ce que l'Eglise propose à la vénération des fidèles; de hideux groupes de masques, vêtus en moines et en prêtres, traversèrent les rues, à la joie infinie de la population fanatisée.

D'abord parut un grand char, traîné par six misérables en costume de religieux, et dont le cocher portait la crosse et la mître. Sur le char était étendu un soi-disant moribond; un individu vêtu en prêtre était à ses côtés, lui administrait les derniers sacrements, et, le nez serré d'une énorme paire de lunettes, lui débitait à haute voix toutes les obscénités imaginables.

Puis venait une charrue traînée par un homme portant l'aube et l'étole, et que l'on faisait courir à grands coups de fouet. Les groupes suivants étaient destinés à parodier les processions, les saints, le culte des reliques et des images.

Cependant les plaisirs des anabaptistes ne laissaient pas d'être empoisonnés par quelques appréhensions. Des messagers arrivés de divers côtés annonçaient que la patience du prince-évêque était à bout, qu'il avait résolu de réduire les rebelles par la force des armes, et que dans une prochaine assemblée on devait

adopter des mesures pour commencer le siége de la ville [1].

Les prophètes décidèrent que, pour être prêts à tout évènement, on chargerait le prédicant Roll d'aller lever des troupes en Hollande, et qu'on remplacerait le sénat actuel de la ville, *élu selon la chair*, par des magistrats *élus selon l'esprit*.

Roll partit en effet le 21 février; sa mission n'eut aucun succès; il fut pris à Utrecht et brûlé vif [2].

Le sénat qui se trouvait en fonctions à Munster au début de la querelle avec l'évêque, avait fait preuve d'une mollesse et d'une lâcheté inqualifiables; la magistrature par laquelle les luthériens orthodoxes l'avaient remplacé était composée de gens indignes; celle qui fut élue maintenant *d'après les inspirations de l'esprit* était un ramassis de ce qu'on avait trouvé de plus abject sur le pavé de Munster; et, suivant l'expression de notre historien, [3] « ses membres n'eussent pas été » faits pour devenir valets des chiens de leurs misé» rables prédécesseurs. »

Bernard Knipperdolling et Gérard Kippenbroick, drapiers, tous deux, étaient les plus grands scélérats de la ville; les fonctions de bourguemestres leur revenaient de droit; les autres emplois furent distribués à des gens parfaitement dignes de semblables chefs; on

[1] Cette réunion préparatoire, à laquelle assistèrent l'évêque et le haut chapitre, se tint en effet le 23 février à Telgte. On avait eu soin de prendre des précautions pour se mettre à l'abri d'une nouvelle surprise.

[2] Kerssenbroick, p. 509.

[3] Ibid.

[4] Loc. cit.

remarquait dans leur nombre le fanatique Gérard Kerg-kerink, nommé assesseur au tribunal urbain.[1]

Un des premiers actes du nouveau sénat fut d'interdire sous les peines les plus sévères la sortie des meubles, de l'argent, etc. Dès qu'il fut installé, tous les excès se commirent impunément ; les factieux n'épargnèrent plus rien.[2]

Le 24 février, le pillage des églises et des couvents s'organisa en grand. « Les anabaptistes se divisèrent en plusieurs troupes pour opérer en divers lieux à la fois. Poussés par la folie et le désir de faire le plus de mal possible, ils voulurent porter d'abord l'épouvante et la dévastation dans les monastères[3]. » Ils y enlevèrent les vases sacrés, l'or, l'argent, les effets précieux, et laissèrent partout des traces de leur vandalisme. Puis ils se rendirent à la chapelle de Saint-Antoine, située près de la porte de Saint-Maurice ; après l'avoir dépouillée de ses ornements, ils la rasèrent. Celle de Saint-Ludger, très solidement construite, résista à leurs efforts. De là ils passèrent à la cathédrale, dont les clés furent arrachées au sacristain ; et alors commença une œuvre de destruction qui priva la postérité d'une foule d'objets d'art d'un prix inestimable : stalles, ciselures, croix, autels, chapelles, sacristie, tableaux, vases, orgues, verrières, ornements, tout y passa. On

[1] Kerssenbroick, p. 509.
Hast p. 338.
[2] Montfort, op. cit. p. 20.
Sleidan, liv. x, p. 271.
[3] Bullinger, liv. 11, ch. VIII, p. 54, b.
Heresbach, p. 36.
[4] Kerssenbroick, p. 510.

gratter les fresques qui décoraient les murailles; on brisa avec des marteaux une superbe horloge, jadis objet de l'orgueil de la bourgeoisie de Munster; on souilla d'ordures, pour les brûler ensuite, les livres, les missels, la précieuse collection de manuscrits réunis avec des peines infinies par le poëte Rodolphe Lange. Deux magnifiques tableaux représentant la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste, chefs-d'œuvre du moine Franco, furent découpés; on s'en servit pour faire les latrines du corps-de-garde voisin du cimetière des Juifs; on cassa les têtes et les bras des statues de saints, d'apôtres, de prophètes, et de sibylles, qui décoraient l'intérieur de l'église et la place voisine. Les anabaptistes signalèrent surtout leur fureur impie en brisant les fonts baptismaux, en enfonçant le tabernacle, et en foulant aux pieds les hosties consacrées. Enfin ils déterrèrent les corps des évêques et des chanoines ensevelis à la cathédrale; leurs cercueils furent employés plus tard comme matériaux de construction.

Le nouveau sénat resta spectateur impassible de ces infamies; il ne donna pas à ce sujet le moindre signe de désapprobation; ayant été élu d'après les inspirations de l'esprit, il considérait sans doute ces hauts faits comme autant d'œuvres très agréables *au Père*.

Pendant que ces événements se passaient à Munster, François de Waldeck se préparait à la guerre et faisait de tous côtés des achats considérables. Son matériel était réuni; il avait rassemblé plusieurs mille hommes et demandé à ses voisins de l'aider à soumettre la cité

rebelle. L'électeur de Cologne, le duc de Clèves, le landgrave de Hesse, le duc de Brunswick, la régente du Brabant, les comtes de Lippe et de Bentheim, et plusieurs autres princes, seigneurs, et villes, lui envoyèrent des soldats, de l'artillerie, et des munitions. L'évêque désigna les généraux et les principaux chefs de son armée; puis il reçut le serment de fidélité des troupes, et conclut avec elles une convention en dix articles de la teneur suivante :

1° Les soldats seront fidèles en toutes choses au prince; ils obéiront à tout ce qui leur sera commandé de sa part, et observeront une exacte discipline;

2° Les villes, places, armes, munitions, etc., prises sur l'ennemi, appartiendront à l'évêque;

3° Si après la prise de la ville l'évêque en accorde le pillage aux troupes, il ne sera pas obligé de leur donner de solde extraordinaire;

4° Si le pillage est accordé, on ne touchera en aucune façon à la maison commune;

5° L'évêque aura la moitié du butin;

6° Les nobles, chanoines, et personnes sorties de la ville, auront la préférence sur tous les autres pour le rachat de leurs biens et effets;

7° Rien de ce qui est fixé aux murs ou au sol ne sera détaché par les soldats;

8° Après la prise de la ville, la garde des portes et des remparts sera confiée à ceux que l'évêque désignera;

[1] Sleidan, l. x, p. 272, 273.
Heresbach, p. 36.

9° La ville étant prise, et supposé que le pillage soit accordé, les soldats auront huit jours pour le partage et la vente du butin. La solde leur sera fidèlement payée ;

10° On prendra en vie, autant que faire se pourra, les chefs de la révolte, et on les livrera à l'évêque, moyennant récompense [1].

Les anabaptistes, informés de ce qui se passait au dehors, en furent peu effrayés. Les prophètes ordonnèrent à cinq cents des leurs d'aller détruire le couvent de Saint-Maurice, situé en avant des murs, mais à petite distance, et où l'ennemi aurait pu se retrancher. On leur obéit. Les moines s'étaient déjà sauvés, le monastère et l'église avaient été pillés peu de temps auparavant ; on y mit le feu, il n'en resta qu'une tour calcinée et un pan de mur. Après cet exploit, les cinq cents rasèrent tout ce qui pouvait gêner la vue autour de la ville, et rentrèrent triomphalement à Munster.

[1] Kerssenbroick, p. 513 et seqs.

CHAPITRE V

LE RÈGNE DE LA TERREUR S'ÉTABLIT A MUNSTER — COMMENÇEMENT DU SIÉGE.

La Providence a ménagé une grande leçon à l'humanité en permettant au mysticisme protestant de se développer sans entraves, et de porter tous ses fruits dans la ville de Munster. Que l'on ne s'y trompe point, les faits que nous avons exposés déjà et ceux que nous avons à raconter encore ne peuvent, ne doivent pas être considérés comme de simples accidents historiques, comme des bizarreries exceptionnelles. Ils sont les conséquences logiques et nécessaires de la révolte contre l'autorité divinement instituée, jointe à la croyance en une illumination directe et particulière. Si ces mêmes faits ne se sont pas présentés partout où le protestantisme est entré dans la voie mystique, c'est uniquement parce que des causes extérieures et puissantes ont entravé leur épanouissement.

L'entrée en fonctions du nouveau sénat permettait aux prophètes de pousser à l'adoption d'une mesure conçue depuis longtemps, mais dont l'exécution n'eût pas été possible plus tôt.

Le 26 février, Matthisson prêchait à trois heures de

l'après-midi devant un nombreux auditoire qu'un coup de couleuvrine avait convoqué. A la fin du sermon, il prit un air inspiré et annonça qu'il avait à faire à l'assemblée une communication importante. Ayant éveillé l'attention par ces paroles, il ajouta d'un ton solennel [1] :

» Le Père exige que la nouvelle Jérusalem et son
» temple soient purgés de tout ce qui est impur ; car
» notre république, qui a si heureusement débuté, ne
» saurait se développer ni durer au milieu des troubles
» et des désordres occasionnés par la présence des
» sectes impies. Mon avis est que nous tuions sans
» plus tarder les luthériens, les papistes, et tous ceux
» qui n'ont pas la vraie foi, afin qu'il ne reste dans
» Sion qu'un corps, qu'une société chrétienne, qui
» rendra au Père un culte pur et agréable. On ne se
» garantit de la contagion des impies qu'en les faisant
» disparaître de la face de la terre. Rien n'est plus fa-
» cile que d'exécuter ce dessein ; nous sommes en ma-
» jorité et nous habitons une ville forte, abondamment
» pourvue de toutes choses ; nous n'avons rien à crain-
» dre ni à l'extérieur ni à l'intérieur. »

De frénétiques applaudissements accueillirent cette proposition atroce ; elle eût été mise immédiatement à exécution sans l'intervention de Knipperdolling. Celui-ci, effrayé du retentissement qu'un acte semblable aurait au dehors, des dangers et des vengeances qui en résulteraient, représenta à la réunion que le massacre

[1] Kerssenbroick, p. 546

proposé mettrait en émoi les princes et les peuples, et causerait infailliblement la ruine de leur république. « Bornons-nous donc, s'écria-t-il, à chasser, dès demain, de la ville, les mécréants qui refuseront de recevoir le nouveau baptême; de cette manière l'aire du Seigneur sera nettoyée également, et rien d'impur ne restera dans la nouvelle Jérusalem[1]. »

L'assemblée entière revint à cet avis; Matthisson lui-même céda.

La journée du lendemain, 27 février, fut affreuse. Un froid horrible régnait; la campagne était couverte de neige et de glace, et la bise du nord soufflait avec une violence inouïe. Les anabaptistes se réunirent armés sur la grand'place, dès le matin, et doublèrent partout les gardes des portes. Les catholiques et les luthériens, en proie à une terreur inexprimable et croyant que leur dernière heure allait sonner, gémissaient, se lamentaient, dans les réduits les plus obscurs de leurs maisons.

Alors Matthisson recommença ses courses dans les différents quartiers, ses appels à la pénitence et à la rebaptisation. « Convertissez-vous, impies, — criait-il » d'une voix stridente, — si vous voulez éviter le châtiment que méritent vos crimes. Ne voyez-vous pas » que les éléments eux-mêmes vous sont hostiles, et » que vos forfaits ont révolté la nature.... Ne voyez-vous pas l'épée de la colère de Dieu suspendue au-dessus de vos têtes? Convertis-toi, vil troupeau; re-

[1] Kerssenbroick, p. 517.

» soit le signe de notre alliance, afin de ne pas être
» exclu du peuple élu. »

Fatigué de sa promenade et de ses cris frénétiques, l'énergumène revient enfin à la grand'place et s'étend à terre en invoquant le Père. La troupe des anabaptistes s'agenouille et supplie le Seigneur de manifester sa volonté par la bouche de son prophète; enfin il sort de son extase comme d'un profond sommeil : « Voici, dit-il, la volonté et l'ordre du Père : —
» les mécréants, s'ils ne consentent à se faire rebapti-
» ser sur-le-champ, doivent être expulsés d'ici.... Cette
» ville sainte sera nettoyée de tout ce qu'elle renferme
» d'impur, car le commerce avec les impies souille le
» peuple de Dieu. Arrière les fils d'Esaü : ce lieu, cette
» nouvelle Sion, cette maison, appartiennent aux
» fils de Jacob, aux vrais Israélites. »

L'enthousiasme de Matthisson se communique à l'assemblée; elle se sépare en divers groupes et se répand dans les différents quartiers de la cité; partout on entend retentir le cri de : « Fuyez, ennemis du Père;
» séparez-vous des justes; la mauvaise herbe doit être
» extirpée, de peur qu'elle n'étouffe la bonne semence;
» fuyez tous à la fois; cet héritage nous appartient; dé-
» livrez-nous de votre présence. » Puis les portes sont enfoncées; les fanatiques pénètrent dans les maisons, en chassent les habitants; hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, gens de tous les états et de toutes les professions, personne n'est épargné, personne ne peut rien emporter. On accable de coups ceux qui veulent

prendre à la hâte quelques dispositions ; ceux que le regret, l'âge, la maladie, empêchent de gagner les portes de la ville aussi vite que l'exigent leurs persécuteurs ; ceux qui se permettent de tourner encore la tête en quittant leurs demeures et leur lieu natal ; Ceux qui ne peuvent partir, ou que l'espoir de voir finir promptement ces saturnales retient à Munster, sont traînés à la place du marché, et Rottmann les rebaptise séance tenante. La foule des expulsés est dépouillée à sa sortie des effets ou du peu d'argent qu'elle a pu emporter ; les portes de la ville se referment sur elle ; alors la scène devient plus terrible encore. Plusieurs milliers d'individus, auxquels on n'a pas laissé le temps de se vêtir de manière à pouvoir braver la rigueur épouvantable de la saison, se répandent sur la plaine glacée qui entoure Munster ; ils ne savent de quel côté diriger leurs pas chancelants, et sont en proie au plus violent désespoir ; de toutes parts ce sont des gémissements déchirants, des pleurs et des lamentations ; et les anabaptistes, qui, du haut des murs, assistent à cette scène de désolation, joignent leurs rires insultants aux cris que la douleur arrache à leurs victimes.[1] « Jamais, ajoute notre témoin oculaire, jamais tableau plus terrible n'affligea mes regards : des femmes portaient dans leurs bras des nourrissons nus, seul bien qu'on leur eût laissé, et réclamaient en vain quelques haillons pour les envelopper ; de malheureux enfants, suspendus aux vêtements de

[1] Kerssenbroick, p. 520.
Hast, p. 339, 340.
Heresbach, p. 33, 34.

leurs pères couraient pieds nus et jetaient des cris perçants ; des vieillards courbés par l'âge se traînaient à terre et appelaient les vengeances du Ciel sur leurs bourreaux ; quelques malheureuses enfin arrachées à leurs lits pendant les douleurs de l'enfantement accouchaient étendues sur la neige et privées de tout secours humain !... O Munster, Munster, orgueilleuse capitale de la Westphalie, puisse le souvenir de cette journée ne jamais s'effacer, et puisse-t-il t'empêcher de retomber à l'avenir dans les coupables excès dont nous avons été témoins[1] ! »

Le prédicant luthérien Fabritius, objet de la haine particulière de Rottmann, quitta la ville sous un travestissement et se réfugia à Warendorf, où il reprit ses prédications.

Le docteur Jean Düngel, prévôt de Saint-Maurice, homme d'une haute piété et très âgé, sortait de Munster avec ses quatre domestiques et ses effets, et muni d'un laissez-passer délivré par les bourguemestres. Matthison le rencontra dans les rues, et lui dit en lui appuyant la pointe de sa pertuisane sur la poitrine : « Vieil imposteur, tu ne t'en iras pas impunément, et tu laisseras ici la vie ou ton argent. » Le prévôt s'empressa de montrer son laissez-passer : « Je me moque des ordonnances des bourguemestres, répondit le prophète détrousseur, nous ne t'avons rien promis, ni moi ni les miens. » Puis, après avoir dévalisé le vieillard, il lui permit de continuer son chemin.

[1] Loc. cit.

La dame Wernecke, riche bourgeoise, à laquelle son embonpoint ne permettait pas de marcher, et qui n'avait pas pu trouver de voiture, fut obligée de rester à Munster. Rottmann, l'ayant appris, courut chez elle pour lui administrer le signe de l'alliance. « J'ai été baptisée déjà comme mes pères l'ont été, et cela me suffit, » répondit cette femme. Nouvelles instances de Rottmann, nouveaux refus de la bourgeoise ; enfin le prédicant lui déclara « que si elle persistait dans son impiété, on serait obligé de la décapiter, de crainte que sa présence n'attirât la colère du Père sur la ville. » La pauvre dame, qui n'avait aucun goût pour le martyre, s'écria alors avec autant de colère que de terreur : « Eh bien, soit ! mais baptisez-moi au nom de » tous les diables de l'enfer, car je l'ai déjà été au nom » de Dieu. » L'apôtre, qui n'y regardait pas de si près, accomplit la cérémonie [1].

Rottmann triomphait ; le luthéranisme lui était devenu aussi odieux que le catholicisme, et il affirmait que Dieu, en chassant les impies, avait voulu donner à ses élus une marque particulière de sa protection, et leur prouver qu'ils n'avaient à redouter aucun ennemi. Immédiatement après l'expulsion des non rebaptisés, il envoya des exprès aux prédicants anabaptistes des environs pour les engager à se rendre au plus vite à Munster.

L'une de ses épîtres nous a été conservée par Kersenbroick [2], en voici la traduction :

[1] Kersenbroick, p. 532.
[2] P. 522.

« Bernard, serviteur de Jésus-Christ en son église de Münster, salue affectueusement son très cher frère Henri Schlachtschap.

« Que la grâce et la paix de Dieu et la force du Saint-Esprit soient avec toi et avec tous les fidèles.

« Cher frère en Christ,

» Les merveilles du Seigneur sont si grandes et si diverses, que je ne pourrais te les raconter toutes, quand même j'aurais cent langues; je ne suis donc pas capable non plus de les décrire avec la plume. Le Seigneur nous a magnifiquement assistés. Il nous a délivrés des mains de nos ennemis et a chassé ceux-ci de la ville. Saisis d'une terreur panique, ils se sont précipités hors de nos murs en grandes troupes. C'est là le commencement de ce que le Seigneur nous a fait annoncer par ses prophètes, à savoir que tous les saints se réuniront dans cette nouvelle Sion. Ces prophètes m'ont chargé de t'écrire, afin que tu ordonnes à tous les *frères* de se hâter de venir à nous, avec ce qu'ils pourront rassembler d'or et d'argent; quant aux autres biens, ils les laisseront aux *sœurs*, qui en disposeront, et qui ensuite se rendront également ici. Gardez-vous de rien faire selon la chair, faites tout selon l'esprit. Le reste de vive voix. Portez-vous bien dans le Seigneur. »

L'appel eut d'autant plus de succès, que plusieurs exécutions venaient de frapper la secte de terreur. Il y en avait eu six à Wollbeck, autant à Bevergern, davantage en d'autres lieux; les confiscations également avaient été nombreuses. Cette sévérité empêcha seule la

lèpre de gagner tout le pays ; mais elle poussa vers Munster ceux qui purent échapper à la surveillance des employés épiscopaux.

De nouveaux arrivants se présentèrent en foule, dès le jour de l'expulsion des catholiques et des luthériens, et dans la matinée du lendemain. Comme tout ce qu'il y avait d'honnête avait été chassé, on ne manquait pas de place pour loger les amis du dehors[1]. On donna la commanderie de Saint-Georges à ceux de Coesfeld, le couvent des Franciscains à ceux de Leyde, celui de Nitzing aux Frisons, la maison de Saint-Jean aux frères de Warendorf. Le monastère de Roshental fut converti en prison pour les épouses désobéissantes ; celui de Ringe fut assigné à Jules Frisius, que la secte nomma évêque, en lui reconnaissant le droit exclusif de rebaptiser.

Quant aux maisons particulières, on laissa à chacun le droit de s'y arranger à sa guise. Knipperdolling, Kippenbroick, etc., s'emparèrent de celles des chanoines; des domestiques et des servantes s'installèrent dans les demeures et dans les meubles de leurs anciens maîtres; tout ce qui avait appartenu aux émigrés devint la propriété du premier occupant.

Mais il fallait couronner par quelques faits éclatants ces heureuses journées, si fécondes en émotions enivrantes. La dévastation de ce qui existait encore dans les églises et le pillage complet du palais épiscopal ne

1. Ibid, p. 523.
Hast, 342 et 343.
Heresbach, p. 35.

suffirent pas à ces infâmes : ils portèrent à la place du Dôme les titres, les archives, les livres, les actes, et les sceaux, dont ils parvinrent à s'emparer ; ils y joignirent les instruments de musique, les objets d'art, les tableaux, et en firent un immense feu de joie [1].

Après la fête, on s'occupa des préparatifs de défense de la ville ; on établit un moulin à poudre à la cathédrale, et l'on résolut de renforcer les parties faibles des remparts.

Il était temps que l'on prît ces précautions ; François de Waldeck, informé des derniers événements, quitta Telgte dans la journée du 28 février, avec son armée, pour commencer le siége de sa capitale. Il fit placer ses batteries ; sept petits camps ayant chacun un commandant particulier furent établis pour l'infanterie, tout autour de la ville ; et le 1[er] mars on en forma six autres pour la cavalerie, un peu plus près de Münster, mais en dehors de la portée du canon ennemi. Ces treize camps pouvaient aisément s'entre-soutenir ; on travailla jour et nuit à les fortifier et à les munir des objets nécessaires à un siége. L'évêque convoqua aussi le même jour (1[er] mars 1534) les vassaux de ses trois diocèses à Telgte et à Wollbeck, et leur ordonna d'appuyer en cas de nécessité l'armée assiégeante ; — les états de l'évêché de Munster furent frappés de contributions et de charges extraordinaires, pour couvrir les frais de la guerre.

Ainsi commença ce siége, qui devait durer seize mois

[1] Ibid.

moins quatre jours, et pendant lequel une troupe de forcenés, étrangers à l'art de la guerre et commandés par un tailleur hollandais, tinrent tête à une armée nombreuse et aguerrie, et firent preuve d'une valeur et d'une présence d'esprit qui eussent fait honneur à de vieux soldats et à des capitaines pleins d'expérience.

Ce fait démontre une fois de plus, ainsi que l'observe l'auteur des *Esquisses historiques* [1], que le fanatisme arrivé à un certain degré l'emporte même sur la science militaire. D'ailleurs les anabaptistes enfermés à Munster avaient sur leurs ennemis un incontestable avantage : ils combattaient pour leurs vies et pour leur idée, quelque folle que fût cette dernière ; — il y avait parmi eux entente et unité ; — l'armée épiscopale, au contraire, était composée des éléments les plus divers, et comptait dans ses rangs une foule d'hommes animés de la haine la plus violente contre le catholicisme et le clergé, et disposés à fraterniser avec les anabaptistes, à trahir en leur faveur, à voir en eux les défenseurs du pur Evangile et les adversaires les plus énergiques de la grande prostituée de Babylone. L'extension qu'avait prise alors l'anabaptisme dans tout le nord de l'Allemagne, en Hollande, etc., augmentait aussi l'ardeur et la confiance des assiégés. La secte formait une immense confrérie, dont les membres étaient en relation suivie avec les chefs qui commandaient à Munster; — malgré le siége on recevait

[1] P. 478.

fréquemment des nouvelles du dehors et on réussissait à expédier de nombreux messagers.

On comptait toujours sur une prochaine délivrance, opérée par une armée de frères extérieurs; et en effet cet espoir n'était rien moins que chimérique : de nombreuses communautés d'anabaptistes s'étaient organisées dans les villes principales des Pays-Bas; elles avaient des dépôts d'armes dans des caves, et leur plan était de massacrer tous les infidèles, de délivrer Munster, et de former un royaume dont la nouvelle Jérusalem deviendrait la capitale. Il y eut plusieurs commencements d'exécution de ce plan; heureusement ils avortèrent tous; et l'anabaptisme, écrasé, ainsi que nous le verrons, après la colossale orgie westphalienne, cessa de jouer un rôle politique, rentra dans sa première sphère, et se trouva réduit aux proportions de la secte obscure et paisible qui existe encore de nos jours.

Mais il est temps de raconter ce qui se passait dans la ville au moment où l'évêque commençait à l'assiéger.

CHAPITRE VI

GOUVERNEMENT DU PROPHÈTE MATTHISSON.

La bourgeoisie anabaptiste de Munster avait manifesté quelque effroi au moment où elle s'était vue cernée par l'armée épiscopale. Knipperdolling et Kippenbroick, les deux nouveaux bourguemestres, réunirent, le jour suivant les habitants de la ville. Le premier prit la parole ; après avoir qualifié les assistants « *de frères chrétiens* et de *véritables descendants d'Abraham*[1], » il leur adressa un long discours, habilement tourné et destiné à relever leur courage.

Dans ce discours, dont le texte a été conservé[2], le démagogue commence par se déclarer indigne de l'immense honneur que lui ont fait ses concitoyens en l'élevant, contre sa volonté, mais par une inspiration du *Père*, au poste qu'il occupe. « Nous avons dû accepter les fonctions qui nous ont été imposées, dit-il ; les refuser eût été s'opposer aux ordres du Ciel.... Mais en les acceptant, nous avons mis aussi à notre charge les devoirs qui en résultent ; fidèles à ces devoirs, nous venons nous entendre avec vous sur la manière dont nous

[1] Kerssenbroick, p. 527.
[2] Ibid.

devons faire usage, envers nos ennemis, des forces que le Père nous a données, et des armes qu'il nous a mises à la main... Quelques-uns d'entre vous sont peut-être effrayés du siége qui vient de commencer si inopinément : mais, je vous le demande, que pourriez-vous craindre? N'avons-nous pas chassé de nos murs cette masse de scélérats qui nous obligeaient à nourrir de perpétuelles défiances?... Nous avons expulsé ceux qui méditaient notre ruine, nous sommes délivrés de nos ennemis les plus dangereux, nous avons tous la même foi, la même religion...; la tranquillité, la sûreté, l'ordre, règnent dans l'intérieur de la ville.

» Redouterions-nous des mercenaires, d'infâmes soldats, des brigands, qui osent prendre les armes contre les élus du Père? des insensés, des idolâtres, des hommes plongés dans la fange de tous les vices, dont nous sommes séparés d'ailleurs par de fortes murailles?

» Nous avons en abondance des armes et tout ce qui est nécessaire à la défense de cette capitale. La troupe des exilés nous a laissé, par ordre du Père, d'immenses trésors en or et en argent; nous avons des vivres. Dieu nous a livré ces biens sans distinction de personnes et sans qu'il nous en ait coûté une goutte de sueur..., il ne vous demande que d'être constants et courageux!...

» Songez, ô mes frères, à la cause que nous défendons, et n'oubliez pas quels sont nos adversaires!... De notre côté se trouvent le Père, le Christ, des hommes valeureux marqués du sceau de l'alliance, — et la

pure parole de Dieu ; — du côté de nos ennemis vous voyez le Pape, Luther, le gras évêque, une troupe efféminée de tondus, — et de misérables inventions humaines. Chez nous fleurissent la vraie foi, la piété, la constance, toutes les vertus en un mot ; chez nos antagonistes il n'y a qu'erreurs, fourberies, impiété, folie, et réunion de tous les vices. »

Après avoir cherché à exciter par ces paroles le courage de ses auditeurs, Knipperdolling leur déclara que s'ils manquaient de confiance après toutes les preuves de protection céleste qui leur avaient été données, le Père les punirait et les abandonnerait comme il avait déjà abandonné leurs ennemis ; mais il s'empressa d'ajouter qu'il ne craignait point de voir les élus du Seigneur faillir à leurs devoirs. — « Que l'évêque compte sur l'assistance des hommes, s'écria-t-il, celle du Ciel nous est acquise ; qu'il s'enorgueillisse de l'appui des créatures, nous avons pour nous celui du Tout-Puissant..... Combien de temps d'ailleurs le prélat pourra-t-il porter les frais de la guerre, lui qui a été obligé d'emprunter déjà d'énormes sommes pour entrer en campagne ?... Ses soldats ne se battent pas pour la religion, ils se battent misérablement pour de l'argent, et quand les caisses seront vides ils iront chercher fortune ailleurs ! Si les secours humains vous étaient nécessaires, ils ne vous manqueraient pas ... la Hollande est prête à prendre les armes pour nous, et dans tous les pays, même les plus éloignés, nous avons des frères que la grâce du Père a illuminés, qui sont

marqués du sceau de l'alliance et disposés à tout entreprendre pour nous secourir ! O heureuse république, un duc céleste te sert de généralissime !... O déplorables ennemis ! par vos crimes vous avez excité les fureurs du Père, et vous osez attaquer le peuple élu et la parole de Dieu !... Frères chrétiens, soyons fidèles à notre drapeau. Bannissons toute crainte, armons-nous contre les ennemis du Père, qui sont aussi les nôtres. Défendons, protégeons, maintenons ce sanctuaire de Dieu, ce trône de l'Éternel, cet héritage d'Israel... ; et alors la gloire et le bonheur seront ici-bas notre partage, et une félicité éternelle nous attend... De notre côté, tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines, tant que nos bras sauront manier la lance et l'épée, vous nous trouverez joyeux et fidèles à notre poste... Maintenant, frères chrétiens, organisons nos moyens de défense. Choisissez parmi nous les hommes les plus expérimentés dans l'art de la guerre, afin qu'ils nous instruisent et qu'ils soient nos chefs : il ne faut pas que l'ennemi nous prenne au dépourvu. »

A partir de l'origine du christianisme, tous les hérésiarques ont affirmé tour à tour que jusqu'à eux la religion fondée par Jésus-Christ était demeurée incomprise et à l'état de lettre morte ; tous ils se sont déclarés suscités de Dieu pour en donner l'intelligence et l'établir sur la terre, et toujours aussi ils ont trouvé une foule imbécile, sourde et aveugle à l'endroit de l'Église, mais prête à suivre les ambitieux dépravés ou les illuminés extravagants qui se décernaient à eux-

mêmes les titres d'apôtres et de prophètes. — Il en fut ainsi encore en cette occasion. La populace passa de l'abattement à la confiance la plus aveugle. Électrisée, elle ne s'avisa pas de douter des superbes promesses que Knipperdolling lui faisait, au nom du Père. On procéda à l'élection des capitaines et des porte-étendards. Ceux-ci divisèrent la bourgeoisie en régiments et en compagnies. Chacun eut ses fonctions et son poste, on décida que les magistrats eux-mêmes ne seraient pas dispensés de monter la garde à leur tour. Les enfants s'exercèrent à tirer de l'arquebuse et de l'arc; les femmes préparèrent des brandons enduits de poix et de soufre pour les lancer sur l'ennemi, et elles arrangèrent des outres afin qu'on pût porter de l'eau partout où les bombes des épiscopaux causeraient du dommage. On creusa de nouveaux souterrains, on érigea plusieurs bastions, et des digues furent élevées en avant des portes de la ville; on y employa comme matériaux de construction les pierres tumulaires des églises, les sarcophages des évêques, des chanoines, des chevaliers, et des prêtres [1].

Le sénat nouvellement élu se composait presque exclusivement de chauds anabaptistes; cependant il éprouva à son tour le sort de ses prédécesseurs; une secte qui vit de révélations, d'illuminations, et d'extases, ne saurait s'accommoder longtemps d'une autorité purement humaine et régulière; il est de son essence de n'o-

[1] Kerssenbroick, p. 531 et seq.
Hast, p. 344.

béir qu'à ce qu'elle tient pour surnaturel. C'est ce qui arriva à Munster. Le pouvoir du prophète Matthisson l'emporta promptement sur celui du corps des magistrats et des bourguemestres ; il exerça l'omnipotence au spirituel et au temporel, et le peuple lui témoigna plus de respect qu'il n'en avait jamais montré à aucun de ses chefs. Ce misérable Harlémois, qui avait quitté son pétrin pour usurper l'influence précédemment exercée par Melchior Hoffmann, « donnait chacun de ses commandements pour une révélation, chacune de ses paroles pour un oracle [1]. Il ne disait rien de lui-même, et se bornait à répéter les ordres que lui transmettait le Père. »

Un jour il lui prit fantaisie de proclamer la communauté des biens des bourgeois expulsés, et d'ordonner qu'on les réunît en un même lieu, afin de pouvoir les distribuer aux frères, au fur et à mesure qu'ils en auraient besoin. Séance tenante il chargea quelques-uns de ses affidés d'aller chercher, sur des chariots, ces biens et de les transporter aux maisons qu'il désigna à cet effet dans les différentes paroisses. On lui obéit ; les vêtements, le linge, les lits, les meubles, les ustensiles de cuisine, la vaisselle, les provisions de bouche, le vin, tout fut enlevé. Quant à l'argent, aux bijoux, et aux objets d'orfèvrerie, on les déposa à la chancellerie. Puis le prophète ordonna trois jours de prières [2], « afin qu'il plût à Dieu de faire connaître les personnes qu'il

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 585

convenait de préposer à la garde du trésor commun. »
Les trois jours révolus, Matthisson déclara que le Père lui avait révélé les noms de sept individus propres à remplir cet emploi. Il les désigna, leur donna le titre de diacres, et leur fit imposer les mains par Jules Frisius, l'évêque des anabaptistes. C'étaient, d'après l'historien contemporain, des misérables tirés de la lie du peuple ; à partir de ce jour, dit Kerssenbroick [1], ceux qui avaient besoin de vivres, d'effets, ou de meubles, s'adressaient aux diacres et en obtenaient ce qu'ils demandaient.

Cependant beaucoup de bourgeois gémissaient en secret du despotisme exercé par un aventurier étranger, et tous ceux qui n'avaient pas absolument perdu le sens désiraient secouer ce joug odieux ; mais le courage leur manquait. Un maréchal-ferrant, nommé Hubert Rüscher, eut seul le cœur de démasquer publiquement l'imposteur. Il dit, en présence d'une nombreuse assemblée, que Matthisson était un fou et un ignorant, incapable de gouverner. « Nous serions fous nous-mêmes, ajouta-t-il, si nous souffrions davantage que ce méprisable Hollandais disposât de toutes choses chez nous et nous commandât en maître. L'événement a souvent prouvé la fausseté de ses prophéties ; le tienne pour prophète qui voudra, je le tiens, moi, pour un menteur et un imposteur [2]. »

[1] Ibid.

[2] Ibid., p. 583 et seq.
H. Monfortius, p. 19.
Hast., p. 345.

« Les assistants, qui dans le fond étaient du même avis qu'Hubert, se turent et lui répondirent par des gémissements étouffés. Mais les propos du maréchal-ferrant furent rapportés à Matthisson ; — il comprit le danger de sa position, et vit qu'il fallait couper court, par une mesure terrible et énergique, à tous les murmures, à toutes les tentatives de révolte. Il fit saisir Rüscher par ses sbires ; on le mena chargé de chaînes à la grand'place, où la bourgeoisie et les magistrats avaient été convoqués en hâte, sans qu'on leur eût fait connaître le motif de cette réunion extraordinaire. Le prophète, dès qu'il vit paraître le prisonnier, s'écria d'un air hypocrite, mais avec une fureur concentrée que trahissaient sa pâleur et sa voix saccadée :[1] « Frères chrétiens, cet impie Hubert, poussé par le mauvais esprit, a osé essayer de déshonorer publiquement, par d'indignes propos, le prophète que le Père vous a envoyé pour votre bien et pour votre consolation. Cet homme est un audacieux perturbateur du repos public ; et il est urgent de faire un exemple, afin que le crime d'un seul ne soit pas préjudiciable à tout le peuple, et que nous n'attirions pas sur nous la colère céleste. Il faut que le blasphémateur soit retranché du nombre des pieux Israélites, et que sa mémoire tombe en exécration ; car il est écrit : « *Le temps est là où la justice doit être faite dans la maison de Dieu.* »

Ce jugement inique souleva quelque opposition ; le bourguemestre Tillbeck, et Redecker, l'un

[1] Ibid.

des magistrats, bien que zélés anabaptistes, osèrent élever la voix et représenter qu'Hubert, étant citoyen de Munster, ne pouvait être condamné à la peine capitale sans qu'on lui eût fait régulièrement son procès.

C'en était fait de l'omnipotence de Matthisson s'il eût faibli en cet instant; tout son pouvoir était en jeu. Furieux de cette résistance inaccoutumée à la volonté du Père, dont il se prétendait l'organe, il ordonna à ses gardes de charger de chaînes les deux sénateurs et de les emprisonner. L'ordre fut exécuté[1]. Alors Jean Bockelson, le second prophète, qui, mêlé à la foule, avait assisté à toute la scène, s'élança aux côtés de son collègue en jetant d'effroyables hurlements. « Ce Hubert, ce scélérat infâme, n'obtiendra ni grâce ni pardon du Père, » s'écria-t-il en accompagnant ces paroles de gestes d'énergumène. « Il faut que ce jour soit le dernier de sa vie,... il faut qu'il meure; le Père m'a donné le pouvoir de massacrer avec l'épée que je porte dans ma droite tous ceux qui résistent aux ordres divins. »

Puis il brandit son épée d'une si terrible façon, que la foule, remplie de crainte, ne songea pas à s'opposer aux ordres des envoyés du Seigneur.

Pendant le discours de Bockelsohn, le malheureux Rüscher se roulait à terre en demandant qu'on lui laissât la vie et qu'on vînt à son secours. Mais, fascinés par la présence des prophètes, aucun des assistants ne bou-

[1] Kerssenbroick, p. 535 et seqs., et les auteurs cités ci-dessus

[2] Kerssenbroick, p. 537.
Et les auteurs cités ci-dessus.

ges; Matthisson tenait une lourde hallebarde, il en perça de part en part sa victime; et, voyant qu'elle respirait encore, il l'acheva d'un coup de carabine. « Périssent ainsi tous ceux qui se rendront coupables de crimes semblables! » dit-il d'un air inspiré après cette affreuse exécution. Puis il fit chanter à l'assemblée quelques cantiques d'actions de grâces et la congédia. Chacun rentra chez soi en silence et sans se permettre une plainte ou une observation [1].

Ce forfait, accompli impunément en vue de toute la population de Munster, affermit prodigieusement le pouvoir des prophètes. La bourgeoisie, frappée de terreur, courba docilement la tête sous le joug. Elle commençait à subir le juste châtiment de ses crimes et de ses prévarications, des mains mêmes de ceux qu'elle avait élevés, après s'être soustraite à l'autorité tutélaire de l'Église; mais elle n'en était qu'au commencement de ses douleurs: la leçon devait être longue et complète.

Matthisson profita de l'épouvante qui régnait pour frapper un nouveau coup. Lors de l'établissement du trésor commun confié à la garde des diacres, chaque habitant de Munster avait conservé son or, son argent, et ses bijoux. Le prophète convoitait ces biens. Il ordonna, par un décret, à chacun, jeune ou vieux, homme ou femme, et *sous peine de mort*, de porter à la chancellerie tout ce qu'il possédait en métaux précieux, sous quelque forme que ce fût [2], « parce que de semblables

[1] H. Montfort, p. 19

[2] Ibid.

objets sont inutiles au vrai chrétien[1]. » La plupart des bourgeois, pleins d'effroi, obéirent; il y en eut cependant qui eurent le courage d'enfouir secrètement leur avoir, de mentir à l'envoyé du Père, et de lui déclarer qu'ils ne possédaient pas de trésors.

Quoi qu'il en soit, la masse d'argent monnayé, de bijoux, d'anneaux, de chaînes, de boucles, qui se trouvaient réunis à la chancellerie à la suite de la publication du décret, était très considérable. Matthisson en confia la garde à quatre de ses créatures les plus dévouées.

Peu de jours après il convoque les habitants à la place du Dôme. La foule, soumise, s'y porte à l'heure indiquée. Le prophète tient alors un long discours, destiné à stigmatiser ceux qui s'étaient unis aux véritables Israélites par des motifs humains ou par peur; puis il ordonne aux personnes rebaptisées depuis le 26 février (1534), c'est-à-dire après l'expulsion des luthériens et des catholiques, de se rendre à l'église de Saint-Lambert pour supplier le Père de leur pardonner d'avoir menti au Saint-Esprit et souillé par leur présence la cité des enfants de Dieu.

» Et si le Père ne vous remet pas votre crime, ajoute Matthisson d'une voix terrible, vous périrez par l'épée du juste[2]. »

Le nombre de ceux qui se trouvaient sous le coup de

[1] Kerssenbroick, p. 538, et les autres auteurs loc. cit. H. Monfort, p. 19.

[2] Ibid.

l'anathème était fort considérable, mais personne n'ose élever la voix pour réclamer contre une aussi épouvantable tyrannie : sans essayer de résister, sans se permettre un murmure, ceux que frappe la sentence, gens de tout sexe et de tout âge, se rendent à l'église désignée; les portes en sont fermées derrière eux. Ils y passent plusieurs heures en proie à d'inexprimables terreurs, livrés au plus affreux désespoir, pleurant, gémissant, et déplorant leur triste sort[1]. Enfin Matthisson paraît accompagné de ses sbires armés; les prisonniers, qui s'attendent à être massacrés, se précipitent à ses pieds, embrassent ses genoux, « et le supplient, en sanglotant et en versant des torrents de larmes, de leur obtenir le pardon du Père en sa qualité d'envoyé céleste et de favori de Dieu[2]. Le prophète répond qu'il va en conférer avec le Père, s'agenouille, et semble entrer en extase. Après quelques instants il se relève, *saute de joie* (car la sévérité lui répugne plus qu'à tout autre), et déclare que le Père, bien que très irrité, a écouté sa prière et lui permet de les laisser vivre. Les malheureux en sont quittes pour la peur ; on les purifie, on leur fait chanter quelques cantiques, on les déclare admis dans la compagnie des Israélites, et on leur permet de regagner leurs demeures. »

Une nouvelle ordonnance paraît le 15 mars, dimanche de *Lætare*. Elle défend aux vrais croyants de posséder, de lire, de toucher des livres autres que la

[1] Kerssenbroick, p 339.

[2] Ibid.

Bible, car la seule Bible est nécessaire au salut ; du reste, tous les écrits sont dangereux ou au moins inutiles ; le décret enjoint de porter à la place du Dôme les imprimés, manuscrits, titres, etc., qui se trouvent dans la ville ; — personne à Munster ne songe à résister aux ordres divins ; chacun accourt ; une masse innombrable de volumes précieux, de parchemins, de documents inappréciables, de trésors pour le théologien et l'érudit, sont entassées sur la grand'place ; on y met le feu, tout est détruit.

Matthisson était conséquent ; voulant fonder un royaume qui n'eût rien de commun avec le passé, il fallait rompre la tradition religieuse et historique, anéantir en un mot tout ce qui pouvait porter aux générations futures le souvenir de ces temps, avec lequel on voulait briser à tout jamais.

Tandis que ces faits se passaient dans la ville, il s'en fallut de peu que le prince-évêque ne fût obligé de lever le siége de Munster. La disette régnait dans son armée, quoique la campagne environnante fût abondamment approvisionnée. Les soldats, indisciplinés, s'étaient répandus en diverses occasions dans les villages voisins et y avaient commis impunément toutes sortes d'excès. Les paysans cessèrent alors de porter des vivres aux assiégeants. — François de Waldeck remédia au désordre par des mesures sévères, fit exercer une surveillance de tous les moments, et l'abondance revint au camp [1].

[1] Kerssenbroick, p. 540.

Pendant les opérations du siége, l'évêque réunit les états du diocèse au bourg voisin de Hiltrop et assista en personne à l'assemblée. Les bourgeois émigrés de Munster vinrent le supplier de respecter les anciens priviléges de la ville, après qu'il en aurait fait la conquête; il s'y engagea formellement, et promit aussi d'épargner ceux que l'âge, la maladie, ou d'autres motifs impérieux avaient empêchés de s'éloigner et que la nécessité seule avait forcés de subir la rebaptisation et de se joindre à la secte exécrable des anabaptistes [1].

Le lecteur n'a point oublié que Rottmann avait envoyé, quelques mois auparavant, des lettres en divers pays pour convier les *frères* du monde entier à venir partager la gloire et le bonheur des *élus* de la moderne Jérusalem. De nouvelles circulaires, emportées de Munster par des transfuges et signées *Emmanuel*, étaient arrivées en Frise, en Hollande, en Brabant, peu après le commencement du siége [2]. Elles engageaient les coreligionnaires de ces pays à se hâter de venir au secours de la ville sainte, parce qu'il plaisait au Père de mettre à l'épreuve la fidélité de ses enfants en permettant qu'ils fussent entourés d'ennemis. « Ne perdez pas un instant, leur disait-on; souvenez-vous de la femme de Loth, et qu'aucun d'entre vous ne regarde en arrière pour quoi que ce soit de terrestre. Arrivez à la nouvelle

[1] Kerssenbroick, p. 541.
[2] Ibid.
Hast, p. 346 et seq.
Bullinger, l. II, ch. X, p. 59, 60.
Heresbach, p. 102 et seq.
Montfort, p. 18.

Sion que le Père destine à ses saints, car le reste de la terre sera en proie à une épouvantable confusion; de terribles châtiments vont accabler le monde. Que chacun de vous apporte son or, son argent, son meilleur vêtement, son linge, et ses armes; le Dieu des armées veut délivrer les siens, sous la conduite de Moïse et d'Aaron[1]. »

Les circulaires produisirent l'effet qu'on en avait espéré : les anabaptistes des Pays-Bas, décidés à délivrer la capitale de leur futur empire, se réunirent au nombre de plusieurs mille, traversèrent le Zuyderzée sur des bâtiments de transport, abordèrent aux environs de Zwoll, s'avancèrent dans le pays, et pillèrent quelques couvents. Mais le baron Schenk de Teutenbourg, lieutenant impérial, marcha à leur rencontre avec une troupe aguerrie quoique peu nombreuse, les battit, en tua un grand nombre, et fit prisonniers les autres. Il traita ces derniers avec beaucoup de sévérité, et condamna à mort ceux qui persistaient opiniâtrement dans leurs erreurs[2].

Cependant les chefs et les prophètes de Munster, ignorant les désastres de leurs amis, comptaient sur une délivrance prochaine, et continuaient leurs excès et leurs folies. Le Vendredi-Saint, qui, en cette année (1534), tombait le 3 avril, fut marqué par une orgie inventée et exécutée en haine du respect avec le-

[1] Hast, loc. cit.

[2] Kerssenbroick, p. 541, 542. Bullinger, l. II, ch. X., p. 59, 60.

quel les catholiques célèbrent cette journée solennelle. On se livra dans les rues à toutes sortes de jeux indécents ; et, après avoir mis en branle les cloches de la ville, les anabaptistes, armés de cierges, organisèrent une procession ridicule. Ils attachèrent ensuite à la queue d'une vieille jument le titre du traité de paix conclu entre le prince-évêque et la ville de Munster, par l'entremise de Philippe de Hesse, et ils la poussèrent vers le camp ennemi, du côté de la porte Saint-Maurice[1].

La fête de Pâques approchait ; depuis quelque temps le bruit courait dans la ville que ce saint jour serait marqué par un merveilleux événement. En effet, dans la matinée du dimanche, Matthisson, saisi d'un accès d'enthousiasme extraordinaire, tomba publiquement en extase ; revenu à lui, il déclara « que par ordre du » Père, il allait mettre l'ennemi en fuite avec une » poignée de soldats et délivrer la ville de Munster[2]. »

Cette prophétie bizarre, qui devait être si vite démentie par l'événement, prouve que les chefs de la secte n'étaient pas de simples hypocrites, excités par le désir de s'arroger un pouvoir souverain et absolu ; il en ressort, ainsi que nous l'affirmions précédemment, que les visions et les extases produites par le démon ont joué leur rôle dans tout cela. Evidemment Matthis-

[1] Kerssenbroick, p. 542.

[2] Ibid.
Hast, p. 348.

croyait à sa mission ; autrement il ne se fût pas exposé à une mort certaine.

Quoi qu'il en soit, portant une simple hallebarde, sûr de la victoire, et accompagné de quelques insensés qui partageaient sa confiance, il sortit par la porte de Saint-Ludger et s'avança vers le corps épiscopal avec autant de hardiesse que s'il eût été à la tête d'une immense armée. La population de Munster s'était portée aux remparts et aux tours pour assister au triomphe du prophète; elle l'accompagnait de ses vœux et de ses bénédictions, et ne doutait pas de son succès. Mais, dès qu'il fut à quelque distance de la ville, une troupe ennemie l'entoura ; et, bien qu'il brandît son arme au-dessus de sa tête, bien qu'il conjurât les siens de venir à son secours, et qu'il essayât d'alléguer encore les ordres du Père, un Mysnien se jeta sur lui et le perça de part en part. Puis il fut littéralement déchiré en lambeaux ; ses entrailles et son sang se répandirent à terre. Des soldats allèrent pendant la nuit clouer à la porte de Saint-Égide quelques débris des membres du prophète [1]. Le reste du cadavre devint la proie des chiens. Les fanatiques de Munster, spectateurs de la tragédie, auraient dû comprendre maintenant que le nouvel Enoch n'avait été qu'un imposteur ou un possédé; mais nous verrons, au chapitre suivant, qu'on ne leur laissa pas le temps de revenir à leur bon

[1] Kerssenbroick, p. 542, et les auteurs cités ci-dessus.
Sleidan, p. 272.
Bullinger, l. II, ch. IX, p. 55.
Heresbach, p. 138.

sens. Ils persistèrent à suivre leur voie avec la ténacité habituelle à ceux qui se sont engagés dans le faux mysticisme, gens que l'expérience et les faits les plus palpables sont impuissants à guérir de leur folie.

CHAPITRE VII

GOUVERNEMENT DU PROPHÈTE JEAN BOCKELSON. — LA JUDITH ANABAPTISTE.

Jean Bockelson, voyant le peuple atterré de la fin tragique de Matthisson et de sa prophétie manquée, sentit que c'en était fait de la cause commune et de sa qualité de nouvel Elie s'il ne parvenait promptement à faire prendre le change à ces esprits crédules et à relever leur courage abattu. Sans perdre un instant, il convoqua les habitants de la ville à la grand'place et leur déclara que Matthisson était mort par un juste jugement de Dieu ; que le Père lui avait ordonné en effet de chasser l'ennemi avec une petite troupe, et qu'infailliblement il eût remporté une éclatante victoire s'il avait compté uniquement sur le Seigneur et non pas sur ses propres forces, et si, à l'exemple de Judith il avait demandé au peuple de jeûner et de prier. « Mais, ajouta-t-il, il a négligé toutes ces précautions » et il a oublié que la victoire est entre les mains de » Dieu ; il a été superbe et vain : c'est pourquoi le » Seigneur l'a abandonné. Sa fin terrible m'avait été

1. Kerssenbroick, p. 543.
H. Montfort, p. 24.
Hast. p. 349 et seqs.

» révélée il y a huit jours par le Saint-Esprit ; car,
» comme je m'étais endormi dans la maison de Knipperdolling, après avoir médité la loi sainte, Matthisson m'est apparu percé par la lance d'un homme armé de toutes pièces et les entrailles pendantes.
» J'étais effrayé outre mesure de ce terrible spectacle, mais alors l'homme armé me dit : « Sois sans crainte, ô fils chéri du Père, mais reste fidèle à ta vocation, car le jugement de Dieu ne frappera que Matthisson ; et, lorsqu'il sera mort, tu épouseras sa veuve. Ces paroles me causèrent un étonnement extrême, car j'ai déjà une femme légitime à Leyde.
» Cependant, pour avoir un témoin digne de foi de cette révélation extraordinaire, j'en confiai aussitôt le secret à Knipperdolling ; il est ici présent, qu'on le fasse venir [1]. »

En effet Knipperdolling sortit de la foule, affirma sous serment que Bockelson disait la vérité, et indiqua le lieu, le jour, et l'heure, où la confidence lui avait été faite [2].

Il n'en fallut pas davantage. De ce moment Bockelson passa aux yeux de la multitude, non seulement pour un prophète, mais pour un ami particulier du Père, pour un favori du Ciel, bien supérieur à ce qu'avait jamais été Matthisson, et il fut traité en conséquence [3].

[1] Ibid.
[2] Ibid.
[3] Ibid.

Knipperdolling fut saisi à son tour de l'esprit prophétique. Le 9 avril il déclara que le Père ordonnait, sous peine d'encourir son courroux, que tout ce qui était élevé fût abaissé, et que l'on eût à commencer par renverser les clochers [1]. A la suite de cette révélation, les trois plus habiles architectes de la ville furent chargés de l'œuvre de destruction.

Ils réussirent, au moyen de machines très ingénieusement construites, à renverser d'un coup les flèches de la plupart des églises de Munster ; il y avait dans le nombre des monuments du travail le plus exquis ; une nuit suffit pour anéantir l'œuvre de plusieurs siècles. On érigea sur les bases des édifices détruits des bouches à feu qui gênèrent beaucoup les assiégeants. La seule tour de l'église de Saint-Maurice n'avait pu être abattue. Treutling, l'un des architectes, prétendit que Dieu lui avait fait connaître les obstacles qui s'étaient opposés à la chute de ce clocher et lui avait ordonné de les écarter. S'étant muni de forts éperons d'acier, aux pieds, aux mains, et aux genoux, il y grimpa extérieurement, pour obéir aux ordres reçus d'en haut. La construction s'écroula pendant son ascension, et il demeura enseveli sous les ruines.

Bockelson désirait, à ce qu'il paraît, conserver pour lui seul le monopole de l'esprit prophétique ; les révélations reçues par d'autres que lui le gênaient, pouvaient compromettre son autorité et devenir pour lui une

[1] Bullinger, l. II, ch. VIII, p. 54.
Sleidan, l. X, p. 271.

source de dangers. Il pensa y couper court en faisant subir à Knipperdolling les conséquences de sa prophétie, sans cependant se brouiller ouvertement avec cet homme, dont il avait besoin et dont il connaissait la méchanceté et les fourberies. Il l'apostropha un jour d'assemblée générale, et lui dit [1] en lui tendant une épée : « Prends cette arme, frère, et porte à l'avenir le nom de porte-épée (*Schwerdt-Führer*) ; puisque tout ce qui est élevé doit être abaissé, sois à l'avenir le bourreau de cette sainte république, toi qui en as été le bourguemestre, car telle est la volonté du Père. »

Knipperdolling ne s'était pas attendu à cette façon d'interpréter sa vision ; toutefois, — soit qu'il dissimulât son mécontentement, soit qu'en effet il fût charmé des nouvelles fonctions qui lui permettaient de satisfaire à son aise ses instincts de tigre, — il saisit avec toutes les apparences de la joie l'arme que lui tendait le prophète. On lui adjoignit quatre aides-bourreaux, qui devaient l'accompagner partout, et qui eurent toujours beaucoup d'occupation dans cette république de frères et de sœurs. La nomination de Knipperdolling n'était d'ailleurs que le prélude de changements bien autrement importants. Bockelson aspirait à exercer la puissance absolue, sans opposition ni contrôle. Pour arriver à ses fins il joua, suivant sa coutume, une grande scène prophétique : il parcourut pendant la nuit les rues de Munster, absolument nu

[1] Kerssenbroick, p. 545.
Heresbach, p. 139, 140.
Sleidan, l. x, p. 272.

et en jetant d'horribles hurlements : « O hommes d'Israel qui habitez Sion la sainte, » criait-il de toutes ses forces, « craignez le Père céleste et faites pénitence de votre vie passée. Convertissez-vous, convertissez-vous; le glorieux roi de Sion, entouré de millions d'anges, est prêt à descendre sur la terre et à la juger au son de la redoutable trompette; aveugles, convertissez-vous[1] ! »

Fatigué à force d'avoir couru et crié, et satisfait d'avoir jeté l'épouvante dans tous les quartiers de la ville, le prophète revint à la maison de son hôte Knipperdolling, qui, de son côté, écumait, sautait, se roulait à terre, et se livrait à mille extravagances[2]. Rentré au logis, Bockelson s'assit dans un coin et feignit d'avoir perdu la parole; et, comme la foule, assemblée autour de lui, demandait à qui il en voulait et ce qui lui était arrivé, il fit signe qu'on lui donnât des tablettes et il y écrivit « que par ordre du Père il resterait muet jusqu'au troisième jour. » Ce temps écoulé, il fit convoquer la population; personne ne manqua à l'appel, car chacun était curieux de connaître la cause de ce grand miracle. Alors le prophète s'avança et dit : « Le Père m'a révélé que le nouvel Israel doit avoir une constitution nouvelle. Il faut donc que d'autres chefs et d'autres lois soient introduits parmi nous; con-

[1] Kerssenbroick, p. 546.
H. Montfort, p. 25, 26.
Heresbach, p. 99 et seq.
Sleidan, l. x.
Hast, p. 350 et seq.

[2] Ibid.

formément aux ordres divins. Le magistrat précédent a été élu par des hommes, celui que nous allons avoir le sera par l'inspiration du Saint-Esprit[1]. » Bockelson, en sa qualité d'organe de cet esprit, s'adjugea nécessairement le droit exclusif de désigner ceux que le Père destinait à gouverner dorénavant la république, et personne ne protesta contre cette exorbitante prétention. Il déclara le sénat dissous et le remplaça par douze hommes choisis parmi ses créatures les plus dévouées, en affirmant que leurs noms lui avaient été indiqués par le Père; il leur conféra le titre *d'anciens des douze tribus d'Israël* et leur reconnut la toute puissance au spirituel et au temporel[2]. Il y avait dans leur nombre des Munstériens et des frères du dehors, car il fallait ménager les étrangers qui formaient une partie considérable de la population de la moderne Sion. Hermann Tillbeck, l'ancien bourguemestre, relâché de la prison où il avait été enfermé par ordre de Matthisson, était aussi parmi les douze anciens; à cette élévation soudaine il fut pris d'un accès d'humilité et se prit à pleurer en s'écriant : « O Père, je ne suis pas digne d'un si grand honneur; donnez-moi donc les forces et les lumières qui me sont nécessaires pour gouverner avec sagesse[3].

Rottmann, qui avait cessé de jouer le premier rôle à Munster depuis l'arrivée des prophètes, jugea l'occa-

[1] Ibid.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

sion favorable pour se remettre en scène ; il fit un long discours et affirma que Dieu lui-même était l'auteur de ce changement, lequel lui rendait la nouvelle Jérusalem aussi chère que l'avait été l'ancienne aux jours de sa grandeur et de sa gloire. Puis il appela tour à tour les anciens par leurs noms et remit à chacun d'eux une épée nue en prononçant les paroles suivantes : « Reçois avec cette arme le droit de vie et de mort que le Père m'ordonne de te conférer, et use de cette épée conformément aux ordres du Seigneur[1]. » Alors enfin pour terminer la cérémonie on se jeta à genoux, et sur le signe du prophète on entonna le *Gloria in excelsis* en allemand.

Le sénat dissous résigna ses fonctions sans la moindre apparence de regret ou d'opposition, et les douze élus exercèrent la plénitude du pouvoir. Ils abolirent les lois, en fabriquèrent de nouvelles, publièrent des édits, disposèrent et décidèrent de toutes choses, sans autre contrôle que la volonté du prophète ; mais cette volonté, considérée comme identique avec le vouloir divin, était supérieure à tout : on s'empressait d'obéir à ses moindres manifestations[2].

Aussitôt après l'installation du gouvernement parut un édit en deux parties : la première, divisée en treize articles, contenait les lois morales ; la seconde, formant trente-trois articles, renfermait les lois civiles et de police[3].

[1] Kerssenbroick, p. 546, et les auteurs cités ci-dessus.
[2] Ibid.
[3] Kerssenbroick, 2e partie, p. 4 à 9. — H. Montfort, p. 26, 27. — Hast, p. 352 et seq. — Studien und Skizzen, p. 488, 489.

La première partie indiquait treize crimes entraînant la peine capitale; c'étaient : le blasphème, — la désobéissance des enfants, des femmes, des serviteurs; — l'adultère, — l'impureté, — l'avarice, — le vol, — la fourberie (*Betrug*), — le mensonge et la calomnie, — les paroles inutiles, — les disputes, — la colère, — et l'envie (car il est écrit : Quiconque hait son frère est un meurtrier) ; — enfin les murmures et les révoltes parmi le peuple de Dieu. — Il est à remarquer que cette législation draconnienne prononçait la peine de mort contre des crimes qui bientôt se commirent impunément et journellement à Munster, tels que l'adultère, l'impureté, la fourberie, etc., ou contre des délits que la constitution même de la république rendait impossibles, car il ne saurait y avoir de *serviteurs* là où règne l'égalité parfaite, et l'on ne vole pas lorsque tout est possédé en commun.

Quant à la seconde partie, ses principales dispositions étaient les suivantes :

Chacun doit se conformer, en toutes choses, à ce que prescrit ou défend l'Écriture.

Chaque citoyen est tenu de remplir exactement ses devoirs particuliers et d'obéir aux autorités établies.

Toutes les nuits, l'un des anciens visitera soigneusement les sentinelles et les postes établis pour la sûreté de la ville.

Six des anciens siégeront chaque jour, de sept à neuf heures et de deux à quatre heures, pour juger et régler les différends survenus entre les habitants de la ville.

(Il paraîtrait d'après cela que, malgré la peine de mort prononcée contre les querelleurs, on se disputait prodigieusement dans cette république chrétienne.)

Tout ce que les anciens auront décidé pour le salut de la nouvelle Jérusalem sera porté à la connaissance de l'assemblée générale des Israélites, par le prophète Jean de Leyde, fidèle serviteur du Très-Haut.

Bernard Knipperdolling, le porte-épée, est chargé de dénoncer aux anciens les crimes qui se commettront; et, afin qu'il puisse exercer sûrement ses fonctions, il ne sortira jamais sans être accompagné de ses quatre aides.

Les repas se prendront publiquement et en commun; chacun acceptera ce qui lui sera servi, le mangera modestement, en silence; les frères et les sœurs seront séparés, et écouteront avec recueillement la lecture qui leur sera faite dans l'Ancien-Testament.

Les articles suivants désignaient les individus chargés, à l'exclusion de tous les autres, de remplir pour les enfants d'Israel les fonctions : de pêcheurs, de bouchers, de cordonniers, de serruriers, de tailleurs, d'écrivains publics, de surveillants, et traitaient de l'artillerie, des vins et des autres boissons fermentées, de l'or et des autres métaux précieux, des cuirs, des fourrages, — des fortifications, — de l'huile, — des épices, — du cuivre, du plomb, et de l'étain provenant des clochers abattus.

Deux articles défendaient d'introduire des modes nouvelles, et de porter des vêtements décousus ou troués.

Les anciens se réservaient l'inspection générale de la bière et du pain.

L'article 29 décidait que tout étranger appartenant à une autre religion qui viendrait dans la ville de Munster, serait examiné par Knipperdolling. La conversation avec les étrangers n'était permise qu'aux anciens; les autres enfants d'Israel devaient éviter le contact avec les païens.

Le 32e défendait sous peine de mort de quitter le service militaire ou de changer de compagnie sans l'autorisation des anciens.

Le 33e et dernier article ordonnait qu'en cas de décès, tous les effets du défunt fussent portés à Knipperdolling; celui-ci était chargé de les remettre aux anciens, qui devaient à leur tour en faire la distribution.

Les différentes lois que nous venons de citer avaient été rédigées sous l'inspiration du prophète, auquel personne ne s'avisait de contester des lumières surnaturelles. Ses extases étaient très fréquentes; il avait coutume, dans ses ravissements, de s'étendre à terre en forme de croix, et il restait ainsi, absorbé en apparence dans la contemplation la plus profonde. Souvent il faisait signe aux assistants de lui remettre un morceau de craie, et alors il écrivait sur la pierre ce que le Père avait daigné lui révéler.

Toutefois les Munstériens n'étaient pas occupés exclusivement du soin de l'organisation intérieure de leur république; ils ne négligeaient pas les affaires du dehors. Les murs et les remparts étaient exactement gar-

dés, on faisait des sorties et on cherchait à gagner à la cause de la nouvelle Jérusalem une partie des troupes assiégeantes [1]. Les anciens ordonnèrent qu'on lançât dans le camp ennemi, au moyen de pierres ou de flèches, certains écrits, par lesquels ils espéraient justifier leur conduite aux yeux des soldats épiscopaux, et les pousser à refuser de faire la guerre à des hommes aussi saints et chéris de Dieu que les habitants de Sion [2]. Kerssenbroick nous a conservé l'une de ces lettres ; elle est adressée : *A tous les peuples qui assiégent Munster, la ville chrétienne du Très-Haut*, et signée : *Les anciens et toute la commune et confrérie du Christ, réunie à Munster*. Les habitants de la ville y protestent de leur innocence et de leur pureté parfaite. « On » les attaque et les assiége contrairement à tous les » usages et sans déclaration de guerre préalable; mais » Dieu, l'ami de la justice et de la vérité, les vengera » de leurs persécuteurs ; — ils ne craignent rien, et » ils ne trembleraient pas quand même l'Antechrist, » les prêtres, les moines, le diable et toute son armée, » et les portes de l'enfer viendraient les attaquer. » — l'épître continue encore sur ce ton ; puis elle engage les soldats épiscopaux à faire pénitence, à reconnaître leurs erreurs, à se convertir, et à ne pas résister davantage aux jugements du Père. « Désignez quelques-» uns des vôtres, » disent les auteurs de la lettre en

[1] Kerssenbroick, IIe partie, p. 9. Hast, p. 355.

[2] Ibid.

finissant, « nous leur permettrons d'entrer dans la » ville et de tout voir et juger par eux-mêmes, car » Dieu sait que nous ne cherchons et ne voulons que » l'établissement du royaume du Christ. » La pièce était datée du 20 avril; elle fut portée au général en chef, ainsi que celles qui l'avaient précédée et qui la suivirent; — elles restèrent sans réponse.

Assiégeants et assiégés se prodiguaient réciproquement les injures, les malédictions et les insultes les plus grossières; ils affectaient de se faire voir les uns aux autres dans les postures les plus indécentes, du haut des remparts ou des bastions du camp [1].

Un ramoneur anabaptiste, nommé Guillaume Bast, eut, à cette même époque, une vision qui faillit avoir de très funestes conséquences. — Etant de garde, pendant la nuit, non loin de la porte de Saint-Maurice, il crut voir un feu immense et entendre une voix qui lui ordonnait d'aller incendier les villes des impies. Bast s'empressa de faire part aux anciens de sa révélation, et de demander au prophète la permission d'exécuter les ordres du Ciel. Il l'obtint sans peine, et partit, muni de tout ce qui lui était nécessaire pour mener son dessein à bonne fin. Ayant réussi à tromper la vigilance des sentinelles ennemies, il voulut commencer par Wollbeck, où se trouvait le dépôt de poudre de l'armée épiscopale. Il y arriva sans encombre, jeta des tisons enflammés dans plusieurs maisons qui prirent feu; l'incendie gagna rapidement; mais on parvint à

[1] Kerssenbroick, p. 11, 12.

l'éteindre avant qu'il se fût étendu jusqu'aux poudrières. Pendant ce temps Bast s'était rendu à Drensteinford et se disposait à continuer ses opérations; reconnu pour un transfuge de Munster, on l'arrêta et on l'appliqua à la question; il avoua son crime, fut ramené à Wollbeck et brûlé vif [1].

Les assiégés faisaient de fréquentes sorties et montraient un courage et un talent militaire auxquels on avait été loin de s'attendre; souvent ils tuaient beaucoup d'épiscopaux, dans ces petits combats partiels; ils avaient fait aussi en diverses rencontres un bon nombre de prisonniers, qui furent échangés, le 17 mai, contre ceux qui se trouvaient au camp du prince-évêque.

François de Waldeck, voyant qu'il n'avançait pas, se décida enfin, le 22 mai, à commencer le bombardement de Munster; les canons tirèrent, contre les fortifications de la place, du vendredi au mardi suivant; mais les femmes employaient les nuits à réparer, avec de la terre et du fumier, les dégâts occasionnés pendant les journées.—On se prépara à livrer un assaut le 26 mai. Les Munstériens en eurent avis par leurs espions; et on se trouva prêts de part et d'autre. Malheureusement les troupes assiégeantes passèrent à boire la journée du lundi 25; les soldats du pays de Gueldre surtout ne quittèrent pas la table, espérant sans doute doubler ainsi leur courage et leur énergie pour affronter les périls du lendemain. Ivres et poussés par le désir de

[1] Kerssenbroick, p. 13, 14.

faire beaucoup de butin, ils confondirent le crépuscule du soir avec celui du matin, et commencèrent l'assaut huit ou dix heures avant le moment fixé. Bien que les anabaptistes ne s'attendissent à être attaqués que le lendemain, ils étaient en mesure ; avertis par les sentinelles de l'arrivée de l'ennemi, ils coururent aux remparts, se défendirent avec une valeur extraordinaire, et repoussèrent les hommes de Gueldre. Les autres troupes épiscopales s'armèrent à la vérité pour voler à leur secours ; mais on oublia de se conformer au plan arrêté à l'avance, l'attaque manqua d'ensemble ; et, quoique les ténèbres de la nuit favorisassent la retraite de l'armée, elle se retira en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde. L'affaire n'avait coûté aux assiégés que deux de leurs officiers et huit de leurs soldats[1].

Ce succès les enhardit singulièrement ; ils se crurent invincibles et imaginèrent que jamais Dieu ne livrerait ses élus aux mains des mercenaires. Ils construisirent plusieurs bastions nouveaux, et chaque jour fut marqué par quelque exploit.

Le 30 mai, les plus téméraires d'entre eux se dirigent vers le camp ennemi, au moyen d'un passage souterrain large et profond pratiqué en avant de la porte dite de Judefeld. Sortis de ce passage, ils tombent à l'improviste sur les sentinelles et les avant-postes, les égorgent, enclouent dix-neuf ca-

[1] Kerssenbroick, p. 45, 46.
Sleidan, l. x, p. 273.
Hast, p. 356.

nons, brisent les affûts, répandent la provision de poudre sur le sol, qui en cet endroit était sec et sablonneux; puis ils en établissent une traînée jusqu'à l'entrée de leur souterrain, et se retirent vers la ville. Cependant les épiscopaux se mettent en marche pour venger leurs avant-postes. Les anabaptistes les voient arriver; lorsqu'une troupe ennemie nombreuse se trouve réunie au lieu où la poudre a été répandue, ils mettent le feu à la traînée; la flamme enveloppe les malheureux soldats; et leurs compagnons, épouvantés, ne sachant à quoi attribuer ce phénomène, les laissent périr sans leur porter de secours [1].

Les assiégeants prennent leur revanche dès les jours suivants. A quarante pas environ de la porte Saint-Maurice s'élevait, sur une petite colline, un moulin dans lequel les *élus* s'étaient fortifiés avec le plus grand soin. Du haut de ce poste important, ils causaient beaucoup de dommages à l'ennemi. Les épiscopaux vont l'attaquer, s'en rendent maîtres après un combat très vif et massacrent tous ses défenseurs [2].

Cependant le siége n'avançait pas. L'audace des rebelles, la hardiesse de leurs attaques, le succès de leurs ruses, inquiétaient et irritaient l'évêque, et le décidèrent à essayer d'un moyen que lui proposait un ingénieur nouvellement arrivé au camp, et nommé Offerkamp. Ce moyen consistait à construire au milieu

[1] Kerssenbroick., p. 15, 16, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid.

de la campagne un immense môle de terre et il fut poussé par des accroissements successifs jusqu'aux murailles de la ville, dont il devait dominer les fortifications. De grandes troupes de paysans furent mises en réquisition, chacune pour trois jours, et le travail se fit rapidement. Les Munstériens, devinant le motif de ce grand ouvrage, n'en parurent pas fort alarmés, et érigèrent de leur côté des montagnes factices, plus élevées que leurs remparts. Ils attendirent que le môle fût à portée de leurs coups; alors une grêle de boulets le détruisit en un instant, tua la plupart des malheureux qui le construisaient; et l'invention d'Offerkamp, ainsi que l'observe Kerssenbroick [1], eut pour unique résultat la mort d'une foule de paysans et la destruction d'une quantité de prés et de champs.

François de Waldeck, désolé, découragé, et à bout de ressources, envoya des députés à la diète de Neuss, le 15 juin, pour rendre compte à l'archevêque de Cologne et au duc de Juliers [2] de tout ce qui s'était passé à Munster, et leur demander de prompts secours. Les deux princes répondirent qu'ils n'abandonneraient pas leur allié dans des conjonctures aussi difficiles; ils s'engagèrent à supporter une partie des frais du siége, firent l'avance de 40,000 florins pour des achats de poudre, promirent différents corps de troupes, et envoyèrent au général en chef deux de leurs principaux conseillers, chargés de l'assister de leurs avis.

[1] P. 21.

[2] Ibid. — Hast, p. 857. — Sleidan, l. x, p. 268, 272.

En attendant, les combats partiels et les escarmouches continuaient autour de Munster; l'enthousiasme sauvage des défenseurs de la place croissait avec leurs succès, et les femmes faisaient preuve d'une hardiesse égale à celle des hommes. L'une d'elles, nommée Hilla Phanicon, née à Verden près de Leuwarden, jeune personne d'une beauté rare et douée de talents extraordinaires, mais anabaptiste zélée, avait entendu exalter en chaire la conduite de Judith, qui délivra Béthulie en allant couper la tête à Holopherne.

A partir de ce moment, elle est poursuivie de l'idée qu'elle doit imiter l'héroïne juive, tuer le nouvel Holopherne, et délivrer la ville de Munster. Cette pensée ne la quitte pas et s'affermit de plus en plus dans son esprit; elle se persuade enfin que c'est Dieu même qui la lui envoie, et qu'elle pècherait en y résistant. Elle en fait part aux femmes les plus ardentes du lieu, à Bockelson, à Rottmann et à Knipperdolling; tous ils l'encouragent à être fidèle aux inspirations du Père; ils lui promettent la victoire, une gloire immortelle, et l'exaltent de plus en plus[1]. Enfin toute hésitation a disparu; le 16 juin, Hilla se prépare à sortir de Munster; elle se revêt de ses plus beaux atours; le prophète et le porte-épée la conduisent au palais de la chancellerie, où avait été déposé le trésor, et lui disent de prendre de l'argent et des bijoux à volonté. Mais elle est tout à son projet, et dans son délire fanatique

[1] Kerssenbroick, p. 26 et seq.
Hast, p. 358.

elle méprise les biens de la terre. A force d'instances, Knipperdolling lui fait accepter trois bagues et la faible somme de douze florins. Elle emporte aussi une chemise de la toile la plus fine, imprégnée d'un poison très violent et subtil[a], qu'elle a cousue elle-même et qu'elle veut offrir à l'évêque comme présent de bienvenue. Sortie de Munster, elle se dirige hardiment vers les avant-postes ennemis; elle est prise tout aussitôt et conduite à la tente du commandant, Théodore de Meerfeld, drossar de Wollbeck. Celui-ci, après l'avoir dépouillée de son argent et de ses bagues, lui fait subir un interrogatoire auquel Hilla répond sans témoigner aucune frayeur et avec une présence d'esprit qui ne se dément pas un instant.

— D'où êtes-vous, lui demande d'abord le drossar?

— Je suis Hollandaise, répond la Judith anabaptiste.

— Pourquoi avez-vous quitté votre patrie dans ces temps dangereux pour vous rendre à Munster? Et pourquoi quittez-vous maintenant vos amis?

— Je suis venue à Munster avec mon mari; et, voyant que la religion qui règne dans cette ville est fausse et impie, et qu'on y est accablé de corvées et de travaux, j'en suis sortie du consentement de mon époux, qui m'a livré le passage d'une des portes où il était de garde. Il ne tardera pas à me suivre. Je veux réclamer pour lui la grâce du prince; et j'espère d'au-

[1] Ibid.

[a] On se souvient que Rottmann était très versé dans l'art de préparer les poisons.

tant plus l'obtenir, qu'il indiquera à ce seigneur le moyen de s'emparer de la place très aisément, et sans qu'il en coûte la vie à un seul homme; car mon mari est l'un des familiers de ceux qui sont puissants à Munster : il assiste journellement à leurs conseils, et il connaît tous leurs projets. J'apporte même un petit présent destiné à son Altesse; je désire le lui remettre moi-même afin d'avoir occasion de lui parler; il est indigne sans doute d'être offert à un aussi puissant évêque, mais c'est l'ouvrage de mes mains.

L'aplomb parfait de Hilla en faisant ces réponses avait dissipé les soupçons qui s'étaient élevés d'abord dans l'esprit de Théodore de Meerfeld, et il promit à sa prisonnière de la conduire le surlendemain à Ibourg, où le prince se trouvait alors.

Tout semblait favoriser l'aventurière, et déjà elle croyait toucher au terme de ses vœux. Mais un événement imprévu, arrivé précisément le 18 juin, jour auquel avait été fixée son audience, arrêta l'exécution de ses desseins, et Hilla devint elle-même la victime du complot qu'elle avait ourdi.

Le secret n'avait pas été bien gardé par les initiés de la nouvelle Jérusalem; on parlait dans la ville du départ de l'étrangère; l'on comptait sur un prochain triomphe, auquel la mort de l'évêque servirait de prélude [1]. Il advint ainsi que le nommé Hermann Ramers [2] eut con-

[1] Kerssenbroick, p. 26 et seqs; hast, p. 358.

[2] C'était le même bourgeois chez lequel Bockelson avait logé lors de sa première arrivée à Munster.

naissance de ce qui se préparait. C'était un riche bourgeois, demeuré à Munster pour empêcher la ruine de sa famille et le pillage de sa maison; il avait été rebaptisé, bien qu'au fond du cœur il éprouvât peu de sympathie pour les anabaptistes et leur doctrine [1].

Ramers résolut d'avertir le prince-évêque du danger qu'il courait et de s'exposer aux plus grands périls pour le sauver. Ayant réussi à s'échapper de la ville le 18 juin, au point du jour, il alla révéler les projets de Hilla à l'un des généraux de l'armée assiégeante. La malheureuse fut mise à la torture, et fit les aveux les plus complets. On la mena ensuite à Bevergern, où elle fut décapitée. Au moment de mourir, elle était encore pleine de confiance, et elle assurait « qu'on ne pourrait lui ôter la vie, parce que le prophète Jean, l'ami particulier du Père, lui avait annoncé qu'elle rentrerait saine et sauve dans Sion [2]. »

L'évêque appela auprès de sa personne Ramers, pourvut à ses besoins, et ordonna que ce qui lui appartenait fût épargné à la prise de Munster.

La fin déplorable de Judith causa une douleur immense dans la ville, sans dissiper cependant les illusions des anabaptistes; Ramers devint l'objet de l'exécration générale; on eût voulu le tenir pour le hacher en morceaux. Les anciens firent proposer à François de Waldeck de l'échanger contre un prisonnier épiscopal nommé Gaspard Marschal et très aimé de ses supérieurs;

[1] Ibid.

[2] Ibid.

mais le prince refusa absolument de livrer celui qui l'avait sauvé; plus tard Marschal fut racheté pour un mois de solde [1].

Voulant éviter de nouvelles trahisons, les chefs de la république rendirent le 23 juin un décret portant qu'à l'avenir aucun Israélite ne ferait plus de sortie contre les impies, à moins d'une manifestation divine ou d'un ordre céleste confirmé par le prophète.

Vers ce temps, quelques velléités de désordre et d'insubordination se manifestèrent parmi les défenseurs de la place; mais les anciens et Bockelson les réprimèrent sur-le-champ avec la plus épouvantable sévérité. Quatre soldats entre autres qui, après s'être enivrés dans la maison d'un nommé Reimenschneider, avaient usé de violence envers leur hôte et sa femme pour les obliger à leur servir encore de la bière, furent attachés à des anneaux de fer suspendus au tilleul du cimetière de Saint-Lambert, et tués à coups de flèches par les assistants, auxquels le prophète déclara « que cette manière d'extirper le vice en Israel était très agréable au Père [2]. »

On fit alors aussi une nouvelle tentative de séduction auprès des troupes assiégeantes, et on lança dans le camp des lettres d'un style plus illuminé et plus ampoulé encore que les précédentes. — L'une de ces lettres [3], adressée aux soldats, les engage à cesser

[1] Kerssenbroick, p. 26 et seqs.; Hast, p. 358.
[2] Ibid., p. 33.
[3] Ibid , p. 33 et seq[s].



Domination des Prophètes

de combattre contre le Christ, et à quitter le service du chien altéré de sang et du loup dévorant qui porte le titre d'évêque. Suit une exposition de la doctrine et des principes des habitants de la Jérusalem moderne; on insiste particulièrement sur la nécessité du baptême des adultes et de la communauté des biens, comme étant conformes à ce que pratiquaient les premiers chrétiens. « Le feu du ciel vous consumera, dit ensuite l'épître, avant que Dieu permette que vous anéantissiez sa parole. Paul n'a-t-il pas été renversé alors que, plein d'orgueil et de présomption, il persécutait les chrétiens? Songez donc à ce que vous faites; c'est le Christ, c'est le Seigneur de tous les princes que vous attaquez et qui nous défend. Votre nombre fût-il plus grand que celui des grains de sable qui tapissent les rivages de la mer, le Seigneur sera toujours plus fort que vous et se rira de vos menaces. Méditez ceci. Ne faut-il pas que vous soyez les enfants du diable pour lutter contre le Seigneur et sa parole?.... » Puis les auteurs se plaignent d'avoir été calomniés par de lâches transfuges; ils engagent une fois encore les soldats à venir s'assurer par eux-mêmes de ce qui se passe à Munster : ils sont prêts à leur ouvrir les portes, à les recevoir comme des frères; mais, ajoutent-ils, « quant à nos ennemis, nous leur avons préparé une certaine bouillie, mélange de poix et de chaux, dont nous nous proposons de les régaler à la première occasion. La puissance du Père nous protégera contre le diable et sa mère, contre la prostituée de Ba-

bylone et l'esprit des ténèbres, contre vos couleuvrines, vos mortiers, vos armes, de quelque nature qu'elles soient.... Cette lettre n'est adressée qu'aux amis de Dieu ; quant à ceux qui sont obstinés et entêtés, nous les méprisons, et nous les mépriserons tant qu'ils seront en opposition avec la parole du Seigneur.... »

Les épîtres des enfants du royaume eurent en cette occasion plus de succès que précédemment. On ne les porta plus au général en chef. Elles furent lues et commentées par les troupes luthériennes de l'armée épiscopale; et le corps des Mysniens entre autres, qui au commencement du siége s'était vanté d'enlever à lui seul la ville de Munster en très peu de jours, découvrit tout à coup « qu'il était criminel de faire la » guerre à des gens qui tenaient tant à Dieu et à son » Evangile[1]. » Leur commandant, Arnold Beltz, entama même une négociation avec les anabaptistes, et envoya dans la ville son secrétaire intime pour traiter avec eux. Lorsque l'on fut tombé d'accord, les Mysniens attendirent que la solde arriérée leur eût été payée; puis, dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, ils quittèrent le camp sans bruit. L'évêque chargea le commandant Bernard de Westerholt de poursuivre les déserteurs avec sa cavalerie. Westerholt les atteignit auprès d'une ferme dans laquelle ils s'étaient retranchés et qui fut vigoureusement attaquée. Théodore de Recke, guerrier intrépide, monta le premier à l'assaut,

1 Kerssenbroick, p. 36.
Studien und Skizzen, p. 479.

suivi de son cousin, chanoine de la cathédrale de Munster; il fut tué; le chanoine, atteint de dix ou douze blessures, resta sur le champ de bataille. Les Mysniens se défendaient en désespérés. Westerholt fit alors chercher la grosse artillerie. Les rebelles, convaincus enfin de l'inutilité de toute résistance ultérieure, se rendirent à discrétion. On les conduisit à Wollbeck et on les livra à l'évêque. Il condamna à mort les meneurs du soulèvement, fit grâce aux autres, et les reprit même à son service [1].

Du reste, bien que les Mysniens eussent été forcés de rentrer dans le devoir, la position du prince assiégeant n'en devint pas meilleure. Le désordre, le manque d'entente, et les sourdes hostilités continuaient à régner dans son camp. Les anabaptistes y comptaient de nombreux et chauds amis. Régulièrement ils étaient instruits à point nommé des projets des épiscopaux; leurs émissaires, chargés de lettres importantes pour les frères des pays voisins ou éloignés, réussissaient toujours à traverser sans encombre les avant-postes et les lignes ennemies, grâce aux bons offices de leurs partisans secrets; et, lorsqu'ils avaient accompli leur mission, on trouvait moyen aussi de les faire rentrer inaperçus à Munster.

[1] Ibid.

CHAPITRE VIII

ÉTABLISSEMENT DE LA POLYGAMIE A MUNSTER

Luther, on le sait, s'était hautement prononcé en faveur de l'émancipation de la chair; il avait déclaré la chasteté *un crime diabolique* ; et, dans divers écrits [1], il s'était appuyé sur l'exemple des patriarches pour prouver que l'on pouvait avoir plusieurs femmes à la fois, sans pécher. Les principes du prétendu réformateur à cet égard avaient contribué puissamment à augmenter le nombre de ses disciples; une doctrine qui lâche la bride aux sens attire malheureusement toujours beaucoup d'adeptes.

Bockelsohn alla plus loin et fut plus hardi que le docteur Martin. Déjà avant le siége de Munster, alors que les catholiques et les luthériens n'avaient pas été expulsés de la ville, les principaux initiés anabaptistes se livraient en secret à la plus crapuleuse débauche, tout en conservant des dehors austères et en affichant extérieurement une conduite parfaitement évangélique.

Malgré le mystère dont on enveloppait les assemblées nocturnes, le secret du baptême du feu avait été

[1] Ed. allemande de Jena, t. IV, p. 95.

trahi ; nous en avons parlé. Sous prétexte d'obéir aux ordres du Père, le prophète, déjà marié à Leyde, avait épousé la veuve de son collègue Matthisson. Mais ces orgies nocturnes, cette scandaleuse bigamie, étaient le prélude d'infamies plus épouvantables encore ; un incident, insignifiant en apparence, eut sous ce rapport une influence extraordinaire.

Les lettres lancées dans le camp épiscopal avaient séduit un bon nombre de soldats, ainsi que nous le disions au chapitre précédent. L'un d'eux réussit à entrer dans la ville, et fut logé dans la maison de Knipperdolling, dans laquelle demeurait toujours encore Jean Bockelsohn. Or le soldat remarqua bientôt que Jean quittait furtivement sa chambre durant la nuit pour s'introduire dans celle de la jeune servante de son hôte [1]. Il en fut scandalisé, et en fit des gorges chaudes. Un homme marié qui tenait une conduite semblable cessait d'être à ses yeux un saint et un prophète; il ne vit plus en lui qu'un fourbe et un hypocrite. Bockelsohn ferma la bouche au déserteur en lui faisant de riches présents; mais le coup avait porté ; il craignit que cette affaire ne tournât enfin à sa honte et à son désavantage, et il résolut d'aviser au moyen de l'assoupir à jamais. Ce moyen était tout trouvé ; il ne s'agissait que d'introduire la polygamie à Munster. Jean en conféra avec Rottmann et les autres prédicants ; et, comme ces docteurs de la nouvelle église, bien revenus

[1] Kerssenbroick, p. 38.
H. Montfort, p. 28

de leurs anciennes idées austères, sentaient l'aiguillon de la chair tout aussi puissamment que l'élu du père, ils jugèrent l'expédient admirable, et se disposèrent à rédiger en conséquence leurs nouveaux canons disciplinaires. Ils posèrent en principe dans leur assemblée « que l'on commet un péché en se passant de ce dont on » ne peut pas se passer; que, par conséquent, il est par» faitement loisible à l'homme auquel une femme ne » suffit pas d'en avoir plusieurs, et qu'évidemment lors» qu'un mari a une femme enceinte, vieille, ou stérile, il » est nécessaire qu'il en prenne une autre[1]. » Ils ajoutèrent à cela diverses considérations rapportées par l'historien contemporain, mais dont le cynisme est tel, que notre plume se refuse à les transcrire. Le lendemain, Rottmann et ses collègues Schlachtscap, Clopris, et Vinnius, montèrent en chaire pour célébrer la sainteté de la polygamie; ils prêchèrent là-dessus pendant trois jours consécutifs, exhortant leurs auditeurs à imiter les illustres exemples des Abraham, des Jacob, des David, qui tous avaient eu plusieurs femmes. « Beaucoup de gens charnels écoutèrent ces enseignements avec un plaisir infini, et ne furent que trop disposés à prendre, sous ce rapport, les patriarches pour modèles[2]. »

A la vérité la nouveauté n'eut pas un succès général : les prédicants eurent beau répéter que la doctrine avait été révélée au prophète par le Père, ceux dans lesquels

1 Kerssenbroick.

2 Ibid.

il y avait encore une étincelle d'honnêteté ouvrirent les yeux en se sentant au bord de l'abîme. Il en résulta une crise qui pendant un instant menaça de ruiner de fond en comble la théocratie de Munster, mais qui tourna enfin à l'avantage des anabaptistes.

Les deux partis, c'est-à-dire les adversaires de la polygamie et ses partisans, se réunirent au cimetière de Saint-Lambert, le 23 juillet, après le sermon. Une longue dispute s'engagea entre eux ; — ils ne parvinrent pas à s'entendre [1]. Une rumeur sourde agita la ville durant les journées suivantes ; les apologistes de la pluralité des femmes l'entretenaient en continuant leurs prédications, et en qualifiant d'impies ceux qui refusaient de se rendre aux ordres d'en haut transmis par l'organe du prophète. Un soulèvement éclata le 30. Henri Mollenhecke, maréchal de son métier, appuyé par deux cents artisans et bourgeois, déclara ouvertement que son intention était d'en finir avec les nouveaux maîtres de Munster, et de rétablir toutes choses sur l'ancien pied [2]. Il s'empara, — avec l'assistance de ses compagnons, — de Bockelsohn, de Knipperdolling, et des prédicants Rottmann, Schlachtscap, Clopris, et Vinnius, et les fit jeter en prison. Puis on tint conseil ; il fut décidé qu'on ouvrirait les portes à l'évêque, qu'on rappellerait l'ancien sénat et les bourgeois exilés,

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 89 et seq.
C. Heresbach, p. 41, 42.
H. Montfort, p. 29, 30.
Bullinger, op. cit. l. II, ch IX, p. 56.
Hast. p. 259.

et que ces derniers seraient remis en possession de leurs biens. — Ce plan était excellent, et il eût réussi infailliblement si les conjurés avaient eu le bon esprit d'agir pendant le premier moment de stupeur causé par la captivité du prophète. Malheureusement ils ne profitèrent pas de leur avantage, et, la soirée étant très avancée, ils remirent au jour suivant l'exécution de leurs desseins. Le lendemain, Mollenhecke convoqua de très bonne heure la bourgeoisie bien intentionnée à la place du Marché. La réunion fut assez nombreuse; mais Henri Redecker, l'un des plus ardents champions de la polygamie, avait couru pendant la nuit chez les partisans de Bockelsohn et chez les étrangers qui avaient récemment élu domicile dans la nouvelle Sion. Ils se rassemblèrent de leur côté dans l'un des jardins publics de la ville, et il se trouva qu'ils avaient la majorité pour eux [1]. Beaucoup de ceux qui d'abord s'étaient joints au parti de l'ordre s'en séparèrent lâchement lorsqu'ils le virent le plus faible, et allèrent grossir les rangs de ses adversaires. Ces derniers étaient maîtres des principaux postes et de l'artillerie. La lutte s'engagea; elle ne pouvait durer longtemps. Mollenhecke et sa petite troupe, attaqués avec fureur par les zélateurs de la polygamie, durent se replier sur eux-mêmes; ils se réfugièrent dans la maison commune, et s'y barricadèrent de leur mieux [2]. On enfonça les portes à coups de canon. Les assiégés, ne

[1] Kerssenbroick, p. 39 et seq., et les auteurs cités ci-dessus
[2] Ibid.

pouvant plus se défendre au rez-de-chaussée, montèrent aux étages supérieurs en prenant la vaine précaution de détruire les escaliers à mesure qu'ils les montaient. Le premier soin des assiégeants fut de délivrer Bockelsohn et les autres prisonniers ; puis, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'arriver aux monogames, ils firent venir la grosse artillerie de la place pour renverser la maison et ensevelir sous ses ruines ceux qui y avaient cherché un refuge. A cette vue, Mollenhecke et ses compagnons tendirent leurs armes et leurs chapeaux en signe de soumission. « Aucune plume ne saurait donner une idée de la rage avec laquelle leurs adversaires se ruèrent sur eux, dit notre historien [1], de la barbarie et des raffinements de cruauté dont ils furent victimes. Après les avoir accablés de coups et d'injures, on les emprisonna, et on continua à leur infliger de si horribles tourments, que la plupart de ces malheureux eussent mille fois préféré la mort. »

Sur ces entrefaites, on trouva l'un d'eux, nommé Nicolas Dethmar, nanti d'une somme de 4,000 florins, qu'il avait pris au trésor public, déposé à la chancellerie. On le mit à la question, et il avoua que son projet avait été de se sauver, d'ouvrir la porte de Saint-Ludger à l'évêque, et de remettre la ville sous la domination du prince [2]. A cet aveu arraché par la torture, la fureur des fidèles d'Israel ne connut plus de bornes; et les douze anciens décrétèrent

[1] Ibid.

[2] Ibid.

que, — pour rassurer *les hommes honnêtes et probes*, et pour inspirer une terreur salutaire aux méchants, — les principaux coupables, au nombre de quatre-vingt-onze, seraient attachés au tilleul du cimetière et tués à coups de carabines [1]. On procéda à l'exécution de la sentence, et l'on fusilla vingt-cinq hommes. Il en restait soixante-six. L'un des juges de la nouvelle Sion dit alors qu'on avait tort de prodiguer inutilement une denrée aussi précieuse que la poudre; que d'ailleurs l'ennemi entendait les coups de fusil et pourrait croire qu'on se battait dans Munster; que par conséquent on ferait mieux de trancher simplement la tête au reste des impies [2]. Ce judicieux avis prévalut; les soixante-six coupables furent livrés à Knipperdolling. Celui-ci les exécuta successivement; il en tuait tous les jours quelques-uns, tantôt plus, tantôt moins, à sa convenance. Le prophète assistait habituellement à la séance, pour se divertir et pour donner ses avis et ses conseils au porte-épée; parfois aussi pour essayer lui-même ses forces et son adresse [3]. »

« Les partisans de l'émancipation de la chair étant » restés ainsi les maîtres à Munster, il eût été impossi- » ble, au bout de peu de jours, de découvrir une der- » nière et faible trace de pudeur, de chasteté, et de re- » tenue, dans la capitale de la Westphalie [4]. » Trois

1 Kerssenbroick, p. 41.
2 Ibid.
3 Ibid.
4 Ibid.

hommes, lesnommés Jean Oeckinckfeld, Henri d'Arnheim, et Hermann Bispinck, eurent encore la hardiesse de dire que, d'après l'Evangile, le mariage chrétien consistait dans l'union d'un homme avec une seule femme. Ils furent décapités par Knipperdolling « en leur qualité de dangereux rebelles et de perturbateurs du repos public [1]. » Cette protestation fut la dernière. Personne n'osa plus élever la voix contre la monstrueuse orgie dont Munster devenait le théâtre, et la polygamie s'établit sans rencontrer d'obstacles. Le prophète en donna le signal; il épousa deux femmes, outre la belle Divara, veuve de Matthisson, et sans compter celle qu'il avait laissée à Leyde. Divara conserva le rang et les prérogatives de sultane favorite dans le harem de l'envoyé céleste. Celui-ci ne tarda pas d'ailleurs à lui donner encore de nombreuses compagnes. — Les bourgeois et tous les prédicants se hâtèrent d'imiter Bockelsohn. Ces derniers annoncèrent dans leurs sermons que, depuis l'ascension de notre Seigneur, il n'y avait plus eu de mariages valables, parce que toutes les unions, au lieu d'être formées selon l'esprit, avaient été conclues d'après des considérations de convenance ou d'intérêt. Les nonnes rebaptisées, qui étaient restées dans la ville en dépit des prières de leurs supérieurs et de leurs familles, se montrèrent plus dévergondées encore que le reste de

1 Ibid.
H. Montfort, p. 29.
C. Heresbach, p. 42.
Bullinger, loc. cit.

la population au milieu de cette débauche générale [1]. Toutes celles qui n'étaient pas encore mariées se donnèrent des époux : l'une prit un soldat, la seconde un cordonnier, les autres des prêtres apostats, des journaliers, etc. « Il faut tirer ici le rideau, ajoute notre historien, car » nous offenserions nos lecteurs en leur racontant en dé- » tail les scènes épouvantables d'immoralité qui se » passèrent dans la ville, et les infamies que commirent » ces enragés pour assouvir leurs désirs abominables. » Ce n'étaient plus des créatures humaines, c'étaient » des animaux immondes et furieux. L'enfance même » n'était pas épargnée.... Bientôt on ne trouva plus » à Munster une vierge âgée de plus de onze à douze » ans. Beaucoup de ces petites malheureuses y per- » daient la santé; on les mettait alors en pension » chez une misérable matrone, nommée Knupper, » qui se chargeait de les guérir. On devait tomber » plus bas encore : les crimes les plus monstrueux » se commirent à la face du soleil.... Un décret con- » damna à la peine de mort les épouses qui ne cé- » daient pas aux désirs de leurs maris, et même les » femmes non mariées qui refusaient de se rendre au premier venu. Le mot hideux *Spiritus meus con-* » *cupiscit carnem tuam* était dans toutes les bouches; » celles qui résistaient à ces paroles magiques étaient » enfermées au couvent de Rosenthal; et si après » quelques exhortations elles persistaient dans leur » obstination, on leur tranchait la tête. Il y eut un

[1] Kerssenbroick, p. 43 et seq.

» jour quatre exécutions simultanées à ce sujet. Une
» autre fois, on condamna à être décapitée, après ses
» couches, une femme enceinte qui avait osé se plain-
» dre de ce que son mari lui eût associé une seconde
» épouse [1]. »

Au milieu même de ces inqualifiables saturnales, le prophète, pour continuer à jouer son rôle de saint et d'inspiré, prescrivit par une loi, et sous les peines les plus sévères, à tous les habitants de Munster, de porter des vêtements et des souliers uniformes d'une coupe nouvelle, les plus simples et les plus modestes possible. Le nouvel Israel devant former une seule famille et posséder toutes choses en commun, il fallait que l'égalité se manifestât par l'identité du costume. En même temps aussi, et toujours afin de rester dans son rôle, Bockelsohn rendit un édit qui prononçait la peine de mort contre ceux qui se rendraient coupables d'ivresse ou d'autres grands péchés, après le baptême; cependant, il se réservait le droit d'implorer le pardon du Père pour les criminels, et de convertir, lorsqu'il l'aurait obtenu, la punition capitale en un simple jeûne au pain et à l'eau. D'autres lois encore furent portées : il y en avait une qui autorisait le divorce comme conséquence de la polygamie, mais en en réservant le droit aux maris seuls; un second décret défendait aux habitants de Sion de rien se refuser entre eux, à moins que le détenteur de l'objet demandé n'en eût lui-même un besoin urgent pour son ménage; on renouvela la

[1] Ibid.

disposition qui déclarait abolies les dettes et les créances; une loi établit que le mensonge et la fourberie, pour être pardonnés, devaient être publiquement confessés en présence de l'assemblée générale du peuple; enfin on ouvrit deux écoles destinées aux étrangers qui arrivaient à Munster pour se faire instruire dans la foi [1].

Bockelsohn, malgré ses efforts, n'avait pu conserver le monopole des révélations. Les visions et les extases se multipliaient parmi les vrais israélites, et le nombre des illuminés augmentait; mais le tailleur de Leyde restait le premier et le plus vénéré entre les prophètes, le fils bien-aimé du Père: les grâces et les lumières surnaturelles accordées aux autres ne prenaient de valeur qu'après avoir reçu sa sanction. Il prétendait avoir des ravissements et de célestes entretiens pendant trois ou quatre jours consécutifs; suivant sa coutume, il se couchait à terre en forme de croix dans ces occasions, *et alors le Seigneur déversait sur lui l'esprit de sa voonté* .[2]

[1] Kerssenbroick, p. 43, seq°.

[2] Ibid., p. 46.

LES

ANABAPTISTES

TROISIÈME PARTIE

ROYAUTÉ DE JEAN BOCKELSOHN DE LEYDE A MUNSTER

CHAPITRE PREMIER

AVÈNEMENT DE JEAN BOCKELSOHN. — DÉBUTS DE SON RÈGNE

Jean Bockelsohn exerçait en réalité une puissance illimitée à Munster, mais les douze anciens d'Israel étaient, en apparence au moins, les détenteurs du pouvoir et les chefs du gouvernement de la ville. « Le diable comprit qu'il établirait plus sûrement son règne en le remettant aux mains d'un seul individu, dont il connaissait les instincts, » dit à ce propos notre vieil historien, — « et il suscita un nouveau prophète pour arriver à ses fins[1]. »

Le prophète dont parle ici Kerssenbroick était un orfèvre, nommé Dusentschuer et natif de Warendorf.

[1] Kerssenbroick, p. 17.

Cet homme se rendit au marché et se mit à prêcher en jetant des cris si extraordinaires et en accompagnant ses paroles d'une si extravagante pantomime, qu'il eut bientôt rassemblé la population entière de la cité autour de ses tréteaux. Lorsqu'il vit la foule réunie il s'écria [1] : « Frères chrétiens, le Père céleste m'a révélé, et m'a commandé de vous apprendre, que » Jean Bockelsohn de Leyde, le saint et le prophète » de Dieu, doit être roi de la terre entière; son pouvoir s'étendra sur les empereurs, les rois, les princes, et sur toutes les puissances du monde ; il sera » la première des autorités, et personne ne s'élèvera au-dessus de lui ; il occupera le trône de son père David » et en portera le sceptre jusqu'à ce que le Seigneur le » lui redemande. »

Bockelsohn et les douze étaient présents ; le silence le plus profond régnait dans l'assemblée. Dusentschuer descendit de la tribune et reprit leurs épées aux anciens ; il en déposa onze aux pieds de Jean, et lui remit la douzième en disant [2] : « Reçois le glaive de la » justice, et avec lui la puissance de soumettre tous » les peuples, et sers-t'en de manière à pouvoir en » rendre bon compte à Christ lorsqu'il viendra juger » les vivants et les morts. » Puis il tira de sa poche une petite fiole remplie d'une huile très odorante, qu'il

[1] Kersenbroick, p. 47.
Sleidan, l. x, p. 273, 276.
Bullinger, l. II, p. 56, b.
H. Montfort, p. 31.
C. Heresbach, p. 136, 137.
Hast, p. 360.

[2] Ibid.

répandit sur la tête du tailleur de Leyde, en prononçant les paroles suivantes : « Je te sacre en présence de ton » peuple, au nom de Dieu et par son ordre, et je te » proclame roi de la nouvelle Sion [1]. »

On n'a jamais su si cette parodie avait été concertée entre les deux prophètes, ou si elle était simplement une inspiration de l'esprit des ténèbres. Quoi qu'il en soit, Bockelsohn affecta d'abord les dehors de l'humilité et de la modestie, tout en se laissant faire. Lorsque l'onction fut terminée il se jeta à terre et s'écria [2] : « O » Père, je n'ai ni l'âge, ni la sagesse, ni l'expérience, » nécessaires pour une semblable royauté ; j'ai recours » à ta grâce, j'implore ton assistance et ta protection » toute puissante !... Envoie-moi donc ta divine sa- » gesse ; que de ton trône splendide elle descende sur » moi, qu'elle habite auprès de moi, qu'elle éclaire » mes travaux ; alors je pourrai accomplir ta volonté » et ton bon plaisir, alors aussi je gouvernerai ton » peuple avec équité et justice. »

Se tournant ensuite vers la foule, Bockelsohn déclara que depuis bien longtemps le Père lui avait révélé sa grandeur future, mais que jamais il n'en avait parlé, de crainte qu'on ne le soupçonnât d'ambition, et qu'il avait attendu, en esprit d'humilité et de patience, que Dieu fît connaître, par un autre, sa sainte volonté. Puis il se compara à David, qui avait échangé la houlette contre le sceptre, et déclara que celui qui s'oppo-

[1] Ibid.

[2] Ibid.

serait au vouloir du Père encourrait la colère et la vengeance du Ciel. Il ajouta encore que, destiné à régner sur la terre entière et armé de la redoutable épée, il punirait de mort tous les opposants et tous les coupables[1].

La scène avait été bien jouée, et la foule était d'abord restée silencieuse et étonnée ; mais bientôt des murmures se firent entendre. « Voyez donc cet aventurier étranger, dirent quelques voix ; il veut non seulement gouverner la ville ; il lui faut le pouvoir royal ; il a chassé les autorités légitimes et il s'adjuge sans façon la toute-puissance et le rang suprême ; il prétend régner sur le monde entier, tandis que l'Évangile enseigne l'humilité et l'amour des choses basses[2] ! »

Le moment était critique ; Jean n'en fut pas effrayé ; il fit taire les mécontents par ses reproches, par ses menaces, et par la véhémence de ses paroles. « Comment vous osez résister aux desseins de Dieu, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre ; mais sachez bien que, quand même vous vous opposeriez tous à moi, je n'en deviendrai pas moins roi de la terre entière, et que ma royauté, qui commence maintenant en ce lieu, durera éternellement. »

Alors il se fit un grand silence, les objections cessèrent ; la foule, enlacée dans le réseau du protestantisme mystique, ne trouvait plus d'issue pour sortir

[1] Kerssenbroick, p. 47, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid.

du labyrinthe où elle s'était engagée. Elle ploya docilement la tête.

L'orfèvre de Warendorf et les prédicants montèrent en chaire pendant trois jours consécutifs pour répéter au peuple que Jérémie (chap. 23) et Ezéchiel (chap. 27) avaient annoncé tout ce qui s'accomplissait en ce moment, et que le roi Jean était le nouveau David que Dieu devait susciter dans les derniers temps. Ils eurent soin aussi de lire publiquement le chapitre 13e de l'épître de saint Paul aux Romains, et de l'accompagner de commentaires propres à faire comprendre la nécessité de l'obéissance et de la soumission à l'autorité[1].

Les trois jours écoulés, Dusentschuer contribua puissamment à rendre le roi maître absolu de la ville, en demandant, à cette majesté d'un nouveau genre, une loi qui eut pour effet de dépouiller les habitants de tout ce qu'ils possédaient encore et de les mettre dans la dépendance complète de Jean Bockelsohn. « Il m'a été révélé, dit-il, que le Père est violemment irrité contre les hommes et les femmes, parce qu'ils abusent étrangement de la boisson, de la nourriture, et des vêtements. Le Père ordonne qu'à l'avenir personne, à quelque sexe qu'il appartienne, ne conserve plus de deux vêtements complets et de quatre chemises; le reste doit être recueilli, déposé en lieu sûr, et employé suivant les besoins de chacun ; de même aussi la volonté du Seigneur est qu'on aille prendre dans toutes

[1] Kerssenbroick, p. 49, et les auteurs cités ci-dessus.

les maisons les provisions de chair de porc et de bœuf qui s'y trouvent, et qu'elles soient consacrées à l'utilité générale [1]. »

Les esprits étaient hébétés à tel point, que personne ne songea à résister à cette nouvelle prétention ; dès les journées suivantes, on enleva partout le linge, les habits, les robes, etc., ne laissant à chacun que le nécessaire le plus strict et le plus réduit. On recueillit de la sorte la charge de quatre-vingt-trois énormes chariots ; les objets ainsi rassemblés furent confiés à la garde des prédicants. Quant aux approvisionnements, ils furent portés chez le roi, qui promit de les rendre en cas de nécessité ; mais, au lieu de les employer à *l'utilité générale*, conformément aux ordres du Père, transmis par le prophète Dusentschuer, Jean en fit usage pour l'entretien de sa cour [2].

Car le tailleur bâtard de Leyde, parvenu au trône, jugea nécessaire d'établir sa maison sur un pied qui fît honneur à la dignité dont il se trouvait investi. Il voulût réaliser à Munster tout ce qu'il avait lu dans la Bible touchant les anciens rois d'Israel, tout ce qu'il avait appris relativement aux cours de l'empereur et des princes les plus puissants ; il eut ses grandes charges, ses hauts fonctionnaires, ses employés, ses gardes, comme eût pu les avoir le plus illustre des potentats ; seulement [3], il va sans dire que cette cour bizarre était

[1] Kerssenbroick. p. 49, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid.

[3] Kerssenbroick, p. 55 et seq'. — H. Montfort, p. 31, 32. 33. — Sleidan, l. x, p.274. — Bullinger, p. 57, a. — C. Heresbach, p. 137, 138. — Hast, p. 361 et seq'. — Stud. und Skizzen, p. 496, 497.



Bernard Krechting.

composée de misérables dignes en tout point de leur prince.

Knipperdolling fut déclaré son lieutenant, son *alter ego*, et devait l'assister dans la gestion et la direction des affaires du gouvernement.

Rottmann devint prédicateur du roi; on créa, sous la présidence du nommé Chrétien Kerkering, un conseil composé de quatre membres, choisis parmi ce que la ville dégradée de Munster renfermait de plus abject et de plus crapuleux : c'était Gérard Zum Kloster, — Bernard Kreckting, l'ancien prédicant de Gilthausen ; — Henri Redecker, qui avait fait ses preuves le jour de l'émeute de Mollenhecke, — et un marchand nommé Gérard Reyninck. — André de Coesfeld fut créé directeur de la police, — Hermann Tyllbeck grand-maréchal de la cour, — Henri Krechting chancelier, — Jean Puthmann, secrétaire intime du roi. On ne manqua pas non plus de désigner les titulaires des hautes charges et les chefs de la domesticité ; rien ne fut oublié. — Il y eut un grand-maître de la cuisine, un dégustateur, un échanson, un écuyer tranchant, un grand-chambellan, deux gentilshommes de la chambre, des coureurs, des portiers, cuisiniers, chauffeurs, celleriers, etc. Il y eut même un organiste attaché à la personne du prince ; — Jean de Leyde aimait à s'endormir au son de la musique et à se livrer au plaisir de la danse avec ses femmes ; il fit établir un orgue dans son appartement [1].

[1] Kerssenbroick, p. 55 et séq., et les auteurs cités ci-dessus.

La maison militaire du roi ne fut pas négligée non plus. Jean Kerkering devint grand-maître de l'artillerie ; on nomma plusieurs généraux et chefs de l'armée royale ; on choisit vingt-huit gardes-du-corps parmi les plus beaux jeunes gens de la ville ; dans leur nombre se trouvait Christophe Waldeck, qui passait pour fils naturel de l'évêque ; il avait été pris dans une sortie [1].—Le nommé Niland remplaça Knipperdolling dans ses fonctions de porte-épée, autrement dit de bourreau. Des artisans de chaque état furent attachés à la cour et destinés spécialement à son service [2].

Mais Jean Bockelsohn ne se contentait pas d'être traité et entouré comme s'il eût été destiné au trône dès son enfance ; il voulut aussi porter tous les insignes de sa dignité, afin que son extérieur répondît à son rang. Il fit faire deux couronnes de l'or le plus fin ; l'une royale, l'autre impériale, admirablement travaillées et couvertes de pierreries. Il suspendit à son cou une chaîne d'or enrichie de pierres précieuses, et à laquelle était attaché un globe du même métal, percé de deux épées, l'une d'or, l'autre d'argent. Le globe devait rappeler que Jean était destiné à régner sur la terre entière ; une croix le surmontait, elle portait l'inscription : *Ein König der Gerechtigkeit über all* (un roi de justice sur toutes choses). Son sceptre, ses éperons, la garde, le fourreau et la ceinture de son épée étaient d'or également. Ses doigts étaient

[1] Kessenbroick, p. 55 et seq.

[2] Et les auteurs cités ci-dessus.

garnis d'une telle quantité de bagues et de diamants, qu'il ne pouvait pas les ployer ; une de ses bagues, excessivement massive, portait la devise suivante : *De Koning in dem nyen Tempel foret dir vor ein Exempel* (que le roi du nouveau temple vous serve d'exemple.) Les vêtements du roi étaient en harmonie avec ses somptueux bijoux ; il en avait en innombrable quantité, de toutes les couleurs et de toutes les étoffes, en velours, en soie, en damas, brochés d'or ou d'argent, et garnis de dentelles. Jean exigea que ses courtisans adoptassent également des costumes riches et fantastiques ; — les tissus, les métaux précieux et les pierreries ne lui manquaient pas ; les dépouilles des églises, des chapitres, et de tous les habitants de la ville, se trouvaient entre ses mains, et lui composaient un trésor avec lequel peu de monarques alors régnant en Europe eussent pu rivaliser [1]. Les couleurs adoptées pour la suite du roi et pour ses gardes-du-corps étaient le bleu de ciel et le rouge ; ces derniers portaient, brodée sur l'une de leurs manches, l'image du globe orné de la croix et des deux épées. Les anciens, les prophètes et les prédicants s'empressèrent aussi de se conformer au bon plaisir du prince, et de remplacer leur costume uniforme et modeste par de magnifiques habits aux couleurs variées. L'on comprend que la nouvelle majesté ne se contenta plus de la demeure de Knipperdolling, son premier hôte. Elle convertit en résidence royale un splendide hôtel appartenant au sieur Mel-

[1] Ibid.

chier de Büren, et s'y établit après l'avoir fait meubler avec toute la somptuosité possible. — Une maison voisine devint le palais des reines, et fut ornée avec un luxe égal à celui de la demeure royale. Une porte de communication intérieure, percée entre les deux habitations, permettait à Jean de passer à toute heure chez ses femmes. Il en épousa encore treize, outre les trois premières, sans compter un grand nombre de concubines. Une fille de Knipperdolling se trouvait parmi les seize épouses légitimes. Divara de Harlem resta la première des reines, quoiqu'elle fût la plus âgée; les autres n'avaient pas vingt ans accomplis; c'étaient les plus belles filles de Munster; elles portaient toutes le titre de *reines*, mais Divara seule avait une cour, des grands-officiers et des gardes-du-corps; ceux ci étaient à quatre, vêtus de châtain et de vert [1].

Le roi avait coutume de manger avec ses femmes, et de les examiner avec grand soin pendant les repas. Les noms des seize reines étaient inscrits sur une tablette semblable à celle qu'on voit dans les couvents et placée dans la salle à manger; à côté de chaque nom on avait pratiqué un petit trou dans lequel Sa Majesté plaçait une cheville mobile, pour désigner celle de ces dames à laquelle il voulait accorder ses faveurs. « Des matrones » s'emparaient alors de l'élue, la conduisaient au » bain, la parfumaient, mêlaient l'or, les fleurs et » les pierreries à ses cheveux, et la revêtaient d'un

[1] Kerssenbroick, p. 55 et seq., et les auteurs cités ci-dessus.

costume léger et fantastique, dans lequel le lin et la soie transparente se mêlaient à la pourpre [1]. »

(Les détails qui suivent sont intraduisibles.)

Jean avait remplacé les noms des sept jours de la semaine par les sept premières lettres de l'alphabet ; il ordonna que toutes les fois qu'un enfant naîtrait dans la ville, on vînt lui annoncer que le peuple d'Israël était augmenté d'un membre, et alors il lui donnait un nom dont la première lettre devait être celle même désignant le jour. Mais, ainsi qu'on devait s'y attendre, les naissances devinrent excessivement rares à Munster, sous ce régime de la plus monstrueuse débauche ; Bockelsohn lui-même n'eut que deux enfants de toutes ses femmes, c'étaient des filles. Divara accoucha de la première un dimanche (désigné par la lettre A) ; on lui donna le nom d'Averall (par-dessus tout) ; la seconde, née le lundi (désigné par le B), fut appelée Blydam (la gaie) [2].

Bockelsohn alliait de la façon la plus bizarre les plaisirs des sens, auxquels il se livrait avec frénésie, à des occupations d'un genre tout différent. Ainsi il voulait être le seul juge dans ses États, et trois fois la semaine il rendait la justice sur la place du Marché. On y érigea, à cet effet, un trône élevé sur trois larges degrés, et couvert de pourpre, de soie, et d'or, aux jours d'audience [3]. Le roi s'y rendait toujours en

1 Kerssenbroick.

2 Ibid., p. 59.

3 Ibid, p. 62. — H. Montfort, p. 33. — Hast, p. 363 et seq. — Stud. und Skizz., p. 497, 498.

grand cortége et avec toute la pompe imaginable. D'abord paraissait une troupe de joueurs d'instruments; puis venaient deux conseillers vêtus de pourpre, le conseil des ministres, et le grand-maréchal de la cour, tenant à la main un bâton blanc. Celui-ci précédait le roi. — Jean, portant les insignes royaux, montait un magnifique cheval, très richement caparaçonné; à ses côtés marchaient deux superbes garçons, fantastiquement vêtus, chargés l'un de la Bible, l'autre d'une épée nue, symboles de la juridiction spirituelle et temporelle de Sa Majesté. Les gardes-du-corps entouraient la personne royale pour tenir le peuple à distance. Knipperdolling, Rottmann, le directeur de la chancellerie et le secrétaire intime paraissaient après Bockelsohn; le bourreau Niland et ses quatre aides les suivaient; une file de domestiques et de courtisans terminaient le cortége. Ce cérémonial était aussi réglé, aussi invariablement suivi, qu'il eût pu l'être à la cour royale la plus sévère sur l'étiquette [1].

Aussitôt que Jean arrivait à la place du Marché, un coureur tenait la bride de son cheval; le roi montait lentement les degrés du trône, et inclinait son sceptre de la main droite pour indiquer l'ouverture de l'audience.

Alors les plaideurs s'approchaient; ils devaient en signe de respect s'étendre à terre, *à plat ventre* [2], deux

[1] Kerssenbroik, p. 62, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid.

fois de suite, avant de commencer à parler. La plupart des causes qui se plaidaient étaient des querelles de ménage, scandaleuses à tel point, comme l'observe notre vieil historien, qu'on ne saurait les redire; le roi y prenait un plaisir infini. « C'étaient les » abominations les plus grandes formulées dans les » termes les plus hideusement cyniques, devant le plus » cynique des juges. » Des condamnations capitales, au moins des peines très sévères, étaient souvent prononcées, contre les épouses insoumises surtout. — Après la séance le roi retournait à son palais; l'ordre de l'arrivée était encore suivi au départ.

Ce même cérémonial s'observait également lorsque Sa Majesté venait assister au prêche sur la place du Marché, à cette seule différence près qu'en ces occasions les seize Majestés, ses épouses, paraissaient aussi en grande parure. La reine Divara montait un petit cheval caparaçonné en fourrures et conduit par un coureur; la cour et les quinze autres reines suivaient à pied. Arrivées au marché, ces dames montaient dans une maison située exactement en face du trône, et assistaient au sermon, fenêtres ouvertes, assises sur des carreaux de soie [1].

La chaire et le trône étaient l'un à côté de l'autre; une estrade longue et très large les réunissait. Le prêche étant terminé, le roi, les reines, la cour, les ministres, le prédicant, etc., se rassemblaient sur l'estrade; tout ce monde dansait de la façon la plus désordonnée,

[1] Ibid.

au son de la musique royale; souvent les orgies les plus fabuleuses terminaient le bal[1].

C'était aussi à la place du Marché que le roi bénissait les mariages, en sa qualité de souverain pontife; il disait aux nouveaux époux : « Allez, agissez conformément à l'ordre divin, multipliez-vous et remplissez la terre. » Cette sanction était nécessaire à la validité des unions.

Jean, voulant exercer dans toute leur étendue les prérogatives de la souveraineté, fit frapper des monnaies d'or et d'argent de différentes tailles et valeurs. Elles portaient toutes les mêmes inscriptions; d'un côté, on lisait au milieu : *Das Wort ist Fleisch geworden und wohnet unter uns* (le Verbe a été fait chair et il habite parmi nous); et autour : *Wer nicht gebohren nist aus Wasser und Geist der kann nicht eingehen* (celui qui n'est pas né de l'eau et de l'esprit ne peut pas entrer)...; la suite de la phrase se trouvait sur le revers opposé : *In das Reich Gottes. Denn es ist nur ein rechter Kœnig über alle, ein Gott, ein Glaube, eine Tauffe* (dans le royaume de Dieu; car il n'y a qu'un vrai Roi au-dessus de tous, un Dieu, une foi, un baptême); et au milieu de cette face on lisait : *Munster, 1534*[2].

La prétention à l'unité et à l'universalité formulée dans ces inscriptions, nous le savons, n'était rien moins qu'une façon de parler hyberbolique; elle entrait tout

[1] Kerssenbroick, p. 62, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Kerssenbroick, p. 64.

à fait dans la pensée et dans les intentions du chef actuel de l'anabaptisme et de ses fidèles. Rottmann et les prophètes continuaient à annoncer, dans leurs prédications, que tous les rois, souverains, princes, nobles, et autorités de la terre, deviendraient tributaires du roi et de la reine de la nouvelle Sion, avec leurs femmes, leurs enfants, et leurs sujets. Il ne faut point oublier que ces vastes projets, si chimériques en apparence, se seraient accomplis probablement, si les protestants mystiques du nord de l'Allemagne et de la Hollande s'étaient entendus et réunis dans leur levée de boucliers, au lieu d'user leurs forces dans des soulèvements partiels; et alors le rêve abominable de ces fanatiques insensés eût pu devenir une réalité plus abominable encore.



[illegible] — SUITE DU

[illegible] avait passé de l'état
[illegible] le siège avait com-
[illegible] au même
[illegible] transfuges
[illegible] évènements qui
[illegible] de la place.
[illegible] les différents
[illegible] visi-
[illegible] leurs con-
[illegible] mettre un
[illegible] convint
[illegible] proposer
[illegible] en cas
[illegible]
[illegible] trois heures,
[illegible] pour pénétrer
[illegible] aux habi-
[illegible] propositions,

elle fut conduite en présence de Bockelsohn et de sa cour. Les envoyés firent part au roi Jean des conditions du prince-évêque. François de Waldeck offrait aux assiégés une amnistie générale, et sans aucune exception, si l'on voulait lui livrer la place et en sortir désarmés. Le roi Jean répondit avec une hauteur extrême qu'il n'avait que faire, ni pour lui-même ni pour son peuple, de la clémence de l'évêque, et que la grâce de Dieu lui suffisait. « Celui qui a lui-même besoin de grâce, et qui ose l'offrir à autrui, commet un blasphème, ajouta-t-il; il n'y a chez nous ni impiété ni rébellion, car nous obéissons à la parole divine; elle est la règle de notre vie. C'est au contraire votre prétendu évêque qui est un impie et un rebelle obstiné, lui qui fait la guerre sans déclaration préalable aux fidèles serviteurs du Père céleste. Je ne déposerai jamais les armes que je porte pour le soutien de l'Evangile; jamais je ne livrerai lâchement ma capitale; au contraire, je saurai la défendre, fût-ce aux dépens de la dernière goutte de mon sang, si l'honneur de Dieu l'exige [1]. »

L'évêque, lorsqu'il apprit que ses députés n'avaient pas été admis à parler au peuple de Munster, fit attacher à des flèches et à des javelots des lettres munies de son sceau, et par lesquelles il promettait amnistie à tous ceux qui quitteraient le parti des anabaptistes et viendraient à lui avant le jeudi suivant. Ces lettres furent lancées dans la ville, de divers côtés, le 26 août;

[1] Ibid, p. 21.

Bockelsohn, en ayant été informé, défendit, sous peine de mort, de ramasser aucun papier venant du camp épiscopal, et ordonna que l'on décapitât ceux qui témoigneraient le désir de sortir de Munster.

Cet ordre causa une terreur si générale, que personne ne se prononça.

L'évêque et les princes décidèrent que sans plus tarder on tenterait un assaut. Jean de Leyde en reçut la nouvelle par ses transfuges ; il sut en profiter pour se poser de nouveau en prophète et pour raviver l'enthousiasme de ses sujets. Il monta à cheval, annonça le jour de l'attaque projetée, en affirmant que le Père venait de le lui révéler, assigna son poste à chacun, prit des mesures pour avoir toujours un nombre d'hommes suffisant aux murailles et aux remparts, donna de l'emploi aux femmes et même aux enfants, déploya, en un mot, dans ce moment critique, un zèle, une énergie et une présence d'esprit qui eussent fait honneur à un vieux capitaine [1].

On préluda à l'assaut par un bombardement épouvantable de trois jours consécutifs, dirigé de quatre côtés à la fois. Les boulets des épiscopaux enfonçaient les portes et les toits de la ville, faisaient voler au loin les débris de ses murs, renversaient les tours et les fortifications. Mais les assiégés ne négligeaient aucune précaution, et réparaient, pendant la nuit, les dégâts du jour ; les femmes se chargeaient de ce travail nocturne, sous la direction de quelques hommes entendus, et donnaient ainsi à leurs maris le temps de se reposer,

[1] Kerssenbroick, p. 68.

En outre elles portaient aux remparts des pierres et des munitions de guerre, et elles tiraient, avec une habileté extraordinaire, des flèches qui tuaient un grand nombre d'ennemis. De petits garçons de dix à douze ans se livraient au même exercice avec un succès égal. D'autres femmes encore étaient occupées à préparer de grandes marmites remplies de poix et de chaux, « pour cuire la soupe du matin à l'armée épiscopale[1]. »

Le roi avait promis une grande victoire, tout le monde y comptait; le moment de l'assaut était impatiemment attendu.

Il commence le 31 août, de grand matin; un canon du landgrave de Hesse, appelé le *diable* à cause de son volume et du fracas extraordinaire de ses détonations, en donne le signal.

Aussitôt les soldats volent à leurs postes et attaquent la ville en six endroits. Ils jettent des chariots dans les fossés, mettent des pétards au-dessous des portes, renversent les palissades, et dressent leurs échelles. Mais, si l'attaque est vive, la résistance est opiniâtre et parfaitement dirigée. Les assiégés renversent les échelles avec ceux qui s'y trouvent, coupent les mains, ou brisent, à coups de massues, les têtes des hommes qui touchent déjà au haut des murs, les précipitent dans les fossés, massacrent une foule d'épiscopaux à coups de flèches, d'arquebuses, et de canons. Les femmes roulent d'énormes pierres sur les ennemis

[1] Ibid., p. 70.

les plus rapprochés des remparts, leur jettent de la chaux vive et de la poix bouillante.

Les assaillants sont repoussés; déjà ils ont perdu énormément de monde ; ils reviennent à la charge huit ou dix fois, avec une animosité croissante ; mais, bien que soutenus par la cavalerie, ils sont toujours refoulés. La lutte continue pendant la journée entière; les entours de la ville sont semés de cadavres. Enfin les généraux donnent le signal de la retraite; l'armée se replie vers le camp, le nombre des blessés est aussi considérable que celui des morts.

Le découragement des épiscopaux était complet. Si les anabaptistes avaient su profiter de leur avantage pour faire une sortie nocturne, il est hors de doute qu'ils eussent terminé la guerre d'un seul coup, par la déroute de leurs ennemis.

Loin de là, ils ne songèrent qu'à se réjouir de leur victoire ; et, après avoir chanté quelques cantiques d'actions de grâces, ils passèrent la nuit en festins et en divertissements [1].

Le prince-évêque, désolé de sa défaite, pensa alors à convertir le siége en blocus et à s'emparer de la ville par la famine. Cependant, avant de prendre définitivement cette résolution, il voulut consulter ses généraux et ses officiers; il les réunit à cet effet le 3 septembre. Ils partagèrent tous l'avis de François de Waldeck ; on savait d'ailleurs par quelques transfuges que la disette ne tarderait guère à se faire sentir dans

[1] Kersenbroick, p. 74.

la place, et que les rues et les marchés avaient été dépavés afin qu'on pût y semer des grains et des légumes.

Non content de s'être entendu avec les chefs de son armée, l'évêque soumit peu de jours après l'affaire au jugement de ses alliés, les électeurs de Cologne et de Saxe, le duc de Clèves, etc.; les princes approuvèrent également le dessein de François. L'on convint d'élever tout autour de Munster sept redoutes reliées entre elles par des remparts et des fossés, d'en confier la garde à un corps d'armée suffisant pour tenir le blocus, et de licencier le reste de l'armée [1]. Wilkin de Stedingen, militaire intrépide et habile ingénieur, fut chargé de diriger la construction des nouveaux bastions. L'évêque ordonna à cet effet, par un décret, à tous les employés et vassaux du diocèse, de réunir auprès de Munster, le 7 septembre, les domestiques et manœuvres du pays, et de les diviser en dix grandes troupes, lesquelles travailleraient à tour de rôle, chacune pendant cinq jours consécutifs [2]. L'ouvrage fut poussé avec vigueur; toutefois il était impossible qu'il fût terminé avant quelques mois.

Les frais de ce terrible siége se montaient alors déjà à 600,000 florins, somme prodigieuse pour le temps; les caisses étaient vides, et François de Waldeck ne

[1] Kerssenbroick. p. 75 et seq.
Sleidan, liv. x, p. 272, 276.
C. Heresbach, 132.
Hast, p. 365, 366.

[2] Ibid.

pouvait imposer de nouvelles charges à ses sujets. Il s'adressa à l'électeur palatin et à ceux de Cologne, de Mayence, et de Trèves, pour en obtenir des secours et des subsides; il eut recours aussi aux princes et seigneurs des cercles du Haut et du Bas-Rhin et de la Westphalie, les plus compromis par l'anabaptisme et les plus intéressés à empêcher son extension ultérieure. Il fut décidé qu'on se réunirait à Coblentz le 13 décembre prochain (1534), pour prendre les dispositions que les circonstances rendraient nécessaires [1].

Tandis que les travaux du blocus se poursuivaient au dehors, Jean de Leyde, enflé de sa victoire, ne mettait plus de bornes à ses prodigalités, à son faste, et à ses cruautés envers ses malheureux sujets. Il prononçait fréquemment des condamnations à la peine de mort. Ainsi une femme nommée Elisabeth Holschers fut décapitée pour avoir refusé à son mari ce qu'elle lui devait à titre d'épouse; Catherine d'Osnabruck subit le même châtiment pour avoir dit à un prédicant que la doctrine qu'il annonçait était fondée sur le sable; un excès de zèle fit condamner Catherine Kokenbecker : comprenant mal la loi, elle avait épousé deux maris; la polygamie était considérée comme une vertu, la polyandrie au contraire comme un crime impardonnable [2].

Cependant, le peuple, écrasé et irrité, commençait à

[1] Kerssenbroick, p. 75 et seqq, et les auteurs cités ci-dessus.
[2] Ibid.

se fatiguer de sa servitude. Jean s'en aperçut; il fit déclarer en chaire, par le prophète Dusentschuer, « que tous ceux qui auraient, à l'avenir, des doutes sur les vérités qui leur avaient été enseignées, ou qui se permettraient de blâmer le roi que le Père leur avait donné, seraient livrés à l'oint du Seigneur, extirpés d'Israel, décapités par le bourreau, et condamnés à un oubli éternel.

Cette nouvelle révélation épouvanta à tel point les mécontents, qu'elle étouffa pour quelque temps les murmures.

Mais, à cette même époque, la puissance du roi Jean courut un danger réel.

Knipperdolling, issu d'une famille bourgeoise depuis longtemps établie à Munster, jadis propriétaire aisé, et placé à la tête d'une boutique très achalandée, nourrissait au fond du cœur une envie secrète contre le misérable aventurier étranger qui régnait dans la ville, avec un faste et une pompe dignes des princes les plus puissants. Il pensa que c'était son tour d'occuper le premier rang, et qu'il y figurerait infiniment mieux que le tailleur de Leyde. Plein de cette idée, il feignit d'être pris d'un subit accès de fureur, le 12 septembre (car il était reçu qu'on devenait furieux par infusion de l'esprit divin), et il parcourut la ville en tous sens, hurlant, écumant, faisant des gestes bizarres et des sauts prodigieux, et criant à tous les coins de rues :

« *Faites pénitence, devenez pieux.* »

C'était dire, en d'autres termes, que l'on n'était arrivé sous le prince actuel ni à la vraie pénitence ni à la vraie piété, et qu'il fallait pratiquer ces vertus à un degré plus élevé [1]. « Après avoir longtemps gambadé, » Knipperdolling se rendit à la place du Marché et se » coucha silencieusement à terre, à la façon des » porcs [2]. » Le peuple en masse s'était réuni autour de lui ; ce que voyant l'inspiré, il se releva lestement, se hissa sur les épaules du premier venu, et se traîna à quatre pattes sur les têtes de la foule en soufflant de toutes ses forces et en disant : « *Le Père céleste t'a sanctifié, reçois le Saint-Esprit.* » Puis il frotta de salive les yeux de quelques aveugles qui se trouvaient là, en prononçant ces mots : « *Que la vue te soit rendue.* » Les malheureux n'en restèrent pas moins aveugles, mais les miracles manqués ne troublèrent pas Knipperdolling ; il désigna du geste un coin de la place où il devait, disait-il, mourir et ressusciter dans la journée ; puis enfin il alla se mettre devant le trône qu'occupait Jean de Leyde. Là il commença à danser, de la façon la plus grotesque et la plus indécente, en disant d'un ton de mépris : « Souvent j'ai dansé de la sorte avec des filles de mauvaise vie ; maintenant mon Père céleste m'ordonne d'exécuter ces danses en présence de mon roi [3]. » Jean fut très irrité de la longueur

[1] Kerssenbroick, p. 81 et seq.
Hast, p. 366.

[2] Ibid.

[3] Ibid
Stud. und Skiz., p. 504.

de cette ridicule parodie; il n'eut pas de peine à pénétrer les desseins de son *alter ego*, et il descendit avec colère les degrés du trône. Le visionnaire s'y élança; et, prenant une attitude majestueuse, il s'écria : « L'esprit » de Dieu me pousse; Jean Bockelson est roi selon » la chair, je le serai selon l'esprit; il faut que » les deux Testaments soient abolis et extirpés ; » l'homme va cesser d'obéir aux lois terrestres, il ne » sera plus soumis désormais qu'aux prescriptions de » la nature et de l'esprit. » Cette singulière révélation eût peut-être renversé la puissance déjà minée et ébranlée de Sa Majesté régnante, si cette dernière ne se fût empressée de remonter sur son siége royal, et d'en précipiter brutalement son compétiteur, à coups de pied et à coups de poing. Le lieutenant-général roula sur le pavé; on le releva très meurtri, pour le traîner au cachot, conformément aux ordres de Jean [1]. Knipperdolling resta enfermé et enchaîné pendant trois jours, durant lesquels il eut le loisir de revenir de sa folie, vraie ou feinte. Au bout de ce temps il demanda à sortir de prison, en déclarant humblement qu'il avait été poussé par un mauvais esprit, mais qu'il avait agi sans malice. « Le Père m'a révélé la nuit dernière qu'il faut révérer la majesté royale, ajouta-t-il, et que Jean est destiné à régner sur la terre entière [2]. » Là-dessus on le relâcha; Kerssenbroick assure qu'au fond du cœur il

[1] Ibid.

[2] Ibid.

garda rancune au roi, et qu'à partir de ce moment il chercha souvent à le contrecarrer. Bockelsohn, au contraire, sentant qu'il avait besoin de cet homme, fit des efforts pour regagner ses bonnes grâces, eut l'air d'avoir entièrement oublié la scène du marché, et lui écrivit de sa main une longue lettre entrelardée de citations bibliques, pour le remercier de ses anciens bienfaits, et pour l'engager à ne pas abandonner sa voie. L'épître était signée ainsi qu'il suit :

« *In fide persiste salvus.*
» *Carnis curam agit Deus.*
» *Johannes Leydanus.*
» *Potentia Dei, robur meum*[1]. »

Un autre événement se passa à Munster, pendant la captivité de Knipperdolling, et en détourna l'attention du public. Le prophète Dusentschuer alla trouver le roi dans son palais, en cette même journée du 12 septembre, et lui dit d'un ton inspiré[2] : « Voici ce » que m'a ordonné le Seigneur : — Va, et dis au » chef d'Israel qu'il prépare, sur la montagne de Sion » (nom nouveau de la place de la Cathédrale), une » cène publique pour tous les frères et sœurs chré» tiens, et qu'après ce repas il envoie des docteurs

[1] Demeure ferme dans la foi.
Dieu aura soin de la chair.
Jean de Leyde.
La puissance de Dieu est ma force.

[2] H. Montfort, p. 34.
Kerssenbroick, p. 86.
C. Heresbach, p, 139 et seq°.
Bullinger. liv. II, ch. X, p. 58.
Sleidan, liv. X, p. 274
Hast, p. 867.

» de ma parole dans les quatre directions de la terre, » afin qu'ils enseignent à tous les mortels les voies de » ma justice, et qu'ils les fassent entrer dans mon » bercail. »

L'esprit prophétique de Dusentschuer avait rendu des services signalés à Jean Bockelsohn; il reçut donc l'envoyé céleste avec tous les dehors du respect, et prit des mesures pour obéir aux ordres qui venaient de lui être signifiés. On fit d'immenses préparatifs dans les cuisines royales.

Le 13 septembre, Dusentschuer se chargea lui-même de convoquer les conviés; il parcourut les rues en jouant du chalumeau; tous les habitants de Munster, sauf ceux qui montaient la garde, devaient assister au repas. Ils se rendirent à la montagne de Sion avant midi; on y voyait réunis 1700 hommes en état de porter les armes, 400 vieillards et enfants, et 5000 femmes.

A l'heure indiquée, Bockelsohn sortit de sa demeure, vêtu d'un costume écarlate sur lequel il avait jeté un manteau de drap d'argent, et portant le sceptre et la couronne. Ses gardes-du-corps et trente-deux cavaliers magnifiquement habillés l'entouraient. Ensuite parut la reine Divara, suivie des autres femmes et de sa cour. Tillbeck, le grand-maréchal, fit asseoir le public; le roi et ses familiers se chargèrent de distribuer la nourriture aux invités. On leur servit d'abord de la viande bouillie avec des racines, puis du jambon et d'autres salaisons, enfin du rôti. Lorsque les plats eu-

rent été enlevés, on apporta, dans de très grands paniers, des galettes plates de fine fleur de farine; Jean, qui s'était réservé le droit de faire communier ses fidèles, cassa les galettes et les distribua à tout le monde en disant : « *Prenez et mangez de ceci, et annoncez la mort du Seigneur.* » Divara le suivait, tenant le calice de ses mains garnies de diamants et de rubis; elle fit boire les assistants, et répéta les paroles prononcées par son illustre époux, en substituant le mot *buvez* à l'expression *mangez ;* cette parodie sacrilége se termina par le *Gloria* chanté en allemand [1].

Bockelsohn ordonna alors à ses sujets de se ranger en cercle, et leur demanda si tous ils voulaient obéir fidèlement à la parole de Dieu? — Jusqu'à la mort, répondirent-ils d'une voix.

Dusentschuer, le prophète de Warendorf, avait tenu en réserve le bouquet de cette fête religieuse pour la fin de la séance. Lorsque le silence se fut rétabli, il monta en chaire et s'écria [2] : « Le Père m'a révélé les noms de vingt-sept apôtres, qui seront envoyés dans les quatre parties du monde; ils y répandront la pure doctrine touchant le royaume céleste, et le Seigneur les couvrira de l'ombre de ses ailes, de telle sorte qu'ils ne perdront pas un cheveu de leurs têtes. Et lorsqu'ils arriveront en un lieu où les autorités ne voudront pas recevoir l'Evangile, ils y laisseront un florin d'or, ils secoueront la poussière de leurs vêtements, et ils pas-

[1] Les auteurs cité ci-dessus

[2] Ibid.



seront en un autre endroit [1]. » Puis le prophète désigna les vingt-sept apôtres; il se trouvait lui-même dans leur nombre [2], et il ajouta : « Allez dans toutes les villes, et annoncez-y la parole de Dieu. » Les vingt-sept élus se présentèrent; et le roi, montant en chaire à son tour, dit à l'assemblée : « Chers frères, s'il était nécessaire de faire une sortie contre les ennemis, seriez-vous prêts à la tenter? »

Les assistants répondirent affirmativement; après cela la séance fut levée, et chacun retourna à ses affaires [3].

Le banquet était fini pour la plèbe; mais Jean, ses femmes, sa cour, et les personnes qui avaient été de garde pendant la cène et qui étaient au nombre d'environ 500, prirent place à leur tour. Le second repas fut infiniment plus friand que le premier; on servit ce qu'il y avait de plus délicat sur la table royale. Vers le milieu de la séance, Bockelsohn se leva, prétexta un ordre du Père, et fit le tour des tables; il y remarqua un visage inconnu. En effet, c'était un soldat ennemi, pris dans une sortie, et que les anabaptistes avaient entraîné à la *montagne de Sion*, dans l'espoir de le faire apostasier en lui servant à manger et à boire. Jean l'apostropha de l'air digne et sévère qu'il savait prendre lorsque les circonstances l'exigeaient :

[1] Les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid. — On en doit conclure encore que Dusentschuer, en proie à une illusion produite par Satan, croyait lui-même à la divinité de sa misson et à la vérité de ses prophéties.

[3] Ibid.

— Ami, quelle est ta foi, lui dit-il?

— Ma foi, répliqua le soldat, déjà à moitié ivre, est de bien boire et de faire l'amour.

— Comment donc es-tu entré ici n'ayant point de robe nuptiale, répondit le roi avec un redoublement de sévérité?

— Je ne suis pas venu de gré à cette orgie [1] que vous qualifiez de noce, s'écria le soldat; j'y ai été amené de vive force.

A ces mots, le roi, transporté de colère, fit agenouiller le malheureux et lui abattit la tête d'un coup d'épée. « Cette scène, dit notre historien, troubla un peu la joie des *frères* et des *sœurs*, et leur ôta ce qui leur restait d'appétit; quant à Jean lui-même, il retourna à son trône, charmé de son exploit, et se vantant d'avoir accompli une action héroïque. Sa satisfaction était si grande, qu'il employa toute la nuit à sauter et à danser avec les infâmes créatures qui composaient son harem [2]. »

Tandis que le roi mangeait et dansait, les vingt-sept apôtres destinés à convertir le monde prenaient tendrement congé de leurs CENT VINGT-QUATRE ÉPOUSES légitimes [3], et faisaient leurs préparatifs de départ. Ces devoirs remplis, ils retournèrent à la montagne de Sion. — Bockelsohn monta en chaire et leur donna leur

[1] Le texte original dit *Hurenhochzeit*.

[2] Kerssenbroick, p. 88 et seq.
C. Heresbach, p. 139.
Hast, loc. cit.

[3] Ibid., et témoignage contemporain de Henri Graes, d'Ibourg.



mission dans les termes suivants : « Allez, préparez-nous les voies, nous vous suivrons ; jetez vòtre florin d'or aux pieds de ceux qui vous mépriseront, afin que cela serve de témoignage contre eux, nous les massacrerons ou au moins nous saurons les forcer à se soumettre. »

Après avoir prononcé ces paroles, Jean retourna à ses divertissements, et les apôtres partirent. On les accompagna jusqu'aux portes de la ville avec des flambeaux allumés, car la nuit était excessivement noire. Là ils se séparèrent pour se diriger vers les quatre points cardinaux du globe. Leurs premières étapes devaient être : Soest (ou Zusen), Coesfeld, Warendorf, et Osnabruck. Le prophète Dusentschuer était au nombre de ceux qui se rendaient à Soest [1], vers le Midi.

L'évêque fut informé, le jour suivant, de ce qui venait de se passer à Munster ; il fit ordonner aux employés du diocèse de surveiller, avec l'attention la plus scrupuleuse, les prédicants qui étaient sortis de la ville, et d'empêcher qu'ils ne répandissent dans le pays leurs détestables doctrines [2].

Dans ce même temps, le camp des assiégeants était

[1] Kerssenbroick, p. 89 et seq[e].
C. Heresbach, p. 89, 101, et 141.
H. Montfort, p. 35.
Bullinger, liv. II, ch. X, p. 58.
Sleidan, liv. X, p. 274, 275.
Hast, p. 368.
Sept des apôtres étaient envoyés à Osnabruck, six à Coesfeld, cinq à Warendorf, et huit à Soest.

[2] Ibid.

quatre des apôtres et trois des principaux bourgeois rebaptisés y furent exécutés. Clopris ne partagea pas le sort de ses collègues, on l'envoya à Cologne, parce qu'il s'était évadé autrefois de la prison de cette ville. Il y périt par le feu, le 1er février 1535. Parmi les bourgeois décapités se trouvait le sénateur Erpo, l'hôte des envoyés de Jean de Leyde.

Le lendemain il fut permis à la population de se montrer dans les rues. C'était un dimanche; l'évêque officia à l'église; puis il réunit la bourgeoisie, et déclara Warendorf déchue de tous ses priviléges en punition de sa félonie; il fit porter au fort de Saxenberg les titres, documents, armes et munitions de la place; — on enferma en ce même lieu ou au château d'Ibourg les magistrats qui avaient manqué à leur serment de fidélité; ils y restèrent longtemps et furent relâchés plus tard, après avoir payé de fortes amendes. L'évêque les remplaça par six hommes, sur le dévouement desquels il pouvait compter et qui furent chargés de gouverner Warendorf. Pour empêcher toute tentative ultérieure de révolte, François fit élever du côté de l'Est un fort et y mit une garnison dont l'entretien resta à la charge de la ville [1].

Passons maintenant aux apôtres envoyés vers le Midi [2]. Arrivés à Soest, où ils devaient s'arrêter d'abord, ils débutèrent par un appel public à la péniten-

[1] Kerssenbroick, b. 92 et seqs. et les auteurs cités ci-dessus. Warendorf fut réintégrée en partie dans ses anciennes franchises en 1552, et en totalité en 1555.

[2] Kerssenbroick, p. 100, et les auteurs cités ci-dessus.

ce. Puis ayant appris que le Sénat était assemblé, ils se rendirent au lieu des séances, y pénétrèrent sans se faire annoncer, et commencèrent à prêcher d'une façon si bruyante, que les magistrats durent suspendre leur délibération. Le bourguemestre étant parvenu enfin, non sans peine, à obtenir un moment de silence, leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient, et pourquoi ils se permettaient audacieusement d'entrer dans la salle sans y avoir été appelés? « Nous avons été envoyés par le roi de la nouvelle Sion et d'après l'ordre de Dieu pour annoncer l'Évangile », s'écria Dusentchuer, le prophète; « et pour cette importante affaire nous n'avons besoin ni de passeports ni de permission : le royaume de Dieu souffre violence, et la violence seule y conduit. » Cette réponse fit reconnaître les étrangers pour des anabaptistes de Munster; on les jeta en prison et on les décapita quelques jours plus tard.

Les apôtres de l'Ouest, dirigés par l'évêque Jules Frisius en personne, n'eurent pas un sort plus heureux. Ils furent arrêtés à Coesfeld, et mis à mort en différents lieux, pour effrayer les rebelles. Ils moururent en déplorant leur folle crédulité et en maudissant Jean de Leyde, et Dusentschuer qui les avait séduits [1].

Ceux du Nord enfin arrivèrent à Osnabruck ; Denis Vinnius, prêtre apostat, était chef de la mission. Ils entrèrent dans la maison d'un certain Otton Spiecker, qu'ils croyaient des leurs, et aux pieds duquel ils s'em-

[1] Ibid.

pressèrent de jeter deux monnaies d'or, afin de s'accréditer en qualité d'*envoyés du Père.* Spiecker ramassa les deux pièces et parut touché du présent; il eut soin cependant de dire aux *envoyés du Père* qu'il n'était pas de leur secte, et il les engagea à demeurer tranquilles, s'ils tenaient à la vie. Le conseil était sage, il ne fut point écouté; les missionnaires étaient au nombre de six, ils se séparèrent et parcoururent les rues en jetant leurs cris habituels. La populace se réunit à eux et les accompagna à la place principale, où ils s'étaient donné rendez-vous en se séparant.

Se voyant entouré de la sorte, Vinnius prêcha sans perdre un instant; mais le sermon était à peine commencé lorsque des sbires envoyés par les magistrats s'emparèrent de l'orateur et de ses compagnons et les enfermèrent dans la tour dite du Bouc [1]. L'auditoire, composé d'artisans, suivit les captifs, chanta des psaumes allemands autour de la prison, et menaça d'enfoncer les portes si on ne lui rendait les étrangers. Les magistrats tinrent tête aux émeutiers, leur ordonnèrent de se disperser, et déclarèrent que le premier acte de mutinerie et d'insubordination serait puni de mort. Cette fermeté imposa, l'attroupement se dissipa.

Les sénateurs, craignant qu'il ne s'en formât un nouveau, dépêchèrent un messager à l'évêque, pour lui rendre compte de ce qui se passait. François de Waldeck envoya à Osnabruck quelques

[1] Kerssenbroick, p. 100, et seq., et les auteurs cités ci-dessus.

cavaliers bien armés, qui emmenèrent au point du jour les prisonniers à Ibourg.

Le prince se trouvait alors dans ce château ; et, comme il les regardait passer, l'un d'eux, nommé Henri Græss, s'écria en latin : *Nonne princeps potestatem habet demittere vinctum*[1] *?* Ces paroles disposèrent l'évêque en faveur de Græss; et ce malheureux promit de faire d'importantes révélations et de renoncer à jamais aux erreurs de l'anabaptisme, si on lui accordait sa grâce. Il l'obtint. L'un de ses cinq compagnons, Godefroi de Strahl, mourut dans son cachot; les quatre autres eurent la tête tranchée.

François de Waldeck eut un long entretien avec Græss, — le seul survivant des apôtres destinés à convertir le monde ; — cet homme, après avoir rendu au prince un compte exact de ce qui se passait à Munster, offrit de rentrer dans la ville et d'aider à la prendre sans effusion de sang en s'insinuant dans l'intimité du roi Jean [2]. L'air de sincérité de Græss inspira de la confiance ; sa proposition fut acceptée.

Mais il se garda de se montrer dans la nouvelle Sion comme un simple échappé de prison. Il demanda qu'on le chargeât de grosses chaînes, et qu'on le menât en silence aux portes de Munster, sur un chariot, pendant une nuit très obscure [3]. Ainsi fut fait. Les senti-

[1] Le prince n'a-t-il pas le pouvoir de délivrer le prisonnier?

[2] Ibid.

[3] Kerssenbroick, p. 103 et seq.
H. Montfort, p. 40. 41.
Hast, p. 368.

nelles le reconnurent avec une joie inexprimable dès que le jour commença à poindre, et le menèrent triomphalement chez Bockelsohn, en chantant des cantiques allemands. Græss parut devant Sa Majesté, toujours chargé de ses chaînes; l'entrevue fut des plus touchantes. L'apôtre raconta, avec une émotion parfaitement jouée, la fin malheureuse de ses collègues : « J'étais réservé moi-même aux supplices les plus cruels, ajouta-t-il, mais le Père céleste m'a délivré afin que je vienne annoncer ces désastres au roi[1]. » Jean ayant ordonné qu'on enlevât à Græss les liens sous le poids desquels il paraissait accablé, lui demanda comment il était venu à Munster? « Je me trouvais la nuit dernière à Ibourg, dans un cachot très sombre, répondit le missionnaire[2], » lorsque tout à coup une lumière éclatante remplit ma prison, et alors je vis devant moi le sixième ange du Seigneur; il me prit par la main et me délivra de la peine de mort qu'ont subie mes compagnons et que les impies devaient m'infliger le lendemain de la façon la plus épouvantable. L'ange m'a ensuite transporté endormi à la porte de Munster; et, afin que personne ne puisse élever de doutes sur cette merveilleuse histoire, il a voulu me laisser les chaînes dont m'avaient chargé les ennemis d'Israel[3]. »

Quelques-uns des courtisans de Jean de Leyde n'é-

[1] K. assenbroick. p. 103 et seqs, et les auteurs cités ci-dessus.
[2] Ibid.
[3] Ibid.

taient guère disposés à ajouter foi au récit de Græss, à la lumière surnaturelle, et à la délivrance par un envoyé céleste; mais la masse du peuple et le roi lui-même y crurent parfaitement.

Græss ainsi devint l'idole de la foule et le favori décidé du chef de la nouvelle Sion. Jean le mit au nombre de ses familiers les plus intimes, lui passa au doigt un anneau de prix, et le revêtit du costume réservé à ceux qui entouraient constamment sa personne; c'était un vêtement moitié gris, moitié vert; la première de ces couleurs était le symbole de la pénitence, la seconde de la renaissance en Dieu [1]. Græss profita de sa position pour observer attentivement ce qui se faisait.

Jean Bockelsohn se montrait de plus en plus tyrannique et sanguinaire : la débauche unie au fanatisme religieux produit toujours la cruauté. Il fit pendre un malheureux enfant de dix ans qui, pressé par la faim, avait volé quelques navets. Une femme fut décapitée pour avoir craché au visage d'un prédicant. A la fin du mois d'octobre un soldat épiscopal fut pris dans une sortie. Jean le manda en sa présence et lui proposa d'embrasser la pure parole de Dieu ; le soldat répliqua hardiment que la pure parole de Dieu qu'on pratiquait dans cette ville ne lui semblait qu'adultère, impureté et fornication. A cette courageuse réponse, le roi eut un accès de folie furieuse [2]; il écuma, parut hors

[1] H. Montfort, p. 40.

[2] Ibid., p. 110

de sens, et trancha lui-même la tête au *blasphémateur*.

Les vivres diminuaient à Munster, les habitants se nourrissaient de chair de cheval; celle de bœuf et de porc était réservée pour la table royale, où on continuait à ne manquer de rien. L'armée assiégeante était instruite de ce qui se passait dans la ville. Quelques prisonniers anabaptistes mis à la torture, firent des aveux complets. Ils déclarèrent que les assiégés avaient formé le projet d'une grande sortie pour ramasser des vivres dans la campagne; que chaque jour 500 hommes, formant le quart de la garnison, étaient de garde, et que quatre des principaux employés du roi venaient de partir pour la Frise, avec des lettres et des sommes considérables, afin de soulever ce pays et d'y acheter des grains [1].

D'autres captifs, pris un peu plus tard, confirmèrent ce qu'avaient dit les premiers, en y ajoutant encore de nouveaux détails. On sut par eux que la poudre devenait rare, que toutes les provisions de bouche avaient été ramassées dans un seul dépôt, et que Jean de Leyde s'était réservé le droit exclusif de les distribuer; ce qui annonçait une famine très prochaine [2].

La diète de Coblentz se réunit le 13 décembre, ainsi qu'on en était convenu. Les envoyés des électeurs palatin, de Mayence, de Cologne, et de Trèves, et les princes et seigneurs des trois cercles du Haut et du

[1] H. Monfort. p. 110.
[2] Ibid.

Bas-Rhin et de Westphalie y parurent. François de Waldeck, empêché, par le siège de Munster, de venir en personne, se fit représenter par des députés qui se réunirent à ceux du chapitre [1].

Ces députés firent à l'assemblée un exposé complet de ce qui s'était passé dans la ville et dans le diocèse, du plan arrêté par les anabaptistes pour répandre leur doctrine dans le monde entier, et des mesures prises par l'évêque. Après avoir déclaré que ce prélat ne pourrait supporter davantage les frais de cette guerre désastreuse, qui se montaient déjà à plus de 700,000 florins, ils supplièrent les princes présents de prévenir, par leurs concours, l'établissement d'un nouvel empire turc, au milieu même de la chrétienté [2].

Une longue délibération s'engagea sur ce rapport; on posa en principe que l'on ne devait pas laisser à la charge du seul évêque de Munster les dépenses d'une lutte au succès de laquelle se rattachait le salut de l'empire entier. L'électeur Jean-Frédéric de Saxe, bien qu'il n'appartînt pas aux trois cercles convoqués, s'était fait représenter à la diète; ses envoyés le déclarèrent prêt à prendre part à toutes les mesures que l'on adopterait pour extirper les sectaires [3].

Enfin une convention fut conclue à l'effet de pous-

[1] Kerssenbroick, p. 114 et seq.

[2] Ibid.

[3] Ibid.
Sleidan, liv. x, p. 276.
C. Heresbach, p. 132.

ser avec une nouvelle vigueur la réduction de la ville rebelle. Le commandement général des opérations fut confié au comte Wirich de Valkenstein, auquel les princes de Trèves, Cologne, Juliers, et de Hesse, adjoignirent quatre conseillers. Les états présents à l'assemblée s'engagèrent à payer mensuellement pendant six mois (à moins toutefois que la ville ne fût prise avant ce terme) la somme de 15,000 florins du Rhin. Trois mille fantassins, auxquels l'évêque de Munster promit de réunir trois cents cavaliers, devaient continuer le siége de la place.

Il fut arrêté également:

Que l'on garantissait au prince-évêque l'intégrité absolue de ses domaines, et qu'aucun des princes confédérés n'en pourrait retenir une partie, même sous le prétexte d'une indemnité légitime et nécessaire;

Que chaque prince arrêterait, par des mesures promptes, et sévères l'extension de l'anabaptisme dans ses États;

Que l'évêque de Munster prierait le roi des Romains, Ferdinand, et les sept Electeurs de se réunir le 4 avril prochain, à Worms, où se rendraient également tous les membres présents à Coblentz, à l'effet:

1° De convenir des mesures à prendre pour en finir avec les rebelles, si celles maintenant adoptées se trouvaient insuffisantes;

2° De partager les frais de la guerre actuelle, qui intéressait l'empire entier;

3° Et de punir les chefs des révoltés de Munster;

Qu'avant de se séparer la présente assemblée adresserait encore collectivement un écrit à la ville coupable, pour la sommer de se rendre à discrétion si elle ne voulait être attaquée par tous les États de l'empire;

Enfin que si les anabaptistes du dehors venaient pour délivrer Munster, les confédérés enverraient d'autres troupes au secours des assiégeants.

Cette dernière précaution n'était rien moins que chimérique.

Les anabaptistes étaient nombreux et remuants —à Leyde, à Wesel, à Amsterdam, à Deventer, en Hollande et en Frise, aux environs de Strasbourg et dans le Brabant. La nouvelle Sion était le point de mire de tous ces fanatiques; ils se disposaient à marcher à son secours, à la délivrer, et à en faire la capitale du monde régénéré. Ceux de Deventer furent les plus actifs et préparèrent les premiers une insurrection qui devait éclater durant les fêtes de Noel (1534)[1]. Ils amassèrent en secret une quantité d'armes dans les maisons de bourgeois dévoués à leur cause, convinrent de massacrer *les infidèles*, de s'emparer de la ville, et de partir ensuite pour la Westphalie. Le complot fut découvert au moment où il allait éclater. On condamna à mort et on exécuta publiquement les quatre principaux conjurés; c'étaient de riches habitants du lieu parmi lesquels se trouvait Jean de Wintzon, le fils du

[1] Kerssenbroick, p. 113.
Stud. und. Skiz., p. 481.

bourguemestre. Cet exemple de sévérité fit rentrer les autres dans le devoir.

Mais il est temps de retrouver Henri Græss, que nous avons laissé au moment où il venait d'être établi en qualité de commensal à la cour de Jean de Leyde. La faveur dont il jouissait auprès du roi avait grandi de jour en jour; les prédicants le citaient en chaire comme le modèle accompli de la foi dans le royaume d'Israel, et Bockelsohn lui faisait part de ses projets et de ses plans les plus secrets. Græss l'entretenait dans ces dispositions, au moyen de quelques prophéties agréables, en annonçant que les frères du monde entier se disposaient à se réunir et qu'ils n'attendaient que l'arrivée d'un chef pour délivrer Jérusalem et disperser ses ennemis.

Cependant il craignait que sa trahison ne vînt à être découverte par quelque transfuge ou par quelque hazard malheureux, et il désirait ne plus prolonger son séjour à Munster. Ayant appris tout ce qu'il voulait savoir, il se disposa à quitter la ville. Pour y parvenir il attendit que le roi rendît la justice sur la place du Marché, entouré de sa cour, et alors il feignit soudain d'être en proie à une fureur prophétique; après s'être livré pendant quelque temps aux mouvements extraordinaires usités en pareil cas, il s'avança jusqu'aux pieds du trône et s'écria[1] : « Le Père m'ordonne d'aller réunir les frères dispersés à Wesel, Deventer, Ams-

[1] Montfort. p. 40.
Kerssenbroick, p. 104 et seq.
Has', loc. cit.

terdam, et dans la basse Allemagne; pour former une armée qui délivrera cette ville, et qui détruira les ennemis d'Israel. J'accomplirai cette mission avec joie dans l'intérêt des fidèles; je ne redoute aucun danger, puisqu'il s'agit de remplir la volonté de Dieu, et je suis sûr d'ailleurs que nos frères, en quelque lieu qu'ils se trouvent, seront disposés à nous venir en aide, quand ils sauront que le roi le désire. »

La proposition fut on ne peut plus agréable à Bockelsohn; il combla Græss d'éloges et de bénédictions, et le munit de lettres de créance, au-dessous desquelles il mit l'empreinte du grand sceau royal. Ces lettres étaient de la teneur suivante [1] :

« Nous Jean, roi de justice dans le nouveau temple » et serviteur du Très-Haut, faisons savoir par cet » écrit, à tous et chacun des chrétiens confédérés avec » nous, que nous envoyons le porteur des présentes, » Henri Græss, prophète éclairé des lumières du Père » céleste, afin qu'il réunisse, pour l'accroissement de » notre royaume, nos frères dispersés çà et là dans tous » les pays allemands. Il leur fera entendre des paroles » de vie et il exécutera en outre les commandements » qu'il a reçus de Dieu et les nôtres. — Nous ordonnons » en conséquence, et nous demandons à tous ceux qui » appartiennent à notre royaume, d'avoir confiance en » lui comme en nous-même. Écrit à Munster, la ville » de Dieu, et scellé de notre sceau, en l'année vingt- » sixième de notre âge et seconde de notre règne,

[1] Ibid.

» le deuxième jour premier du mois de l'année 1535
» après la naissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu. »

Græss, muni de cette lettre et de 300 florins que lui accorda la munificence royale, sortit de la ville accompagné de deux *frères*, tandis que, d'après les ordres de Jean de Leyde, un escarmouche attirait les assiégeants sur un autre point. Le transfuge se débarrassa promptement de ses compagnons, sous prétexte qu'il n'avait plus besoin d'eux; fidèle à sa promesse, il alla à Ibourg chez le prince-évêque et y arriva la veille des Rois[1]. Il rendit à François de Waldeck un compte exact de ce qu'il avait appris, lui fit connaître les plans et les articles de foi des anabaptistes, les noms des principaux membres de la secte à Wesel, Amsterdam, Leyde, etc.; les lieux où étaient leurs dépôts d'armes, leur projet d'égorger les chrétiens, et d'abolir partout les autorités établies pour faire régner leur infâme monarque sur la terre entière. L'évêque manda ces nouvelles au duc de Juliers et aux autres princes qu'elles intéressaient; et ceux-ci l'ayant prié de les aider à s'emparer des coupables, François pensa ne pouvoir mieux faire que d'envoyer à Wesel Græss lui-même. Cette homme, grâce au diplôme du roi de Sion et à la parfaite connaissance qu'il avait des articles secrets des élus, s'insinua sans peine dans la confiance des bourgeois les plus notables du parti, et leur persuada de réunir dans diverses maisons de grands amas d'armes et de munitions destinés au ser-

[1] Montfort, p. 40, et les auteurs cités ci-dessus

vice du chef d'Israel; puis il alla les dénoncer lui-même. Une émeute éclata; le duc de Juliers entra à Wesel le 5 avril (1535) à la tête de quelques escadrons de cavalerie, soumit les mutins, et fit décapiter, le 13, les six principaux meneurs, qui tous appartenaient aux premières familles du lieu. Quant aux autres anabaptistes, ils abjurèrent publiquement leurs erreurs le 18, après avoir fait le tour du cimetière vêtus de sacs blancs, et avoir assisté debout à la célébration du saint sacrifice de la messe. Ils étaient en très grand nombre.

Henri Græss retourna dans sa famille et y vécut tranquille.

Une autre division d'anabaptistes qui avait voulu s'emparer de Leyde, le 25 janvier, n'avait pas été plus heureuse que les frères de Wesel. Écrasée par la bourgeoisie malgré les intelligences qu'elle s'était ménagées dans la ville, elle avait vu périr quinze de ses membres sur l'échafaud, et cinq femmes de la secte avaient été noyées. Dans le nombre de ces malheureuses se trouvait la première et véritable épouse de Jean Bockelsohn[1].

1 Hast, p. 370.
D'après une autre version la femme de Jean eut la tête tranchée.



CHAPITRE IV

NOUVEAUX DÉCRETS DE JEAN DE LEYDE — SA CORRESPONDANCE AVEC PHILIPPE DE HESSE — ÉTAT DE LA VILLE — CRÉATION DE DOUZE DUCS — ÉMISSAIRES DU ROI EN HOLLANDE ET DÉSASTRES DES ANABAPTISTES DE CE PAYS — FAUSSE PROPHÉTIE TOUCHANT LA DÉLIVRANCE DE MUNSTER

Il nous faut rétrograder maintenant pour rendre compte de ce qui s'était passé dans la ville de Munster depuis le commencement de l'année 1535.

Bockelsohn inaugura cette année en publiant un édit en vingt-huit articles, le 2 janvier, jour où il avait muni le prophète Græss d'un diplôme royal.

« L'édit était adressé : « A tous les amateurs de la vé-
» rité et de la justice divine, lettrés et ignorants, pour
» leur faire connaître comment doivent vivre les chré-
» tiens qui combattent sous les enseignes de la justice et
» les vrais israélites dans le présent royaume, prévu de-
» puis bien des siècles, annoncé par la bouche de tous les
» saints prophètes, fondé dans la puissance du Saint-
» Esprit, par Christ et ses apôtres, et définitivement éta-
» bli par Jean, le roi juste, assis sur le trône de
» David [1]. »

[1] Kerssenbroick, p. 132 et seq.

Les articles étaient dignes du préambule. Le roi y faisait parade de sainteté, de justice, d'un respect sans bornes pour la parole divine, et y étalait des sentiments avec lesquels sa conduite et celle de ses sujets étaient en complet désaccord : il interdisait sévèrement les fausses prophéties, l'ivrognerie, le jeu, l'impudicité, les séditions, les querelles, les accusations calomnieuses, les tromperies. Plusieurs de ces articles étaient simplement disciplinaires.

Le 12e interdisait d'approcher des sentinelles, à moins d'avoir un ordre à leur transmettre.

Le 14e défendait de conserver pour soi le butin fait sur l'ennemi.

Le 15e condamnait à mort les déserteurs qui reviendraient à la ville.

Le 17e permettait aux étrangers non encore éclairés, d'embrasser le service des chrétiens.

Le 18e et le 19e autorisaient le commerce avec les infidèles.

Le 21e défendait de recevoir les infidèles qui viendraient se réfugier chez les chrétiens pour éviter les châtiments mérités par leurs crimes.

Il en était quelques-uns cependant qui jetaient du jour sur les coutumes et le genre de vie des habitants de la nouvelle Sion. Ainsi le onzième permettait à toute femme dont le mari faisait une absence de trois jours sans en avoir reçu l'ordre de ses supérieurs, de prendre un autre époux, et le 26e condamnait aux peines les plus sévères une femme qui tromperait

un frère en se donnant faussement pour vierge [1].

En ce même temps, Bockelsohn fit connaître à ses sujets trois révélations qu'il prétendait avoir eues : la première annonçait que le roi Jean amènerait à la pure croyance un peuple innombrable, lequel glorifierait le nom du Seigneur ; la seconde enjoignait aux maris de demander à leurs femmes leur profession de foi touchant le royaume de Sion et les articles du *Credo* anabaptiste ; la troisième défendait d'employer inutilement le nom de Dieu dans les discours et dans les chants.

Ces publications maintenaient le peuple dans la crainte et le respect ; — Bockelsohn ne perdait pas courage et continuait à veiller à la défense de la place avec l'habileté d'un vieux capitaine. Le 14 janvier, le comte de Valkenstein, général en chef des assiégants, demanda un sauf-conduit afin de faire porter à Munster l'écrit par lequel les princes présents à la diète de Coblentz sommaient la ville de se rendre, et la menaçaient de la traiter avec la dernière rigueur en cas de refus [1]. Le sauf-conduit fut accordé *au nom des régents désignés par la parole de Dieu, des bourgeois et habitants de la sainte cité de Munster.*

La lettre des princes ayant été lue, on fit au messager une réponse verbale, parfaitement absurde et tout à fait étrangère à la question, en promettant

[1] Kerssenbroick, p. 125 et seq.
Hast, p. 373 et seq.

d'écrire incessamment [1]. En effet une seconde réponse, écrite, mais tout aussi insignifiante que la précédente, fut encore portée dans la soirée au landgrave Philippe de Hesse, avec prière de la communiquer à ses confédérés. Dans cette lettre, les chefs de Sion se posaient en victimes innocentes d'une affreuse persécution, se plaignaient amèrement d'être assiégés sans déclaration de guerre préalable, affirmaient qu'on leur faisait injure en les traitant de rebelles, et passaient sous le silence le plus absolu tous les principaux chefs d'accusation [2].

Le roi, qui connaissait le landgrave de Hesse par ses antécédents, espérait trouver en lui sympathie et protection, et même le gagner au parti anabaptiste; il lui adressa une lettre particulière et autographe, incluse dans la précédente [3].

Cette bizarre épitre était adressée « *à notre singulièrement aimé Philippe landgrave de Hesse* » Dans le corps de la lettre, Jean tutoyait le prince et le nommait familièrement : *Cher Philippe* (*Leve Lips*) ; il s'efforçait de lui démontrer que la formation du royaume de Sion avait été annoncée par les saintes Écritures, et qu'il était, lui Jean de Leyde, le grand roi prédit par les prophètes de tous les temps. Jean accompagna encore sa missive de l'envoi d'un abominable petit livre, attribué à la plume de Rottmann,

[1] Ibid.
[2] Ibid.
[3] Kerssenbroick. 127.

ntitulé *de la Renaissance (von der Wiederbringung, c'est-à-dire von der Wiedergeburt*), destiné à présenter l'anabaptisme sous un jour favorable, et qui au contraire jetait une vive lumière sur l'infamie des doctrines de la secte[1]. Ce livre établissait que Dieu avait avait commencé l'œuvre de la régénération du monde au moyen des savants, tels que, Erasme, Luther, et Zwingli, et qu'il se servait des ignorants, tels que Melchior Hoffmann, Matthisson, et Jean de Leyde, pour la mener à perfection. L'auteur disait ensuite que le premier âge du monde avait fini par l'eau au temps de Noé, que le second allait finir par le feu, et que le troisième commençait. Ce sera, ajoutait-il, le règne de Christ et des saints; il en est à son début à Munster. Le baptême des adultes est le fondement de la régénération, et le *Père* protège ses fidèles contre les impies qui s'efforcent en vain de le anéantir. Une foule de visions étaient rapportées pour confirmer ce que soutenait le livre, et les hauts faits accomplis dans l'enceinte de Munster étaient cités comme preuves de l'accomplissement de la renaissance dans cette heureuse ville.

Le landgrave avait la passion de faire étalage de sa théologie wittenbergeoise; il s'empressa de réfuter le livre et d'envoyer aux défenseurs de Munster son opuscule; il y présentait la conduite des anabaptistes sous le jour le plus odieux. La réponse les irrita, ils lui écrivirent

[1] Kerssenbroïck, p. 128.
Sleidan, li. x, p. 274.
Hast, p 373 et seq.

encore cherchant à établir que toutes leurs actions avaient été conformes à la parole de Dieu et aux ordres des prophètes; — quant aux reproches que leur adressait Philippe, ils les rétorquèrent avec parfaitement de sens: —Le landgrave n'avait pas le droit de leur en faire, disaient-ils, lui qui avait attaqué des évêques, expulsé les religieux de leurs couvents, rétabli le duc de Wurtemberg contrairement à la volonté de l'empereur; le tout sans pouvoir alléguer, comme les anabaptistes, desordres directs du Ciel, transmis par la voix des prophètes [1]. Cependant ils se radoucissaient vers la fin de l'épître, et priaient même Philippe de prendre leur parti et de plaider leur cause auprès des princes de l'empire.

A la lettre était annexé un nouvel au traité de Rottmann, intitulé : « *Du Sens secret des Écritures et du royaume de Christ.* » Ce petit livre, divisé en treize chapitres, compare l'Écriture sainte à une armoire fermée, dans laquelle est enfoui le trésor de la connaissance de Dieu; Jésus-Christ en est la clé mystique, et il se donne à celui qui accomplit la volonté du Père et qui n'a plus d'attachement à rien ici-bas. La suite de l'ouvrage tend à prouver qu'il n'y a de vraie foi ni chez les papistes ni chez ceux qui se donnent la qualité d'évangéliques : La foi des premiers, dit l'auteur, est idolâtre, la seconde est morte, la vraie foi n'existe que chez les anabaptistes [2].

[1] Ibid.

[2] Ibid.

Mélanchthon et Urbain Regius, membres de la *pure orthodoxie luthérienne*, s'attachèrent à réfuter ce livre : il en résulta une guerre de plume entre les prédicants des deux partis; guerre dans laquelle on réussit de part et d'autre à mettre à nu les pauvretés, les misères et les absurdités de la doctrine que l'on combattait, sans parvenir à donner aucun point d'appui sensé à celle que l'on défendait.

De son côté, le landgrave de Hesse ne voulut pas laisser la seconde lettre sans réponse. Il écrivit une fois encore, et après avoir cherché à se laver des reproches que lui adressaient les anabaptistes, il disait[1] : « *Si la chose dépendait de moi seul, vous ne plaideriez pas en vain votre* JUSTE *cause, et vous obtiendriez tout ce que vous demandez ;* mais il y a longtemps que vous auriez dû vous adresser aux princes de l'empire, au lieu de vous rendre justice à vous-mêmes, de prendre les armes, d'ériger un royaume, d'élire un roi, et d'envoyer vos prophètes et vos apôtres pour soulever les villes et les peuples. *Cependant il est possible qu'à présent encore vos demandes soient favorablement écoutées*, si vous rappelez à des conditions équitables ceux que vous avez expulsés de la ville et dépouillés de leurs biens, et que vous rétablissiez votre ancienne constitution et vos précédentes autorités. »

Les assiégés ne donnèrent aucune suite aux insinuations bienveillantes de Philippe; mais ce passage n'en

[1]Kerssenbroick, p. 129.
Sleidau, l. x, p. 266, 277, 281.

reste pas moins acquis à l'histoire. Il jette un grand jour sur le caractère et les intentions « *du généreux protecteur de la réforme*, » auquel son goût pour la pluralité des femmes devait inspirer de la sympathie à l'endroit des élus de la seconde Jérasalem. Il voulait se ménager une porte de derrière auprès des anabaptistes, pour pouvoir s'arranger avec eux s'ils étaient vainqueurs; et il désirait également leur offrir une chance de salut et un moyen d'étendre leurs principes à l'abri d'une paix éphémère, de manière à les avoir à sa disposition et à en user comme d'un instrument de destruction en cas de nécessité. Il est heureux pour l'Europe et l'Allemagne, ainsi que l'observe le docteur Jarke [1], que la solution de la question n'ait pas dépendu uniquement de ce profond politique.

Cependant le général et les officiers de l'armée assiégeante se disposèrent à faire, de leur côté, une tentative pour briser l'obstination des Munstériens et les amener à de meilleurs sentiments [2]. Ils leur adressèrent une lettre collective qui leur offrait des conditions favorables s'ils consentaient à capituler, et leur représentait les peines temporelles et éternelles qui les attendaient s'ils persistaient dans leur endurcissement. Les officiers déclaraient qu'en cas de refus ils mettraient tout à feu et à sang après la prise de la ville, et qu'ils n'épargneraient personne, ni hommes, ni femmes, ni jeunes, ni vieux [3].

[1] Stud. und. Skiz. p. 502.
[2] Kerssenbroick p. 130
[3] Ibid

Cette dernière épître demeura sans réponse, mais elle avait fait impression sur une grande partie de la population de Munster. La famine augmentait dans la ville, personne ne possédait de provisions, et les repas publics avaient été réduits à un par jour. Le roi et sa cour ne manquaient de rien, à la vérité; mais Jean, au lieu de venir au secours des affamés, se bornait à leur prouver, par des textes tirés de l'Écriture sainte, que Dieu ne les laisserait pas périr. On redoutait la cruauté de l'élu du Seigneur; en cette occasion, cependant, la faim l'emporta sur la peur : on commença à se plaindre hautement, différents partis se formèrent; l'un de ces partis résolut de s'emparer de la personne du roi, de se réconcilier avec l'évêque, et de livrer la ville [1]. Bockelsohn fut averti du complot peu de temps avant son exécution, il en éprouva une vive frayeur; mais il se tira d'embarras par une nouvelle révélation. Il assembla les frères et les sœurs, et leur promit solennellement qu'à la Pâque prochaine le siége serait levé et la ville délivrée; consentant à être considéré comme faux prophète, et traité comme le dernier des criminels, si l'événement ne justifiait pas sa prédiction [2].

Jean de Leyde eut recours encore à un autre moyen, pour tenir ses sujets en respect et leur faire oublier leurs souffrances présentes et les malheurs qu'ils redoutaient dans l'avenir. Il divisa la ville en douze quar-

[1] Kersenbroick, p. 140.

[2] Ibid.
Sleidan, loc. cit., p. 276.

tiers, et mit à la tête de chaque quartier un *duc* de sa façon, chargé spécialement de la surveillance des portes pour éviter la trahison. Ces douze dignitaires furent choisis parmi ce qu'il y avait de plus vil; c'étaient des bouchers, des cordonniers, des tailleurs, des épiciers, etc.... Fiers de leur emploi, ils s'adjoignirent des conseillers et se donnèrent chacun vingt-quatre vigoureux trabans; ils chargèrent ces derniers de l'exécution de leurs ordres, de la garde de leurs personnes et de celle des portes, de façon à pouvoir tomber sur le peuple à la première tentative d'insurrection [1]. La création des ducs inspira une terreur extrême, et étouffa encore une fois les murmures [2].

Bockelsohn promit à ces hauts fonctionnaires de les faire les premiers de son empire, lorsqu'après la levée du siége à Pâques, il soumettrait tous les États de la terre et ferait mourir les souverains, à l'exception du seul landgrave de Hesse, qu'il convertirait et qui deviendrait un de ses grands vassaux [3]. Et, afin qu'il n'y eût point de disputes à propos du partage des domaines, Jean combla de joie les douze ducs en les investissant à l'avance de leurs futures possessions. C'étaient les suivantes : la Saxe, — le Brunswick, — la Westphalie, — Juliers et Clèves, — la Gueldre et Utrecht, — le Brabant et la Hollande, — Cologne, —

[1] Ibid.
Bullinger, l. II, ch. IX, p. 56, et ch. II, p. 60.
Sleidan loc cit.
C. Heresbach p. 156.

[2] Ibid.

Ibid.

Mayence, — Trèves, — Brême, Verden et Minden, — Hildesheim et Magdebourg, — les deux Frise et Groeningue.

Le roi jugea à propos également d'accabler les bourgeois de travaux, pour les empêcher de songer à se révolter; du matin au soir on les employait à des terrassements ou à des démolitions, et on leur donnait pour toute nourriture un peu de pain et de sel [1].

Les assiégeants furent informés de ce qui se passait dans la ville par Turban Bill, soldat danois, captif chez les anabaptistes depuis le malheureux assaut de Munster, et qui réussit à s'échapper le 3 février. Cet homme annonça à l'évêque que le roi avait préparé une quantité de lettres qu'il se proposait de faire répandre en tous lieux, et par lesquelles il s'engageait à abandonner le butin du monde entier aux soldats qui se joindraient à lui : il ne doutait pas que, grâce à cette promesse, il ne se vît bientôt à la tête d'une nombreuse armée [2].

L'évêque en fut fort alarmé, car il savait qu'habituellement les lansquenets étaient au plus offrant; il fit doubler le nombre des sentinelles, pour saisir au passage les émissaires de Bockelsohn, et il avertit les princes ses voisins, afin qu'ils prissent leurs précautions. Les messagers royaux furent arrêtés en effet et fouillés; on les trouva nantis des lettres dont Bill avait parlé; ils subirent la peine capitale. François de Waldeck, afin d'empêcher qu'à l'avenir personne ne pût

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 146.

sortir de Munster, fit pousser avec plus de vigueur les travaux de circonvallation de la ville, qui n'étaient pas encore achevés. A partir du 11 février, 3,000 paysans[1], relevés tous les cinq jours, y furent employés du matin au soir, et après quelques semaines la ville était complètement entourée d'un fossé profond et d'un rempart escarpé, construit en sable et en gravier, et muni de distance en distance de pieux et de broussailles qui en augmentaient la solidité[2].

Mais d'autres émissaires, envoyés par Bockelsohn avant l'achèvement des travaux dont nous venons de parler, avaientété plus heureux que les messagers chargés des circulaires royales; et il est probable que Jean n'avait parlé en termes si positifs de la prochaine délivrance de Munster que parce qu'il comptait sur le succès de leurs démarches. Il attendait de prompts secours du côté de la Hollande, et il avait fait partir encore pour ce pays plusieurs de ses affidés, porteurs de sommes considérables, afin de hâter le mouvement qui devait assurer son triomphe. Dans leur nombre se trouvaient Jacques Campé, qu'il avait nommé évêque d'Amsterdam, en lui adjoignant Jean-Matthias de Middlebourg, et un certain Jean van Geel, qui

1 Les paysans refusèrent d'abord de faire ce travail; et une émeute éclata, mais on punit les fauteurs du désordre, et les autres rentrèrent dans le devoir.

2 Kerssenbroick, p. 151.
A cette même époque (13 février), Hambourg, Lubeck et Brême offrirent leur médiation à l'évêque vis-à-vis de Munster. François répondit que le siége avait été entrepris pour châtier les crimes les plus épouvantables, et pour empêcher que la peste de l'anabaptisme ne se répandit sur le monde entier, et qu'il ne pouvait ni ne voulait traiter sans ses alliés.

devait lever une armée d'anabaptistes en Frise [1].

En effet, à la voix des envoyés de Jean, de grands rassemblements se formèrent dans les provinces de Hollande, de Frise et de Groeningue, et se préparèrent à marcher au secours de la nouvelle Sion, sous la conduite du prophète Pierre Schoemaker, qui se donnait pour le Fils de Dieu; — mais le baron Schenk de Teutenbourg, qui l'année d'auparavant avait déjà détruit une armée de sectaires, poursuivit ceux-ci, les atteignit entre Saeck et Bolwarden, les battit, et fit mettre à mort Schoemaker et les autres principaux chefs. Cependant une division de ces fanatiques avait réussi à se retirer dans un couvent fortifié voisin, qui semblait inexpugnable. Teutenbourg prit la place, après un siége de dix jours et plusieurs assauts. Puis il fit occuper les côtes, pour empêcher à la fois les rassemblements des anabaptistes du pays et les débarquements de ceux qui, de l'étranger, auraient voulu venir au secours de Munster. Cette sage mesure eut un plein succès, et plusieurs navires, qui arrivèrent postérieurement chargés d'hommes et d'armes, furent coulés à fond [2].

Les Munstériens ignoraient ces désastres, et le roi comptait toujours sur le secours des fidèles de la Hollande. Toutefois, malgré la terreur qu'inspiraient ses

1 Bullinger, liv. II, ch. X, p. 69.
Montfort, p. 41 et seq.
C. Heresbach, p. 100
Kerssenbroick, p. 142 et 153.

2 Ibid.



cruautés, malgré la surveillance exercée par les douze ducs et la promesse d'être délivrés à Pâques [1], la famine qui augmentait de jour en jour occasionnait de petits complots; en dépit des défenses de Jean de Leyde, on cherchait à s'échapper de Munster. Plusieurs hommes et quelques femmes furent exécutés publiquement à ce propos. Parmi ces dernières était une personne nommée Dreyer, qui avait été pendant quelque temps la maîtresse de Knipperdolling. Lorsque son tour vint d'avoir la tête tranchée, le bourreau eut un moment d'hésitation. Knipperdolling s'en aperçut, s'empara du glaive, et décapita son ancienne amante sans changer même de couleur; puis il s'écria : « Que le Père l'avait porté à cette action par une inspiration irrésistible, et qu'il était devenu ainsi, sans le vouloir ni le savoir, un instrument de vengeance et de châtiment entre les mains du Seigneur [2]. »

La légitime épouse de ce même Knipperdolling échappa à grande peine à une condamnation capitale, et fut obligée de se soumettre à une pénitence publique, — laquelle consistait à rester à genoux sur la grande place, au milieu du peuple, une épée nue à la main, — pour s'être permis de censurer la polygamie [3].

Cependant les fêtes de Pâques approchaient, et les libérateurs promis par le roi pour cette époque n'arri-

[1] Le dimanche de Pâques tombait sur le 28 mars.

[2] Kerssenbroick, p. 148.

[3] Ibid., p. 149.

vaient pas. Nous savons que le baron de Teutenbourg dispersait alors précisément les anabaptistes hollandais, et l'armée assiégeante restait toujours à son poste. La position de Bockelsohn devenait embarrassante : il avait annoncé la délivrance de Munster de la manière la plus positive, il avait consenti à être traité comme un imposteur et un scélérat si l'événement ne justifiait sa prophétie; il s'en tira par un misérable subterfuge, en payant d'effronterie.

Pendant six jours il feignit d'être dangereusement malade et en proie aux souffrances les plus vives, personne ne le vit. Au bout de ce temps, il se rendit hardiment à la montagne de Sion, rassembla le peuple, et s'écria : « Le Père a mis sur mes épaules toutes les ini-
» quités des israélites; j'ai été accablé de leur poids, et
» il s'en est fallu de bien peu que ce fardeau terrible ne
» m'ait complètement écrasé; maintenant, par la grâce
» du Seigneur, la santé m'est rendue, mais vous de-
» meurez tous délivrés de vos péchés; or la déli-
» vrance spirituelle est la plus excellente de toutes,
» et doit précéder nécessairement celle qui est sim-
» plement extérieure : attendez donc patiemment
» celle-ci, elle vous est promise, et elle vous arrivera
» sûrement, si vous ne retombez pas dans vos péchés
» et si vous avez une entière confiance en Dieu; [1] —
» il n'abandonne jamais les siens, lors même qu'il met

[1] Kerssenbroick, p. 153, 154.
Sleidan, liv. x, p. 278.
Bullinger, liv. II, ch. II, p. 61,
C. Heresbach, p. 159, 160.

» leur constance à l'épreuve, par des peines et des » tribulations. »

Cette *délivrance spirituelle* n'était assurément pas celle qu'attendaient les malheureux affamés de Munster; mais tel était le prestige exercé sur cette troupe fanatisée par l'impudent jongleur, que personne ne lui sauta à la gorge, tout le monde feignit même de se réjouir.

Les assiégeants furent informés de ce fait, le lendemain, par un soldat qui s'échappa de la ville après avoir passé deux mois avec les anabaptistes pour les espionner, en se donnant pour un des leurs. Cet homme, nommé Nagel, que Jean avait admis à sa cour, et qui était devenu en peu de jours son favori, fit connaître à ses chefs l'état de détresse des assiégés. Les vivres qui se trouvaient encore à Munster consistaient en trois cents vaches, en cent chevaux, en farine et en sel; Nagel ajouta qu'il était impossible qu'on tînt six semaines, mais qu'on avait la certitude d'être délivré, avant ce terme fatal, par les amis de la Hollande et de la Frise. L'on apprit par lui aussi que les moyens de défense de la place avaient été augmentés de telle sorte, qu'on ne pouvait songer à s'en emparer par force; que l'on projetait une grande sortie, dans laquelle chaque israélite comptait tuer dix philistins,— sur la foi du prophète;— et que le roi, non content d'avoir seize femmes, en épouserait encore trois cents — lorsqu'il aurait soumis la terre, afin de marcher sur les traces de Salomon [1].

[1] Kerssenbroick, p. 143.

CHAPITRE V

DIÈTE DE WORMS — FAMINE DE MUNSTER

Les princes, en se séparant après l'assemblée de Coblentz, étaient convenus de se réunir le 4 avril. Le roi des Romains, Ferdinand, convoqua pour le jour indiqué les états de l'empire à Worms; les députés de plusieurs villes protestèrent contre les décisions prises à Coblentz sans leur participation, et les délibérations furent d'abord assez tumultueuses. On finit cependant par s'entendre, et l'on décida qu'un subside mensuel de 20,000 florins serait payé pendant cinq mois encore, pour pousser le siége de la ville rebelle[1]. Il fut arrêté également qu'après la prise de Munster les innocents seraient épargnés, et qu'on rendrait leurs biens immeubles à ceux qui avaient été forcés d'émigrer [2]. Avant de se séparer, les états voulurent faire une démarche pacifique, et envoyer, au nom de tout l'empire, une députation aux assiégés, afin de les engager à se rendre. Les bourguemestres de Francfort et de Nuremberg, désignés pour remplir

[1] Kessenbroick. p. 135
Hast, p. 394,
[2] Ibid.

cette mission, obtinrent un sauf-conduit, entrèrent dans la ville, et supplièrent, en termes pathétiques, les Munstériens de ne pas avoir la folle témérité de résister aux forces de l'Allemagne entière, qui allaient se coaliser contre eux. « Nous n'avons rien de commun » avec l'empire romain, répondirent les chefs de Sion, » du ton le plus méprisant, car cet empire est » la quatrième bête de la prophétie de Daniel. Nous » avons rétabli le royaume d'Israel, d'après les ordres » du Père, et nous vous engageons fort à vous abste- » nir, à l'avenir, de porter vos armes impies contre » ledit royaume, si vous tenez à éviter la colère de » Dieu et la damnation éternelle. »

Les médiateurs n'en purent tirer autre chose; cependant, au moment où on les recevait d'une façon si arrogante, la disette exerçait déjà d'épouvantables ravages dans la ville. Les vivres étaient épuisés; on avait mangé l'herbe des rues et des places, dévoré les chiens, les chats, les rats et les souris; on s'était nourri de bouse de vache séchée au soleil, d'écorce d'arbre, de chandelles, de vieux souliers, de cuirs détrempés dans de l'eau. On devait aller plus loin encore, on commença à déterrer les cadavres pour les rôtir; des enfants devinrent les victimes de leurs propres parents : la femme du bourgeois Hansen Menken égorgea les siens; elle en avait trois, elle les sala et les mangea [1]. « En un mot, ajoute notre témoin oculaire, les

[1] Kerssenbroick, p. 157 et seq. C. Herenbach, p. 151, 152. Hast, p. 395. H. Montfort, p. 46 Sleidan, liv X, p. 278.

» misères de la capitale de la Westphalie égalèrent,
» surpassèrent peut-être celles de la capitale de la
» Judée; et il y a un côté providentiel dans le nom de
» nouvelle Jérusalem, qu'elle s'était donné à elle-
» même. De terribles maladies, conséquences de la
» faim, aggravèrent la position des habitants de
» la ville: leurs chairs se décomposaient, ils pour-
» rissaient vivants, leur peau devenait verdâtre, leurs
» lèvres se retiraient; leurs yeux, fixes et ronds, sem-
» blaient près de sortir de leurs orbites; ils erraient
» hâves, affreux, semblables à des momies; ils mou-
» raient par centaines dans les rues. — Le roi, pour
» éviter l'infection, les fit jeter dans de grandes fosses
» communes, d'où les affamés les retiraient furtive-
» ment pour s'en repaître. De jour et de nuit, les mai-
» sons et les rues retentissaient de pleurs, de cris et
» de gémissements; — hommes, femmes, vieillards
» et enfants étaient livrés au plus sombre déses-
» poir. »

Au milieu de toutes ces douleurs, l'auteur de tant de maux et les soutiens de son pouvoir vivaient dans l'abondance. Les tables de la cour, des grands de la nouvelle Sion et de leurs affidés, étaient parfaitement servies; Jean de Leyde se livrait sans retenue à ses orgies habituelles, et continuait à déployer une pompe toute royale [1]. La terreur qu'il inspirait prévenait les révoltes. Ses magasins, remplis de tout ce qu'on avait enlevé des maisons particulières à la suite de la révélation de

[1] Kerssenbroick, p. 157 et seq. et les auteurs cités si-dessus.

Dusentschuer, étaient encore approvisionnés. Livré à ses infâmes plaisirs, il insultait à la misère publique, en répétant à ses sujets que le Père ne les abandonnerait pas, qu'il voulait simplement éprouver leur vertu par la famine, et que les secours du dehors leur arriveraient prochainement. Et tel était le fanatisme de ces malheureux, que beaucoup d'entre eux persistaient à croire aux paroles du prophète-roi, et comptaient sur un secours surnaturel pour le moment où leur détresse serait arrivée à son dernier terme.

Cependant une lettre qu'on fit passer à cette époque à Munster mit leur constance à une rude épreuve; elle était de Henri Græss, le seul survivant des vingt-sept apôtres chargés de convertir le monde. Il déclarait aux habitants de la ville [1] « qu'il avait saisi avec bonheur l'occasion de fuir que leur démence lui avait fournie, lorsqu'ils l'avaient chargé d'aller lever une armée en Frise et en Hollande. Il leur demandait ensuite s'ils pensaient qu'un homme doué de quelque bon sens pût consentir à rester citoyen d'une république de fous, dans laquelle on vit plutôt à la manière du bétail et des pourceaux que comme des hommes, où l'on est mis à mort lorsqu'on désapprouve les choses les plus infâmes, où chaque insensé peut se faire passer pour prophète, où enfin les rêves les plus extravagants sont tenus pour des oracles divins; puis il déclarait qu'il n'était pas rentré à Munster miraculeusement, comme il leur avait fait croire, mais qu'il était venu pour

1 II Montfort, p. 47

voir ce qui s'y passait et pour assister à leurs excès, afin d'en rendre compte à l'évêque; il finissait en traitant Jean de Leyde d'imposteur et de scélérat, qui ferait arriver ses prétendus sujets à une ruine complète prochaine [1].

Cette épitre, arrivée au moment où la disette exerçait ses plus terribles ravages, produisit, sur une partie de la population, une impression dont Bockelsohn lui-même s'alarma [2]. Il convoqua ses sujets sur la grande place, et leur reprocha, en termes superbes, leur lâcheté et la faiblesse qui les faisait regarder en arrière après avoir mis la main à la charrue; il affirma une fois encore que Dieu ne les abandonnerait pas s'ils restaient fidèles dans les tribulations; enfin il déclara que ceux qui voudraient sortir de Munster en étaient les maîtres, en y laissant toutefois leurs meilleurs vêtements. « Quant à moi, dit-il en terminant, je resterai » ici, dussé-je y demeurer seul avec les anges que le » Père ne manquera pas de m'envoyer pour m'aider à » défendre la place [3]. »

Dès que Jean de Leyde eut permis de quitter la ville, des malheureux de tout âge et de tout sexe se disposèrent à partir, aimant mieux s'exposer à être massacrés par l'ennemi que de rester davantage dans ce lieu maudit. Ceux qui ne profitèrent pas de la permission étaient aussi fanatiques que Jean lui-même, et résolu-

[1] H. Montfort, p. 47.

[2] Ibid.

[3] Kerssenbroick, p. 161 et seq.

rent de supporter jusqu'au bout l'épreuve que le Père leur envoyait.

L'on vit alors sortir de Munster de grandes troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, véritables spectres ambulants, se traînant à peine; ils se répandirent dans l'espace désigné sous le nom de *Kœnigreich* (royaume), compris entre les murs et l'enceinte circulaire construite par l'armée des princes. Les soldats épiscopaux tuèrent les hommes en âge de porter les armes; quant aux autres, on voulut les repousser vers la place, mais ils n'y rentrèrent pas [1]. « Ces infortunés, au nombre d'environ neuf cents, n'a-» vaient plus mangé une bouchée de pain depuis deux » mois; ils restèrent dans le Kœnigreich pendant » quatre semaines, couchant sur la terre nue, se » nourrissant, comme des animaux, de l'herbe qu'ils » arrachaient, de ronces et de chardons. Il en était » qui, trop faibles pour marcher, se traînaient à » quatre pattes; leur faim était si affreuse, qu'ils se » remplissaient la bouche de sable, de terre, ou de » feuilles, et qu'ils mouraient étouffés au milieu » d'horribles convulsions. Jour et nuit on entendait » leurs gémissements, leurs cris, leurs rugissements. » Les enfants présentaient le spectacle le plus déplo-» rable; ils suppliaient leurs mères de leur donner à » manger, et ces malheureuses ne pouvaient leur ré-

1 Kerssenbroick, p. 161 et seq.
C Herensbach, p. 152.
H. Montfort, p. 70. 71
Hast, p. 395.

» pondre que par des larmes et des sanglots; sou-
» vent elles s'approchaient des lignes du camp, et
» cherchaient à exciter la pitié de nos soldats. Sou-
» venez-vous, leur disaient-elles, que vous avez des
» mères qui vous ont élevés, et que vous avez été
» enfants; jetez-nous quelques morceaux de pain
» pour les nôtres, donnez-leur un peu de la nour-
» riture de vos chiens; qu'une fois au moins ils
» puissent se rassasier; ou terminez notre sup-
» plice, tuez-nous ensemble du même coup[1]. » Les soldats, incapables de résister à de si touchantes sollicitations, se mirent à jeter du pain du haut de leurs retranchements; les enfants se précipitèrent dessus comme des bêtes sauvages; mais ils avaient perdu la faculté de mâcher et de digérer, et beaucoup d'entre eux moururent pour avoir mangé avec trop de précipitation[2].

Le comte de Valkenstein rendit compte de ce qui se passait à François de Waldeck; celui-ci, malade et découragé, s'était retiré, au commencement du mois d'avril, dans son château de Wollbeck. Le prélat pleura à la lecture de la lettre du général, prit le Ciel à témoin qu'il n'était pour rien dans ces horreurs, et qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour les prévenir. Cependant il ne mit pas autant d'empressement à secourir les infortunés de Kœnigreich qu'on eût dû le supposer d'après ce premier mouvement de sensibilité.

[1] Kerssenbroick, loc cit.
[2] Ibid.

Il craignait qu'en leur permettant de se retirer où bon leur semblerait et sans prendre de grandes précautions, on ne leur donnât occasion de répandre et de semer en ous lieux les dangereux poisons de l'anabaptisme. François se décida enfin à prendre à ce sujet l'avis de l'électeur de Cologne et du prince de Cléves; et, après beaucoup de pourparlers et d'hésitation, les points suivants furent arrêtés : [1]

1° On transportera au bourg voisin de Dickhausen les réfugiés du Kœnigreich ; on les examinera pour séparer ceux qui ont embrassé l'anabaptisme de propos délibéré, de ceux qui sont entrés dans la secte par violence ou par séduction. Les premiers subiront la peine capitale, les seconds seront graciés.

2° Ceux que l'on graciera seront envoyés en différents endroits; mais ils souscriront d'abord des articles par lesquels ils s'engageront formellement, et sous peine de mort, à renoncer à jamais à l'anabaptisme, à ne pas quitter le lieu de leur exil, à n'avoir de commerce avec qui que ce soit et à ne pas faire de propagande hérétique, à se soumettre, après la prise de Munster, à la pénitence publique qui leur sera imposée; enfin à ne violer aucun des présents articles, à n'invoquer contre eux aucun privilége, et à n'en demander dispense à aucune puissance civile ou ecclésiastique.

Ces conditions ayant été réglées, les réfugiés furent transportés, le 28 mai, à Dickhausen, sur des chars,

[1] Kerssenbroick, p. 161 et 168

leur excessive faiblesse ne leur permettant pas de marcher; ils n'étaient plus que deux cents[1], les sept cents autres avaient succombé. Le 30 mai, on exécuta ceux qui, aux termes de la convention, étaient considérés comme coupables.

Tandis que ces faits se passaient aux portes de Munster, les derniers amis des assiégés avaient subi en Hollande un nouvel échec plus grave que tous les précédents. Jean van Geel, l'un des émissaires de Bockelsohn, avait échappé au massacre lors de la prise du couvent de Bolwarden, et s'était retiré à Amsterdam en prenant un nom supposé. Fin, rusé et habile soldat, cet homme avait réussi à s'insinuer dans la confiance de la princesse Marie, gouvernante des Pays-Bas, et à lui faire croire qu'il saurait contraindre les sectaires de la Westphalie et la ville de Munster à rentrer dans le devoir. Il avait même obtenu l'autorisation de lever des troupes à cet effet; — il en profita pour armer ses amis et pour ourdir un complot qui devait le rendre maître d'Amsterdam. Il voulait en faire un lieu de refuge et partir de là pour aller à la délivrance de la nouvelle Sion. Geel fut au moment de réussir. Le 11 mai, il se mit à la tête des six cents amis qu'il avait dans la ville, s'empara de la maison commune par un coup de main, et massacra les gardes et l'un des bourguemestres.

Amsterdam eût été perdue, si l'un des soldats du guet ne se fût retiré sur le clocher en emportant la corde qui mettait le tocsin en branle. Cette circonstance, si

[1] Kerssenbroick, p. 161 et 168.

futile en apparence, empêcha les conjurés de donner le signal convenu aux anabaptistes du dehors, et fit manquer l'affaire. Revenus de leur première frayeur, les bourgeois s'armèrent, et reprirent la maison commune, sous la conduite du second bourguemestre Goswin Rekalf, malgré une résistance désespérée. On finit par saisir tous les amis; ceux de la campagne furent dispersés. Van Geel avait péri dans le combat. On exécuta les prisonniers. Dans leur nombre se trouvait ce Campé, que Jean de Leyde avait nommé évêque anabaptiste d'Amsterdam [1]. Ce malheureux subit un supplice épouvantable. On le fit asseoir pendant une heure sur un échafaudage, en face de la curie d'Amsterdam, coiffé d'une mitre à deux cornes; puis on lui coupa successivement « la langue, » qui avait publié une doctrine impie, la main qui » avait rebaptisé, et enfin la tête [2]. »

Après le transport des émigrés de Munster à Dickhausen, le 30 mai, les commandants de l'armée assiégeante firent encore une sommation à la ville, pour exhorter ses défenseurs à se rendre à discrétion, les prévenant que désormais on tuerait, sans exception ni miséricorde, tout ce qui en sortirait.

Les assiégés répondirent, le 2 juin, que leur intention irrévocable était de protéger, de défendre et de garder jusqu'à leur dernier souffle de vie la sainte vé-

[1] Kerssenbroick, p. 173 et 174
Hast p. 37.
H. Montfort, p. 58 et seq^e.

[2] Montfort, p. 68, 69.

rité qu'ils possédaient dans tout son éclat, par la grâce de Dieu...; qu'innocents et purs, ils ne pouvaient demander grâce à leurs ennemis et se livrer à leur discrétion comme s'ils se reconnaissaient coupables...; que si, comme ils l'avaient souvent demandé, on les eût cités chrétiennement à comparaître devant des juges impartiaux, ils auraient su se justifier; qu'au reste tout ce qui leur arrivait devait nécessairement advenir, parce que la quatrième bête, c'est-à-dire la monarchie romaine, devait fouler aux pieds, broyer et écraser les élus de Dieu, le tout conformément au VIIe chapitre des prophéties de Daniel....; que ces horreurs avaient été annoncées également par Jésus-Christ dans l'Évangile de saint Matthieu (ch. XXIV), lorsqu'il avait dit (v. 15) : « Qu'on verrait dans le lieu saint l'abomination et la désolation prédites par le prophète Daniel; et (v. 21), que la misère de ce temps serait si grande, que depuis le commencement du monde on n'en avait pas vu de pareille, et qu'il n'y en aurait plus jamais.... » Quant à l'ordre que vous nous donnez de ne plus laisser sortir ni hommes, ni femmes, ni enfants, parce qu'autrement vous les traiteriez à votre façon, ajoutaient les auteurs de l'écrit, nous vous répondons que nous ne vous en avons point envoyé et que nous ne vous en enverrons pas. — « Nous avons laissé partir ceux qui ont voulu nous quitter; nous ne forçons personne à se séparer de nous, pas plus que nous ne repoussons ceux qui viennent volontairement. »

« Cette réponse vous semblera sans doute assez explicite, nous vous l'avons donnée une fois pour toutes ; elle sera la dernière, et notre volonté est immuable... [1] »

Cependant cette lettre émanait des chefs et de ceux qui, n'ayant aucune chance de salut, aucun espoir de pardon, étaient décidés à s'ensevelir sous les ruines de Munster plutôt que de se rendre; car les horreurs de la faim avaient occasionné de nouveaux murmures, et beaucoup de gens regrettaient de ne pas s'être joints aux émigrants du mois d'avril.

Au milieu de la désolation générale, Jean Bockelsohn et sa cour vivaient dans la joie et dans la volupté, se livraient aux danses les plus folles, et condamnaient à mort tous ceux qui étaient soupçonnés de comploter pour mettre un terme à ce hideux état de choses, ou qui contrevenaient en quoi que ce soit à l'affreuse législation alors en vigueur à Munster. Les têtes étaient abattues pour la moindre querelle de ménage, sous le plus léger prétexte de mécontentement ou de conspiration; c'étaient autant de bouches de moins à nourrir. Une foule d'hommes et de femmes furent décapités ainsi sur la montagne de Sion, pendant les mois de mai et de juin [2]. Le plus remarquable de ces assassinats juridiques fut celui d'Elisabeth Wandtscherer, l'une des reines.

Cette femme avait eu trois maris; le premier était

[1] Kerssenbroick, p. 170.
[2] Ibid., p. 274 et seq.

mort; la nullité d'un second mariage avait été prononcée, et Bockelsohn, après avoir fait enfermer Elisabeth pour un propos trop libre, l'avait épousée lui-même en troisième lieu, parce qu'elle était jolie et fort bien faite.

Elle était très en faveur auprès de son royal époux; pendant six mois elle parut ravie de sa position; mais alors le dévergondage brutal et insatiable du roi commença à lui inspirer du dégoût, et en même temps le sabbat infernal auquel on se livrait à la cour, tandis que la population de la ville se mourait de faim et de misère, excita ses remords. Fatiguée de tant d'horreurs, décidée à rompre avec un passé exécrable, elle prit ses bagues, ses joyaux, ses vêtements, en un mot ce qu'elle tenait de la munificence de Jean, lui rendit le tout et le supplia de lui permettre de quitter la ville. C'était le 12 juin; Bockelsohn, furieux, lui répondit par un torrent d'injures, l'entraîna à la place du Marché, et là, en présence de ses autres femmes et de la populace, il lui abattit la tête, et foula le corps aux pieds en disant : « Elle était une..... toujours disposée à la révolte, voilà pourquoi le Père a voulu qu'elle périsse. » Puis il ordonna aux reines d'entonner le « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, » et il exécuta avec sa cour les danses les plus lascives et les plus indécentes autour du cadavre[1].

[1] Kerssenbroick, p. 176, 177.
Sleidan l. x, p 278.
Hast, p. 395.
Stud. und. skiz., p. 498.
C. Heresbach, p. 145.



Cependant les magasins royaux commençaient à s'épuiser également, et l'on reconnut que la cour elle-même n'avait de vivres que pour quelques jours. Jean de Leyde décida alors que l'on continuerait à mener joyeuse vie jusqu'au bout, sans souci du lendemain, et qu'après avoir épuisé la dernière bouchée de provisions, et perdu la dernière espérance d'être secourus du dehors, on mettrait le feu aux quatre coins de Munster, en ayant soin de réunir, au lieu le plus exposé à l'incendie, les trésors renfermés dans la ville; qu'ensuite on ferait une sortie désespérée, afin de périr les armes à la main, ou de se frayer un passage au milieu des ennemis [1].

Ce projet ne fut pas exécuté; —le siége devait finir en effet, mais d'une manière plus terrible encore pour les exécrables scélérats qui se trouvaient dans la nouvelle Sion. Nous rendrons compte au chapitre suivant des événements qui amenèrent la catastrophe.

[1] Kerssenbroick, loc. cit.

CHAPITRE VI

HENSEL ECK DE LANGENSTRATEN — PRISE DE MUNSTER

Un soldat nommé Hensel Eck, de Langenstraten, petit de taille, mais d'un courage à toute épreuve, et doué de beaucoup de finesse et de perspicacité, avait quitté l'armée épiscopale vers la fin de l'hiver et s'était jeté dans la ville de Munster. Une punition infligée à propos d'une faute légère l'avait vivement irrité. Jean Bockelsohn, auquel ses talents le rendirent cher, l'avait nommé chef d'une partie de sa milice.

Témoin des horreurs qui se passaient dans la ville et de la misère épouvantable qui y régnait, Hensel se repentit amèrement de sa faute, résolut de quitter le parti des anabaptistes et de faire son possible pour rentrer en grâce auprès de ses anciens commandants. Huit soldats qui partageaient ses sentiments se dispcsèrent à déserter avec lui. Ils effectuèrent leur projet dans la nuit du 17 juin, sortirent de la ville et cherchèrent à se cacher dans les haies et les buissons qui couvraient une partie du *Kœnígreich* ; les épiscopaux aperçurent au clair de la lune sept des fugitifs et les massacrèrent. Hensel et un seul de ses compagnons nommé Sobb escaladèrent sans bruit les rem-

parts élevés autour de la place d'après les ordres des princes, et échappèrent à tout danger.

Après avoir rendu grâces à Dieu de la protection visible qu'il leur avait accordée, les deux fugitifs se dirigèrent vers le fort voisin de Hamm, où se trouvait Meinhardt de Hamm, l'un des guerriers les plus célèbres de l'époque, sous les ordres duquel ils avaient servi jadis. Hensel se rendit sans hésiter à la demeure de ce capitaine, et lui fit connaître la détresse extrême des habitants de Munster, et leur projet de réduire la place en cendres avec les trésors qu'elle renfermait.

Il offrit enfin, si l'évêque voulait lui pardonner sa désertion et son manque de foi, d'indiquer les moyens de se rendre maître de la ville avec un petit nombre d'hommes déterminés, et de diriger lui-même l'expédition. Ayant été officier du guet, il connaissait parfaitement, disait-il, les passages secrets et les dispositions prises par les assiégés; mais il ajouta qu'il ne fallait pas perdre une minute si l'on voulait prévenir l'incendie [1].

Meinhardt appréciait l'intelligence et le courage de Hensel; il l'écouta, examina son projet, le jugea excellent, en fit part à François de Waldeck, et demanda un sauf-conduit pour son auteur.

[1] Kerssenbroick, p. 179 et seqs.
Guido de Bres, l. 1, c. 5, p. 32
Seidan l. x, p. 282, 288.
H Montfort, p. 71.
C. Heresbach, p. 162 et seq^s^.
Host, p. 395. et seq^s^

François l'accorda et fit amener mystérieusement le déserteur à Willinckhegen, mêlé à diverses pièces de gibier, sur un chariot couvert de feuillage. Willinckhegen est situé à un demi-mille de Munster; les chefs de l'armée assiégeante s'y rendirent pour s'entendre avec Hensel. Celui-ci affirma qu'avec trois cents hommes on s'emparerait de la ville; mais on décida que quatre cents soldats des plus braves seraient chargés de l'expédition, sous le commandement de Wilckin Steding, *aussi terrible ennemi qu'ami dévoué et fidèle*; que Jean de Twickel porterait le drapeau, et que Hensel conduirait la troupe. L'affaire devait être tentée durant la nuit de la fête de Saint-Jean-Baptiste [1]; on fit en secret les préparatifs d'un assaut.

Cependant l'évêque et Valkenstein, désirant éviter l'effusion du sang, firent sommer une dernière fois, le 22 juin, Munster de se rendre à discrétion. Rottmann répondit aux députés « qu'on livrerait la ville lorsqu'on en recevrait l'ordre du Père par une révélation [2]. »

Alors on convint définitivement de tenter le coup de main projeté.

Une chaleur accablante régna pendant la journée du 24 juin; vers le soir, de gros nuages s'amoncelèrent, et un terrible orage accompagné de grêle et d'une pluie torrentielle éclata. — Les sentinelles de Munster, épuisées par le jeûne, et effrayées de la violence de la tour-

[1] Hersemqrouc p. 169 et seq. et les auteurs cités ci-dessus
[2] Ibid.

mente, quittèrent leurs postes, se retirèrent dans leurs guérites, et s'y endormirent profondément [1].

Cet orage favorisait l'entreprise des épiscopaux, en dérobant leurs mouvements aux assiégés.

On se met en marche entre dix et onze heures, au plus fort de l'ouragan ; les quatre cents, conduits par Steding et dirigés par le transfuge, avancent dans le plus profond silence, et arrivent sans rencontrer d'obstacles à la porte dite de la Croix. Là le fossé de circonvallation était à sec ; on y jette des fascines, des arbres, de la paille, qu'on a apportés du camp ; on traverse ce pont improvisé ; on rompt une première enceinte de palissades établie au pied d'un bastion haut, escarpé, et garni à son sommet d'autres palissades taillées en pointe. Les échelles sont appliquées, Hensel est en tête de la troupe ; il arrache une des palissades, les assaillants arrivent sans encombre au sommet du bastion. Les gardes endormies sont égorgées. On épargne le seul Bernard Schulten, pelletier, qui se joint aux épiscopaux et rachète sa vie en leur livrant le mot d'ordre *die Erde* (la terre). Les quatre cents suivent alors un chemin pavé compris entre deux murs, ils y massacrent encore les sentinelles. Hensel ouvre l'une des poternes, ses compagnons entrent dans la ville par la rue de la Croix ; ils traversent le cimetière d'Uberwasser, un pont étroit jeté sur la rivière d'Aa ; et bientôt ils débouchent sur la place de la cathédrale. Les anabaptistes avaient leur arsenal dans cette

[1] Ibid.

église, on tue les hommes auxquels la garde en était confiée, l'artillerie reste au pouvoir des soldats de l'évêque[1].

Ceux-ci, fiers de leurs succès et pensant qu'ils termineront seuls une expédition si heureusement commencée, négligent d'en donner avis au camp; ils se rangent en bataille en avant du Dôme, déploient leur drapeau, et un long roulement de tambour annonce aux Munstériens que l'ennemi est dans leurs murs[2].

Aussitôt un tumulte effroyable règne dans la ville. Les anabaptistes sautent à bas de leurs lits, s'arment à la hâte; les plus lestes courent à la cathédrale, ils sont repoussés par leurs propres canons, mais ils ne se découragent pas. Leur nombre augmente de minute en minute, ils se réunissent au marché, et se retranchent dans la chapelle de Saint-Michel, d'où ils peuvent tirer sur l'ennemi. Les épiscopaux veulent les déloger de la chapelle, mais n'y peuvent réussir; les murs de cet édifice, énormément épais et solides, font ricocher les balles.

Cependant les habitants de Sion, revenus de leur première surprise, ont eu le temps de se préparer au combat; ils se précipitent en rangs serrés et avec toute la fureur du désespoir, de la place du Marché vers celle du Dôme; les quatre cents sont obligés de reculer devant un ennemi trois ou quatre fois supérieur en

1 Kerssenbroick. p. 176 et seqs, et les auteurs cités ci-dessus.

2 Ibid.

nombre; ils sont refoulés dans la rue étroite de Sainte-Marguerite, et serrés de si près, qu'ils peuvent à peine faire usage de leurs armes. Steding fait enfoncer la porte d'une maison voisine; deux cents de ses soldats, profitant de cette issue, filent à petit bruit dans une rue adjacente et vont attaquer les anabaptistes en flanc, tandis que les autres deux cents continuent à soutenir bravement le combat. Les Munstériens, saisis entre deux feux, croient que la ville est prise et qu'un renfort vient d'arriver; ils se retirent en désordre, et se replient vers le marché, laissant derrière eux beaucoup de morts et de blessés [1].

On avait négligé de garder la poterne par laquelle l'ennemi était entré dans la ville, et elle avait été solidement refermée. Les soldats demeurés au camp, inquiets du sort de leurs camarades, s'approchèrent alors des murs; mais les femmes s'étaient placées sur les remparts; elles lançaient des flèches qui, malgré les ténèbres épaisses, frappaient parfois les arrivants, et elles leur criaient d'un ton goguenard [2]: « Vous nous avez envoyé vos meilleurs soldats et vos meilleurs officiers : vous avez eu là une excellente pensée, nous les avons bien arrangés! Oh, la belle victoire! et qu'elles sont riches, les dépouilles que vous a procurées votre expédition! Voilà ce qui arrive aux ennemis de Dieu, à ceux qui comptent sur leurs propres forces et qui méprisent celles de leurs adversaires. Que vous

[1] Ibid.

[2] Kerssenbroick, p. 185

en semble? la famine nous a-t-elle affaiblis? Envoyez-nous donc encore de vos gens, que nous puissions les couper en morceaux[1]!... »

Les épiscopaux, désolés, croyaient que Hensel et ses compagnons avaient péri; il n'en était rien cependant, et la lutte continuait avec un acharnement inouï. Les quatre cents avaient fait mordre la poussière à un grand nombre d'anabaptistes, et les attaquaient maintenant à la place du Marché; mais là on leur lança de toutes les fenêtres une telle quantité de bois, de meubles, de projectiles divers, qu'ils furent obligés de se replier sur eux-mêmes. D'ailleurs ils soutenaient le combat depuis plusieurs heures, et leurs adversaires se relevaient fréquemment. Toutefois les assaillants ne perdirent pas courage, ils se rallièrent de nouveau et recommencèrent à avancer. Alors le roi Jean, ballotté entre la crainte et l'espoir, proposa un pourparler que Steding accepta avec joie, afin de procurer quelques instants de repos à sa petite troupe et de donner aux secours du camp le temps d'arriver. Il était deux heures après minuit[2].

La conférence commença; les mandataires de Bockelsohn demandaient que les quatre cents se rendissent, qu'ils livrassent leurs armes, et qu'agenouillés ils implorassent leur grâce; Sa Majesté promettait de la leur

[1] Kerssenbroick, p. 385.

[2] Kerssenbroick, loc. cit.
C. Heresbach, p. 162 à 166.
H. Montfort, p. 72.
Hast, p. 306 et seq.

accorder. Les soldats, indignés, repoussèrent cette insolente proposition et offrirent de quitter la ville avec leurs armes et leurs enseignes. Une discussion s'engagea à ce propos, et Steding la prolongea habilement le plus possible.

Dès le commencement de la négociation, il avait ordonné au porte-étendard Jean de Twickel de se rendre secrètement aux remparts avec trois hommes bien armés, afin de demander du secours. Twickel arriva inaperçu aux bastions au moment où le jour commençait à poindre, et il appela ses camarades du dehors. Ceux-ci, qui erraient, pleins d'inquiétude, autour des murs, entendirent une voix, et s'approchèrent avec précaution, craignant une ruse des assiégés pour les attirer dans quelque piége. Mais Twickel se fit reconnaître en criant le mot d'ordre, qui était *Waldeck;* il annonça à ses amis que les quatre cents étaient encore en vie, bien que fatigués de combattre, et que si l'on ne venait promptement à leur secours ils périraient tous [1].

Ayant accompli sa mission, l'officier retourna vers les siens en s'écriant d'une voix retentissante : « *Courage, amis : les secours nous arrivent.* » A ces mots, les anabaptistes sont frappés de terreur; les quatre cents au contraire, reposés par l'armistice, comptant sur une assistance prochaine, et déjà sûrs de la victoire, encouragés d'ailleurs par les gestes et les cris de leurs capitaines, recommencent le combat

[1] Ibid.

avec une énergie irrésistible. Ils s'élancent sur leurs adversaires avec un redoublement de fureur, et en font un effroyable carnage. Les Munstériens plient ; — épouvantés, serrés de près, on les entend crier qu'une semblable lutte est un combat de cannibales et de bêtes féroces, que si les épiscopaux l'exigent on est prêts à les laisser partir avec leurs armes et leurs enseignes, qu'on leur demande simplement de ne plus troubler à l'avenir le peuple de Dieu dans l'exercice de sa religion et dans sa sainte demeure. Puis ils se mettent à invoquer l'assistance du *Père*. Le Père reste sourd à leurs cris, et les soldats continuent à frapper d'estoc et de taille, à égorger et à massacrer; la place du Dôme est encombrée de cadavres, des ruisseaux de sang rougissent le sol [1].

Rottmann, désespéré et assuré qu'il n'y a plus de chance de salut pour lui, s'élance au milieu de la mêlée et meurt criblé de coups [2]. Jean de Leyde, au contraire, cède lâchement à la peur ; il quitte son palais par une issue secrète, et se dirige vers la porte d'Egide, d'où il espère s'enfuir inaperçu durant le tumulte; mais un jeune garçon l'a reconnu et le dénonce à quelques soldats qui le garottent et l'enferment.

Cependant les troupes demeurées au camp, averties par ceux qui avaient entendu l'appel de Twickel, s'étaient armées à la hâte pour s'emparer des fortifica-

[1] Kerssenbroick, p. 188, 189, et les auteurs cités ci-dessus.

[2] Ibid Quelques auteurs disent au contraire que ce scélérat réussit à s'échapper et qu'il vécut encore longtemps, sous un nom supposé, chez un gentilhomme de la Frise

tions de Munster, que personne ne défendait plus.

Arrivées aux pieds des murs, ces troupes escaladent les remparts, les bastions, et les palissades; elles traversent les fossés, enfoncent les portes, pénètrent dans la ville, attaquent l'ennemi, et vont délivrer les 400, épuisés à force d'avoir massacré. Les anabaptistes comprennent enfin l'inutilité de toute résistance ultérieure; ils se dispersent isolément et se cachent. Deux cents d'entre eux, plus déterminés que les autres, restent encore réunis; ils se jettent dans le bastion érigé sur la place du Marché et garni d'une forte artillerie; de ce lieu élevé, ils dirigent sans interruption contre les épiscopaux un feu bien nourri, qui décime les rangs des vainqueurs. Les généraux voient qu'après s'être rendus maîtres de la ville, il faudra recommencer un siége très meurtrier pour s'emparer de ce seul point; ils engagent les défenseurs du bastion à se rendre et leur promettent la vie sauve à condition qu'ils déposeront leurs armes et qu'ils sortiront de Munster sous la conduite de quelques soldats. La proposition est acceptée [1]. Alors les assaillants se dispersent dans les rues et pénètrent dans les maisons; la boucherie continue; les recoins les plus cachés sont examinés, fouillés; on égorge sans merci les anabaptistes que l'on trouve; les ruses et les travestissements sont inutiles, personne n'échappe. Hermann Tillbeck entre autres, le bourguemestre et plus tard l'un des

[1] Ibid.

douze anciens d'Israel, découvert dans un sombre recoin voisin de la porte d'Egide, est assommé et plongé dans les immondices du principal égoût de la ville. Les cadavres, entièrement dépouillés, sont déposés pêle-mêle dans une vaste fosse creusée sur la place du Dôme.

Cependant Knipperdolling ne se trouvait ni parmi les morts, ni parmi le petit nombre de prisonniers de marque réservés pour une exécution publique et solennelle. Les issues étaient trop bien gardées pour qu'il lui eût été possible de s'échapper ; l'on fit en vain les recherches les plus minutieuses et les plus actives, pour découvrir ce grand coupable [1]. Au moment de la prise de la ville, il s'était réfugié dans une maison située près de la porte Neuve et appartenant à une certaine Catherine Hobbels, zélée anabaptiste. Cette femme cacha Knipperdolling pendant la journée du 26 ; mais, ayant appris qu'on fouillait partout pour le trouver, elle craignit d'être enveloppée dans sa ruine, et lui enjoignit, vers le soir, de sortir de chez elle et d'aller se cacher dans une des maisons abandonnées du voisinage. Il fallut obéir. Le 27, au matin, on convoqua au Marché les femmes de la nouvelle Sion qui avaient été épargnées lors du massacre ; elles reçurent l'ordre de quitter la ville et de n'y jamais remettre les pieds. Mais, au moment où elles allaient partir, Valkenstein prit la parole et déclara que celle d'entre elles qui ferait découvrir Knipperdolling serait exceptée de la

[1] Kerssenbroick, p. 195 et seqq.

mesure, et qu'elle conserverait, outre le droit de bourgeoisie et celui de résider à Munster, la jouissance de tous ses biens. Alors Catherine Hobbels s'avanca et dit que si on lui jurait de tenir fidèlement cet engagement, elle indiquerait la retraite de la personne que l'on cherchait. Valkenstein confirma par un serment solennel ce qu'il avait dit, et Catherine le mena droit au refuge du misérable; on le jeta en prison chargé de chaînes. La maison et les biens de Catherine n'eurent à souffrir ni du pillage ni des confiscations, et elle resta à Munster, ainsi qu'on le lui avait promis ; mais son mari ne fut pas considéré comme faisant partie des propriétés qu'on avait juré de respecter : il fut découvert, condamné à mort, et décapité [1].

Quant aux femmes de la ville, des soldats les accompagnèrent jusqu'à la porte de Notre-Dame; elles emmenèrent leurs enfants, et on leur dit que si jamais on les retrouvait dans le diocèse de Munster, elles seraient exécutées. On refusa à Divara, l'épouse favorite du roi Jean de Leyde, à la femme de Knipperdolling, et à trois de leurs compagnes, l'autorisation de partir avec les autres; elles subirent la peine capitale le 7 juillet.

Munster fut livrée au pillage des soldats ; on déclara de bonne prise les biens meubles qui s'y trouvaient. On rendit leurs biens immeubles aux personnes qui avaient été obligées de fuir pendant le gouvernement

[1] Kerssenbroick, p. 196.
Heresbach, p. 166.

des nouveaux Israélites; quant aux propriétés des anabaptistes, elles furent confisquées et vendues pour payer les dettes contractées par le diocèse pendant la guerre. Le partage du butin occasionna quelques troubles, divers corps de soldats se mutinèrent et se disposèrent à procéder à un second pillage; il fallut recourir à des mesures sévères pour rétablir l'ordre et la discipline [1].

Plusieurs exécutions eurent lieu dans les journées suivantes, et beaucoup de gens découverts dans leurs retraites furent encore massacrés. « On n'en finirait pas, ajoute notre auteur [2], si l'on voulait raconter tout cela en détail. »

Cependant la nouvelle de la prise de Munster avait été portée à l'évêque à Wollbeck, le 28 juin, à six heures du matin; il s'empressa d'en faire part à ses alliés.

François de Waldeck se rendit à la ville le 28; Steding vint à sa rencontre à la tête de 800 hommes d'armes, et lui présenta l'épée, la couronne, et les éperons de Jean de Leyde avec les clés de la cité. [3] Le prélat reçut, ainsi que cela avait été stipulé, la moitié du butin, plus l'artillerie et le trésor déposé à la maison commune et dans la demeure royale; l'on y trouva encore plus de 100,000 florins d'or [4]. François ne resta

[1] Kerssenbroick, p. 199 et 200.
[2] Ibid. p. 198.
[3] Kerssenbroick, p. 197.
H. Montfort, p. 73.
[4] Ibid. Sleidan, l. x, p. 182. C. Heresbach, p. 168. Hast, p. 400.

que trois jours à Munster ; il repartit pour le château d'Ibourg, après avoir désigné les personnes qui devaient gouverner en son absence. Le 13 juillet, le prince-évêque ordonna des prières solennelles pour remercier Dieu de la victoire, et le chapitre de la cathédrale fonda à perpétuité une procession d'actions de grâces pour le 25 juin [1].

Le 15 juillet, l'archevêque de Cologne, le duc de Juliers et François de Waldeck se réunirent à Neuss, afin de prendre en commun des mesures propres à prévenir le retour de désordres semblables à ceux qui venaient d'affliger la Westphalie, et le même jour la diète de Worms statua que les anabaptistes devaient être extirpés de tout l'empire, et qu'une assemblée, tenue dans le courant du mois de novembre, règlerait les frais de la guerre de Munster et la forme de gouvernement qu'il conviendrait d'établir dans cette ville [2].

La réunion projetée eut lieu en effet le 1er novembre. Elle décida les points suivant :

Toutes choses seront rétablies à Munster sur l'ancien pied ; on rendra au clergé séculier et régulier tous leurs biens, droits, et priviléges ;

De même on restituera leurs biens immeubles, leurs appointements, etc., à ceux qui ont été obligés de fuir la ville pour échapper au gouvernement des anabaptistes, — ou à leurs héritiers ;

[1] Kerssenbroick, p. 200.

[2] Ibid., p. 201.

Quant aux possessions ayant appartenu aux anabaptistes, elles demeureront confisquées ;

Les princes voisins enverront à Munster des députés chargés de veiller à ce qu'à l'occasion des confiscations les innocents ne soient pas confondus avec les coupables ;

Les fortifications et les principaux bastions seront rasés et remplacés par de simples murs, afin que cela serve d'exemple, sans cependant que Munster perde son rang de ville ;

On rendra à la ville, purifiée des anabaptistes, et aux bourgeois émigrés et innocents, leurs anciens droits, priviléges, et franchises, quand même les titres en seraient détruits ou perdus, à condition toutefois que de leur côté ils se comporteront en sujets fidèles ;

Lorsque les fortifications de Munster auront été rasées, l'évêque, le chapitre et la noblesse du diocèse feront raser également les deux bastions élevés dans la ville [1] pour tenir le peuple en respect ;

L'évêque, la noblesse, et la bourgeoisie, s'engageront solennellement pour eux et leurs successeurs à ne jamais relever les fortifications de Munster ;

Les envoyés du roi des Romains et des princes se rendront en la dite ville le 5 mars de l'année 1536, pour veiller à l'exécution des présents articles.

Malgré les ordres de la diète, tous les articles ne fu-

[1] François de Waldeck avait fait élever dans la ville deux bastions aussitôt après la prise de Munster.

rent point observés. L'évêque ne fit pas raser les fortifications, et répondit à ceux qui le sommaient d'obéir, que, n'ayant pas d'autre place forte dans le diocèse, il compromettrait sa sûreté personnelle, celle de ses sujets, et même la tranquillité de l'empire, en détruisant les remparts et les bastions de sa capitale, dans un temps aussi dangereux et aussi difficile. On n'insista pas.

Quant à la constitution de Munster, aux droits, aux priviléges et aux franchises de ses habitants, ils ne furent entièrement rétablis qu'en l'année 1553, après de longs démêlés dont le récit ne rentre pas dans le sujet que nous traitons.

François de Waldeck s'occupa à faire réparer et nettoyer les églises, et à y remettre toutes choses sur l'ancien pied. Le culte catholique fut rétabli généralement, universellement, sans qu'une seule voix protestât dans l'enceinte de la cité. Mais ce fait excita au dehors les fureurs de l'*orthodoxie luthérienne*, à laquelle l'Eglise catholique était plus odieuse encore que l'anabaptisme, même sous sa forme la plus hideuse. La soumission de Munster à l'évêque arracha des cris douloureux à la faculté de Wittenberg ; l'un de ses membres [1], rendant compte de la prise de la ville, disait : « Dieu a détruit l'enfer le vendredi de la Saint-Jean, » et a chassé le diable de son repaire, mais la mère » de Satan y est rentrée... ; les anabaptistes ont été » extirpés, le papisme a été rétabli. »

[1] Henri Dorpius apud Luther. Ed. Wittenb., t. II, p. 499.

CHAPITRE VII

PRISON ET SUPPLICE DE JEAN DE LEYDE ET DE SES COMPAGNONS

Il est temps maintenant de retourner à Jean de Leyde et à ses principaux complices.

Le 24 juillet 1535 on fit sortir de prison Bockelsohn, Knipperdolling, Krechting, et Kerkering; après leur avoir solidement lié les pieds et les mains, et les avoir déposés chacun sur un char, on partit pour Dulmen. La caravane s'arrêta en route, en un endroit solitaire, où Kerkering fut décapité et enterré; puis on se remit en marche. Un châtiment plus terrible était réservé aux trois autres coupables [1].

Ils ne restèrent pas longtemps à Dulmen : on envoya Bockelsohn au château fort de Bevergern [2]; Knipperdolling et Krechting furent enfermés à Horstmar, dans des prisons séparées.

Les captifs devaient subir un assez long emprison-

[1] Kerssenbroick, p. 201.

[2] Les auteurs modernes parlent d'une entrevue entre Jean de Leyde et François de Waldeck; entrevue dans laquelle le roi de Munster aurait fait preuve d'une arrogance extrême et soutenu que ses droits, émanant de Dieu directement, valaient mieux que ceux du prélat qui ne provenaient que d'autorités terrestres. Les mêmes auteurs ajoutent que François envoya Jean à Bielefeld au duc de Clèves, dans une cage de fer. Cette anecdote est controuvée, les contemporains n'en parlen pas.

nement avant d'être livrés aux bourreaux ; on les mit plusieurs fois à la question ; les interrogatoires se renouvelèrent souvent. Il ressort avec beaucoup d'évidence, de leurs réponses, que ces malheureux, après être entrés par un acte libre et volontaire dans la secte des anabaptistes, étaient devenus les jouets d'illusions infernales, et que le démon, qui les possédait, parlait par leurs bouches. Ce que nous avons avancé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage se trouve donc confirmé. De semblables faits se sont présentés assez souvent dans l'histoire du mysticisme protestant. Au milieu des tourments de la torture, Jean et ses compagnons ont invariablement déclaré qu'en toutes choses ils s'étaient bornés à obéir aux ordres de *leur esprit*, et ils ont parlé de cet esprit comme d'un tiers qui les pressait et les poussait à l'action, et auquel ils faisaient des observations, lui refusant même parfois l'obéissance.

Il y avait là possession réelle et évidente, ainsi que l'ont reconnu les contemporains catholiques et protestants.

La captivité du roi et de ses deux complices dura six mois ; cela donna aux prédicants prétendus orthodoxes le loisir de se livrer à leur occupation favorite et d'entrer en discussion théologique avec les prisonniers anabaptistes. Le landgrave Philippe de Hesse, qui se considérait comme l'un des pères spirituels de la nouvelle église, ne manqua pas de se mêler de la querelle. Il se fit représenter à Bevergern et à Horst-

mar, par Antoine Corvinus et Jean Kymeus, deux des flambeaux de l'école wittenbergeoise.

Rien de plus curieux que cette dispute religieuse entre les représentants de deux partis également éloignés de la vérité ; mais, il faut le reconnaître, les docteurs luthériens, quelque retors qu'ils fussent, et malgré leur grande habitude de l'ergotage, ne remportèrent pas l'ombre d'un avantage sur leurs adversaires, rudes et ignorants. Loin de là, l'esprit naturel de Bockelsohn et l'espèce de conséquence logique qui régnait dans son faux système jetèrent souvent les *orthodoxes* dans les embarras les plus étranges, et leur arrachèrent des aveux parfaitement catholiques.

Ainsi Urbain Rhégius [1], soutenant contre Jean de Leyde que Notre-Seigneur avait pris chair de la sainte Vierge, déclara qu'il croyait à l'immaculée conception ; et le même essaya plusieurs fois de réduire son adversaire au silence par un appel « à l'autorité de l'Eglise » universelle, bâtie sur le roc et contre laquelle les » portes de l'enfer ne prévaudront jamais, éclairée » par le Saint-Esprit et dans laquelle seule règnent la » vérité et l'intelligence vraie des saintes Ecritu- » re [2] ; » oubliant sans doute que cet argument, si solide en lui-même, retombait de tout son poids sur les aveugles qui avaient donné les premiers le signal de la révolte contre l'Eglise de Jésus-Christ.

Ainsi Mélanchthon, attaquant le principe fondamen-

[1] Apud Luther. Ed. Wittemb., tom. II, p. 350.
[2] Ibid., p. 342.-6.

tal de l'anabaptisme, c'est-à-dire l'appel aux fonctions de prédicant par des révélations, des visions, des inspirations, etc., déclare « qu'il trouve très bien que l'*ordre* » soit au nombre des sacrements, et que l'on ne peut » tenir pour chrétiens des gens qui ne considèrent » pas comme choses saintes et divines les fonctions de » curé et de prédicateur [1]. » Il est bien évident que l'école de Wittenberg, en se séparant de l'Eglise catholique, n'avait pas montré plus de respect pour le principe en question que les élus de la nouvelle Sion.

Ainsi encore Juste Menius, répondant au reproche des anabaptistes, qui accusaient les luthériens d'enseigner la foi sans les œuvres, s'écrie [2] : « Nous ne sommes pas gens à prêcher la foi seule, la foi morte ; » nous savons très bien que la doctrine chrétienne » exige plus que cela, elle enseigne la crainte de Dieu ; » nous savons que les bonnes œuvres *sont nécessaires*, » et nous en accomplissons ! Nous allons plus loin : » nous soutenons que la foi morte est sans valeur, » qu'elle n'est pas de la foi, mais de l'hypocrisie » toute pure. » Si les novateurs avaient toujours parlé ainsi, quel prétexte auraient-ils eu pour se séparer de l'Eglise ? Il est vrai que, quelques pages plus loin, Menius, oubliant complètement ce qu'il vient de dire, attaque furieusement les anabaptistes, et leur reproche de faire injure aux mérites de Jésus-Christ,

[1] Ibid., p. 251
[2] Ibid., p. 273, b, et 267 b.

parce qu'ils insistent sur la nécessité des œuvres; mais le manque de mémoire de l'écrivain ne détruit en aucune façon la valeur du précédent aveu.

La misère des luthériens dits orthodoxes parut surtout lorsqu'ils abordèrent, vis-à-vis des anabaptistes, la question de la polygamie. Les anciennes déclarations du docteur Martin, les concessions si larges qu'il avait faites à la chair et aux sens, les jetaient sur ce point dans un étrange embarras; ils attaquèrent donc la pluralité des femmes, non pas sous le rapport religieux, mais comme contraire à la législation civile et aux ordonnances de la police publique. « Le mariage, » disaient les prédicants, est une *res politica* et du res» sort de la police; or la police n'est plus aujourd'hui » ce qu'elle a été jadis; et comme elle interdit la polyga» mie, vous ne pouvez justifier une semblable innovation » ni devant Dieu ni devant les hommes[1]. » Bockelsohn répondit à cela avec infiniment de sens : « J'espère » donc que nous ne serons pas condamnés pour avoir fait » ce qui était permis à nos pères; et, en tous cas, j'aime » mieux être du bord de ces derniers que du vôtre; je ne » puis croire que j'aie introduit une innovation anti» chrétienne en les imitant. » Les prédicants affirmèrent alors que les Ecritures prononçaient plutôt en faveur de leur opinion qu'en faveur de celle de Bockelsohn sur cette question, mais Jean fut d'un avis opposé; et, comme les deux partis rejetaient avec une horreur égale l'autorité de l'Église, qui seule eût pu les juger,

[1] Stud. und. skiz., p. 312.

l'ex-roi de Munster, termina brusquement la discussion en disant : « Abandonnons ce différend au juge-de Dieu. »

Les orthodoxes sommèrent encore une fois Jean de Leyde de prouver sa mission par des miracles : « Cela est » inutile, répondit-il, car l'Écriture défend d'en deman- » der. D'ailleurs votre Luther n'en a jamais fait non » plus. »

Les tentatives de conversion à la pure doctrine de Wittenberg durèrent plusieurs mois; elles n'eurent aucun succès. Knipperdolling et Krechting demeurèrent inébranlables dans leurs opinions, déclarèrent qu'ils ne se repentaient de rien, et qu'en toutes choses ils avaient obéi aux ordres du Père ; quant à Bockelsohn, il fut entraîné, par un faux espoir d'obtenir sa grâce, à quelques concessions conditionnelles et peu sincères. Il avait offert, si on lui laissait la vie, de travailler, conjointement avec Melchior Hoffmann, à la soumission parfaite des nombreux anabaptistes de la Frise, de la Hollande, de l'Angleterre, et du Brabant ; les prédicants, profitant de cette disposition, s'étaient empressés de lui arracher diverses rétractations, en nourrissant ses espérances. Jean reconnut qu'ils l'avaient trompé, et qu'ils profitaient de sa faiblesse pour le décrier et pour se vanter de l'avoir converti : il ne voulut plus les voir.

Mais le protestantisme orthodoxe se dédommagea de son impuissance à *convertir* les anabaptistes, en engageant les princes à les *détruire* par le fer et le feu ;

il ne faut pas oublier qu'alors les soi-disant orthodoxes se reposaient tranquillement à l'abri de ces mêmes *puissances temporelles*, qu'ils excitaient à extirper leurs adversaires.

Le doucereux Mélanchthon, cette hyène sous la livrée d'un mouton, écrivit à ce propos un traité destiné à prouver « qu'il était du devoir des autorités d'anéantir les anabaptistes par la force. »

Dans ce traité, il rappelle que la doctrine de la secte enseigne certains articles qui constituent le crime de rébellion, et qui, par conséquent, doivent être châtiés comme tels par les gouvernements; il cite à ce propos le mépris des emplois publics, la communauté des biens, le renvoi des femmes non rebaptisées, etc. Le docteur Philippe va plus loin encore : il affirme qu'une autorité chrétienne étant obligée de réprimer sévèrement les blasphèmes publics, les parjures, etc., doit nécessairement aussi extirper les fausses doctrines, le faux culte divin et les hérésies, parmi ceux qui dépendent d'elle. « Agir ainsi, ajoute-t-il, c'est se conformer » aux ordres de Dieu. Le texte du Lévitique (24) l'exige » formellement; car il porte: Que celui qui blasphème » Dieu soit puni de mort. » En toute justice, les principes émis à ce propos par Mélanchthon eussent été applicables également à la prétendue église dont il faisait partie.

Le 12 janvier 1536, on ramena Jean de Leyde, Knipperdolling, et Krechting, à Munster, où ils devaient subir, le 22 du même mois, la sentence pronon-

cée contre eux [1]. On établit sur la place de la maison commune un solide plancher en madriers de chêne, porté par trois grands chariots ; au milieu du plancher s'élevait un poteau auquel étaient fixés des colliers mobiles en fer ; près de là se trouvait une grosse poutre, afin que les condamnés pussent s'asseoir.

Le 21 janvier on annonça à Bockelsohn qu'il serait exécuté le lendemain, et on lui demanda s'il voulait qu'un prêtre vînt lui parler ; il réclama l'assistance de Jean de Siburg, chapelain catholique et aumônier du prince-évêque. Siburg vint, passa la nuit auprès du coupable, et remua si profondément sa conscience, que Jean se confessa avec tous les signes d'une véritable contrition, reconnut que dix morts comme celle qu'il allait endurer ne seraient pas encore un châtiment suffisant pour ses crimes, rétracta ses erreurs [2], et exprima enfin le désir de pouvoir faire cette rétractation publiquement, en expiation du scandale qu'il avait donné. On lui en refusa l'autorisation [3].

Knipperdolling et Krechting, auxquels on offrit également l'assistance d'un prêtre, rejetèrent cette proposition avec horreur. Ils déclarèrent que la présence du Père leur suffisait, qu'ils n'avaient conscience d'aucun péché, que toutes leurs actions avaient été faites en vue de la gloire de Dieu et du salut des âmes,

[1] Kerssenbroick, p 209.

[2] Cependant le prédicant hessois Corvinus dit dans une lettre à Spalatin que Jean ne rétracta pas les deux erreurs relatives à la nature humaine du Christ et au baptême des enfants.

[3] Kerssenbroick, p. 210.

et qu'ayant prouvé leur foi par leurs actes, le reste leur était indifférent [1].

Le 22 janvier, l'ex-roi de Munster et ses compagnons furent amenés au lieu de l'exécution, à huit heures du matin.

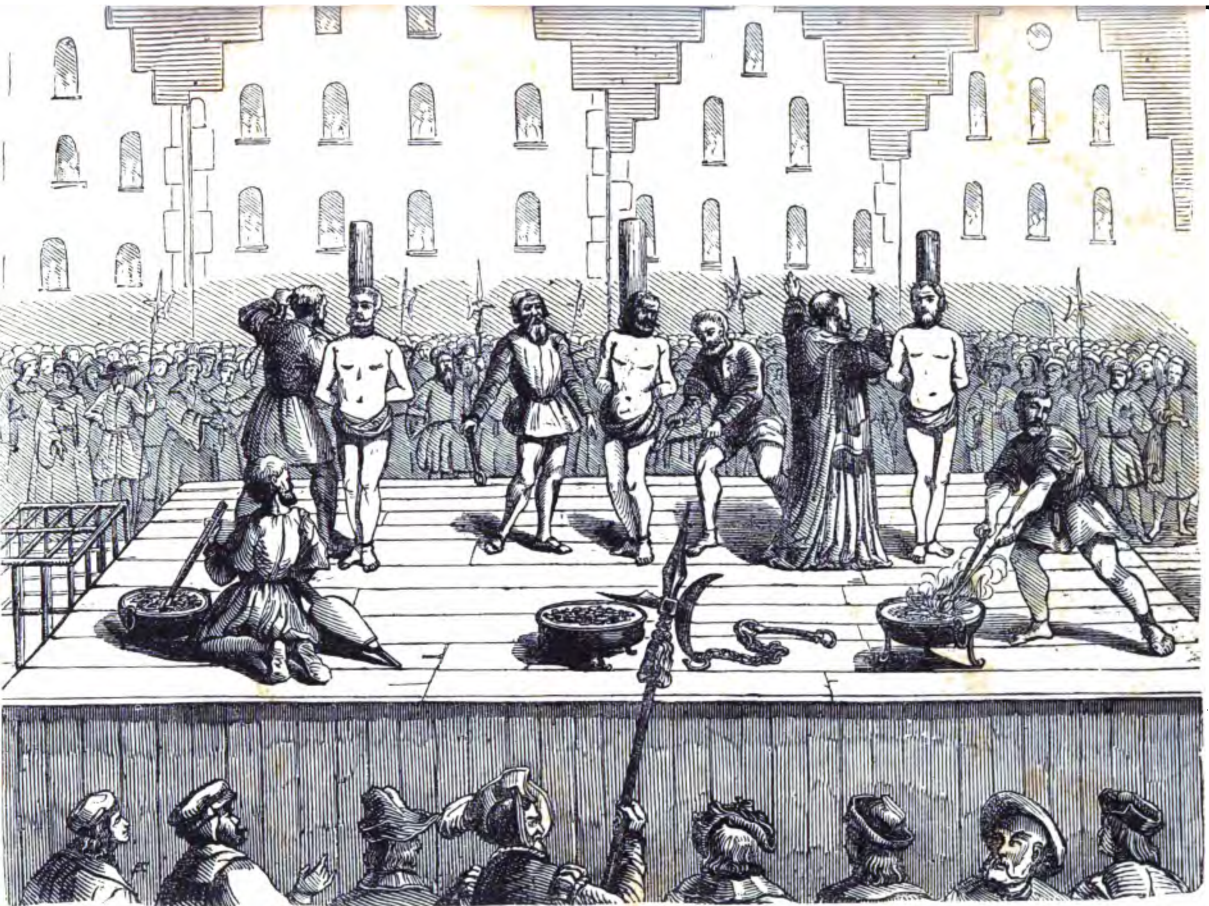
On avait fermé les portes de la ville, un fort détachement de troupes entourait l'échafaud, et une foule de peuple encombrait la place.

François de Waldeck, à défaut d'autres vertus, aurait pu au moins ne pas oublier ce qu'il devait à son rang élevé et à son caractère épiscopal : — il n'en eut aucun souci, — et se montra aussi féroce que l'avait été Jean Bockelsohn, en se mettant au nombre des spectateurs de la longue et horrible agonie des trois criminels. Il s'assit à une fenêtre placée en face de l'échafaud, et y resta pendant toute la durée de cette hideuse tragédie [2].

Jean et ses complices, arrivés à la maison commune, se jetèrent d'abord à genoux ; puis, s'étant relevés, ils regardèrent avec tristesse le peuple et les soldats, la troupe des bourreaux, les instruments et les apprêts de leur supplice. Wesseling, juge de la ville, se plaça sur son siége ; ses assesseurs et les officiers de justice se rangèrent à ses côtés. Il fit lecture à haute voix des crimes reprochés aux accusés, déclara que la notoriété publique des faits dispensait d'en fournir de nouvelles preuves, et les condamna à être te-

[1] Kerssenbroick, p. 210.

[2] Ibid.



Supplice de Jean de Leyde et de ses compagnons

maillés avec des fers rouges, et poignardés avec un couteau également rougi au feu [1].

Jean de Leyde passa le premier. Le fatal poteau auquel il fut attaché par un carcan s'élevait exactement à la place que son trône avait occupée naguère. Les valets du bourreau, ayant retiré leurs instruments des brasiers allumés dans lesquels ils les avaient plongés pendant le prononcé du jugement, commencèrent à tenailler le malheureux Bockelsohn ; il supporta pendant quelques moments ce martyre atroce avec constance; mais, à la quatrième attaque, il jeta un cri si épouvantable, si déchirant, qu'il porta la terreur dans l'âme des assistants; bientôt son corps ne fut qu'une plaie, la flamme en sortait de tous côtés, et une infection affreuse se répandit sur la place. Le supplice dura une heure, enfin on le termina en arrachant la langue à l'infortuné et en lui perçant le sein [2].

Le martyre de Knipperdolling et de Krechting avait commencé peu d'instants après celui du roi de Munster. Knipperdolling, saisi d'horreur, avait essayé de se tuer en se brisant la tête contre le poteau, ou en s'étranglant avec son carcan; mais les valets du bourreau l'empêchèrent d'exécuter son dessein; ils le lièrent étroitement et lui passèrent une corde entre les dents,

[1] Ibid., p.211, et seq.
Sleidan, liv. x, p.282, 283.
Bullinger, liv II, ch. x, p. 61.
Guido de Bres., liv. I, ch. v, p. 33.
H. Montfort, p. 74.
C. Heresbach. p. 166, 167.
Hast, p. 405, 406.

[2] Ibid

de façon qu'il lui fût impossible de bouger, ou même de retenir sa respiration pour s'étouffer [1]. Le supplice finit de la même manière que celui de Jean Bockelsohn; les trois cadavres furent traînés au cimetière sur une claie; on les mit debout dans des cages de fer qui furent suspendues au clocher de l'église de Saint-Lambert. L'ex roi de Munster occupait la place du milieu; les cages restèrent en ce lieu pendant de longues années. Quant aux instruments du supplice, on les appendit à un grand poteau érigé en face de la maison commune [2].

Ainsi se termina le hideux drame occasionné par l'invasion du luthéranisme et de l'anabaptisme à Munster. Cet événement, bien qu'il se fût accompli dans l'enceinte d'une seule ville, eut de graves conséquences pour l'Allemagne entière. L'excès du scandale inspira une horreur salutaire aux gouvernements et aux peuples demeurés catholiques, ainsi que l'observe excellemment le docteur Jarke [3], et leur fit connaître l'immensité du danger que courent ceux qui s'éloignent du droit chemin pour donner dans les nouveautés religieuses. De même que le côté démagogique de la réforme avait été pour longtemps écrasé dans la guerre des rustauds, de même aussi le piétisme mystique protestant reçut une blessure mortelle par les événements de Munster; chacun put sa-

1 Kerssenbroick, p. 211 et seq., et les auteurs cités ci-dessus.

2 Ibid.

3 Stud. und Skiz., p. 521

voir dès lors à quoi il aboutissait. Il lui fallut près de trois siècles pour se relever de ce coup.

Kerssenbroick vient à l'appui de notre assertion par un fait remarquable; il rapporte que tous les habitants de Munster qui survécurent à la catastrophe, même ceux qui s'étaient montrés originairement chauds partisans de la réforme, firent preuve, après le rétablissement du catholicisme, du plus consciencieux attachement aux usages et aux enseignements de la mère Église, et que rien ne fut plus capable de les ébranler dans leur foi.

Cette foi fut mise cependant à l'épreuve. François de Waldeck, dont nous avons pu apprécier le caractère à l'occasion du supplice infligé à Jean de Leyde, à Knipperdolling et à Krechting, souilla la haute dignité dont il était revêtu, par la débauche et par un genre de vie qui lui attira le mépris des honnêtes gens. En 1543, il proposa audacieusement aux états du diocèse d'apostasier et d'admettre la confession d'Augsbourg; la proposition fut rejetée à l'unanimité; François n'osa plus la renouveler.

Quant aux états luthériens de l'Allemagne, l'exemple terrible donné par Munster ne les poussa pas à se réconcilier avec l'Eglise; leur orgueil et leur égoïsme y mirent obstacle. Mais cette tragédie leur avait ouvert les yeux sur les périls du mysticisme protestant; ils espérèrent lui opposer une digue, en établissant leur fausse orthodoxie dans sa forme la plus raide et la plus despotique. La religion devint exclusive.

ment affaire de police et de gouvernement; les princes interprétèrent le symbole et les articles de la confession d'Augsbourg, et prescrivirent par ordonnances ce qu'il fallait croire et ne pas croire, sous peine d'amende, de confiscation, de prison, ou d'exil. L'état présent du protestantisme en Allemagne nous montre à quoi ont abouti ces sages mesures et cette prudence humaine.



CONCLUSION

Quelques années encore après la prise de Munster, un bon nombre d'anabaptistes dispersés en Westphalie, le long du Bas-Rhin, en Hollande, en Frise, dans l'Allemagne méridionale, et même en Angleterre, n'avaient pas renoncé au fol espoir de fonder une nouvelle Jérusalem et un royaume des élus; mais ils étaient subdivisés en une foule de petites sectes hostiles entre elles, ayant leurs chefs particuliers, et qui, malgré la tenue de plusieurs assemblées, ne parvinrent jamais à s'entendre. Melchior Hoffmann, toujours encore emprisonné à Strasbourg, apprit la chute de la nouvelle Sion. A en croire quelques auteurs, il reconnut alors la fausseté de ses prophéties, et se fit calviniste. D'autres écrivains affirment au contraire qu'il persista dans ses premières erreurs jusqu'à la fin de sa vie[1].

Cependant les anabaptistes étaient persécutés en tous lieux. Des édits étaient publiés contre eux, on les punissait par la confiscation et l'exil, par le fer et le feu. L'école de Wittenberg, et Mélanchthon en particulier, ne cessaient d'exciter les princes à sévir con-

[1] Il mourut dans sa prison en 1540 ou 1541.

tre les illuminés avec la rigueur la plus excessive.

Après un certain laps de temps, les membres de la secte ne purent se dissimuler que, loin de gagner des partisans, ils étaient les objets de la haine et de la réprobation universelles ; ils ne voyaient plus s'élever de prophètes parmi eux, le temps des révélations avait cessé ; les plus croyants reconnurent enfin eux-mêmes que leurs espérances avaient été chimériques. L'esprit dominateur et sanguinaire de Jean de Leyde, de Matthisson, et de Knipperdolling, ne vivait plus que dans un conventicule, à la tête duquel se trouvait Jean-Thierry Battenbourg [1], et qui était animé beaucoup moins par le fanatisme religieux que par le désir de se venger, par l'assassinat, le pillage, et l'incendie, du désastre de Munster. L'usage de la polygamie, et quelques signes particuliers, grâce auxquels les adeptes se reconnaissaient, constituaient seuls une différence entre ce conventicule et une bande ordinaire de brigands. Il exerça ses ravages en Westphalie, jusqu'en 1550. A cette époque, le prince-évêque régnant prit à sa solde quelques mercenaires chargés spécialement de poursuivre et d'arrêter les sectaires qui parcouraient et désolaient le pays, et décerna une récompense de vingt écus pour chaque arrestation. Alors enfin les derniers vestiges du désordre occasionné par l'orgie de Munster disparurent et s'effacèrent [2].

Avant ce temps déjà, l'immense majorité des ana-

[1] Ancien bourguemestre de Steenwick en Hollande

[2] Stud. und Skiz., 521.

baptistes était rentrée dans le calme, et avait pris des allures modérées et pacifiques. La secte, renonçant à ce qui avait constitué originairement son principe et sa vie, était tombée dans une sorte de vulgarité niaise sans rien conserver de ce qui pouvait imprimer à son existence un intérêt historique. Cette hérésie, si turbulente, si décidée à opérer dans le monde une réforme complète, foncière, et s'étendant à toutes choses, ne s'occupa plus qu'à réglementer la vie quotidienne jusque dans ses détails les plus futiles; — une foule de divisions naquirent dans son sein à propos des questions les plus insignifiantes.

Un prêtre catholique, Menno Simonis, curé de Wittmarsum en Frise, qui apostasia en 1536, se mit à la tête des anabaptistes au moment où ils entraient dans cette nouvelle période de leur existence, et hâta la transformation. C'était, ainsi que le dit Moehler [1], un homme auquel sa science et son esprit bornés permettaient de s'attacher à une secte précisément au moment où elle perdait ses illusions et où elle renonçait à ses principes, et qui cependant dominait encore par le savoir et l'intelligence ses nouveaux coréligionnaires. Menno avait une sorte de zèle piétiste et doucereux [2], qui lui attira la confiance des différents conventicules anabaptistes; il apaisa leurs querelles et leur traça des régles de conduite qu'ils adoptèrent. Ils prirent, d'a-

[1] Symbolik, § 61, p. 489.

[2] Cette douceur disparaissait seulement lorsqu'il s'agissait du catholicisme; sous ce rapport Menno n'a pas fait exception aux autres sectaires : il était tolérant pour toutes les erreurs, mais plein de haine et de fiel contre la vérité.

près lui, le nom de mennonites. Simonis mourut en 1561.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que, peu après la dispersion des élus et la chute de la nouvelle Sion, les mennonites oublièrent complètement leur origine et ne se considérèrent plus comme les descendants des anabaptistes turbulents de la Hollande et de la Westphalie. La plupart d'entre eux se crurent les fils spirituels soit des premiers chrétiens, soit de certains hommes tranquilles et modérés qui figurent parmi les anabaptistes du seizième siècle; ou bien encore ils soutinrent que Menno, leur fondateur, avait acquis ses convictions par l'étude des saintes Écritures, indépendamment de toutes circonstances extérieures[1].

Le symbole adopté par les mennonites reconnaît la liberté de l'homme déchu et combat la doctrine calviniste, laquelle fait de Dieu l'auteur du mal. Il proclame la nécessité des œuvres, l'existence d'un corps enseignant, tenu de ne prêcher que la doctrine contenue dans les saintes Ecritures. Il interdit la polygamie, maintient deux sacrements, le baptême et la cène; mais les considère comme des actes extérieurs, purement symboliques. Le baptême ne peut être conféré qu'aux adultes, parce que seuls ils sont capables de croire et de se repentir; le lavement des pieds des frères voyageurs est d'obligation. L'obéissance aux autorités civiles est prescrite comme un devoir religieux; cependant l'acceptation des fonctions publiques est in-

[1] Moehler, loc. cit.

terdite aux frères, parce que de telles fonctions ne conviennent pas aux chrétiens : — ni le Christ ni les apôtres n'en ont exercé ; — il leur est défendu également de porter des armes et de prêter un serment.

On retrouve encore un reflet de l'esprit des anabaptistes primitifs et de leur pensée de fonder un royaume des élus, dans ces trois dernières dispositions; mais à cela près ils sont plongés dans une sorte de tiéde rationalisme protestant: il n'y a plus parmi eux ni fanatisme ni enthousiasme; loin de prêcher la communauté des biens, ils ont la réputation d'hommes très ménagers et calculateurs [1].

Les mennonites, partageant le sort de tous les hérétiques, se subdivisèrent en une foule de petites sectes, à propos des questions les plus futiles et les plus insignifiantes : le droit de se servir de gros linge ou de linge fin, de boutons ou d'agrafes, etc., a occasionné chez eux d'interminables discussions, des séparations tranchées. Les scènes ridicules de la vie bourgeoise ont succédé ainsi à la tragédie; elles ne rentrent plus dans le cadre du tableau que nous nous sommes proposé de tracer, et n'ont pour nous d'intérêt d'aucun genre.

[1] Il est cependant aussi des anabaptistes chez lesquels il existe encore une trace de leurs anciens principes touchant la communauté des biens; ceux-là prétendent que le chrétien ne peut pas être propriétaire; ils exercent l'industrie de fermiers et de métayers.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

ERRATA

—

Page 69, ligne 24, au lieu de : *Pomeranus, assistés de Tast, de Nicolas Baye, de Jean Bugenhagen et de plusieurs*, etc., — lisez : *Jean Bugenhagen, dit Pomeranus, assistés de Tast, de Nicolas Baye et de plusieurs*, etc.

Page 72, lignes 26 et 27, au lieu de : *y prenait cependant une part très active*, — lisez : *s'en mêlait cependant.*

Page 213, ligne 7, au lieu de : *Erwecknug*, — lisez : *Erweckung.*

Page 402, ligne 1, au lieu de : *le deuxième jour premier du mois*, etc., — lisez : *le deuxième jour du premier mois.*

Page 408, ligne 17, au lieu de : *le*, — lisez : *les.*

